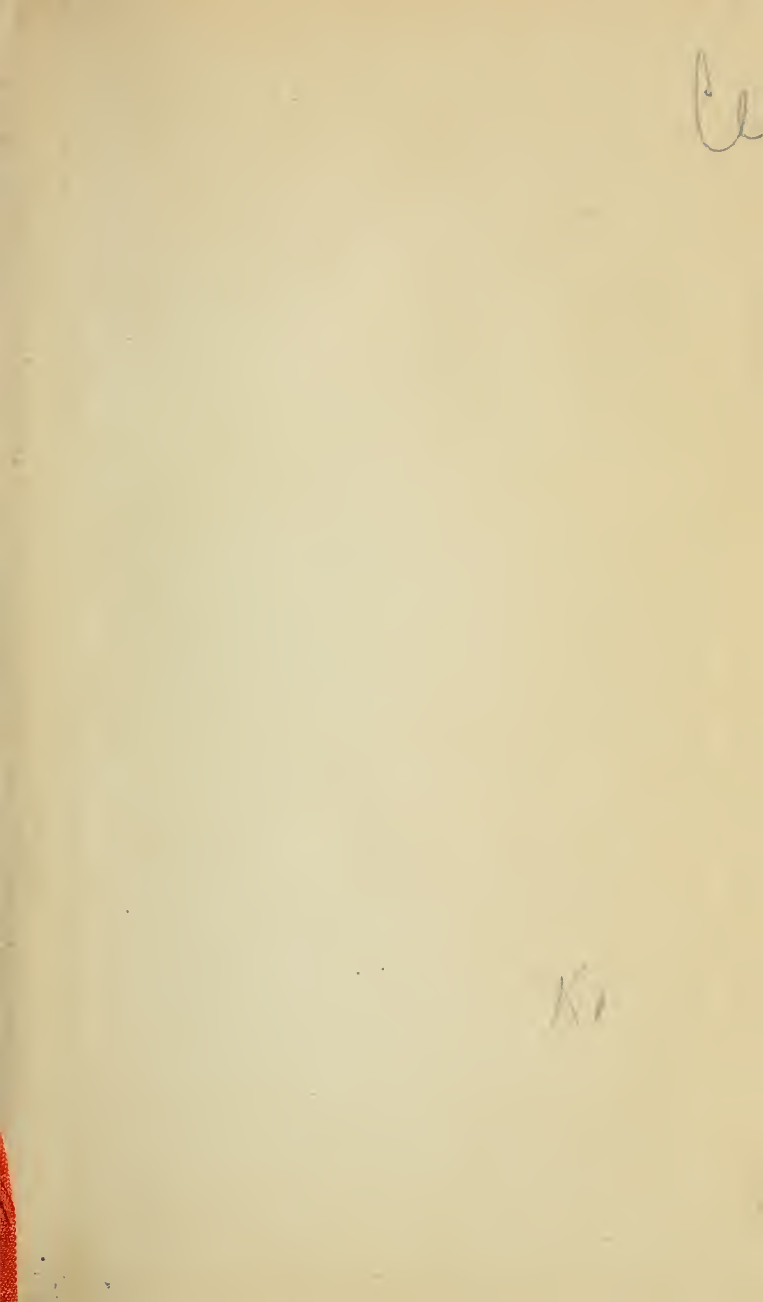








GEORGES LECOMTE

LE VEAU D'OR

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1903

LE VEAU D'OR

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Douze exemplaires numérotés sur papier de Hollande

Exemplaire N° 12

GEORGES LECOMTE

LE VEAU D'OR

ROMAN

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1903

A PAUL HERVIEU

Comme à l'un des écrivains d'aujourd'hui qui maintiennent avec le plus de puissance, de vérité, de sobre logique, contre la pornographie et le parisianisme vaudevillesque, un art de passion, de vie, de généreuse foi en l'avenir.

En témoignage d'amitié et d'admiration.

G. L.

PRÉFACE

A peine venais-je de finir ce roman de l'âpre lutte entre l'or et l'amour vainqueur, égayé çà et là par des anecdotes sur le monde, pittoresque et mal connu, des fabricants d'antiquités, des amateurs naïfs, des fonctionnaires ou des critiques d'art solennels et bernés, que retentit, énorme, l'éclat de rire provoqué par la délicieuse bouffonnerie de la *Tiare*.

L'histoire de cette Tiare, simple incident de la fantastique alchimie, qui, tous les jours, confectionne, pour les maniaques fiévreux et ingénus de la collection, cent chefs-d'œuvre séculaires, se trouvait aux pages de mon livre, à sa place dans les Fastes burlesques de la contrefaçon, sous la forme d'un Sceptre byzantin et d'un Trône babylonien fabriqués à Montmartre et déterrés avec une plaisante mise en scène dans l'Orient fabuleux.

Ravi d'avoir si exactement deviné le réel, j'éprouvai un des plaisirs les plus délicats dont se puisse réjouir un romancier qui ambitionne de bien com-

prendre les mœurs de son temps et de créer, sur les plus légers pressentiments, un peu de vie vraisemblable.

Par la divulgation de telles ruses, j'avais surtout voulu guérir certaines gens de la ferveur exclusive pour les choses du passé — ce qui est un signe de décadence et de mort — et les attirer davantage vers les joies moins périlleuses de l'Art contemporain, — goût qui est une preuve de force et de santé.

Sur ces industries frauduleuses, je n'étais que fort vaguement renseigné. Mais deux ou trois historiettes entendues m'avaient fait supposer qu'elles devaient fonctionner ainsi. Je n'ai connu ni même entrevu aucun des personnages que je mets en scène. Aucun des incidents que je relate n'avait été jusqu'alors un fait divers de la réalité quotidienne. Et pourtant, sauf bien entendu pour les fonctionnaires du beau, qui, loin d'avoir été complices, furent, avec la plus scrupuleuse bonne foi, les premières dupes, toutes mes conjectures viennent d'être corroborées par les supercheries d'hier.

Ces coïncidences ne peuvent que fortifier en beaucoup d'esprit, cette certitude, pour nous déjà très ancienne, que le roman de pure observation, si aiguë et si neuve qu'elle soit, risque de n'être qu'une forme d'art menue, étriquée, monotone, si elle n'est pas dominée par une imagination logique

dans le sens de la vie et selon les données de la vie.

L'écrivain doit pressentir et deviner. La moindre parole, le geste le plus furtif lui révèlent un caractère et des appétits. Mais, pour qu'il puisse ainsi reconstituer les drames et les comédies du Monde d'après un chuchotement ou un regard, il faut qu'il l'ait longtemps observé et que longtemps aussi il ait vécu ses joies, ses douleurs, ses frissons et ses colères.

Les faits de l'esprit et du cœur, qui sont des réalités au même titre que les faits matériels et sociaux, peuvent être étudiés ou pressentis avec la même pénétration. La vérité des époques historiques est également découverte grâce au même sens logique et droit de la vie.

C'est à cette œuvre si vaste que prétend le Roman moderne, dégagé de l'étroite formule naturaliste. Comme c'est toute la vie qu'il veut peindre ou interpréter, la vie d'autrefois comme la vie actuelle, la vie des idées aussi bien que les instincts, les passions et la vie sociale, comme il revendique encore le droit de rêver l'avenir pour le préparer selon ses forces, il n'est point du tout humilié de cette appellation « roman réaliste » qu'on lui décoche parfois au nom du « Rêve ».

Et aux cerveaux philosophiques, qui, sans nier ce droit et cet élargissement du roman moderne, s'étonnent parfois de ne pas voir la vie de l'esprit

et du cœur traduite en subtiles discussions de psychologie, on peut répondre que le roman est une forme vivante, que les idées n'y doivent pas être dogmatiquement exposées, mais qu'elles sont incarnées dans les personnages dramatiques ou comiques, que ceux-ci les vivent dans chacune de leurs paroles, dans chacun de leurs actes et de leurs gestes. Le type le plus bouffon et en apparence le moins intellectuel peut avoir une vie morale très intense et très complexe. C'est par des faits qu'elle doit se révéler et non par les théories de l'auteur. Les dissertations sentimentales ou philosophiques aussi bien que les prêches sociaux sont à l'antipode du roman. Bien loin d'en induire une plus grande puissance d'idéalisme, le lecteur avisé n'y voit qu'une tare dans la beauté de l'œuvre.

Avril 1903.

G. L.

LE VEAU D'OR

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— Tu es bien sûre qu'il y avait trois vins, l'an dernier, chez eux?

— Absolument sûre : Madère, Bordeaux, Champagne. Rappelle-toi que je note, en rentrant, le menu de leur dîner, pour le jour où nous devons le leur rendre... Excellente habitude! Au moins, on sait ce qu'on fait!... Pour être corrects — et, n'est-ce pas? nous tenons avant tout à être corrects, — il faut le même nombre de plats et une égale quantité de vins...

— Tu as eu soin, j'espère, de les prendre à l'Épicerie Rolin?... Du moment que les bouteilles portent la marque du crû, tout est bien. Les invités ne savent pas si elles sortent de là ou d'ailleurs, et les maîtres de maison savent bien, eux, que c'est beaucoup plus cher ailleurs que là.

— Regarde-moi donc en face, Victor! Est-ce que, par hasard, tu prendrais ta femme, Reine Malfroy, née

Ducroc, pour une imbécile?... En cinq ans de mariage, tu aurais pu t'apercevoir que je n'ai pas l'habitude de faire des ricochets dans l'eau avec l'argent!

— C'est vrai! dit M. Victor Malfroy avec un sourire heureux. Nous nous entendons à merveille pour faire ensemble une bonne maison!... Nous étions créés l'un pour l'autre!

Tandis que Mme Malfroy, très pâle sous le blond maladif de son maigre chignon, s'agitait autour de la table dressée, pour suppléer à l'inexpérience de sa petite bonne, et plissait en éventail les serviettes dans les verres, M. Malfroy alignait frauduleusement de médiocres cigares au fond d'une boîte qui, jadis, en avait contenu d'excellents et qui, par les inscriptions dont elle était ornée, devait laisser croire aux fumeurs inattentifs qu'elle recélait encore de merveilleux Havane.

Lorsqu'il fut au bout de sa supercherie, contemplant son œuvre, il s'écria, satisfait :

— Que dis-tu de ma petite mise en scène? C'est une boîte que je me suis fait donner par mon livreur. Son frère est garçon de cercle...

— Ne crains-tu pas que Levain s'en aperçoive?

— Allons donc! Il est trop absorbé par le souvenir des mauvais coups qu'il fait dans sa boutique de papier timbré, le chicaneau!... On pourrait lui faire manger du mou de veau pour des asperges! Il n'y verrait rien!... Pour être si distrait, il faut avoir de rudes bourrasques à travers la conscience!

— S'il te plait, pas de suppositions méchantes! Levain est notre ami. Dans notre propre intérêt, ne déprécie pas cette amitié qui nous honore. Qu'il soit ou ne soit pas un fripon, peu importe. Est-ce que nous avons à entrer dans ces détails? Tout ce que nous devons savoir, c'est que Maître Arsène Levain, ton camarade d'enfance, a une des meilleures études de Paris. C'est l'avoué des

grands industriels, des artistes célèbres, des femmes richement entretenues. Il gagne beaucoup d'argent et jouit, par conséquent, d'une grande considération. Que te faut-il de plus? Il y a de fortes chances pour qu'il ne nous emprunte jamais rien, et ne recoure pas à notre dévouement. C'est donc un ami parfait.

— Des amis, à quoi bon? Cela encombre.

— Entendu. Nous pensons de même. De simples relations, c'est bien mieux. Mais pour nous, cette relation là est précieuse; elle a une grande valeur sociale. Si brillantes que deviennent nos affaires, nous n'en sommes pas moins de simples commerçants, Malfroy-Ducroc, antiquités, objets d'art, dans une boutique du passage des Dioramas.

— Boutique où il arrive des chefs-d'œuvre et où l'or se remue à la pelle!... En cinq ans, j'ai doublé le chiffre d'affaires qu'atteignait mon père... Cela, depuis le jour où je me suis mis à fabriquer l'antique!... Il faut être juste!... Tu as une tendance à nous rabaisser!

— Pas du tout. Je sais fort bien ce que nous valons. Mais que veux-tu? A tort ou à raison, un officier ministériel a plus de prestige qu'un commerçant. Nos relations avec les Levain sont très flatteuses pour nous. Elles nous donnent accès dans un monde supérieur.

— Ils ne nous invitent jamais qu'avec des gens sans importance ou des parents pauvres!

— Qu'est-ce que cela nous fait? Notre but, à nous deux, n'est pas la parade; c'est le gain. Nous amassons pour notre petit Daniel. C'est lui qui profitera de notre peine. Le fils Levain, qui est à peu près de son âge, sera son ami et lui facilitera d'autres amitiés utiles... Aussi ne me vois-tu jamais lésiner quand il s'agit de recevoir ce couple... Pourtant Dieu sait si cela trouble nos habitudes d'économie, de simplicité!... Je déteste Mme Levain, « ma chère Fernande » comme je suis con-

trainte de l'appeler, une pimbêche qui nous méprise et ne consent à nous voir que pour obtenir des vieilleries à bon compte?

— Oh! oh! ricana M. Malfroy. Des prix d'amis sur lesquels je trouve mon bénéfice!

— Je le pense bien. Ce n'en est pas moins une insupportable grimacière. N'empêche que je lui fais des bébelles!

— A propos, tu as pensé à son eau d'Évian?... Elle ne boit que de l'eau d'Évian.

— Pour se rendre intéressante. L'an passé, elle n'a fait que boire du Château-Margaux tout sec et siffler du Champagne! La bonne en était écœurée. Son eau d'Évian est restée intacte.

— Dommage que tu n'aies pas conservé la bouteille pour cette année!

— N'aie pas peur! Si elle fait le même coup, j'y penserai... Pauvre Levain! Avec cette mijaurée, sa vie ne doit pas être drôle tous les jours!... Tant pis. Je ne le plains pas. Il était si fier de se marier dans la haute industrie!

— Un parvenu orgueilleux!... Quand on pense que son père était marchand de pipes, à côté de chez nous, dans le Passage!

— Et tu l'entendras tout à l'heure s'offrir la coquetterie de rappeler le temps où vous faisiez ensemble des niches au gardien!... Cela pour avoir le plaisir de jeter un coup d'œil en arrière sur son escalade!... Vaniteux, égoïste!.., Souvenirs de boutique qui horripilent sa femme. Aussi, tout en plissant d'un sourire mielleux sa figure, quelle paire d'yeux elle lui fait!

Cependant que Mme Malfroy, les lèvres pincées et le regard dur, édifiait dans un compotier une architecture de biscuits et de petits fours, M. Victor Malfroy, tout bouffi de graisse jaunâtre sous le hérissement de sa che-

velure carotte, furetait le long des murs de la salle à manger, de ses yeux rouges comme ceux d'un lapin, de ses doigts fouilleurs, pour faire rentrer dans le buffet les bouts de ruban, les ficelles, les coins de serviettes que, dans ce ménage bâclé à la diable, on enfermait avec trop de négligence.

Visiblement, cette réception, qui exigeait un tel branle-bas, détraquait pour plusieurs jours la vie sans élégance de nos gagne-deniers.

Irrité par la dépense et le trouble, M. Malfroy ne put s'empêcher de maugréer :

— Ce dîner d'inventaire, encore une idée baroque de mon défunt père !... Une fois par an, quel ennui !... Enfin, nous restons fidèles aux traditions de famille !

— Et puis songe donc ! Vingt-cinq mille francs de bénéfices, cette année !... Nous pouvons bien nous offrir l'honneur d'avoir chez nous l'un des premiers avoués de Paris !

— S'il n'y avait que lui ! Mais ce gratte-papier de Clerc !... Mais ces sans-le-sou de Rochambeau !... Et ce ridicule Louis-Napoléon Moutte !... Pour s'excuser d'avoir un tel prénom, on devrait être pour le moins empereur !

— Ce sont des parents à toi, ou de vieux amis !... Tu leur dois bien cela !... Tu as tant passé de vacances et roucoulé chez eux !

— Il est vrai que, sans me vanter, si j'avais voulu, Mme Clerc, Mme Rochambeau... fit Malfroy avec un sourire fat qui découvrit ses longues dents jaunes et déchaussées. Quand elles étaient jeunes filles, elles me trouvaient fort à leur goût ! Mais je suis un honnête homme, moi !

— Et trop pratique pour encombrer sa vie de jolies filles sans dot !

— Je me flatte de n'être pas un gogo !... Enfin, je leur dois des égards... Mais leurs maris, ces bênets, mais

Louis-Napoléon Moutte !... Surtout recommande à la bonne de ne pas leur verser le vin à pleins bords !... Pour Levain, passe ! C'est un homme important, habitué au luxe et qui nous fait honneur. Mais ces gaillards...

— Que veux-tu ? Pour recevoir Levain dans un grand dîner, il faut bien que nous mettions du monde autour de lui, et nous ne connaissons personne. Rochambeau est architecte. Nos cousins Clerc et Moutte, si râpés qu'ils soient, sont fonctionnaires. Cela nous pose. Il paraît même que Moutte écrit dans les journaux. Ta mère m'a dit qu'il fait de la littérature !

— Ah ! Eh bien, je lui demanderai un monologue au dessert ! Comme cela, il paiera son écot !

Soudain, l'humble bonne à tout faire, hébétée par ce remue-ménage de festin, entra, portant avec précaution dans ses mains rouges une corbeille de fleurs pour la table. Mme Malfroy, peu sensible à la beauté des verdures et des corolles légères, les accueillit avec un sourire de triomphante malice.

— Tu es folle ! se récria l'époux qui, en arrêt devant la corbeille, en supputait le prix au lieu d'en goûter le charme. Des fleurs en cette saison ! Un louis au moins ! Ah non ! C'est possible que les Levain en mettent sur leur table. Libre à eux de gaspiller !... D'abord, c'étaient des fleurs de la veille. Ils les faisaient resservir... Mais nous !...

— Dis donc, Victor, ai-je l'air d'une femme qui fait ses bigoudis avec des billets de banque ? dit Mme Malfroy, un peu vexée. Tâche donc d'avoir un peu plus d'estime pour moi !

Puis, voyant que son mari restait hypnotisé en face du radieux surtout, elle lui dit ses ruses :

— Superbes, mes fleurs, et presque pas flétries. Ne dirait-on pas qu'elles sortent de la serre, hein ?... Eh bien ! Je les ai eues pour quarante sous donnés à la

femme de chambre d'une cocotte !... Tout près d'ici, au 51 de la rue Grange-Batelière... Cette dame avait du monde à dîner hier soir... Le lendemain des fêtes, elle ne pense pas plus aux fleurs de la veille qu'à ses amants de la dernière nuit... Alors sa femme de chambre en fait profiter les voisins moyennant finance... C'est très connu dans le quartier !... J'ai appris cela par la bonne... Alors, marché conclu !... Songe donc ! Quarante sous, des fleurs qu'on a trouvées assez belles pour parer une orgie !

— Elles se réhabiliteront dans cette fête de la famille, de l'amitié et du commerce honnête ! Et Mme Levain, voyant notre table fleurie, trouvera le dîner bien meilleur !

— Maintenant, tout est prêt. Il ne me reste plus qu'à m'habiller... Je te laisse un instant... Ah ! j'oubliais ! Le coffre-fort, dans une salle à manger, ce n'est pas très joli ! Pendant que je mettrai ma robe, étends donc sur lui le châle tapis de ma grand'mère... ça me la rappellera... Pauvre vieille !... Tiens, le voici !... Tu mettras dessus le « David tuant Goliath » que nous avons acheté hier à l'hôtel Drouot... Je file.

Tandis que Mme Malfroy, peu raffinée en ses toilettes, lavait durement ses mains sèches dans l'eau froide, lissait un peu sa grêle chevelure pâle et plastronnait de satin sa poitrine décharnée, M. Victor Malfroy, satisfait des multiples ruses par lesquelles il donnerait sans frais à ses hôtes l'illusion du luxe, disposa le cachemire des Indes sur les formes massives du coffre-fort, guère moins élégantes que celles de la grand'mère, si longtemps habillée par le même châle.

Puis, se faufilant parmi les commodes pansues du magasin, les vastes sièges ciselés, les bureaux luisants fleuris de cuivre, il se mit sur la porte pour humer l'air frais du Passage.

L'esprit toujours hanté par Arsène Levain, qu'il s'apprêtait à recevoir, il jeta un coup d'œil sur le magasin de pipes où son ami était né, contempla les profils d'œgypans et de déesses en écume de mer, les blonds tuyaux d'ambre, les scènes cynégétiques ou galantes qui décoraient des porte-cigares monumentaux.

C'est là, dans ce négoce sans splendeur que le père Levain, par quarante années d'astuce et de patience, avait péniblement gagné son petit pécule. C'est de là qu'Arsène Levain avait pris son vol vers un destin plus magnifique. A présent, c'est un successeur qui vendait l'ambre et l'écume.

Que Victor Malfroy, moins bien dirigé, se jugeait donc malchanceux! Son père, peu hardi en ses ambitions, ne l'avait pas fait instruire pour une course brillante, et cependant comme son commerce était plus noble et plus rémunérateur! Entre son sort et celui d'Arsène Levain il y avait autant d'injuste différence, lui semblait-il, qu'il y a de disproportion entre son magasin « antiquités et objets d'art » et une simple boutique d' « articles pour fumeurs »!

Il se consolait en pensant que Prosper Malfroy, son père, lui avait laissé un estimable héritage, que cette maison, fondée par lui, était un merveilleux instrument à pomper l'or, et que son fils unique — notre ambitieux chef de famille s'interdisait toute récidive — bénéficierait de ce long travail, obscur mais profitable. Pour lui, joies, fêtes, gloire, puissance!

Du reste, si M. Malfroy se sacrifiait ainsi, c'était moins par tendresse paternelle que par orgueil de dynastie, car, connaissant peu son enfant qu'il avait exilé en nourrice, puis en pension à la campagne, afin de n'être pas gêné dans son commerce, il n'avait aucun entraînement à l'aimer. Mais il voulait trouver en lui, plus tard, la récompense de son tenace effort.

Il ne jalousait donc personne, hormis son camarade Arsène Levain avec lequel il avait tant galopiné dans ce passage des Dioramas, et qui lui était si inférieur en force, en ruse, en effronterie, toutes vertus par lesquelles on arrive!

Néanmoins, M. Victor Malfroy, très respectueux de l'argent, avait de la considération pour Maître Levain, si habile à le gagner. Mieux que toute anxiété, ce sentiment de déférence le poussait à bien accueillir chez lui son camarade.

Ce qui le rendait plus amène encore, c'est qu'il recensait avec un certain plaisir les tristesses qui pouvaient assombrir le bonheur de M. Levain :

— Évidemment, il a des qualités et de la veine! Mais sa vie ne doit pas être rose entre son insatiable mère qui ne le trouvera jamais assez riche, et sa femme, dépensière vaniteuse, qui le ruine tout en le méprisant pour sa basse origine.... Du reste, il doit être cocu, Levain!

Cette idée qui, pour la première fois, venait à notre antiquaire, au fil de sa rêverie si cordiale, le réjouit violemment. Dans le bonheur de nos amis il y a souvent des tares qui nous enchantent!

Cette misère entrevue dans la félicité de Maître Levain plissa soudain d'un tel rire le visage bouffi de M. Malfroy que la marchande de photographies, sa voisine d'en face, qui rentrait pour la nuit son étalage de politiciens, d'hétaïres et de cabots, stoppa un instant devant sa porte, pour contempler ce rictus de joie, si peu ordinaire sur ce visage maussade et supputa les aventures qui pouvaient émouvoir de la sorte son vis-à-vis.

Mais le magasin, plein de vieux meubles luisants, aux panses renflées, aux pieds courbes, de boiseries blanches où fleurissent guirlandes et bouquets, ne trahissait rien d'exceptionnel.

La marchande de photographies ne vit, sur les rideaux

d'une fenêtre au premier étage, que l'ombre du corps plat et pointu de Mme Malfroy et l'ombre des gestes anguleux qu'elle faisait pour adorner sa disgracieuse carcasse!

CHAPITRE II

M. Victor Malfroy avait aussitôt repris son air morne. Après une journée d'emphatiques palabres pour la vente, de méprisantes onomatopées pour l'achat à bon compte, il s'offrait le plaisir de prendre l'air et de se vivifier à la lumière.

C'était, à vrai dire, l'air pur d'un Passage et, en cette fin d'un après-midi de Janvier, la lumière des becs de gaz. Mais M. et Mme Malfroy, si ardents aux affaires, ne s'accordaient pas le temps de respirer un autre air et de voir une autre lumière, si ce n'est au hasard de quelques courses commerciales.

Aussi sereinement que d'autres eussent regardé le vol des nues au ciel, le frisson noir des arbres sur l'or d'un couchant, et la fuite des bateaux sur la mer empourprée, M. Malfroy contemplait l'habituel décor de ses trafics : Sous les vitrages d'en haut, les deux parois blafardes, bêtement parallèles, de ce mélancolique boyau le long duquel s'alignent les boutiques et, à l'unique étage, tout près des vitres, dans une atmosphère d'apoplexie et de pestilence, les fenêtres des appartements, en files tristes, comme les portes des cellules dans un couloir de pénitencier.

Derrière les vitrines, des figures affairées, blêmes, âpres, et autour des marchandises entassées, des gestes

hâtifs. Aux fenêtres, des visages de chlorose et d'ennui, des joues souffreteuses d'enfants. Et, sur les dalles grises, l'incessant va-et-vient des badauds, le claquement alerte des talons, les froufrous de jupes, des sillages de parfums trop forts, les œillades câlines ou perverses des filles, le remuement de leurs dessous aguicheurs, leurs arrêts soudains devant les étalages pour attirer vers elles les désirs qui rôdent...

M. Malfroy regardait confusément ces êtres et ces choses lorsque, entre l'uniforme du gardien et les feuilles déployées du *Temps* qu'un promeneur lisait, il vit apparaître la bonne figure calme de sa mère, si rose encore sous ses bandeaux de neige. Aussitôt les yeux bleus de l'excellente femme lui sourirent.

M. Malfroy, qui n'était pas un tendre et ne savait pas sourire ainsi, se demandait, depuis qu'il était en âge de comprendre, pourquoi sa mère manœuvrait si gracieusement la peau de son visage chaque fois que, après une brève absence, elle retrouvait son fils.

Malgré l'âge et les déconvenues, Mme Malfroy mère s'efforçait, sans lassitude, d'éveiller la tendresse, la bonté, dans le cœur de son fils qui, passionné pour le seul lucre, se racornissait au contraire de saison en saison.

Trente-cinq ans comprimée par son époux, Prosper Malfroy, fondateur de la dynastie et n'ayant vécu lui aussi que pour l'argent, la bonne dame s'affligeait de voir quel être sec était né de sa chair et de sa tendresse ! Aussi s'était-elle juré de réagir jusqu'au bout.

Dès qu'il perçut la douceur de ce sourire, il serra plus hargneusement les mâchoires, éteignit plus encore ses yeux mornes et se replia dans son magasin pour éviter la gêne d'un colloque affectueux sur le seuil. Mme Rosalie Malfroy, y pénétrant à sa suite, s'écria d'une voix gaie :

— Bonsoir, mon ami!... Enfin rentrée!... Ces trains de banlieue sont d'une lenteur!

— Ah! répondit-il de loin, en lui tournant un dos maussade qui déconseillait toute étreinte.

— Que c'est agréable, après tant de courses dans la nuit, de retrouver son foyer, ses enfants!

— C'est vrai... Il fait bon ici!... 16 degrés!

Gagnant le fond du magasin, elle aperçut, par la porte entr'ouverte, à l'extrémité du couloir, la table joyeusement dressée, avec ses cristaux et ses fleurs. Aspect de fête qui la réjouit. Elle en complimenta son fils :

— C'est charmant! Votre dîner s'annonce très beau. Je ne puis assez te dire combien je suis heureuse de voir que ta femme et toi prenez plaisir à ces réunions de famille!

— Rude corvée, qui dérange toutes nos habitudes! Pour un homme sérieux, quelle faiblesse eut là mon père!... Ah! si c'était à recommencer?... Mais je tiens à être correct envers sa mémoire, à conserver ses habitudes. De même, je tiens à être correct envers nos amis... La correction en tout c'est mon désir, et je crois n'avoir rien à me reprocher à cet égard...

— Et ton enfant, ton cher petit Daniel, dont je vous apporte les baisers et les gentilles paroles maladroites, tu ne me demandes même pas de ses nouvelles?

— J'allais le faire. Tu ne m'en a pas laissé le temps.

— Le délicieux chéri!... Des joues superbes... Une vraie cerise!... Et si diable, et si tendre!... Ces gardes forestiers de Thomery sont de bien braves gens! Ils le soignent à merveille... Chaque fois, j'ai un mal infini à m'en séparer. Il s'accroche à moi, ne veut pas me laisser partir... Vous ne savez pas de quel bonheur vous vous privez en le mettant loin de vous, à la campagne!... Ton père a exigé de moi le même sacrifice. J'ai dû te mettre

en nourrice, ensuite te confier à des paysans jusqu'à l'âge où l'on t'enferma au lycée... J'ai bien souffert de cela et j'ai eu du mal à le pardonner!... Le devoir des parents n'est pas seulement d'amasser pour leurs petits, mais de les envelopper de soins, de tendresse... Tu aurais le droit de me reprocher...

— Je ne te reproche rien. Les affaires sont les affaires! Tu as été correcte envers moi comme je suis correct envers mon fils!

— N'emploie donc pas toujours ces grands mots froids, surtout quand il s'agit de notre chair, de notre sang!

— Que veux-tu que je te dise? Tu as toujours été une exaltée!... Je te suis plus reconnaissant de la belle situation que tu m'as laissée, grâce à ton travail et à ton abnégation, que de toutes les cajoleries un peu bébêtes dont les mères raffolent!... Mon fils? Je fais vis-à-vis de lui tout mon devoir!... Je ne suis pas égoïste, moi! Le temps que je pourrais perdre à le dorloter, à m'égayer de ses drôleries, je le consacre à lui bâtir une grosse fortune... Je m'immole à son bonheur futur! Crois bien que, tout comme un autre, j'ai la fibre paternelle. Oui, comme un autre, je trouverais du plaisir à m'admirer dans mon fils! Mais j'ai, très net, le sentiment de ma responsabilité à son égard!... Sois bien sûre que, lorsqu'il aura vingt ans, il m'approuvera de moins l'avoir fait galoper sur mes genoux et de lui avoir gagné plus d'argent!... D'ailleurs, dès aujourd'hui, ne suis-je pas un père irréprochable?... Ouvre mes livres... Deuxième casier à droite... Reliure feutre vert... Tu verras son compte... Le gredin me coûte 100 francs par mois, plus étrennes, ntretien, accessoires et frais de voyage! Car, chaque mois aussi, sa mère ou moi allons l'embrasser... 7 fr. 50 en seconde et souvent des fiacres!... Le mois prochain, c'est mon tour. Je me réjouis de le voir et de constater

une fois de plus qu'il profite des lourds sacrifices que nous nous imposons pour lui...

— Pauvres dupes! C'est à peine si tu prends le temps de m'aimer, moi ta mère... De même tu te refuses les douces joies paternelles... Tu n'accordes rien non plus à l'amitié! Ta femme pense et agit comme toi. Vous haussez dédaigneusement les épaules devant les autres plaisirs de la vie. Vous ne jouissez même pas de l'air et de la lumière!... Quelle folie!... Votre or, allez, vous coûtera cher! Et si je te parle ainsi c'est que je revois tout ce qu'il m'a coûté!

— Heureusement mon père, un homme fort, lui, était là pour briser tes fantaisies!... Sentimentale, va!... Ça ne se porte plus! C'est démodé!... Tiens, va t'habiller! Tu en as juste le temps! Nos invités peuvent arriver d'un moment à l'autre.

Mme Rosalie Malfroy, constatant une fois de plus que ses prières n'ébranlaient pas ce roc et que cette invitation à faire prompte toilette était trop justifiée, se hâta de grimper à l'étage où, à côté de la chambre conjugale, son fils lui avait concédé une étroite pièce.

A part la salle à manger d'en bas et un petit salon contigu (encore servait-il le plus souvent à des achats louches, à des livraisons d'objets faux, aux savantes diplomaties de certaines ventes malaisées), M. Malfroy le père et, après lui, M. Malfroy le fils, avaient voulu que tout le reste du local fût employé pour le commerce. C'est aussi une des raisons pour lesquelles ils s'étaient rigoureusement interdit d'être deux fois père et de garder à domicile leur unique rejeton...

En attendant ses amis, M. Victor Malfroy, satisfait d'apprendre par sa mère que son Daniel faisait honneur à l'argent dépensé pour lui, acheta, d'un camelot hurleur, une feuille du soir qui donnait la Bourse de la journée, lut avec jubilation que les Chemins de

fer Andalous avaient encore monté de 20 francs...

En somme, par ce soir de Janvier, dans ce Passage méphitique mais favorable au négoce, la vie lui apparaissait très riante :

— Trois cent mille francs d'affaires cette année! se dit-il... Un inventaire merveilleux!... Vingt-cinq mille francs de bénéfice!... Les dix actions de la Banque de France, les chemins de fer et la rente amortissable que j'ai hérités de mon père!... De plus belles espérances encore pour l'avenir!... Splendide situation en vérité!... J'ai de la surface, je suis quelqu'un sur la place de Paris!... Il n'y a que M. Ducroc, mon beau-père, qui veut toujours me faire sentir sa supériorité... Bien énervant!... Mais qu'est-ce que cela peut faire puisque j'en hériterai?

Agréables constats, perspectives plus charmantes encore qui, décidément, malgré les frais du dîner, les tendres exubérances de sa mère et les sarcasmes probables du beau-père Ducroc, réjouirent M. Malfroy et le mirent d'humeur à recevoir affablement ses hôtes!

CHAPITRE III

M. et Mme Clerc se montrèrent les premiers. Le dîner était pour 7 heures. A 7 heures sonnant, M. Clerc mit la main sur le bec de canne.

Il se montrait méticuleux dans la vie comme il l'était au Ministère des Voies et Communications, où il avait un emploi.

Chaque année, pour venir à ce dîner des Malfroy, M. Clerc quittait son logis à la même heure, suivait le même itinéraire. Et sans doute il eût dit à peu près les mêmes phrases si sa femme avait été à portée de sa voix.

Mais M. Clerc possédait cette originalité, un peu agaçante pour les personnes qui l'escortaient, de marcher toujours à deux ou trois pas en avant d'elles.

Manie presque tolérable quand il voyageait dans Paris avec sa femme et sa ribambelle d'enfants! Alors Mme Clerc, laissée derrière, avait la ressource de converser avec sa marmaille.

Mais lorsqu'elle se promenait seule avec son mari, malgré tous ses efforts pour rejoindre cette silhouette toujours fuyante, elle ne réussissait à s'en approcher que par la ruse d'une galopade soudaine. Puis, dès que M. Clerc avait répondu à sa phrase haletante, d'une enjambée résolue il la distançait à nouveau. Si un

observateur avait pu isoler de la foule ces deux êtres, leur marche si bizarre l'eût fait songer à quelque interminable supplice d'enfer oublié par Dante en ses évocations tragiques.

Aux premiers temps de son mariage, Mme Clerc, dépitée de voir que ses prières, ses pleurs, ses rages, ne corrigeaient pas son époux de cette infirmité, l'avait plusieurs fois semé en route. Mais quel avantage? Elle se trouvait encore plus seule, plus exposée aux insolentes lubricités des suiveurs.

Aussi ne tarda-t-elle pas à se résigner en pensant que, même à trois pas, son époux était encore une manière de compagnon et que, avec un peu de gymnastique et d'astuce, elle arrivait tout de même à échanger avec lui quelques propos.

Essoufflée, un peu hargneuse en raison de sa course sans fin derrière ce but mobile, elle pénétra dans le magasin cinquante secondes après son mari, juste pour l'entendre achever l'invariable phrase par laquelle ce fonctionnaire méthodique se plaisait à mettre en valeur son exactitude.

— Sept heures tapant!... L'heure administrative!...

Puis il ajouta, convaincu :

— Charmante promenade, d'ailleurs, pour venir de notre quartier chez vous!... En marchant nous bavardons si bien, ma femme et moi, que le tarjet nous semble court. N'est-ce pas Antoinette?

Tandis qu'elle retirait sa voilette en prenant soin de ne pas abattre les frisures brunes de son front et qu'apparaissait son frais visage encore jeune, illuminé de clairs yeux gris, M. Clerc, cédant une fois de plus à sa manie de l'ordre, se précipitait avec une inconscience comique vers les estampes, vers les tableaux qui, fixés aux murs, y pendaient de guingois. Toute irrégularité de cette sorte lui causait un véritable malaise.

Lorsqu'il eût bien rétabli l'équilibre des cadres, il s'assit, plein de sécurité; les pouces en tourbillon sur son ventre, il récapitula méthodiquement dans son esprit les diverses phrases qu'il jugeait convenable de dire, en un ordre déterminé :

— Ces dames?

— Elles vont bien. Mais pas encore prêtes.

— L'enfant?... Toujours drû dans sa forêt?

— Ça va! ça va!

— Les affaires?

— Inventaire superbe! Mon chiffre considérablement augmenté! dit M. Malfroy avec suffisance.

Non content d'étaler son or aux yeux de ce couple pauvre, il trouva bon, dans sa délicatesse raffinée, de rabaisser les bureaucrates afin d'apparaître plus haut, par contraste :

— Évidemment, beaucoup de risques dans les affaires, mais quelles satisfactions!... La lutte intelligente de chaque jour!... L'afflux de l'argent!... Tandis que vivre au jour le jour une vie médiocre et ratatinée! Un homme de ma force, de mon énergie, y étoufferait!... Le commerce!... Ah! le commerce...

Au fond, malgré les perpétuelles taquineries de budget et la lutte sans merci pour élever ses trois enfants, M. Clerc était fier de son titre qui faisait de lui quelque chose dans l'État et fort heureux de sa fonction qui contentait son amour de l'ordre et de la régularité. Du « boutiquier » Malfroy il tolérait tout, sauf les nasardes irrévérentes contre l'Administration.

— *Ne Sutor*! murmura-t-il entre ses dents pour s'enhardir et aussi parce qu'il savait son cousin Malfroy ignorant de tout latin.

Mais celui-ci, qui soupçonnait quelque raillerie dans ce murmure pour lui inintelligible, demanda nerveusement :

— Qu'est-ce que vous dites?

— Je dis que le Commerce est à coup sûr estimable et lucratif. Qu'il est, avec l'Agriculture et l'Industrie, la fortune d'une nation, de même que les Beaux-Arts et les lettres en sont la parure. Mais pourrait-il prospérer sans l'Administration qui ordonne, régularise, qui perçoit une dîme sur la richesse afin de lui donner la sécurité? l'Administration? Mais sans elle, monsieur, vous vivriez dans le tohu-bohu!... Dans le désarroi et le discrédit de toutes les institutions, l'Administration reste la seule force debout!...

Sur ces entrefaites, le dos rond et le triste profil de M. Louis-Napoléon Moutte se silhouetta sur la porte du magasin. A peine le lugubre jeune homme fut-il entré que son parent M. Malfroy l'accueillit folâtrement :

— Je vous présente un auteur gai!

Entre ce physique lamentable et l'idée d'une littérature joyeuse le contraste était si plaisant que Mme Clerc et M. Moutte lui-même ne purent s'empêcher de sourire. Seul, le digne M. Clerc restait guindé.

— Qui vous a dit, balbutia M. Moutte, mes timides essais? Madame votre mère peut-être...

— Oui. Elle vous a trahi pour que nous vous admirions.

M. Clerc crut devoir sortir de sa réserve et demanda, olympien :

— Mais si je ne me trompe, c'est bien M. Louis-Napoléon Moutte, rédacteur au Ministère de l'Instruction publique?

— Lui-même.

— Alors que signifie cette épithète d'« Auteur gai » appliquée à un fonctionnaire?

— Tout à fait justifiée! glapit M. Malfroy. Mon cousin Moutte donne dans la fantaisie.

— Vous êtes jeune, Monsieur! opina M. Clerc avec sévérité... Chacun jette sa gourme selon sa nature. Vous reviendrez à de plus graves passe-temps!

— Toi, solennel niais, je te repincerai! se dit en lui-même le funèbre humoriste.

Alors on vit entrer M. Constantin Ducroc et Mme Angèle Ducroc son épouse, père et mère de Mme Victor Malfroy, deux secs vieillards au profil de rongeurs.

Ils essayaient en vain de masquer leur expression chafouine et vorace sous l'air de majesté dont ils s'affublaient ridiculement depuis qu'ils avaient dépassé un certain chiffre de fortune et que la croix de la Légion d'honneur était venue récompenser les longs services de M. Constantin Ducroc dans la fabrication, si glorieuse pour le pays, des couronnes d'immortelles.

Presque aussitôt apparurent Mme Victor Malfroy, toujours osseuse et plate malgré le riche brocart de sa robe pour « dîner d'inventaire », et sans grâce malgré le sourire dont elle fendait son visage si blême sous ses ternes cheveux trop tirés, puis sa belle-mère Mme Rosalie Malfroy, exquise figure de douceur, de bonté, de joie sereine, qui s'était habillée en hâte.

La voix de Mme Victor Malfroy grinça, hargneuse et maniérée, parmi le brouhaha des compliments; le timbre caressant et sans artifices de sa belle-mère y mêla son velours.

Les visages de M. et Mme Clerc, de Louis-Napoléon Moutte s'illuminèrent à son approche. Ces simples aimaient la tendresse de la vieille dame, si sensible à leurs maux, à leurs espoirs.

C'est à elle surtout que firent fête M. et Mme Rochambeau lorsqu'ils entrèrent. Leurs cœurs étaient parents du sien. Ces jeunes époux, comprenant la vie comme

elle, se sentaient auprès d'elle en confiance et en sympathie. Ils lui disaient leurs bonheurs et aussi leurs petites misères. Loin de blâmer leurs prodigalités d'amoureux qui veulent s'appartenir dans la joie, elle les encourageait à profiter allègrement de leur jeunesse.

Le mari, avec son clair et doux regard brun sous la saillie d'un front volontaire qui s'achevait, haut, puissant, parmi des boucles châtain, donnait l'impression d'un rêveur bon, généreux, assez énergique pour réaliser son rêve.

La femme, avec ses yeux de jais, chauds, veloutés, profonds sous sa lourde chevelure dorée, avec sa chair que la nuque laissait deviner ferme et douce, était l'ardente créature de passion qui met dans la vie de l'être aimé un perpétuel rayonnement.

Unis la même année que les Malfroy, ils s'étaient donné un enfant, dans la plus jolie des ivresses, à peu près vers l'époque où les conjoints Malfroy s'étaient assurés froidement, raisonnablement, parce qu'il le faut, un héritier.

Malgré le dédain que tous deux ressentaient à l'égard de ce couple imprévoyant, dont les ressources étaient irrégulières et modestes, M. Malfroy éprouvait un peu de jalousie pour l'homme, architecte original, artiste indépendant, qui le dominait de sa claire intelligence, et Mme Malfroy enviait farouchement la beauté, la grâce, la chair saine, la radieuse chevelure et l'air heureux de cette amie qui, un peu plus âgée qu'elle, semblait avoir dix ans de moins.

Aussi lorsque, d'un grand manteau que M. Rochambeau, amoureusement, lui retira, Mme Malfroy la vit jaillir, svelte, souple, finement moulée en une robe mauve, fut-elle mordue de haine et de rage.

Après six ans d'union s'aimer encore ainsi, quelle sottise! Puis, comment ce mari, si médiocre gagneur

d'argent, pouvait-il subvenir au luxe de telles toilettes?

Dans son acrimonie de femme sotte qui n'a connu ni l'amour ni ses tendres ingéniosités, elle ne pouvait deviner la joie avec laquelle M. Rochambeau sacrifiait tous ses plaisirs d'homme pour embellir sa chère adorée, ni comment Mme Rochambeau, dans sa volonté de plaire à son mari chaque jour davantage, savait gracieusement tirer parti de la plus modeste étoffe.

Tandis que l'excellente Rosalie félicitait la jeune femme de son goût, M. Rochambeau excusait pittoresquement leur léger retard :

— Aujourd'hui nous avons fait les fous!... Ma femme n'a-t-elle pas eu l'idée de voir Versailles sous la neige? C'est par un temps semblable qu'ont eu lieu nos fiançailles... Toute la campagne blanche! Hein, quel décor de pureté!... A six ans de distance retrouver ses souvenirs et ses émotions, c'est bien tentant!... Ma foi, j'ai approuvé sa fantaisie... En raison du dîner de ce soir, nous avions mis notre petit Jean chez sa grand'mère... Alors j'ai planté là devis, clients, expertises... En route!... Une vraie partie d'amoureux!... Joyeux déjeuner... Puis, quand nous avons eu assez du Grand Roi et de sa grande maison et des tableaux de bataille, nous voilà partis dans le parc... Féerique tout simplement... Les grandes avenues blanches qui se perdent, au loin, dans une brume bleutée... Les fines ramures, véritables dentelles de givre, qui se dessinent sur le ciel gris... Et la majesté, le silence de cette nature! Quelle impression... Après le parc, les bois... Nous marchions, la figure coupée par la bise, frileusement serrés l'un contre l'autre... Des vols d'oiseaux noirs sur l'immense blancheur... Soudain la neige nous a rendu fous, comme de jeunes caniches!... Nous nous sommes mis à gambader, à nous lancer, avec une joie de mioches, des boules de neige... A force de rire, ma femme s'est laissée choir... Je l'ai

étendue tout de son long pour marquer son corps dans la couche épaisse... C'est délicieux de redevenir, pour quelques minutes, des gosses!... Au retour, nous nous sommes perdus... Nous avons juste eu le temps de sauter dans le train qui partait... Ma femme avait encore de la neige dans ses cheveux et son manteau... Puis, vite un sapin qui nous conduit chez nous pour que nous changions de costume, et nous véhicule ici... Sans cela, nous n'arrivions pas à l'heure...

— C'est charmant, approuva Rosalie. Au moins, vous ne boudez pas à la joie!

— Par ce froid! En voilà un bonheur! fit l'aigre Mme Malfroy.

— Vous ne serez jamais sérieux! railla l'antiquaire.

— Vous avez de la chance de pouvoir vous amuser! poursuivit Mme Malfroy qui, sans y prendre garde, contredisait son acrimonie de tout à l'heure. Notre position, à nous autres, ne nous permet pas de tels plaisirs.

— Par exemple celle-là est bien bonne! riposta Rochambeau. Est-ce que nous sommes riches, nous?... Le travail, les affaires, c'est très bien. Mais il faut savoir ne pas s'en rendre esclaves et s'accorder le temps de vivre!

— Reste à savoir si, plus tard, votre fils pensera comme vous! fit ironiquement Mme Malfroy.

— Plus tard, c'est bien loin! D'ici là, vivons!... Et nous tâcherons d'élever mon fils de telle sorte qu'il ne nous reproche pas d'avoir vécu!

D'un beau sourire charmé, Mme Rochambeau approuva son mari.

M. Clerc ne cessait de consulter sa montre. La politesse lui interdisait de geindre contre l'inexactitude des gens et le retard du dîner. Mais ce sans-gêne choquait son esprit méthodique. Exaspéré, mais ne pouvant rien dire, il se bornait à tirer sans cesse de sa poche, avec affectation, son chronomètre.

Prévoyant que l'attente ne pouvait plus guère excéder un quart d'heure, M. Malfroy, à demi détourné par coquetterie, lappa résolument la poudre d'un cachet, et Mme Malfroy grimaça pour avaler à sec une pilule. C'est ainsi qu'ils devaient préluder à leur repas pour le digérer sans trop de souffrance.

— Voilà bien les façons de cette arrogante Mme Levain! pensait Mme Malfroy tout en s'évertuant à sa déglutition pénible. Tout cela pour nous donner une haute idée de son importance! Quelle tentation de faire servir sans elle!... Pimbêche!

M. Louis-Napoléon Moutte, dont le maigre déjeuner à 1 fr. 15 était fort loin dans ses souvenirs et son estomac, mâchait nerveusement sa moustache pour arrêter ses bâillements d'affamé.

Enfin, avec une demi-heure de retard, M. et Mme Levain arrivèrent. Très friande de bonne chère, Mme Levain savait qu'elle s'exposait ainsi à manger des viandes en bouillie. Mais sa vanité, qui la poussait à jouer les princesses dédaigneuses, l'emportait sur sa gourmandise. C'est à peine si, pour se faire une entrée, elle minauda quelques mots de pardon.

Plate, maigre, avec l'apparence d'une plante souffreteuse, elle avait une chevelure d'un blond sans reflets, sans chaleur, et des yeux bleus qui auraient eu de la séduction s'ils n'avaient été vides, durs et fuyants. Ils reflétaient d'une manière trop visible une âme de glace, de ruse, une âme férocement égoïste.

Quant à Maître Levain, gaillard sanguin et râblé, robuste lutteur pour la vie, il avait quelque douceur en ses yeux noirs et gardait figure assez rassurante malgré ses terribles mâchoires et ses dents de carnassier dont il essayait de cacher la menace par un éternel sourire, apprêté comme celui d'une danseuse.

Prenant à peine le temps de faire une froide risette aux personnes présentes, Mme Levain se pencha vers les vitrines pour montrer qu'elle s'intéressait bien plus aux bibelots qu'aux gens.

Et la bonne, remplacée ce soir-là au fourneau par une cuisinière d'extra et qui guettait la venue des derniers invités à ce festin annuel, vint, rouge d'émotion, balbutier le « Madame est servie ».

CHAPITRE IV

M. Clerc, fervent du protocole, s'étonna de ne pas flanquer comme à l'ordinaire, la droite de Mme Levain. Cependant la maîtresse de maison ne pouvait guère lui avouer qu'on avait bouleversé ainsi les traditions sur la prière de Mme Levain elle-même qui, le trouvant trop ennuyeux, avait réclamé le voisinage plus agréable de l'architecte Rochambeau, à qui d'ailleurs elle comptait bien extorquer par ses gentillesses une consultation gratuite pour l'embellissement de son logis.

M. Clerc se sentit fort dérouté. Persuadé qu'il aurait à converser avec ses voisines habituelles, Mme Malfroy et Mme Levain, notre méthodique fonctionnaire, ennemi de tout imprévu, avait soigneusement préparé, à l'intention de ces deux dames, pendant sa séance du ministère, un choix de propos de table qu'il comptait leur offrir dans un ordre déterminé.

Tous les ans, pour s'éviter le risque des répétitions, il notait les paroles facétieuses ou galantes dont il les avait diverties et, pour cette fois, il avait inscrit déjà les mots dont il comptait les réjouir.

Déplorable tohu-bohu qui blessait son amour-propre et sapait son renom d'homme d'esprit !

S'étant préparé à causer avec Mme Malfroy et Mme Levain, il se voyait au dépourvu pour deviser avec Mmes Du-

croc et Rochambeau. Toujours le désordre, toujours l'exécrable Fantaisie ! Sans doute, certaines de ses phrases pouvaient convenir, en les modifiant un peu, à ces deux voisines de hasard ; évidemment aussi il avait préparé deux ou trois couplets de conversation générale que, sans encombre, il pourrait placer. Mais que ces changements lui étaient donc odieux !

Pendant le potage et le premier service, il se tut, morose, cherchant à rétablir un ordre convenable dans les propos qu'il pouvait utiliser. M. Louis-Napoléon Moutte, tout à la joie de manger autre chose que les frisures de sa barbe, dévorait sans phrases. Mme Levain accaparait, par maintes séductions, l'architecte Rochambeau.

Le solennel M. Ducroc, fabricant de couronnes funéraires, juge au tribunal de Commerce et chevalier de la Légion d'honneur, immobilisait son torse et sa figure en une attitude majestueuse qui donnait à tous la plus haute opinion de sa dignité et de son importance.

Mais, sans qu'un muscle de son visage tressaillît, sans que ses épaules eussent un mouvement, sa jambe voyageait sous la table pour frôler les genoux de Mme Clerc qui, affolée par ce hardi pourchas, restait muette.

Maître Levain, adoucissant par des sourires l'aspect de ses formidables mâchoires, discourait avec bonne humeur. Mme Malfroy attentive à ce que le dîner fut correctement servi, suivait avec anxiété le vol des plats, de la porcelaine et des bouteilles derrière les têtes des convives. Elle était bien trop affairée pour participer à la conversation autrement que par des monosyllabes jetés au hasard.

Mais entre M. Malfroy, son beau-père Ducroc et Maître Levain, le bavardage restait alerte. Lorsque M. Levain, profitant de ce que son orgueilleuse femme ne l'entendait pas, eut, avec une grande affectation de simplicité, rappelé son enfance sous le Passage, les pipes de

la boutique paternelle, les gamineries perpétrées avec son camarade Malfroy, il loua celui-ci de l'essor qu'il avait donné à son commerce et se laissa complimenter, avec une moue de modestie, pour sa réussite dans la basoche.

Mais en buvant le Saint-Émilion de l'épicerie Rolin sans s'apercevoir qu'il était médiocre, Maître Levain se disait *in petto* :

— Bavardage de politesse que tout cela !... Ma situation est autrement belle que la sienne... J'ai une femme élégante, un salon, un métier aussi honorable que lucratif...

De son côté, Malfroy, tout en constatant que son Bordeaux n'était pas aussi mauvais que son bas prix le lui avait fait craindre, pensait avec une volupté de triomphateur :

— Bûche, pauvre bougre!... Ça t'avance bien!... Je suis joliment mieux partagé que toi!... Possible que je n'aie pas épousé dans la haute industrie, moi!... Mais je ne suis pas trompé, et ma femme ne dépense pas en vaniteuses folies tout ce que je gagne!

Alors l'ancêtre Ducroc, fabricant de couronnes d'immortelles, magistrat consulaire et membre de la Légion d'honneur, profita du sain enthousiasme où il voyait ces êtres jeunes encore, pour surexciter leurs appétits et citer en exemple l'énergie des hommes de sa génération. Il lui plut aussi de faire sentir son prestige à son gendre, un peu trop désinvolte à son égard depuis qu'il encaissait de gros bénéfices. Bouffonne arrogance! N'était-ce pas la dot de sa fille qui avait élargi son commerce? Ses propres conseils et son personnel crédit n'y avaient-ils pas concouru?

— J'aime vous entendre parler ainsi! dit-il... Bons chiens chassent de race!... Ah! Maître Levain, vous pouvez dire que votre père était un fameux commer-

3.

çant... Je me rappelle que nous avons été ensemble créanciers dans la même faillite... Je vous promets qu'il ne se laissait pas attendrir par des phrases!.. Sans lui, nous étions roulés!... « Les affaires sont les affaires! » répondait-il aux larmes et aux supplications!... Aussi ne suis-je pas étonné de voir que vous avez su jouer des coudes... Votre étude vaut une mine d'or!... Mon gendre va bien aussi! Il ne baguenaude pas dans l'existence. Il a raison. La jeunesse passe vite, et c'est pendant qu'on est jeune qu'on doit faire sa fortune... A l'âge de Victor, moi qui vous parle, j'avais déjà gagné deux maisons dans Paris, cent actions du Crédit Foncier et cinquante Communales! J'avais déjà refusé dix mille francs à un courtier qui m'offrait les Palmes Académiques, et j'étais première signature à la Banque de France!... Et je vous prie de le croire, je m'étais fait moi-même! Je ne suis pas de ceux dont on peut dire qu'ils doivent s'estimer contents que leur père soit né avant eux! Et les parents de ma femme, qui ne comptaient guère sur la place de Paris, ne pouvaient m'aider ni par leurs fonds, ni par leur crédit... Pourtant, c'est une force cela! Heureux ceux qui la trouvent dans leur corbeille de noces! On n'apprécie vraiment son importance que lorsqu'elle fait défaut... A votre santé, mes amis! Soyez de beaux gagneurs d'argent! Voilà tout le mal que je vous souhaite!... Après expérience, c'est encore cela le plus clair du bonheur... Ah! bien sûr, il faut la santé!... Mais travail et succès conservent!

Au milieu de toutes ces fleurs, M. Victor Malfroy avait senti l'épine. Les lèvres serrées, il rispota par une allusion venimeuse que, seul, son beau-père pouvait comprendre et à laquelle il ne se soucierait pas de répliquer :

— Évidemment! Évidemment! Mais dans la profession de Levain pas plus que dans la mienne, on a peu d'employés. Or, n'est-ce pas, on ne peut s'enrichir très

vite qu'en spéculant sur le travail d'une foule de collaborateurs. C'est la loi de l'industrie!... Et, surtout, nous n'occupons pas de ces artisans inventifs dont on peut s'approprier les trouvailles.

— Ce qui se fait toujours! asquiesça Levain songeant à autre chose.

— On les indemnise! fit M. Ducroc soudain congestionné.

— Ou bien on favorise leur penchant à l'ivrognerie pour avoir moins longtemps à leur payer la petite rente qu'on leur a promise!

— Victor! Vous prêtez de singulières mœurs à la Haute Industrie! gronda M. Ducroc, cinglé par cette allusion à une très vieille et très laide histoire qu'il croyait inconnue. Regrettable manquement à la solidarité! Vous avez tort de vous adonner à ce genre d'esprit!... Après cela, que pourront bien inventer nos adversaires?... Ma parole, on croirait entendre la lecture d'une feuille anarchiste!

— Bah! Nous sommes entre nous! fit M. Malfroy ravi de sa chiquenaude.

M. Ducroc oppressé, les paupières battantes, voulut boire pour se donner une contenance. Mais sa dextre tremblait si fort qu'il craignit de répandre le liquide sur la nappe et reposa son verre.

Par bonheur, Maître Levain, pétrissant sa mie avec nervosité, voyageait mentalement à travers l'inextricable réseau de ses roueries procédurières.

D'un coup d'œil, M. Ducroc s'assura que l'avoué n'avait pas perçu son malaise. Il se remit peu à peu et, après avoir lancé à son gendre, à sa fille, à sa femme, un regard de colère, il régala sa voisine d'un anodin badinage qui lui laissait toute liberté d'esprit pour réfléchir au rude coup droit dont il venait d'être meurtri :

— Ainsi, songeait-il, ce secret de famille n'est plus à

nous!... Ma femme et moi nous étions seuls à le savoir... C'est elle qui aura renseigné sa fille... Ah! la folie bavarde des femmes! Comme si elle aurait dû oublier que le mariage fait de nos filles de véritables étrangères! Elles ne songent plus qu'à édifier leur bonheur aux dépens du nôtre!... Parbleu, Reine aura tout révélé à son mari! Nous voici maintenant ses prisonniers!... Ah! mais non! Persuadons-le que cela ne nous atteint pas... Autrement, il nous ferait chanter!... Allons! Ducroc!... Pas de faiblesse! C'est le moment de faire voir si, oui ou non, tu as encore de l'estomac!

Avisant l'inoffensif M. Clerc, il s'en servit pour faire montre de sérénité :

— Il me semble, dit-il, qu'il y a un changement en vous depuis notre dernière rencontre!

Peu habitué à répondre aux paroles imprévues, M. Clerc sourit niaisement et fit un geste d'homme qui ne comprend pas.

— Oui! oui! On dirait, Monsieur le fonctionnaire, que vous voulez vous faire une tête d'artiste!

— Moi! protesta le bureaucrate indigné. Pour qui me prenez-vous?... Je m'efforce de garder correctement tenue d'homme comme il faut...

· Il lança un regard de pitié vers M. Louis-Napoléon Moutte. Mais celui-ci, bien résolu à ne plus entendre les paroles qui déshonoraient, pensait-il, cette cuisine succulente, s'absorba plus ardemment dans ses voluptés gastronomiques. M. Ducroc, ravi d'avoir la diversion souhaitée, s'expliqua :

— C'est que je vous trouve les cheveux plus longs que de coutume!... Cette chevelure abondante.

M. Clerc daigna sourire :

— Ah! c'est pour cela? Eh bien, rassurez-vous : je ne prétends pas à la tête romantique! La cause de cette luxuriance est moins prétentieuse... Vous le savez, je

suis très strict en mes habitudes... Tout, dans ma vie est fixé d'avance... J'ai pour règle capillaire de me faire tondre à date fixe, le dix de chaque mois... Nous sommes aujourd'hui le 9... Vous voyez mes cheveux au point de leur plus extrême croissance... De là votre erreur!... Mais, demain, à huit heures, ils seront fauchés...

Louis-Napoléon Moutte, ayant rongé jusqu'à l'os sa cuisse de poularde et lampé un verre de Bordeaux, jeta un coup d'œil sur le bureaucrate comme il eût regardé un extraordinaire mouvement d'horlogerie.

La fastueuse chère le poussait à l'indulgence. Une exquise béatitude envahissait son être. Ce nabot mélancolique, que la vieille Rosalie représentait comme un humoriste d'avenir, oubliait à cette heure son mépris pour le ménage Malfroy. Il se sentait délicieusement enclin à rire de tout, même de ses hôtes.

Une fois de plus il se louait de n'avoir point immolé ses devoirs de parent à ses délicatesses de lettré.

Aussi, malgré les regards choqués de Mme Malfroy, vidait-il gaillardement ses verres l'un après l'autre. Bientôt son œil s'alanguit. M. Moutte s'avouait que la vie bourgeoise a parfois du bon et, dans son désir d'aménité, dodelinait gentiment de la tête à droite et à gauche, pour approuver sans fatigue les paroles contradictoires qui bourdonnaient autour de lui...

C'est presque avec attendrissement que la vieille Rosalie le regardait manger et boire.

Comme si elle eût voulu, à force de gâteries, effacer les injustices de la fortune et peut-être les méfaits de certaines gens à son égard, elle s'ingéniait à lui faire sentir toujours sa gentille affection. Le rallait-on, elle le défendait. Si l'on songeait à l'exclure des fêtes de famille, elle exigeait sa présence. Et un jour que son fils, glorieux de son or, lui déniait tout avenir, c'est elle qui avait révélé ses dons littéraires et ses premiers succès, qui n'avaient

pas encore retenti hors des petits papiers où les jouvenceaux s'essayent.

Ce soir même, avant le brouhaha du dîner, le prenant à part pour s'enquérir de ses travaux, elle avait appris avec plaisir que, sous le pseudonyme de Minos, il venait de faire recevoir dans un théâtricule de Montmartre une piécette joyeuse, et deux « fantaisies » dans un journal un peu dégringolé du boulevard. Victoires encore bien frêles mais qui l'excitaient à l'effort et préparaient son escalade !

La vieille Rosalie n'ignorait rien de certaines manœuvres par lesquelles M. Ducroc avait à peu près ruiné le jeune Moutte et ses frères, orphelins placés sous sa tutelle.

Désolée de son impuissance à réparer cette infamie, elle se faisait scrupule d'affliger la jeunesse déjà si triste de Louis-Napoléon Moutte en lui révélant les fourberies dont il était victime.

M. Ducroc n'étant pas homme à se repentir et à restituer, une telle confidence ne pouvait avoir d'autre résultat que de chagriner Moutte davantage.

Du reste, à présent que, contre son gré, la fille de M. Ducroc, notable commerçant et dévaliseur de marque, était devenue la femme de son fils, Rosalie avait honte de divulguer cette tare.

Son unique espoir était que Louis-Napoléon Moutte, fort de sa tendresse, reconquît par son travail l'argent dont on l'avait spolié.

En voyant le jeune homme si amène pour M. et Mme Ducroc, elle pensait avec satisfaction qu'il ignorait tout de l'abominable larcin.

Heureuse d'avoir près d'elle les visages souriants de Mme Rochambeau, de Mme Clerc, de Moutte, Rosalie tâchait d'oublier les âpres ambitions, si férocement exaltées tout à l'heure par les hommes, et contre la laideur desquelles, toute sa vie, elle s'était débattue.

Aussi, à son bout de table, entre ces femmes douces, la causerie se faisait-elle gracieuse. A une minute, comme Rosalie disait le charme de l'affection et de la gaieté qui reposent, M. Ducroc se mit à la taquiner galamment :

— Quelle âme idyllique vous gardez à travers les âges !

— Oh ! fit-elle avec son ingénu sourire que les déceptions n'avaient point fané, je sais que vous tous, graves hommes d'affaires, vous me traitez avec la douceur dédaigneuse qu'on a pour les innocentes... Mais vos railleries ne me troublent guère : je suis sûre d'avoir raison !... Plus tard, les uns après les autres, vous le reconnaîtrez. Je souhaite que ce ne soit pas dans les larmes !... Vous êtes les bourreaux de vous-mêmes ! L'or vous berne... Vous sacrifiez à cette apparence toutes les vraies et simples joies dont la vie est faite...

— Voilà mère sur son dada !

— La morale du plaisir ! Le culte de la paresse et des voluptés ! railla M. Ducroc.

Ayant reconquis son sang-froid, il se montrait à nouveau plein de majestueuse sérénité au-dessus de la nappe et fort libertin par-dessous. Une suprême manœuvre pour insérer son genou entre les jambes de Mme Clerc venait de lui attirer une ruade rageuse dans le tibia.

Alors il voulut se montrer d'autant plus solennel aux lumières qu'il avait été plus folâtre et plus humilié dans l'ombre, et il se mit à jouer les ancêtres.

Nul mieux que lui n'excellait dans l'étalage des nobles sentiments. Faconde hypocrite qui l'avait beaucoup servi dans sa carrière de bête de proie !

— Moi aussi, fit-il, je puis parler au nom de l'expérience !... Que l'on vive avec rudesse ou que l'on s'accorde des douceurs, peu importe ! L'essentiel est de vivre droitement avec un idéal d'Honneur et de Bonté ! Si opposées qu'aient pu être leurs conceptions de la vie, les

gens de cœur se retrouvent... Je suis un croyant, moi, et un idéaliste!... J'ai vécu dignement pour le travail! Ma vieille amie Mme Malfroy rêve d'une existence moins sévère... Bah! Divergences négligeables! Je suis bien sûr que, au ciel, nous voisinerons parmi les élus, car, tous deux, nous aurons su rester irréprochables!

— Allons donc! pensa l'irrévérent Louis-Napoléon Moutte, dans ton premier avatar, quand tu débutais dans la malversation comme simple droguiste, tu vendais si notoirement à faux poids que, dans la rue des Blancs-Manteaux où tu sévissais, les clients t'avaient surnommé « Monsieur Pèsemal ».

L'humoriste, un peu gris, était passé de la torpeur indulgente à la surexcitation. Révolté soudain par tout ce pharisaïsme, il avait beaucoup de mal à réfréner sa haine, dormante à l'ordinaire, contre son oncle Ducroc, majestueux prêcheur dont il n'ignorait point les vilenies secrètes.

Cependant M. Malfroy n'abandonnait pas son idée de faire servir les talents de Louis-Napoléon Moutte à la délectation de la Société... D'un air railleur, il le héla :

— Dis donc, cousin, voilà le moment de nous révéler ton génie... Ah! mon gaillard, il paraît que tu fais de la littérature!... Eh bien, régale-nous d'un monologue!

Louis-Napoléon Moutte, congestionné par cette ripaille si extraordinaire pour lui, se déroba avec mille grâces. Il ne voyait d'ailleurs pas que les rapports fussent si étroits, si nécessaires, entre la littérature et la déclamation après boire.

L'entêtement de ce garçon sans fortune finit par exaspérer son oncle et son cousin. De quel droit osait-il résister à un désir d'hommes riches, d'hommes arrivés? Le contraindre à monologuer devint pour M. Malfroy et M. Ducroc une affaire d'amour-propre. Bien que Rosalie, par ses regards, les suppliât de lâcher prise, ils s'achar-

nèrent sur Louis-Napoléon avec rage. M. Ducroc perdit toute mesure :

— Pour une fois que nous te demandons quelque chose et que tu as une occasion de nous faire plaisir!... Ah! Tu nous récompenses bien de nos bontés pour toi!

M. Louis-Napoléon Moutte blémit. Un sourire amer contractant sa bouche, il répondit d'une voix douce plus effrayante que toute menace :

— Les monologues, ça n'est pas mon genre!... Mais, puisque vous avez une telle soif de m'entendre, voici une saynète que j'improvise à votre intention, mon oncle.

— Bravo! Voilà qui est gentil! s'écrièrent avec joie les convives qui, tout heureux de cet intermède, ne lui soupçonnaient pas des intentions hargneuses.

— Je commence!... Mettons que cela ait pour titre : « La Revanche de l'Humoriste! » grinça M. Moutte en ricanant.

Son rire aigre sembla de mauvais goût.

Tout de suite, avec une acerbe fantaisie dont personne n'aurait cru capable ce gringalet timide et morose, il se mit à improviser la bouffonne et tragique aventure d'un orphelin qui, vilainement dépouillé par son tuteur, s'était fait dramaturge pour bafouer en public son infamie.

Fable toute simple en vérité : le peu scrupuleux parent tenait sa victime pour inoffensive. Aussi, quelle ne fut pas sa stupeur lorsqu'il eut connaissance de ces satires qui le flagellaient! Les contemporains de son dol et de ses ridicules s'esbaudissaient en les retrouvant sur la scène. Plusieurs mois, le détrousseur d'orphelins, espérant que cette verve vengeresse s'épuiserait, tenta de céler sa rage et sa honte.

Mais, poursuivit Moutte avec des rires de plus en plus narquois, notre homme semblait être un thème inépuisable pour le génie sarcastique de l'auteur! Tout un hiver, trois théâtres jouèrent ses comédies. Ce furent les

succès de la saison. Dans tous les mondes on en parlait, à la rue du Sentier, comme au faubourg Saint-Germain! Le barbon pillard ne pouvait aller voir un ami, aller dîner en ville... ou siéger au Tribunal de Commerce, sans entendre à ce sujet des propos hilares.

Tortures sans répit! continua Moutte. Surexcité, perdant sommeil, appétit, bonne humeur, il jaunissait, desséchait, sombrait dans la plus noire hypocondrie. Chacun, le jugeant intolérable, s'écartait de lui comme d'un fléau. Sa femme elle-même, complice pourtant de ses méfaits, l'abandonna dans sa détresse. Affolé, déchu de sa rouerie clairvoyante, il spécula sans adresse et perdit son argent, son cher argent pour lequel il avait failli. Et il entendait toujours grincer le rire de sa victime! Ah! Ah! Ah!...

Celui de M. Moutte devenait de plus en plus effrayant.

Sa solitude, acheva-t-il, sa pauvreté le rendaient plus sensible à toutes ces railleries corrosives qui se renouvelaient sans cesse. A la fin, le triomphe d'une pièce nouvelle, où il était plus cruellement bafoué que jamais, le meurtrit tout de bon. Une congestion le terrassa. Et pendant les deux heures de lucidité qu'il eut encore avant l'agonie, il entendit sans cesse, lui déchirant le cerveau et le cœur, les sarcasmes de l'orphelin qu'il avait spolié! Ah! Ah! Ah!

Louis-Napoléon Moutte dirigeait vers M. Ducroc la morsure de son rire. Sans lui accorder de répit, il décocha ses derniers traits :

« Son œil déjà trouble implorait le pardon, sa bouche convulsée articulait péniblement le mot « rendre » et, de sa main à demi paralysée, il esquissait en vain le geste de l'homme qui compte de l'argent. De temps à autre, il lamentait son impuissance. Comme il souffrait! Comme il expiait!... Ah! Ah! Ah!... Et il mourut sans l'apaisement de la restitution et du pardon!... Mais, écoutez!

Ecoutez!... Son jeune parent devint, comme lui, riche. Il eut, en outre, l'amour, que son voleur n'avait jamais inspiré ni connu. Et il fut heureux. Et son rire sonna moins amer. Il ne travailla plus, dit-on, que pour réjouir les âmes fraîches des petits enfants et les belles âmes sereines des hommes que la vie n'a point fanés. Quant au respectable dévaliseur, les nombreuses sociétés philanthropiques dont il faisait partie élevèrent à sa mémoire un monument fastueux où des phrases emphatiques comme il savait si bien les dire, louèrent sa haute probité, son grand cœur bienfaisant. Ah! Ah! Ah!... Mais des oiseaux facétieux — les oiseaux sont si poètes! — viennent chaque jour ponctuer, d'une fiente ironique, cette imposture!

— Votre histoire est assurément morale, déclara Maître Levain, mais pas très folichonne!... Pour un auteur gai!

— Combien d'années de service avez-vous dans votre Administration? fit avec pitié M. Clerc.

Rosalie qui, dès le titre, avait compris l'allusion au mystérieux drame de famille, battait douloureusement des paupières. Ainsi son protégé Moutte était averti! Condamné à la misère par cette spoliation, il avait pu, tant d'années, rester silencieux et affable! Sans l'avanie de ce soir, il se serait tu encore!

Quant à M. Ducroc, d'abord stupide de se savoir deviné, puis furieux de cette hardiesse imprévue, il se domina pour montrer front serein :

— Un peu triste pour le dessert, mais très dramatique! Et tu dis très bien! Félicitations, mon cher!... Une légère critique toutefois : bien ganache ton homme pour un gaillard de cette trempe ! Est-ce logique qu'il se laisse émouvoir par si peu? Pour terrifier un tel luron, ton bon jeune homme...

— A la carrure d'un fossoyeur, je vous le garantis!

— Si nous passions au salon? proposa Mme Malfroy.

Et ce furent bientôt dans la petite pièce, dont le meuble variait sans cesse au hasard des achats et des ventes, le papotage et le remuement alerte de gens trop longtemps assis.

Mme Rochambeau, heureuse de se retrouver près de son mari, le frôlait de son corps en le regardant avec amour dans les yeux, en esquissant de ses lèvres ardentes la grâce d'un baiser. Maître Levain contait à Mme Malfroy certaine histoire de divorce (c'était la spécialité de son étude et sa ressource ordinaire pour les conversations mondaines).

Mme Levain, cupidement, inventoriait de son œil bleu, vide et féroce, les merveilles entassées dans ce réduit, véritable Musée des Siècles.

D'une main frénétique et voluptueuse qu'elle n'avait certainement jamais eue pour caresser son mari, elle frictionna la patine verdâtre d'un bronze. Puis son œil vide, glacial, féroce, d'oiseau ravisseur, s'hypnotisa sur les gemmes d'un coffret. Sa petite cervelle cupide rêvait de larcin, ses doigts, dans la rage de ne rien saisir, se crispaient sur sa robe, sur son éventail. Mais M. et Mme Malfroy étaient tranquilles, car ils n'avaient laissé dans le salon aucun de ces frêles objets qu'une monomane peut si alertement glisser dans son corsage, sur sa peau, entre ses seins.

Aussi, les maîtres de maison purent-ils, à tour de rôle, s'enfuir jusqu'à la salle à manger pour absorber les drogues sans lesquelles l'estomac de l'un et l'intestin de l'autre se fussent aussitôt révoltés.

L'honorable M. Ducroc, passant du badinage à la majesté, déployait toute son astuce de pharisien pour que l'on crût sa sérénité intacte, mais, au fond du cœur son angoisse était grande de sentir que le respect et la considération unanimes dont on entourait sa fortune mal

acquise, ses cheveux blancs déshonorés et sa dignité mensongère, étaient à la merci d'un bavardage.

Encore l'intérêt de son gendre lui commandait-il le silence. Mais ce gringalet de Louis-Napoléon Moutte qui n'avait rien à risquer et ne se tairait qu'au prix d'une restitution! Comprenant que, seule, l'affabilité aurait de l'action sur ce triste solitaire, il rusa pour le mettre en vedette.

Mais, Mme Levain, prétentieuse, habituée à régner, ne permettait pas que, en sa présence, on s'occupât d'un autre que d'elle-même.

D'ailleurs pouvait-elle s'intéresser à ce Moutte, gauche, grotesquement vêtu, qui s'adonnait à la littérature sans l'excuse d'être glorieux et négligeait de lui faire hommage de ce qu'il pouvait avoir de talent? Ayant jeté sur Louis-Napoléon Moutte un regard dédaigneux, elle interrompit M. Ducroc et, sous le premier prétexte, se mit à parler de ses maladies, de ses médecins et de ses remèdes, de ses fleurs préférées, de ses goûts en peinture et en musique, de son salon et de ses relations. Tout le monde l'écoutait sans l'interrompre. Sa voix blanche, son rire cruel montaient dans le silence. Elle s'enchantait, et, selon la sotte illusion des égoïstes, elle croyait enchanter les autres en se racontant elle-même.

Seul, maître Levain, plein d'admiration pour sa femme, n'était point sensible à ses ridicules.

Elle répétait ses mots et ses ingénuités de jeune fille. La syllabe « moi » était l'invariable refrain de son monologue éperdu. Après, vinrent ses joies et ses orgueils de femme, son intimité avec le romancier en vogue Norbert Paraphard, avec le célèbre médecin Bronche, entreteneur avisé de toutes les neurasthénies select, avec Trinquette, le fameux peintre de marine, et Ambroise Larve, Helvète subtil qui, soutenu par les snobs, passait pour devoir être le rénovateur de la musique française.

4.

— Telle est la femme adulée que vous avez au milieu de vous, semblait-elle vouloir dire. Appréciez l'honneur de sa présence et vous, Malfroy, simple antiquaire, payez-la en « occasions merveilleuses », en « prix d'amis ». Comprenez que votre rôle est d'embellir le décor où Mme Levain, parure de votre arrière-boutique, tient sa cour glorieuse...

— Mon mariage, vrai coup de maître! pensait fièrement M. Levain en lançant d'un air vainqueur sa fumée au plafond. C'est une reine!... Quelle magnifique troupe sous son sceptre!... C'est elle qui m'a définitivement installé!

Il lui était doux de recenser tous ces triomphes, dans ce Passage méphitique où, derrière l'ambre et l'écume, humble gamin, il avait grandi. Puis, sans voir l'enchaînement logique de ses vaniteux bonheurs et de ses soucis, il réfléchit aux lourdes échéances prochaines et s'absorba dans les roueries procédurières qui lui permettraient d'y faire face.

M. et Mme Rochambeau, pressés d'aller finir amoureusement une journée si bien commencée dans la tendresse, s'invitaient au départ par des œillades câlines et rieuses, lorsque M. Clerc qui, plusieurs fois déjà avait tiré sa montre, se dressa soudain après un dernier regard à son cadran :

— Onze heures! L'heure de la retraite!

Selon les règles qu'il s'était fixées dans ses rapports avec les Malfroy, c'était l'invariable minute des adieux. Et comme il le faisait toujours, après avoir boutonné sa redingote pour bien marquer sa résolution, il marcha vers la porte en chantonnant l'air de la *Retraite de Russie*.

Depuis dix années que M. Clerc assistait au festin des Malfroy, jamais il n'était parti de chez eux sans fredonner ce rythme martial. Parmi les baisers, les

shake-hands, et les emmitoufflements, chacun loua le charme et la douceur de cette fête intime :

— Tout a été parfait! Pas une dissonnance!

— C'est tout naturel! Quand les cœurs sont unis!

— Quel réconfort pour les jours mauvais!

— Ah! la famille! L'amitié!

En traversant le magasin à demi éclairé, Mme Levain jeta des regards avides sur les cuivres, les pendeloques de cristal, qui brillaient dans la pénombre. Puis, les silhouettes des convives se détachèrent en noir dans la trop blanche lumière d'un globe électrique qui, sur les dalles du passage, projeta leurs ombres mouvantes.

— Ouf! soupira M. Malfroy... En voici pour un an!... Tu as vu? C'est à peine si l'on a touché à la poularde!... J'espère que ces voraces, à la cuisine...

— Bonsoir, mes enfants! soupira Rosalie, triste de les retrouver aussi âpres, mais trop lasse pour combattre à cette heure.

— Bonsoir! grognèrent-ils.

Ils étaient pourtant, ce soir-là, d'humeur presque aimable : affaires de la journée excellentes, dîner sans accroc, sentiment de leur importance sociale :

— Les Levain sentent que notre situation grandit!

— Et puis, j'ai remouché ton père!

— Bonne soirée, en somme!

M. et Mme Malfroy se couchèrent, avec le sentiment très net de leur importance, satisfaits d'eux-mêmes et presque des autres.

Par un reste d'atavisme populacier, nos époux avaient coutume d'achever par une fête intime, rapide et prudente, leur annuel festin d'inventaire. Ordinairement c'était une amusette assez morose, ou plutôt le respect fidèle d'une habitude. Mais cette fois, surexcités par le souvenir de leur richesse accrue, de leur situation plus belle, ils y mirent plus d'entrain...

Si bien que, tout en écoutant sonner les douze coups de minuit à l'horloge du Passage, Mme Malfroy récriminait hargneusement contre les témérités de son mari.....

Miaoù! Miâââàoù! gémit ardemment un chat qui bondissait pour rattraper une compagne effarouchée par son désir...

Les menaces du gardien, qui faisait sa dernière ronde, accélérèrent le galop des bêtes... Les globes électriques s'éteignirent... La nuit se fit dans le passage désert et silencieux...

— Tout va si bien!... Ce serait stupide! grogna Mme Malfroy enroulant une triste mèche sur un dernier bigoudi...

Et, dans la pièce voisine, la vieille Rosalie, si tendre, priait passionnément pour son petit-fils qu'elle revoyait, rose et doré, en exil, là-bas, parmi les grands arbres de la forêt...

CHAPITRE V

— Elle va pas partir, bonne maman? demanda Daniel assis sur les genoux de sa grand'mère et levant vers elle sa frimousse curieuse et l'interrogation de ses beaux yeux graves.

— Mais non. C'est bonne maman qui fera la toilette de son cher petit, devant le feu clair,... qui lui donnera son déjeuner... Et elle lui racontera de jolies histoires...

— Des histoires d'oiseaux et de moutons?

— Oui, et elle lui chantera de belles chansons...

— Et aussi elle dansera, bonne maman?

— Tout ce que voudra son petit Daniel, elle le fera...

Baissant sa vieille figure blanche vers la petite tête qui, rassurée, s'était à nouveau blottie entre la poitrine encore maternelle et les bras caresseurs, Rosalie promenait ses baisers sur les soyeuses boucles.

Sans rien dire, les yeux fixés sur les grandes flammes pétillantes, elle assouvissait sa tendresse toujours frustrée, elle rêvait son vieux rêve de sentimentale, en berçant son petit-fils dans son étreinte câline. Doux rythme si cher, si naturel aux femmes que, lorsqu'elles ont eu la joie de la maternité, elles bercent tous leurs amours, homme ou enfant, selon la même cadence!

Le bambin, immobile dans cet abri tiède, se laissait dorloter avec un bonheur de jeune chat que l'on caresse,

les yeux fixés sur la rouge escalade des flammes vers la nuit de la cheminée.

Par les fenêtres on apercevait les hauts troncs noirs se détachant sur la neige profonde et sur le ciel gris. Dans un décor de grandeur si sévère, ce groupe de l'aïeule et du tout petit, enlacés devant la gerbe jaillissante du feu, retrouvait une beauté de légende.

— Il y avait une fois.... commença la grand'mère sans éloigner sa joue de la jolie tête bouclée et gardant en ses mains les menottes fraîches.

Depuis trois semaines, M. et Mme Malfroy, retenus à Paris par l'espoir du gain, ajournaient sans cesse la visite à laquelle ils s'astreignaient chaque mois, pour rester des parents « corrects ».

Alors Rosalie, percluse de rhumatismes et faisant la nique aux docteurs, avait écrit au garde qu'elle arriverait par son train habituel de la matinée.

Dans son wagon le froid qui l'endolorissait davantage lui arrachait de petits cris; mais dès que, après Melun, le train roula parmi les enchevêtrements de ramures, elle oublia sa souffrance pour ne plus songer qu'à son petit-fils, dont ces majestueux arbres étaient les compagnons placides.

A la station de Thomery, solitaire dans la haute futaie, au milieu des neiges, le garde était venu l'attendre.

Si proche que la maison forestière fût de la gare, Rosalie avait eu besoin d'un bras solide pour ne pas s'abattre sur le chemin glissant.

Quel silence, quelle mort de la nature! Le cri d'un corbeau dans l'espace, un paquet de neige qui dégringole d'une branche... Mais soudain voilà que lui apparaissent, entre les arbres, le panache bleuâtre de fumée, signe de tiède intimité, de bon accueil, puis, dans la façade sévère, la vie des fenêtres avec leurs rideaux...

A peine Rosalie a-t-elle eu le temps d'apercevoir le bambin aux aguets derrière les vitres, que déjà il a bondi loin de son observatoire pour courir vers la porte. Le voilà qui apparaît, joyeux, trépidant, sur le seuil ! Et le frais éclat de son rire précède son élan. Sa grand'mère se hâte pour le faire vite rentrer au bon abri de la maison.

Alors commence le dialogue enchanté qui ne cessera qu'au soir...

L'aïeule et l'enfant s'adoraient. De toute la famille c'est Rosalie que Daniel connaissait le mieux. Son père et sa mère ne lui apportaient guère, de loin en loin, que visages soucieux et gestes secs de gens pressés qui pensent à autre chose.

Ils ne savaient pas retrouver la douceur ingénue qu'il faut pour jouer avec des tout petits, ni la fraîcheur d'âme nécessaire pour prendre plaisir à leur bavardage. Vite excédés par la jaserie de Daniel, ils ne lui répondaient que par des monosyllabes nerveux. Aussi le bambin, s'amusant tout seul avec ses animaux de bois et ses soldats de plomb, cessait-il bientôt de leur apporter ses joujoux et de leur offrir, le nez en l'air, ses gentils propos !

Mais avec Rosalie quelles délices ! D'abord comme elle venait souvent, Daniel était plus familier avec son langage, avec ses gestes, même avec la forme de son corps si accueillant à ses câlineries.

Elle avait la tendresse et la gaieté par lesquelles on charme les marmots. Pour participer à ses jeux, elle se faisait patiente et adroite : Ah ! les folles parties ! Ah ! les beaux éclats de rire !

Rires et jeux interrompus souvent pour des cajoleries délicieuses. Le petit avait hérité l'âme tendre et douce de l'aïeule, de même que, en sa figure poupine, on découvrait certaines lignes de l'antique visage.

Mystères bizarres de la génération ! Rosalie n'avait

rien transmis d'elle-même à l'enfant né directement de sa chair, et voilà qu'elle se retrouvait presque toute dans ce petit qu'elle n'avait pas créé !

Turbulent, il arrêtait soudain ses plus folles diableries pour la joie de « faire câlin », disait-il, et d'écouter des histoires. Il restait alors de longues minutes immobile sous les caresses. Et la grand'mère contait...

Elle le serrait contre sa poitrine avec plus d'adoration lorsqu'elle le voyait s'attendrir aux cruautés des bêtes qui toujours s'épient et se dévorent dans les histoires dont on régale les bébés.

Ce jour-là surtout Daniel, rendu nerveux par le silence de la forêt engourdie sous la neige, se montrait d'une sensibilité frissonnante. Des larmes brillèrent à ses yeux parce que le corbeau noir, dont Rosalie lui disait les larcins, avait voulu manger le joli petit oiseau bleu qui s'était enfui du nid tiède de sa maman et de son papa.

— Non ! Pas dire ça ! Pas dire ça ! Il est vilain, le corbeau, supplia le cher petit.

Alors, Rosalie, en son désir de plaire, imagina pour l'usage spécial de son cher mignon une nature douce et riante, où personne ne mangeait personne ! Et Daniel, les yeux grands ouverts sur la merveille du feu, se délectait de ces récits sans violence...

Le garde, après les paroles d'accueil, était parti, le fusil à l'épaule, pour suivre sur cette immense couche de neige les traces d'hommes et de bêtes. Sa femme, occupée à quelque lessive dans la pièce voisine, abandonna le beau couple à sa joie.

Dans les brefs silences qui se produisent soudain entre deux parties de jeu, on n'entend que la léchée crépitante des flammes, l'eau qui chantonne, le rythme du temps à l'horloge, la respiration parfois geignarde du chien qui, dans un coin, sommeille...

Voici justement que Daniel a laissé sa balle s'arrêter au milieu des soldats de plomb et qu'il est venu douillètement se pelotonner au giron de l'aïeule. Alors la vieille bouche, en baisant la chevelure du petit, murmure les tendres paroles de son rêve familier :

— Doux chéri, tu es bien à moi!... Je sens que ton cœur bat comme le mien... Va, on l'a bien meurtri, mon pauvre cœur! Tu as autour de toi les mêmes êtres de glace... Je saurai te défendre contre eux!

Inattentif, l'enfant se laissait bercer par la musique cajoleuse des phrases et regardait, à travers les vitres, l'averse lourde, immobile, semblait-il, de la neige qui recommençait à tomber.

Rosalie poursuivait la mélopée de son éternel tourment, comme si Daniel pouvait comprendre :

— Tu es si bon qu'ils ne parviendront pas à t'endurcir, j'en suis certaine. Mais je ne permettrai pas qu'ils fassent de ta vie un martyre!... Cher trésor, déjà ils commencent : On te frustre du foyer familial qui te serait si doux... Ne crois pas au moins que j'ai laissé faire cela sans cris, sans supplications!... Un mois de lutte pour qu'on te garde! Hélas! Je n'ai obtenu que sourires de pitié... Malgré les rhumatismes qui me tordent, j'ai offert de te prendre avec moi... Pour organiser ailleurs notre gentille vie, je leur demandais mon argent. Ils ont prétexté ma vieillesse et n'ont pas voulu me laisser partir... Et voilà comment tu es loin de nous! C'est vrai que je suis bien endolorie!... Mais si tu savais comme je me soigne! Oh! pour toi, mon mignon, pour te prendre avec moi dès que je me sentirai bien guérie! Nous deux, comme ce sera bon! Cher adoré, c'est l'idée qui me soutient!...

Deux gendarmes, énormes en leur grand manteau, sur leurs lourds chevaux de nuit, passèrent, noirs, parmi les tourbillons de neige. Entre les rideaux des fenêtres, Daniel aperçut leur silhouette sévère...

— Des soldats! s'écria-t-il. Ils ne sont pas méchants les soldats?

— Mon Daniel deviendra grand comme eux! se plut à imaginer la grand'mère qui rapportait tout à sa tendresse. Il aura une poitrine large, des bras forts... Et il sera beau, mon Daniel! Il aura de grands yeux clairs qui commandent et auxquels on sourit... Sa voix sera comme une musique... Et sa petite tête comprendra tout... Il deviendra glorieux, puissant... Mais il restera si bon que tout le monde l'aimera... Partout on répétera son nom... Quelle fierté pour sa bonne-maman!

Tandis que Daniel, à demi retourné vers elle et meurtrissant de ses genoux son corps douloureux, jouait comme un jeune chat avec ses médaillons et sa chaîne de montre. Rosalie rêvait tantôt sans paroles, tantôt à voix haute, son rêve d'ambitieuse tendresse.

Sa pensée bondissait, joyeuse, vers l'avenir, aussi alertement que jaillissaient les flammes du foyer.

La douce vieille s'enivrait des chimères puériles et charmantes dont les aïeules illuminent leur déclin. Elle les embellissait par la fleur de bonté que les tristesses de sa vie avaient fait croître en elle :

— Et je te mettrai au cœur tant d'amour, tant de pitié, que tu ne sauras jamais faire de peine à personne. Tu sentiras que le bonheur, c'est d'aimer, d'être aimé. Et tu seras très heureux.

La femme du garde, fraîche, souriante, avec de bons yeux honnêtes, revint dans la grande salle, les mains encore toutes savonneuses, pour prendre un baquet plein d'une eau si bleue que, en ce jour d'hiver, elle semblait refléter, avec l'azur d'un printemps, toute la joie et toute la pureté du Monde.

— Plus il va, plus il vous ressemble!... L'un à côté de l'autre, c'est frappant!

— Ah! vous trouvez? fit l'aïeule rayonnante, dont le ton mendiait une affirmation plus complète.

— C'est vos yeux, votre bouche, la forme de votre front.

Rosalie, bien heureuse, entonna des couplets d'admiration, tout en ahurissant de ses caresses le petit :

— C'est un velours si doux que ses grands yeux!... Un vrai nid à sourires sa bouche!... Son visage est frais comme une cerise... Et, dans sa tête bien ronde, quelle intelligence, quelle volonté, quelle force!

Le bambin, occupé à faire des farces au chat qui, la queue droite, venait frôler son gros dos contre la jupe de Rosalie, ne prêtait aucune attention à ces litanies ridicules et touchantes.

Lorque, plus tard, la femme du garde, ayant fini son savonnage, disposa tout pour que la grand'mère pût baigner elle-même son petit-fils, comme elle en avait l'habitude à chaque visite, ce furent des hymnes autrement exaltés! Sa nudité gracieuse et robuste, sa souplesse l'enchantèrent.

— Regardez! disait-elle avec orgueil. Cette encolure solide... Et ces reins avec un léger duvet... C'est signe de force, vous savez... Et ce joli derrière! Si dodu, si bon à embrasser!... Cette peau dorée, cette chair si ferme! Tiens! Tiens!... Ah! Mon doux petit, que je t'aime!

En portant vers l'eau chaude le bambin qui, ravi de se voir nu, riait et gigotait, Rosalie distribuait des baisers sur les jolies fossettes du corps, sur toutes les merveilles vivantes que son dithyrambe glorifiait.

Puis ce furent des éclaboussements et des tourbillons, l'alerte gymnastique du petit corps libre et souple dans la bonne eau tiède, puis l'enroulement dans le peignoir, les câlineries joyeuses pour faire prendre en patience la cérémonie du frottage, et les ruses pour que le fringant marmot ne s'énervât pas tandis qu'on le rhabillait.

Rosalie goûtait là ses plus belles joies. Son antique carcasse était brisée par l'effort. Tout ce remue-ménage réveillait la douleur en chacun de ses membres. Mais pour cette volupté maternelle elle négligeait sa souffrance.

Ensuite, selon le rite de toutes ses visites, elle s'offrit le plaisir de faire déjeuner son Daniel, de mettre dans sa jolie bouche gourmande la viande et le pain qui rendraient cette chair plus ferme et plus rose, son sang plus riche. Rosalie s'extasiait. Elle aurait voulu mâcher pour lui la saine viande juteuse et la voir tout aussitôt embellir de forces nouvelles le joli corps tant choyé.

Dès les dernières bouchées, quelle prompte reprise des gambades et des rires ! Quelles parties de ballon où la pauvre rhumatisante s'exténuait ! Quel abattage éperdu de quilles et de soldats !

Courbatue, la grand'mère finit par demander grâce et parvint à immobiliser l'enfant sur ses genoux par la promesse de nouvelles histoires.

Elle excellait à faire apparaître dans l'imagination ravie du mioche des silhouettes plaisantes ou gracieuses, à trouver des aventures saugrenues d'hommes et d'animaux, à faire défiler la splendeur des légendes.

Mais comme l'aïeule ne possédait son petit garçon que de loin en loin, elle s'ingéniait à le réjouir chaque fois de toutes les histoires traditionnelles, venues du lointain de la race, et qui sont la première pâture des cerveaux enfants.

En un après-midi elle essayait de faire vivre dans l'esprit émerveillé de Daniel les féeries, les contes héroïques, que, lentement, tous les jours, les autres grand'mères plus heureuses disent et redisent....

Toutes ces histoires dont on réjouit les enfants devant l'âtre et qui semblent être comme la pensée et la poésie du beau feu clair réchauffant la famille, se succédaient en une heure dans le cerveau ahuri de Daniel.

Confondant les guerriers et les reines, les fées et les bêtes, il finissait par s'endormir au chantonnement de la douce vieille voix, de la flamme contre les bûches et de l'eau bouillante.

Quel charme encore pour Rosalie d'entendre la calme respiration du petit, de sentir le poids et la chaleur de son corps !

Puis l'heure du train menaçait. Il fallait s'arracher à la joie. En étourdissant Daniel d'une dernière averse de baisers, Rosalie lui parlait un peu, par devoir, de son père et de sa mère, et le petit, sans joie, machinalement, répétait les mots d'embrassade que sa grand'mère lui suggérait.

Après un dernier regard d'adoration, la grand'mère partait. C'est alors seulement qu'elle sentait toute sa fatigue.

Comme elle trouvait longs et rudes les cent mètres qui la séparaient de la station ! Croûlante, rompue, elle pesait ainsi qu'une infirme au bras du garde. Quelle différence avec la marche joyeuse du matin ! En s'excusant auprès de son guide, elle lamentait surtout ses misères physiques qui l'empêchaient de garder près d'elle son petit enfant.

Et, dans le train qui l'emportait loin des arbres où grandissait le chéri, elle sentait à ses yeux la brûlure des larmes. Larmes de joie, de tristesse aussi !

CHAPITRE VI

— J'ai à te parler! murmura d'un air grave, en passant près de la caisse où griffonnait sa femme, M. Malfroy qui revenait d'une course hâtive dans le quartier.

Comprenant qu'il s'agissait d'une chose anormale dont on ne pouvait causer, même à voix basse, devant les employés, Mme Malfroy s'empressa de suivre son mari dans le petit salon où l'on se réfugiait toujours pour les secrets conciliabules.

Derrière la tête rouge et le dos rond du négociant, la maigre silhouette de Mme Malfroy s'engagea sous la portière à l'italienne, et sa main dure ferma sèchement la porte.

Rosalie, dont les rhumatismes préféraient les fauteuils moelleux et la tiédeur du salon aux chaises raides de sa chambre glacée, était venue s'y asseoir pour oublier la vie aux pages de quelque livre.

Toute seule, sans d'autre but que d'assouvir sa curiosité intellectuelle, la vieille dame s'était orné l'esprit par d'immenses lectures qui, depuis quarante ans, la consolaient, mais lui valaient la raillerie des siens.

C'est ainsi que, ne voyant personne et passant ses jours au milieu d'êtres passionnés pour le seul lucre, elle s'était fait elle-même une éducation très noble.

Son goût, son imagination, une sorte d'instinct artiste

la guidaient vers le beau, l'écartaient des choses vulgaires.

Aussi déplorait-elle le dénuement cérébral autant que l'âpreté de son fils, comme jadis elle avait souffert de trouver en son mari les mêmes défauts.

Et Victor continuait les sarcasmes de feu son père à propos de cette manie qui exigeait des abonnements aux cabinets de lecture et faisait de sa mère une « exaltée ! »

— Ah! Tu es là! grogna-t-il lorsqu'il l'aperçut.

Son agacement de la trouver devant lui se traduisit par un mot d'acerbe dédain :

— Toujours en train de te brouiller la cervelle avec des fariboles!

— Si je vous gêne, je vais rentrer chez moi, fit doucement la bonne vieille qui les voyait fâchés de sa présence.

Mais si peu tendre qu'il fût pour sa mère, M. Malfroy ne pouvait pas l'exclure avec une telle brutalité de l'entretien sérieux que sa figure annonçait. D'ailleurs, quels risques? Malgré son dédain de l'argent, Rosalie pouvait-elle blâmer de raisonnables ambitions ?

— Non, reste. Tu n'es pas de trop! concéda Victor. Voici l'affaire : Il y a longtemps que je rêve de nous agrandir. Depuis que nous nous sommes mis à fabriquer l'antique, les affaires sont merveilleuses. Nous n'avons plus assez de place. Je guignais le magasin d'à-côté. Bien des fois, en prenant le frais sur la porte, je me disais : « Ah! Si le bazar des voisins pouvait faire faillite!... » Mon Dieu, je me doutais bien que, avec cette ribambelle d'enfants et une clientèle de raccroc, ils ne devaient pas rouler sur l'or... Mais je les croyais de force à végéter longtemps... Avec un bail de quinze années rien à espérer ! pensais-je... Or, voici que, tout à l'heure, en revenant de prier M. Lime de se mettre tout

de suite à fabriquer trois étuis en cuir gaufré de la Renaissance, je rencontre Puvinel, le patron du bazar... Il a beaucoup d'estime et de déférence pour moi, Puvinel, depuis que j'ai refusé de lui prêter vingt-cinq louis pour une échéance... Donc, Puvinel m'aborde et, tristement, — j'ai cru qu'il allait pleurer — il me confie son désir de liquider et ajoute que, sachant combien je suis à l'étroit pour mes grandes affaires, il m'offre de me céder son bail...

— Rude chance pour lui de nous avoir! fit Mme Malfroy, qui, sans un mot de pitié pour l'infortune du voisin, ne trouva que cette exclamation de vanité agressive.

— C'est ce que je lui ai fait comprendre !

— Pauvres petits enfants! Leurs gentilles frimousses avaient droit pourtant à du bonheur! regretta Rosalie.

Tout de suite en cette annonce de détresse, elle pensait moins aux avantages superflus que les siens en pouvaient retirer qu'aux tristesses et aux privations des frêles marmots qui, à chacune de ses sorties, sous le Passage, lui souriaient.

— Ah! si nous faisons du sentiment, plus moyen de parler affaires! dit avec mépris M. Malfroy... Je regrette beaucoup, mais je suis un commerçant, un père de famille, moi!... Nul n'est plus sincèrement que moi philanthrope. Mais il y a des heures pour la philanthropie, et nous ne sommes pas à une de ces heures-là .. Ce matin, il s'agit simplement de savoir si, oui ou non, nous avons intérêt à reprendre ce bail...

— J'espère que tu n'as pas hésité! menaça Mme Malfroy.

— Tu penses! Nos paroles sont échangées... Nous signons tantôt.

— Ah! Ah! Nous montons!

— Sans doute. Mais que de frais en plus! Un second

loyer de 15.000 francs... Des réparations! ... Et peut-être deux employés nouveaux... Il est vrai que l'antiquité fausse est une mine d'or!... Fameuse idée que j'ai eue là?

Rosalie détestait les allusions à ce négoce malhonnête que son fils avait inauguré et dont il se glorifiait avec cynisme.

Son mari avait été, certes, un commerçant âpre, un goinfre d'argent, mais au moins s'était-il contenté de gains licites! Comme elle le faisait toujours lorsque revenait ce thème, elle marqua sa désapprobation en s'absorbant de nouveau dans sa lecture.

Tandis que M. et Mme Malfroy discutaient entre eux les profits de ces agrandissements, elle pensa soudain que le magasin d'à côté étant semblable à celui-ci, les pièces du premier étage pourraient être reliées au logis des Malfroy et qu'ils auraient désormais assez de place pour garder auprès d'eux leur Daniel. Idée qui lui mit au cœur une grande joie.

— Enfin, suggéra-t-elle. Nous pourrons donc voir grandir sous nos yeux notre cher petit!

— Qu'est-ce que vous dites? interrogea nerveusement sa bru.

— Comme toujours, tu rêves l'impossible! fit Malfroy.

— Comment? Vous ne songez pas à profiter de cet espace pour organiser votre vie selon la nature?

— Tu plaisantes! ricana le fils... Ah ça! t'imagines-tu que c'est pour notre plaisir que nous consentons à de tels sacrifices?... Pas un pouce du nouveau local, tu m'entends, ne sera perdu pour l'augmentation de notre confort... Nous n'en avons pas le droit...

— Mais garder son enfant près de soi, c'est le premier devoir!... Entendre son rire, son babil, c'est une joie légitime... Les plus misérables ne se la refusent pas!... Pauvres dupes!...

— Tu n'as pas le sentiment des réalités!

— Les seules réalités dont vous ne teniez pas compte sont les essentielles réalités humaines!... Je vous plains!...

Échangeant un sourire de pitié, M. et Mme Malfroy revinrent dans leur boutique se mettre à l'affût parmi leurs meubles et leurs bibelots. A la dérobée, d'une voix prudente, ils poursuivaient par lambeaux la conversation commencée et faisaient leurs plans.

M. Malfroy se dit soudain que, pour la mise en état du local, il aurait besoin de Rochambeau, avec lequel il ne restait en relations qu'afin d'obtenir son concours gratuit.

Comme, à la même minute, Mme Malfroy faisait la même remarque, elle ne s'étonna point d'entendre tout à coup son mari glorifier l'architecte que d'habitude il dénigrait.

D'ailleurs, M. et Mme Malfroy étaient de ces utilitaires qui éprouvent volontiers de l'affection pour les gens dont ils ont besoin et juste pendant la durée de ce besoin.

Ce fut aussitôt un dithyrambe à deux voix :

— Il a du talent, Rochambeau! C'est un artiste d'avenir.

— Que la routine n'emprisonne pas!

— Est-ce que ce n'est pas lui qu'on devrait charger de reconstruire les Tuileries?

— Et de bâtir l'hôtel des Téléphones?

— On le jalouse et on le craint.

— Tu me connais!... Je suis un homme moderne... J'aime les indépendants et les novateurs... Je ne veux pas que ce soit un autre qui aménage les locaux... Que diable! Il faut se soutenir entre camarades! Qu'importe s'il réalise pour nos vieilleries un décor trop original?... Ce sera d'un salutaire exemple... Et j'accepte d'avance ses prix...

— Rochambeau est la délicatesse même, insinua la femme. Penses-tu qu'il consente à recevoir de toi des honoraires?

— Je n'admets pas qu'il refuse! Moi aussi, je suis un ami scrupuleux et délicat! Qu'il ne se fasse pas payer pour un rafistolage de plafond ou de cheminée, soit. Mais un travail de cette importance, non, non!... Je sais Rochambeau très large, mais il comprendra.

Aussi avidement que sa femme, M. Malfroy espérait que Rochambeau, généreux comme un pauvre, raccorderait pour rien les deux boutiques. Mais nos deux époux étaient si profondément hypocrites que, tout en devinant à merveille leurs pensées réciproques, ils se jouaient la comédie ainsi qu'ils l'auraient fait en la présence d'un tiers...

Selon leur espoir, Rochambeau, bon comme toujours mais pas dupe de l'astuce que l'on déployait, prodigua ses conseils, réfréna les voleries des barbouilleurs et des ébénistes. L'énergie souriante avec laquelle il rabroua toute velléité de paiement ne permit plus à M. Malfroy d'insister. Il mima une confusion extrême.

— C'est trop de désintéressement! Cela me gêne! Diable de Rochambeau! Je lui en veux!

Au fond du cœur, il pensait : « On n'est pas bête à ce point! Ce serait vraiment dommage de n'en pas profiter! »

Comme pour mettre son mari à l'aise, Mme Malfroy lui suggéra :

— Tu en seras quitte pour lui faire un cadeau!

— Soit, mais par exemple, un joli cadeau!... Quelque chose de tout à fait bien!

— On verra plus tard! fit prudemment Mme Malfroy qui trouvait son époux vraiment excessif ce jour-là.

C'est qu'on était en pleine fièvre d'arrangement et de décoration. A peine le bazar eut-il vendu ses derniers

rossignols poussiéreux que, sur les plans de Rochambeau, on installa des vitrines élégantes, on peignit de gracieuses frises qui déroulèrent le long des parois leurs volutes et leurs guirlandes. Puis l'on ouvrit, selon l'arabesque dessinée par Rochambeau, la cloison séparant les deux magasins qui, dès lors, ne formèrent plus qu'un seul hall. Par un escalier en colimaçon, il fut relié aux pièces du premier étage, qui s'emplirent aussitôt de précieux objets.

Dix fois pendant ce remue-ménage auquel présidait Rochambeau, notre antiquaire, trépidant de gratitude, le voulut à sa table, fit paraître à ses yeux la boîte de cigares. Mais Rochambeau tenait à son joyeux repas entre sa femme amoureuse et son enfant rieur.

Puis, dès que les derniers coups de rabot furent donnés, dès que l'architecte eut, par une vérification sévère, réprimé l'emphase des mémoires, la reconnaissance de M. Malfroy se fit soudain très discrète. Même il ne tarda pas à railler le zèle de son ami :

— Ce bon Rochambeau est comique! Il fait l'important!

— Il se croit indispensable! ajoutait Mme Malfroy.

— Je veux bien que ses conseils nous aient été utiles, mais, en somme, c'est un raté, Rochambeau, et nous lui rendons un fier service en lui donnant l'occasion de se produire.

— Il faudra cependant, pour être correct, lui faire un cadeau.

— Un cadeau! Un cadeau! Tu en parles à ton aise, toi!

— Dame! C'est toi qui en as eu l'idée et tu l'as annoncé à Rochambeau... Tu avais parlé d'un bureau Empire, puis d'un bahut Louis XIII...

— Moi, j'ai dit ça? Allons donc! Il n'a aucun goût, Rochambeau!... Je lui donnerai une commode Louis-Philippe.

L'architecte, qu'on remercia négligemment, fut, en fin de compte, gratifié d'un bronze hideux que M. Malfroy acquit pour rien dans une vente mobilière après décès.

D'ailleurs, M. Malfroy avait tant d'autres soucis qui le rendaient hargneux! Juste au moment où l'on aménageait pour le commerce les pièces du premier étage, le rhumatisme de Mme Malfroy mère devint plus aigu.

Son médecin, navré de cette recrudescence qu'il attribuait aux voyages par la neige, ordonna un régime fort compliqué d'électrothérapie, de bains, de massages, que la malade, à cause de son état, devrait suivre à domicile, et dont la mise en train exigeait un autre espace que l'étroite chambrette concédée par son fils.

Au lieu de plaindre la malade et de songer tout d'abord à la guérir, M. Malfroy, comme tous les égoïstes que la souffrance d'autrui exaspère, se mit à lui reprocher ses pèlerinages à Thomery et les imprudences de sa maniaquerie sentimentale. Laissant passer entre ses lèvres serrées un souffle rageur, Mme Malfroy fit chorus.

— Comment allons-nous faire?

— Voilà qui arrange notre vie déjà si compliquée!

— Ma pauvre mère, tu avais bien besoin d'être toujours par monts et par vaux!... Mais nous t'aimons. Nous voulons que tu te soignes. Nous ferons tous les sacrifices. C'est notre devoir!

Trompée par ces dernières paroles, Rosalie s'attendrissait sur la bonté de son fils. Comme les nouvelles pièces du premier étage n'étaient pas encore parées de rayons pour le négoce, elle insinua timidement qu'on devrait peut-être les annexer à l'appartement, afin qu'elle pût y installer les appareils médicaux dont elle avait besoin.

— Mais vous n'y pensez pas, mère! se récria la bru.

— Voyons! sois raisonnable! insista le fils. Je regrette beaucoup de te voir souffrante, et suis prêt à faire pour toi le possible. Tu sais que je tiens à être correct!... Mais paralyser notre commerce! Rendre improductives les charges que nous nous imposons!... Nos moyens ne nous le permettent pas!

— Alors, vous me chassez? constata Rosalie plaintive.

— Mère, nous prenez-vous pour des sauvages?

— Tu nous calomnies. Nous voulons te guérir... Tu iras prendre tous les soins voulus dans un appartement que tu choisiras toi-même.

— Eh bien, mon pauvre Victor, que te disais-je?... Voilà donc où tu en arrives? Après avoir renoncé à la joie qu'apporte la présence de l'enfant, tu négliges encore la douceur de garder tout près de toi ta vieille mère! Ton or te coûte plus cher qu'il ne vaut!

— Il faut bien vivre! proclama sèchement Mme Malfroy.

— Vous appelez cela vivre? Vous n'êtes pas exigeants!... Je partirai donc puisqu'il n'y a pas de place ici pour soigner mes misères!... Oh! s'il ne s'agissait que de moi, comme je me laisserais tranquillement mourir dans le réduit que vous m'avez accordé!... Mais je veux guérir pour préserver de votre folie grandissante mon Daniel. Allons, Victor, Reine, encore une pièce de plus, ma pauvre petite chambre, que vous pourrez utiliser pour votre commerce! Désormais vous n'aurez plus le moindre gaspillage à vous reprocher! Vous réalisez peu à peu votre idéal!

Les yeux clairs de Rosalie, bien tristes derrière le voile brillant des larmes, jetaient un regard de blâme et de chagrin sur ses enfants qui, dans leur vertige, s'éloignaient d'elle de plus en plus.

Victor éprouvait la vague émotion qui étreint les

plus rudes lorsqu'ils rompent avec le passé. Mais la petite toux sèche qui s'exhalait du gosier crispé de sa femme lorsqu'elle était mécontente, lui ôta le courage de s'attendrir.

— Nous irons souvent te voir, se borna-t-il à murmurer. Nous te donnerons tout ce qu'il faudra pour le confort et la santé...

Verbiage d'une extrême imprudence. Il eut pour effet de rappeler à Rosalie que, dans son horreur des affaires, elle avait confié à Victor le soin de sa fortune et permis qu'il déposât, pour des prêts sur titres, ses actions dans les banques.

Par cette phrase malhabile, Victor révélait qu'il comptait bien garder l'argent tout en se débarrassant de l'infirme. La bonne vieille comprit qu'il était sa seule arme pour se faire donner plus tard son petit-fils chez elle. Impérieuse une fois dans sa vie, elle exigea.

L'émoi blémit plus encore la graisse de Victor où les teintes jaunâtres et les taches de rousseur marquèrent davantage ; ses crins rouges se hérissèrent sur sa tête comme à chacune de ses fureurs. D'une voix saccadée il balbutia :

— Mère, quelle folie ! De pareils tracas à ton âge, dans ton état de santé !... Nous serions de mauvais enfants !... C'est pour le coup que tes reproches seraient fondés !

— Je ne veux pas que vous m'aimiez tant ! répondit l'excellente femme avec un douloureux sourire.

Puis elle laissa comprendre qu'elle irait jusqu'au bout de sa volonté. Aussi son fils, malgré la grimace dont sa femme rabrouait sa mollesse, dut-il promettre la restitution.

Mais il espérait bien que sa mère, après cette première rafale de chagrin, ne s'obstinerait point. Dans tous les cas il comptait, pour vaincre, sur le miraculeux

pouvoir de l'inertie par lequel il avait triomphé si souvent.

Tandis que les ouvriers achevaient de convertir en magasins les pièces où la vieille dame aurait si bien pu abriter sa souffrance, son fils lui faisait chercher, par un garçon de courses, un gîte dans les rues d'alentour.

On lui découvrit, rue Bergère, un cinquième, où tristement, avec une petite bonne, elle s'installa.

L'idée que, plus tard, elle y amènerait son cher petit Daniel suffit à la réjouir autant que si elle avait pris possession d'un palais.

Comme s'il devait venir la rejoindre le lendemain, elle lui fit préparer sa chambre qu'elle orna de ses meubles les plus précieux. Lorsque tout fut arrangé, on aurait dit la chambre d'un royal enfant dans quelque demeure pleine du passé de sa race.

Les merveilles que, au cours de trente années d'achats et de ventes, Rosalie avait gardées pour son personnel trésor, révélaient la pureté de son goût.

Dans une bibliothèque qui n'eût point déparé le salon de Marie-Antoinette, à Versailles, quelques livres rares illustrés par Gravelot, par Cochin, par Moreau se joignaient aux belles éditions du siècle. Ce n'était pas seulement en négociante experte que Rosalie les possédait : elle les avait lus.

Son esprit, à demi inculte au moment de son mariage, s'était gracieusement orné. Son instinct artiste la guidait vers toutes les formes du beau. Défunt Malfroy, son époux, se montrait railleur et taquin pour tout ce qu'il appelait « ses manies ». Aussi avait-elle été contrainte, bien des fois, de se cacher pour lire, de ruser pour voir les expositions, de faire croire à des billets de faveur pour entendre de la musique ou bien aller au théâtre, et de tricher sur les comptes du ménage pour acquérir en secret

les meubles, les statuettes et les bronzes où s'est inscrit le pur génie des siècles.

Il y a dans tous les milieux des créatures d'élite. C'est ainsi que Rosalie avait usé sa sensibilité, ses réserves d'enthousiasme et d'amour. En se donnant de telles joies elle affinait plus encore son esprit.

Lorsque le petit Daniel l'enchanta de ses premiers sourires, c'est à lui que, dans sa pensée, elle destina ses trouvailles précieuses :

— De lui-même, il aimera les belles choses, se disait-elle. Avec lui, je pourrai parler de tout ce qui m'a aidé à passer la vie...

M. Malfroy n'ignorait point que sa mère avait mis de côté certaines pièces de choix. Trois ou quatre meubles trop gros pour être emballés restaient à découvert dans sa chambre. Mais les objets plus frêles, les porcelaines, les bronzes, les ivoires, les livres, enfouis en des coffres, s'entassaient au profond des armoires et d'un cabinet sombre dont elle gardait la clef. M. Malfroy, les croyant pleins d'une guenillerie familiale bonne à brûler, ne soupçonnait pas l'importance de cette collection particulière.

Aussi, le matin du déménagement, fut-il très inquiet lorsqu'il vit des pyramides de caisses, de boîtes et de gaines. Les deux ou trois couvercles qu'il put soulever lui révélèrent des chefs-d'œuvre.

Il éprouva une douleur comme si on lui avait arraché une partie de lui-même. Volontiers il eût fait des représentations à sa mère et mis l'embargo sur ces richesses qui s'en allaient loin de ses griffes.

— Tu t'es laissé gruger comme toujours, le harcelait sa femme... Ce sont des biens acquis pendant la communauté ! Une part t'en revient !... Tu es trop bête !

Il était temps que la tapissière s'ébranlât : nerveux

comme un carnassier sentant sa proie fuir, M. Malfroy ne se maitrisait plus.

Lorsque, aussitôt après l'emménagement, il visita sa mère, sans doute il avait hâte de vérifier, en bon fils, le confortable de son installation, mais bien plus vive encore était son impatience d'expertiser le trésor inconnu.

— Mâtin ! Matin ! maugréa-t-il.

D'ailleurs la figure de Daniel qui, dans le plus délicieux cadre rocaille, souriait parmi cette grâce ou cette majesté, le rassura sur la destination de ce riche butin. Comprenant que, malgré toute son amertume, Rosalie n'en dépouillerait pas la famille, il ne geignit plus que pour un seul regret :

— Quel capital immobilisé !... Allons ! Au travail !... Il faut regagner l'intérêt de tout cet argent !... Par bonheur, j'ai en mains un merveilleux outil !

CHAPITRE VII

M. Malfroy rentrait chez lui avec cette violente fièvre de lucre lorsqu'il distingua, parmi les silhouettes inconnues qui s'enchevêtraient sous le Passage, la maigre carcasse et le tragique profil de vieux reître affamé qui étaient les caractéristiques de M. Fulcrand Lime, son prodigieux fabricant d'antiquités.

La fortune était entrée dans la boutique des Malfroy le jour déjà lointain où, mû par sa passion du bibelot, M. Lime y avait pénétré.

C'est M. Malfroy père qui, à ce moment, exploitait, avec des procédés presque honnêtes, la vaniteuse prétention des amateurs.

M. Fulcrand Lime, heureux fils d'un père adroit, était alors un mondain superbement renté à qui sa générosité et son faste créaient d'innombrables amis. Ayant reçu de sa famille le goût des objets d'art, il s'était fait un plaisir d'accroître la collection paternelle.

C'était son élégance. Les femmes du monde et celles qui n'en étaient pas le priaient de guider leurs emballements. Pour lui faire honneur, ses maîtresses exigeaient, en outre des habituelles redevances, l'offrande de merveilles antiques.

De bonne grâce, M. Fulcrand Lime se résignait à leur cupidité, non qu'il fût dupe de cette soudaine passion

pour l'art, mais parce que, désireux de s'endormir et de s'éveiller partout au milieu des belles choses, il ornait volontiers de bibelots rares les divers domiciles galants où il avait licence de s'aller coucher.

M. Fulcrand Lime adorait encore les objets précieux pour d'autres raisons que les succès de monde et d'alcôve. A certaines heures, il éprouvait par eux des voluptés plus intimes.

A force de voir, de palper les bibelots, il était arrivé à les bien connaître. Ainsi que les passionnés le font pour un être jalousement chéri, il scrutait leurs origines. Son expérience et son flair se corroboraient par des recherches dans les livres, les catalogues, les musées et les cabinets célèbres d'Europe. Personne n'aurait pu le tromper sur l'âge d'une patine ou d'une pierre, sur le pays de telle ciselure.

En caressant ses merveilles, M. Fulcrand Lime se consolait de son nom plébéien, que son père avait eu la tendre pensée de vouloir ennoblir par un prénom sonore. En frottant ses patines, il oubliait voracités et trahisons des dames galantes, fringales et bassesses des amis. Surtout, en disposant ses vitrines de manière à réaliser des harmonies de formes et de couleurs, il cherchait un dérivatif à sa funeste passion pour le baccara et aux regrets très vifs que laissaient à un esprit de cette qualité ses « culottes » trop fréquentes en des tripots variés.

Remords d'hier, angoisses pour l'avenir, que bientôt il ne put chasser qu'en se mêlant à la vie de ses bibelots, que par une collaboration effective à leur beauté ! Dans une sorte de rage et de volupté perverse, il se mit à dénaturer quelques-unes de ses œuvres d'art, à fabriquer, avec certains débris d'époques diverses, des pièces de style.

Ses pertes au baccara devenant sans cesse plus menaçantes, ce fut avec une folie de cruauté qu'il se rua

sur sa collection, tel un frénétique qui cherche en des spasmes morbides l'oubli de ses déconvenues.

Des flacons d'acides et de drogues, dont il expérimentait le pouvoir, encombrèrent son cabinet. On y trouvait encore des outils pour tailler le bois, ciseler l'or, l'argent, le cuivre. Et ses domestiques le crurent fou lorsqu'ils le virent entasser du fumier dans une cave, où il s'enfermait parfois pour de mystérieuses besognes : notre maniaque ne s'amusait-il pas à chercher des patines, à devancer, sous l'influence des gaz qui se dégagent de certaines pourritures, l'effet du temps !

Tandis qu'il s'adonnait à ces plaisirs, M. Malfroy père, entre les mains duquel tant de beaux meubles avaient passé, prenait place dans le meuble définitif, le seul qui soit bien personnel, où l'usage veut qu'on attende la vie future.

Et M. Victor Malfroy, son fils, selon le vieil adage « La mort saisit le vif », se hâtait de continuer les trafics paternels. Seule, la brève indication « successeur de son père » révélait aux passants le changement de règne et la continuation de la dynastie.

Quelques mois après, M. Fulcrand Lime, plein de mépris pour sa niaise passion du jeu, mais incapable d'y résister, se voyait contraint, par une déveine tenace, d'assourdir un peu son faste.

Plusieurs soirs de lourdes pertes qui firent impression dans les cercles où il se ruinait, accélérèrent sa déconfiture. Plus de chevaux à son écurie, plus de filles galantes en son alcôve.

Bientôt force lui fut d'aller au tripot non pour le jeu mais pour le gain. C'est d'habitude à ces moments-là qu'on perd. Déchu de la nonchalante élégance avec laquelle, si longtemps, il avait semé son or, il bataillait, crispé, fébrile, blême, pour reconquérir son luxe, ses femmes, toutes les ivresses et les douceurs de sa vie. Mais,

chaque soir un peu plus, les traîtrises du baccara le dévalisaient.

Alors on vit cet amateur célèbre, qui jamais n'était entré chez les marchands d'objets d'art que pour râfler à gros prix leurs merveilles, se glisser dans les boutiques, feindre le désir de changer sa collection, afin d'aguicher les antiquaires par l'espoir d'une nouvelle marotte qui leur assurerait pour longtemps de profitables ventes :

— Je suis las de mes bibelots... C'est l'œuvre de mon père... Je rêve quelque chose de plus personnel... Si vous avez amateur!

Après avoir, d'un ton négligent, jeté cet avis, avec quelle impatience il attendait chez lui la venue des marchands! Ne lui fallait-il pas se ravitailler le jour pour les terribles combats de la nuit?

Au début, les antiquaires, ne soupçonnant pas sa détresse, se disputaient chèrement les plus magnifiques objets. Victor Malfroy fut le premier à flairer le drame et lia partie avec les plus rusés compères.

Lorsqu'ils furent certains qu'il s'agissait non d'un collectionneur fantasque dont la nouvelle manie s'assouvira dans leur boutique, mais tout bonnement d'un cadavre à dépecer, ils comprirent qu'il serait maladroit de s'entre-déchirer pour les morceaux.

Alors plus de surenchères, plus de ruses pour s'évincer l'un l'autre! Faisant les dédaigneux, ils ne s'empressèrent plus au logis de M. Fulcrand Lime qui, toujours maltraité par le jeu, fut bientôt dans l'impossibilité de garder la noble attitude du monsieur qui attend.

C'est à ce défilé que le guettaient nos vautours.

Le matin où, pour la première fois, M. Lime se vit dans l'obligation de sortir de chez lui avec un bibelot dans sa poche pour aller le vendre, les marchands ricanèrent en se chuchotant l'hallali. Ce fut comme si M. Lime avait, à la même minute, tourné le bec de canne

de toutes les boutiques pour offrir sa dépouille : partout il ne trouva que mines de satiété, phrases dénigrantes, prix qui n'étaient que des vols déguisés :

— Mais, objectait-il, vous-même m'avez vendu ce coffret dix fois plus cher, il y a trois ans.

— La mode a changé!... Vous avez été imprudent!

Aux abois, M. Lime devait se soumettre. Il n'avait plus le temps et l'énergie d'aller chercher, dans les capitales du monde, des marchés qui fussent moins des coupe-gorge.

S'obstinant à l'espoir du lumineux coup de chance qui, en deux ou trois nuits, lui restituerait sa fortune, il ne songeait qu'à trouver aux caisses les plus proches des aliments pour son vice.

Une suprême partie, où il avait risqué l'argent de ses derniers bibelots vendus, le dévalisa sans recours. Amertume, honte, dégoût. Que devenir? Malgré la misère, M. Lime aimait trop la vie pour y renoncer. Et la seule qui l'enchantât c'était la vie de luxe! Par quel moyen un oisif comme lui, n'ayant jamais su que jeter l'or à poignée, gagnerait-il les trente mille livres dont il ne pouvait se passer?

Sa rancune contre les marchands qui l'avaient exploité avec tant de cynisme, son mépris pour la plupart des collectionneurs, ses pairs, dont il savait l'ignorance et l'infatuation, l'affranchirent de tout préjugé. Puisqu'il lui fallait manger, quel plus légitime dessein que de conquérir son déjeuner sur les pillards et sur les sots!

Avec un ricanement de revanche, il rassembla tous les débris de belles choses éparses dans sa maison dévastée, les fragments d'émaux et de ciselures, les gardes d'épée sans lames, les vieilles pierres desserties, les miniatures ébréchées, les boîtes en morceaux. Déterrant de son fumier les métaux modernes qu'il avait eu la curiosité d'y enfouir, pour voir s'ils ne prendraient pas en quelques

mois la patine des siècles, il s'aperçut avec joie qu'ils avaient la merveilleuse couleur du passé. Les acides teintèrent à son gré le cuir et le bois.

Alors avec un art, un esprit de ressource digne de s'employer à une œuvre plus haute, utilisant sa prodigieuse science des styles et des époques, il sertit en du moderne truqué des fragments anciens, harmonisa le tout avec adresse et vendit aux marchands retors, sans que leur compétence devinât la fraude, les bibelots les plus artificieux.

En même temps, M. Lime, sûr de ne pas être assez bon artisan pour fabriquer lui-même certaines pièces, rôdait autour des ateliers de joaillerie, se faisait indiquer les praticiens solitaires qui, fouillant le bois ou les métaux, savaient imiter les styles.

Se réservant la tâche de donner l'aspect ancien à leurs ouvrages par d'habiles patines et par l'ajouture d'ornements authentiques qui leur assurerait le caractère de l'époque, il organisait ainsi un ingénieux système de contrefaçon. Il en était la pensée agissante. Ses ouvriers, disséminés partout, s'ignorant les uns les autres, ne pouvaient rien sans lui.

Dans un taudis à Vaugirard, un forgeron, ne soupçonnant peut-être pas la valeur de son tour de main, lui martelait des lames d'épée comme en pleine Renaissance. A Montmartre, une vieille fille hystérique lui peignait des miniatures galantes. Un petit ébéniste des bords de la Loire menuisait à son profit des meubles Louis XIII avec un prodigieux sentiment de ce style. Enfin on le mit en rapports avec un sculpteur sur bois, revenu récemment du bagne où il avait expié un monstrueux crime passionnel, et qui, traité en paria dans les ateliers, fut ravi de trouver une besogne qu'il pouvait faire solitairement : il lui confectionna tout le Louis XIV et le Louis XV souhaitables.

Mais M. Lime voyait avec rage les antiquaires, persuadés qu'il écoulait son dernier stock de bibelots, lui offrir toujours des prix dérisoires.

Las de faire une telle dépense de génie pour de si maigres bénéfices, il eut l'audace des grands carnassiers à jeun. De tous les marchands qui l'avaient grugé, M. Victor Malfroy lui semblait le plus cynique, le plus finaud. Par lui seul il avait quelque chance d'être compris. Bravant tous risques, il vint tenter l'aventure :

— Vous êtes content des dernières choses que vous m'avez achetées?

— Peuh! riposta le prudent boutiquier.

— Au moins sont-elles de bonne vente, puisque je ne les vois déjà plus dans votre magasin.

— Les pièces authentiques partent toujours vite.

— Et si vous appreniez tout d'un coup qu'elles étaient fausses?

— Plaisanterie!... Mais si vous me prouviez cela, je vous répondrais que le bonhomme capable de ce tour de force est un adroit mâtin!

— Merci, je le lui dirai.

— Et je vous prierais de me l'amener tout de suite... Notre fortune à tous deux serait faite...

— Dans ce cas, permettez que je vous le présente... C'est moi-même.

— Ah ça! Vous voulez rire!... Vous, un homme du monde dont les doigts n'ont jamais su que manier l'or dans votre gousset...

— Offrez-moi une occasion de vous prouver le contraire!... Quels bibelots anciens désirez-vous que je vous fabrique?... Choisissez vous-même les pierreries, les émaux qui en seront les éléments essentiels et que vous y retrouverez.

M. Victor Malfroy avait pour principe de ne s'attarder ni aux raucunes ni aux scrupules.

Pour la première fois depuis que M. Lime était ruiné, il se remit à lui parler avec déférence :

— Veuillez donc prendre la peine de vous asseoir! pria-t-il, obséquieux, en lui avançant un siège.

Et, devinant que M. Lime ne le trompait pas, il songea tout aussitôt à s'assurer la garantie du monopole :

— Bien entendu, si nous nous mettions d'accord, vous vous engageriez à ne travailler que pour moi... La moitié des bénéfices, que je prévois considérables, vous serait acquise... C'est une affaire superbe!

Deux semaines plus tard, M. Victor Malfroy était en possession du cadre rocaille, de la bonbonnière Louis XVI et de l'épée florentine du xve siècle qu'il avait demandés comme preuves. Bien que prévenu, il eut du mal à découvrir la fraude et, dans la journée, trois clients, charmés de leur trouvaille, lui arrachèrent à beaux louis cette pacotille.

Dès lors l'entente de ces honorables messieurs fut aussi cordiale que rémunératrice. M. Malfroy, plein de vanité, se jugeait un négociant d'une bien autre envergure que son père. Et M. Lime, tout en acquérant les moyens de continuer sa vie élégante, se vengeait de ses amertumes et s'offrait le plaisir de mettre en action l'ironie qui lui était naturelle.

Dans le jardin d'une villa d'Auteuil, où il se réfugia afin d'avoir plus d'aise pour ses manipulations, des fumiers, composés d'ingrédients divers, lui donnèrent des réactions chimiques qui lui fournirent en six semaines les patines les plus anciennes. En haut de sa maison, il installa tout un laboratoire d'alchimiste.

Grâce à l'accord providentiel de l'antiquaire et du sorcier, les bibelots abondèrent sur le marché de Paris, les collections privées s'enrichirent de merveilles frauduleuses, les dames élégantes se parèrent de bijoux en toc; et nos musées nationaux surent ne point « laisser

partir pour l'Amérique » deux ou trois de ces antiquités réjouissantes, ce dont la Presse les complimenta fort.

Depuis deux ans que cette bouffonnerie durait, le négoce de M. Malfroy était devenu très prospère.

D'ailleurs le stratagème si fructueux de M. Lime lui en avait conseillé d'autres où le dit M. Lime n'avait aucune participation : comprenant le parti qu'un homme de sa valeur pouvait tirer de la mode qui pousse aujourd'hui nos bons snobs vers la peinture anglaise, il s'était assuré le concours de trois peintres britanniques, fort doués, comme l'on sait, pour l'imitation des styles, qui lui fournissaient, l'un des Constable, l'autre des Gainsborough, et le troisième des Romney.

Par cet appât, il avait attiré chez lui les grands collectionneurs.

Ce jour-là, M. Fulcrand Lime, que la plus sombre guigne avait mis à sec la nuit précédente, venait réveiller le zèle de M. Malfroy. Jamais celui-ci, blessé dans son avarice par les inutiles trésors de sa mère, n'avait mieux partagé la fièvre de son collaborateur :

— Oui, s'écria-t-il, faire des affaires! Inonder le monde de vos produits!... Il me faut une équipe de lanceurs retors... Je veux partout, comme dépositaires, des gens inspirant confiance, des hommes du monde besoigneux, des femmes coquettes et sans le sou... En attendant, j'ai preneur pour des estampes indo-persanes et pour des ivoires moyen-âge... Êtes-vous en mesure de fournir?

— Fin courant.

— Et si d'autres demandes me sont faites, je vous téléphonerai.

Ayant accompagné M. Lime jusqu'au seuil, M. Malfroy suivit, d'un regard sympathique, son allure de fauve maigre et le paraphe noir de ses moustaches sur son visage hâve.

A peine l'antiquaire se repliait-il dans son magasin, que M. de Beautreillis, client fidèle, entra pour se donner la joie de caresser quelques bibelots.

C'était un plaisir presque quotidien pour ce paterne vieillard qui masquait par un air onctueux ses fringances et ses vices.

En réalité, ce collectionneur, qui semblait s'intéresser si fort aux œuvres d'art, n'y comprenait rien et ne les aimait pas. Ses vitrines n'étaient qu'un prétexte élégant pour attirer chez lui des personnes peu ingénues, qui ne se méprenaient d'ailleurs pas sur le genre d'émotions qu'elles y trouveraient.

Dès que le tour de la conversation le permettait, il leur ouvrait une armoire secrète, bondée d'estampes graveleuses ou folâtres, d'objets licencieux qui, en les secouant du mauvais rire des curiosités perverses, troublaient leur cerveau et leurs nerfs. Et c'est encore par de menus bibelots qu'il récompensait la grâce de leurs abandons.

Les bizarres motifs qui faisaient de Beautreillis un « passionné d'art » n'empêchaient pas qu'il eût dans le monde réputation de délicat et de raffiné.

— C'est le type du grand seigneur épris du Beau ! se disaient les bourgeoises fières d'avoir été troussées par ce galantin à particule.

Pour justifier leurs visites chez lui, elles insistaient sur les mérites de sa collection et faisaient valoir les vitrines pour qu'on prît moins garde aux divans.

— Le dernier des fermiers généraux ! déclaraient avec sympathie les dames haut titrées qui, sensibles à la joliesse de ses présents, couvraient, par le pavillon de l'art, leur intimité suspecte avec ce nobliau médiocre.

Et il fallait voir comme M. de Beautreillis, flasque et grassouillet vieillard, bas sur pattes et tête ronde presque sans front mais ornée d'une lippe vorace et de petits

yeux farceurs, avait l'allure d'un gentilhomme artiste ou même d'un fermier général!

Petit-fils d'un marchand d'hommes qui, ayant assez gagné sur ses ventes de bétail humain pour s'offrir le luxe d'un ennoblissement, avait payé très cher le droit de mettre une rallonge à son nom roturier, M. de Beautreillis jouissait sereinement de son prestige et finissait par croire à sa compétence artistique.

Les échos des gazettes lui ayant fait une manière de célébrité, les organisateurs d'expositions ne manquaient point de l'inscrire dans leur comité d'honneur.

Aussi M. de Beautreillis ne désespérait-il pas, au lendemain de quelque déballage un peu retentissant, pour lequel il aurait prêté ses plus belles pièces, de recevoir la croix en récompense des éminents services rendus par lui à l'Art français.

On devine la proie qu'un tel homme, aussi vaniteux qu'ignorant, devait être pour M. Victor Malfroy!

Avec quelle adresse il profitait du moindre ornement graveleux pour vendre au vieillard ses objets les plus médiocres! C'est ceux-là qui enchantaient Beautreillis, car ils excellaient à faire naître le rire malsain, favorable à ses louches désirs.

Le XVIII[e] siècle a juste renom de galanterie fort légère. Mais jamais les historiens n'auraient pu croire que l'anecdote polissonne fût si fréquente dans les bibelots de ce temps! S'ils jugeaient les mœurs passées d'après la quantité de grivoiseries que M. Malfroy était censé découvrir dans les vieux bijoux de famille, ils seraient contraints de penser que les trois quarts de nos aïeules portaient dans le boîtier secret de leur montre les plus singulières enluminures, dont elles se délectaient à la dérobée!

L'officine de M. Fulcrand Lime calomniait vraiment trop l'ancienne France!

Lorsque M. de Beautreillis apparut, M. Victor Malfroy était trop hanté de pensées cupides pour ne pas mettre à profit la marotte de son client :

— Ah! Vous arrivez bien! s'écria-t-il. J'ai découvert ce matin un vrai nid d'éventails galants... D'une afféterie vicieuse étourdissante!... Venez donc voir!

L'antiquaire attirait Beautreillis dans le petit salon d'où il ne le laissait jamais sortir que dévalisé. Mais, rassasié pour un temps de ce bibelotage un peu spécial, l'amateur résista. Il songeait bien plus à se ravitailler de menus objets gracieux dont il avait l'habitude de gratifier ses visiteuses câlines. Ses fringales épuisaient si vite ses provisions!

A mesure qu'il vieillissait, comme il guignait des beautés de plus en plus jeunes, il sentait le besoin de choisir des cadeaux en rapport avec l'âge de ses tendres amies. Aussi venait-il précisément chez M. Malfroy faire pour elles l'emplette de jolis colifichets.

Puis, aux approches d'une Exposition universelle qui devait s'ouvrir l'année suivante et à laquelle il était déjà officiellement prié d'apporter son concours, il souhaitait découvrir quelques pièces magnifiques, capables de faire sensation et de lui valoir enfin le ruban convoité. Dans cet espoir il affectait mieux encore la vertu, et ses paupières benoîtes servaient heureusement de garage à la friponnerie de son œil.

— Sans doute, fit-il, je reste un dévot de l'art galant comme de tous les autres arts. Il révèle si bien la spirituelle et frivole grâce d'une époque! Mais l' « enfer » de ma collection est déjà bien riche d'espiègleries ardentes!... Et puis je suis las d'enfouir tant de coûteuses merveilles au fond de mes armoires. Je rêve de belles choses que je puisse étaler devant tous... C'est à tort que vous me spécialisez dans le bibelot grivois!... Au contraire, c'est à l'art religieux que vont mes préférences....

Ah! de belles châsses, d'éblouissants reliquaires!... N'oubliez pas que, désormais, je suis acheteur de toute joaillerie mystique!

M. de Beautreillis, fier d'avoir pu enfin donner un ordre à voix haute, — il y avait si longtemps qu'il se bornait à chuchoter ses commandes suspectes! — se dirigeait vers la porte lorsque, se ravisant, il murmura sur le ton confidentiel :

— Mettez-vous aussi en quête de frêles chaînes de cou, de petits médaillons!... Vous sentez ce que je veux : des choses virginales, mignonnes... des parures gracieuses pour fillettes!

Dès que M. de Beautreillis trottina sur les dalles du Passage, M. Malfroy, s'enfermant dans le petit salon dont les tentures arrêtaient tout bruit de voix, se mit à hurler dans le téléphone :

— Alloh! Alloh!.... C'est vous, Monsieur Lime? Un ciboire XVe travail italien... Une châsse gothique école flamande... Un reliquaire XVIe émaux de Limoges... Une croix or et gemmes XIIIe.

— Bigre! Mais alors il me faut une avance pour matières premières.

— Ce soir, au courrier, chèque de mille sur le Crédit Bordelais... Pour quand la châsse?

— Il faut que je consulte mes fumiers!... Je crois avoir de quoi marcher... Réponse ferme demain matin.

— Alloh! Alloh!... A vos moments perdus, trois médaillons Louis XV avec miniature et chaînon du temps!

— Bon!... Je mets la dernière main à la console Empire, décor de lyres et de sphinx... Quelle quinzaine! On est sur les dents!

Ayant raccroché l'appareil, le négociant souffla avec emphase à travers le crin queue-de-bœuf de ses moustaches.

C'est en enflant ainsi la graisse de ses joues qu'il se manifestait à lui-même son importance.

A de telles minutes, ce rougeaud blafard faisait songer à une énorme carotte s'avariant au trop vif soleil d'un étalage.

— Ma maison devient décidément de premier ordre! pensa-t-il.

Puis, avisant un journal qui traînait déployé sur la table, il y jeta un coup d'œil machinal. Son regard se promena négligemment sur les titres : « Découverte du sérum de la diphtérie. L'héroïsme de nos soldats dans le Sud-Africain. Le vote des caisses de retraite pour les travailleurs. Inauguration du Musée du Soir. Un chef-d'œuvre au Vaudeville. »

— Balançoires! Fariboles! grommela M. Malfroy en passant tous ces articles qui ne lui suggéraient ni curiosité ni émotion, en froissant d'un pouce dédaigneux ce journal plein de si mémorables nouvelles qui eussent passionné tout individu ayant le loisir d'être un homme.

Et il se hâta d'arriver aux colonnes de la Bourse où ses regards se fixèrent avidement. Ces chiffres, mensongères fictions, ne représentant rien que les ruses et les cabales des agioteurs, étaient les seules réalités auxquelles il s'intéressât, avaient seuls pour lui le prestige de la vie!

— Mes Chemins de fer Andalous montent toujours!... Quel flair!... Situation magnifique!... Décidément, je suis très heureux!

Il soufflait une fois de plus sa béatitude à travers les crins queue-de-bœuf de ses moustaches lorsqu'une terrible crampe d'estomac le courba en deux, comme une rafale soudain tord un ajonc, et mit sur son visage blême une sueur d'agonie. Son gémissant appel fit accourir sa femme qui réchauffa d'une friction sa chair douloureuse.

— C'est injuste ! geignait-il... Aucun excès à me reprocher !...

Pas plus que les autres fois il ne voulut comprendre que la vie, comprimée, méconnue, bafouée par lui, se vengeait en cruelles représailles. S'il expiait par de telles tortures le mépris de la lumière et de l'air vivifiants, des repas calmes et sains qui réconfortent, des salutaires délassements, avec quelle férocité ne se vengeraient pas plus tard les hautes règles morales, les lois d'amour, de pitié, de justice dont il s'affranchissait avec tant de cynisme et d'insouciance !

Mais la vente très fructueuse d'un clavecin et d'une pendule en vieux Saxe l'arrêtèrent sur la pente des graves méditations et lui rendirent toute son arrogance...

Dans l'après-midi il jetait de méprisants regards sur le modeste étalage de sa voisine d'en face, la marchande de photographies dramatiques et galantes, sur les buissons de pipes sculptées derrière lesquels végéta l'enfance de son ami Levain, lorsqu'il eut le plaisir de voir se silhouetter sur la glace de sa devanture les visages rassurants et sympathiques de M. Mathurin Poisse et de M. Jean Rafle, auxiliaires fort précieux de son négoce artistique.

M. Mathurin Poisse, qui avait débuté dans l'existence comme bandagiste et pédicure, s'était haussé, par suite d'un quasi cambriolage chez la veuve d'un peintre dont il avait exploité la détresse, jusqu'à la profession de marchand de tableaux.

Mais après avoir réalisé de scandaleux bénéfices sur les toiles volées, il jugea fort désagréable la nécessité d'acquérir de la peinture pour en avoir à revendre. Un jour, triste de ses gains pénibles, il rêvassait dans sa boutique aux moyens de tourner cette difficulté — qui semblerait plutôt invincible — lorsqu'il vit entrer un cri-

tique d'art solennel, dont il lisait volontiers le charabia pour meubler sa mémoire de cette pompeuse phraséologie, si utile lorsqu'on bavarde ou trafique de peinture.

Le visiteur, sous ses airs majestueux, lui apparut si stupide, que M. Poisse osa se formuler à lui-même l'espoir que ses relations avec ledit personnage lui avaient peu à peu suggéré :

— Voilà un gaillard qui a commencé par diriger à Levallois-Perret une pension et un hôpital de chiens! Si je ne lui en ai rien dit, c'est par crainte de le vexer. Mais je me rappelle fort bien sa figure. Il était le voisin d'une de mes tantes chez laquelle, tout petit, j'allais passer mes jours de congé. Je suis peut-être le seul dans Paris à pouvoir reconnaître en ce critique influent, fleuri de maintes rosettes, l'ancien nourrisseur de toutous!

« Il ignorait la peinture et la sculpture aussi profondément, par exemple, que la fabrication des locomotives ou des fusils à répétition, et il n'avait jamais écrit que pour réclamer les mois de pension de ses caniches! Le voici tout de même, vingt ans après, un de nos critiques les plus en vue.

« Par quels maquignonnages bouffons est-il passé de son chenil à cet apostolat! Je l'ignore. Mais ce dont je suis sûr, c'est que, malgré son ton dogmatique, il continue à être un ignare, et que son emphatique ronron, pastiche maladroit de quelques écrivains passionnés, doit être un tour de main d'une imitation facile... Bah! Quelques formules! Un peu d'hystérie dans le jaillissement des épithètes! Et l'on est dans le ton!

« D'ailleurs ce semblant de critique empêche-t-il un homme que de niais scrupules ne paralysent point de faire un avantageux commerce sans risques? Que non pas! On revend les toiles que les peintres agenouillés vous ont offertes!... Ni boutiques, ni patentes à payer!... Le réassortiment à l'œil!...

Et M. Mathurin Poisse, vivotant dans son humble boutique, s'était secrètement préparé à ce nouveau rôle.

Lisant les ouvrages fameux que le critique le plus inculte n'a pas le droit d'ignorer, apprenant par cœur les adjectifs rares qui constituent le répertoire indispensable, il ne tarda pas à se forger un verbiage confus, artificiellement exalté qui, vite, lui fit un renom de savoir et d'éloquence dans les modestes feuilles où il s'essaya.

Profitant d'une vente heureuse, il alla passer quelques heures dans les Musées de Flandre, de Hollande, d'Allemagne et d'Angleterre, défila au pas gymnastique devant les toiles célèbres, afin de pouvoir écrire désormais avec « l'autorité d'un historien d'art qui a étudié longuement les musées de l'étranger ».

Ahuri de l'aisance toute comique avec laquelle, dans ce Paris crédule et léger, les réputations se fabriquent, il ferma boutique et se fit décidément homme de lettres.

On le vit, sardonique et portant beau, parader aux terrasses des cafés littéraires. Vaguement présenté à de vagues plumitifs dont tout l'effort consiste à venir de cinq à sept soulager les brûlures de leur soif ou de leur envie par d'amers breuvages et des propos plus amers encore, il se faufila jusqu'aux tables d'écrivains moins ignorés qui, étourdis par leur orgueilleux ramage, ne prêtent aucune attention à la qualité de leurs auditeurs.

C'est ainsi que M. Mathurin Poisse, pour avoir pris le vocabulaire artiste, deux ou trois express, et quelques centaines de vermouths-citron à des terrasses bien choisies, s'assura l'estimable renom de critique averti !

Un jeune reporter, ignare mais rusé, qui mâchonnait des pailles en écoutant cette musique d'éloges, ne doutait plus des mérites transcendants de M. Poisse, lorsqu'un haut filou de finances, dont il avait découvert les supercheries et qu'il menaçait d'un chantage, lui offrit les capitaux nécessaires à la fondation d'un journal.

Croyant de bonne foi que la littérature française se composait exclusivement des bavards glorioleux parmi lesquels il « sirotait » chaque soir son absinthe-sucre, c'est avec eux qu'il forma l'équipe littéraire destinée à faire de brillantes cabrioles sur la porte de sa baraque pour masquer les tripotages de l'arrière-fond.

M. Mathurin Poisse avait été pris dans cette râfle. Son emphatique jargon parut fort savant. On a si peu le temps du contrôle !

Mais ce qui l'installa définitivement, ce fut son adresse élégante à cueillir les belles affaires et l'autorité qu'il prit sur certains peintres de caractère vil par le cynisme avec lequel il les rançonna.

En rapports avec les marchands de tableaux qui avaient maintes raisons de rechercher ses faveurs, il trouvait auprès d'eux l'écoulement facile des toiles, statues, bibelots, dont on emplissait son logis trop étroit. Jamais son commerce ne fut aussi florissant qu'à partir du jour où il fut censé ne plus le faire.

Dans un désir de lucre et de prestige, sans cesse il organisait des expositions, parfois très inutiles, qui lui valaient des bénéfices matériels fort appréciables et mettaient son nom en vedette. Aussi dans les clichés du reportage parisien, M. Mathurin Poisse était-il régulièrement cité comme « l'organisateur savant et désintéressé de toutes les fêtes artistiques ».

A quelques-unes de ces roueries, il avait associé M. Jean Rafle, attaché à la conservation de nos Musées parisiens. Devinant les faiblesses de ce fonctionnaire, par la terreur il en avait fait son serf.

Sans avoir le coup d'œil expérimenté du prodigieux maquilleur M. Lime, notre Mathurin Poisse, examinant à la loupe les pièces rares des Musées, s'était aperçu que, dans les salles dirigées par M. Rafle, on avait substitué à certains objets de valeur d'adroites imitations. Alors il

flaira l'atmosphère, scruta les physionomies. Le faciès et l'allure de M. Rafle révélèrent bien vite à un observateur aussi sagace les plus précieuses garanties d'immoralité. L'ayant épouvanté un jour par le dilemme « ou dupe, ou complice », il lui arracha presque un aveu.

Dès lors, M. Rafle fut sans défense contre le maître qui possédait son secret. C'est de compte. à demi que dorénavant « ils administrèrent » les collections publiques. En outre, le titre officiel de M. Rafle était un brillant pavois que M. Poisse hissait volontiers pour couvrir manœuvre et marchandise de flibustier.

M. Mathurin Poisse et M. Rafle jugeant l'heure opportune de donner, par une exposition retentissante, un brevet d'authenticité à du faux Rouen, à du faux Bernard-Palissy et à du faux Moustier qu'ils avaient achetés à bas prix, venaient soumettre leur projet à M. Malfroy, dont le concours leur était utile.

Ils sentaient le besoin d'entourer de pièces magnifiques leur frauduleuse vaisselle, et M. Malfroy, toujours à l'affût des ruines familiales où il y a quelque chose à piller, possédait un magasin de vrais chefs-d'œuvre.

M. Poisse, avec ses yeux de renard inquiet, toujours prêt à bondir à la moindre alerte sur ses pattes souples, et M. Rafle, avec son air vicieux de camelot vendeur de transparences obcènes, dont le regard fuyant semble épier sans cesse à droite et à gauche le venue des « flics », lui exposèrent les nobles idées qui les faisaient agir : traditions françaises, art national, réveil de l'art provincial, etc.... M. Malfroy sut acquiescer avec la même emphase.

Il devinait la secrète intention de M. Poisse et de M. Rafle. Ceux-ci, de leur côté, ne doutaient point que M. Malfroy eût tout de suite saisi l'intérêt qui lui était offert en échange de services par lui rendus : Il pourrait

exposer quelques-unes de ses faïences et de ses porcelaines les plus mensongères qui, gagnant là leur lettre de noblesse, seraient plus tard fructueusement revendues comme pièces indiscutables de l'époque.

— Alors, voilà qui est décidé? conclut M. Poisse. Ce sera pour le printemps.... D'ici là nous aurons le loisir d'explorer les collections et de mettre au jour des trésors.

— Noble tâche que nous entreprenons!

— Nous aurons bien mérité de l'Art et de la Patrie!

— J'espère que le Gouvernement daignera s'en apercevoir.

Et nos gaillards se serrèrent les mains avec la gravité de trois conjurés qui viennent de former un pacte pour le salut du pays.

A peine les deux visiteurs furent-ils dehors que M. Malfroy courut à son téléphone et, parmi les tentures isolantes du petit salon, cria triomphalement sur sa planchette :

— Alloh! Monsieur Lime!... Prochainement, superbe exposition de céramique.... Mettez en train du Nevers, du Strasbourg, du Rouen, Saxe, Sèvres... Grandes pièces!

— Entendu!... J'en fais mon affaire!

Après avoir jeté au passage un regard d'indulgente commisération sur le portrait de son père, qui avait pu fonder la maison mais n'était auprès de lui qu'un timide gagne-denier, M. Malfroy revint dans sa boutique et, soufflant d'orgueil à travers ses moustaches poil de carotte, se promena aussi allègrement que l'eût pu faire Napoléon sur le champ de bataille d'Austerlitz.

Les pouces dans l'entournure de son gilet, il battait de ses autres doigts une marche triomphale sur ses gras pectoraux et s'abandonnait à des visions dorées en écoutant le perroquet d'une chemiserie voisine, qu'on avait

dressé pour la réclame, jeter son éternel cri : « Bretelles et jarretelles! ».

Mais soudain le tuyau acoustique gémit d'un impérieux coup de sifflet. C'était le souffle de son adorable épouse qui modulait ce chant séraphique ! D'un étage à l'autre M. et Mme Malfroy communiquaient ainsi. Docile, l'antiquaire courut à la voix enchanteresse.

— Monte! J'ai à te parler! gémit-elle sur un ton larmoyant et tragique.

Jamais M. Malfroy n'avait entendu sa femme lui parler avec un tel accent. Craignant une catastrophe, il escalada d'une telle course les marches en colimaçon que l'on eût pu croire à un cyclone tourbillonnant le long des spirales !

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit-il avec angoisse dès que sa tête jaune et rouge émergea au-dessus du plancher.

A deux pas de sa bouche, les chevilles de sa femme lui répondirent par un trépignement de chagrin, tandis qu'il achevait son ascension.....

CHAPITRE VIII

— Voyons, qu'y a-t-il? redemanda M. Malfroy lorsque sa femme l'eut entraîné, d'une marche dolente, dans la chambre conjugale.

— Il y a... Il y a... que je suis enceinte! gronda l'osseuse personne dont la maigreur éveillait si peu le moindre soupçon de fécondité.

— Malheur! gémit l'époux en penchant, de détresse, sa tête consternée.

C'est ainsi que dans la maison Malfroy-Ducroc (antiquités-objets d'art), on accueillait la joie d'être père et mère!

Les secondes battaient, agaçantes, dans la sphère sonore du réveil-matin. Le perroquet d'en face, qu'un gavroche venait d'asticoter, interrompit sa monotone réclame pour hurler son injure traditionnelle : « Fripouille! Fripouille! » Tapage qui tira M. Malfroy de sa douloureuse rêverie.

— Sacristi! Sacristi de sacristi! grogna-t-il en contractant le coin gauche de sa bouche, ce qui hérissa fort comiquement le même côté de sa moustache poil de carotte.

Mme Malfroy restait immobile et crispée, pleine de rage contre la vie qui fleurissait en elle. Alors son époux, n'osant trop hurler sa colère par peur de s'attirer des jérémiades, employa l'ironie hargneuse :

— Et depuis quand, cette charmante, cette flatteuse nouvelle?

— Depuis trois semaines.... J'espérais toujours... Mais, ce matin, je suis sortie pendant ton absence, et la sage-femme a confirmé toutes mes craintes... C'est horrible... C'est désolant!

Abattant sur le lit sa maigre architecture, Mme Malfroy enfouit parmi les os de ses mains son blême visage anguleux. Son mari coula un regard méchant vers le petit dos où les omoplates pointaient. Il s'apitoya sur lui-même:

— Moi qui, justement, étais en train de constater mon bonheur!... Ah! on a bien raison de dire qu'on se réjouit toujours trop tôt!

Surexcitée par son propre chagrin et par l'égoïsme geignard de son mari, Mme Malfroy ne refréna plus l'ardeur de ses reproches:

— Trahison!... Véritable abus de confiance!... C'est contraire à notre entente de fiancés, à nos conditions d'époux, aux volontés de mes parents! Tu as failli à ta promesse!... Tu ne penses qu'à ton plaisir!... Je suis une victime.

— C'est évidemment fâcheux! Je suis le premier à le reconnaître... Mais je te prie d'être juste. Partageons les responsabilités... Tu y étais, je pense?

Le ton goguenard sur lequel cette trivialité fut dite acheva d'exaspérer Mme Malfroy:

— J'y étais, hélas! pour mon malheur!... T'ai-je assez averti?... Le soir du dîner d'inventaire!... Monsieur était gai!... Monsieur ne doutait de rien!... Imbécile!... Tu n'as que ce que tu mérites!... Mais moi qui n'ai cessé de te rappeler à la raison, est-ce juste que je sois punie? Ah! les hommes! Toujours à la merci d'un verre de champagne!... C'est répugnant!

Penaud et ne sachant trop que répondre au juste ré-

quisitoire de sa femme, M. Malfroy feignit de prendre son parti en philosophe :

— Assez de pleurnicheries !... L'homme fort ne s'attarde pas aux regrets !... S'il en vient un autre, eh bien, on l'élèvera...

— Sûrement, je ne l'aimerai pas comme notre Daniel !

— Allons ! allons ! réprouva dignement M. Malfroy. Nous saurons faire pour lui les mêmes sacrifices !

Assurément il était furieux, mais pas fâché tout de même de faire voir que, supérieur à son père et à son beau-père, il pouvait se permettre, lui, une progéniture plus nombreuse que la leur.

— Par exemple, continua-t-il, il va falloir travailler double !... Il y aura deux enfants... Eh bien, je gagnerai deux fortunes... N'aie pas peur ! Je suis de taille à cela !... Moi, tel que tu me vois, avec mon audace, ma carrure, ma veine, je puis m'offrir le luxe d'avoir autant de mioches qu'il me plaît !... Mais, pour Dieu, je te garantis qu'ils vont me payer ça !

— Qui, « ils » ?

— Mais les clients, parbleu, tous, vendeurs, acheteurs et les ouvriers !... Le fameux Lime lui-même ! Je vais serrer la vis à tout ce monde-là... C'est la vraie lutte qui commence !... Rien au plaisir, tout au travail, telle est plus que jamais ma devise !... Il me faut des monceaux d'or ! Ce surcroît de charges me trace mieux encore mon devoir... Et ce devoir, c'est précisément tout mon bonheur !... Comme ça se trouve !... Ah ! Ah !

Cette perspective de grandes affaires et de gains énormes calma la douleur que la certitude d'une seconde maternité donnait à cette femme, cependant assez riche pour voir dans la figure de son enfant non pas la bouche à nourrir, mais un nid de caresses et de baisers...

Le lendemain, M. Malfroy — car il s'était interdit d'aller voir sa mère deux fois le même jour — annonça sèchement cette nouvelle à Rosalie, entre une phrase sur le cours de la rente et quelques mots sur sa journée commerciale de la veille.

Mais le ton d'indifférence auquel il s'efforçait voilait mal sa rancune contre sa femme, sa colère contre lui-même, et sa rage contre l'univers entier.

La tendre vieille fut si heureuse qu'elle n'en eut pas tout de suite l'impression.

— Quelle joie vous me faites! s'écria-t-elle en se soulevant sur son fauteuil pour atteindre, de ses bras, le cou de son fils.

M. Malfroy, ainsi garrotté, n'osa dénouer par une brusquerie l'étreinte maternelle et dut passivement offrir aux lèvres embrasseuses sa graisse jaunâtre et bouffie qui, sous les baisers, résonna comme un tambour. Mais son irritation s'en accrut.

— Ma mère, pensa-t-il, est décidément inguérissable!... Elle ne nous comprend pas!... Véritable anomalie dans ma lignée!

Il parvint cependant à dominer sa mauvaise humeur. Car, madré et glouton, il comptait utiliser au mieux de sa bourse cet événement familial. S'il était venu si tôt avouer cette malice du hasard, c'est qu'il pensait bien mettre à profit l'émotion de sa mère, exalter ses grandes forces d'amour, afin qu'elle cessât définitivement de lui réclamer ses titres.

Mais Rosalie, pensant au plaisir que ce serait pour elle de dorloter son petit Daniel dans ce gracieux décor qu'elle avait préparé pour lui, ne se laissa point attendrir et, avec plus d'énergie que jamais, exigea le remboursement.

Déçu, son fils s'y vit avec fureur acculé.

Rentré chez lui, il eut avec sa femme un conciliabule de défense.

La grossesse de cette maigre personne s'annonçait hargneuse. M. Malfroy fut, par elle, accusé de faiblesse et de gaucherie. Vexé, il regimba.

Dans le Passage, le perroquet s'égosillait toujours au profit des jarretelles de son propriétaire. L'heure sonna pesamment à l'horloge qui, au bout du triste couloir, marquait sans répit aux commerçants de ce boyau leur course vers la mort.

Ayant soulevé son rideau dans une de ces minutes de silence hostile qui ponctuent les discussions conjugales, Mme Malfroy vit la marchande de photographies mettre en vedette le portrait d'un jeune poète dramatique, portrait qu'elle recevait de ses mains en même temps qu'une rondelle d'argent pour la remercier de cette exhibition si complaisante.

Peu intéressée par ce vaniteux et trop spécial manège, Mme Malfroy sembla n'avoir trouvé dans sa rêverie à la fenêtre que des malices nouvelles pour taquiner son époux. Faisant volte-face vers lui avec la même brusquerie qu'un disque de chemin de fer, elle le harcela par des comparaisons peu flatteuses avec l'astuce et le doigté de son père :

— Ce n'est pas lui que des pleurnicheries arrêteraient!

Humilié, M. Malfroy voulut se venger par une cinglante ironie :

— Nous savons que M Ducroc s'entend à gérer les fortunes de sa famille!

Cette allusion trop directe aux indélicatesses passées de son père déplut à Mme Malfroy.

Dans les toutes premières fièvres de leur association conjugale, à l'heure où l'on ne doute de rien, elle avait eu la sottise de confier à son époux les roueries déloyales par lesquelles le digne M. Ducroc s'était enrichi en filou-

tant à un ouvrier inventif et soiffard son brevet pour un nouveau procédé de fabrication des couronnes funéraires, et enfin ses odieuses manœuvres pour dévaliser trois orphelins — ses propres neveux — mis sous sa tutelle.

Mais à présent que l'âge lui faisait mieux sentir le prix de l'or, elle regrettait ces effusions qui, armant son mari contre ses parents, le rendaient par trop narquois pour le solennel langage de son père.

— L'austère vieillard ou l'escroc des familles ! avait coutume de ricaner son mari, chaque fois que M. Ducroc venait faire parade de sa dignité en cheveux blancs.

En ce moment surtout où M. Malfroy venait d'échouer dans une négociation que son père eût peut-être menée à bien, ce mépris l'irritait :

— S'il te plaît, tâche donc d'en finir avec tes insinuations, grinça-t-elle... Nous n'avons pas à juger et à savoir comment mon père a fait sa fortune... C'est de l'histoire ancienne !... La nôtre ne commence qu'avec nous-mêmes... Mais j'imagine que si la fortune de mon père avait été moins belle, tu ne m'aurais pas épousée. Et à ce moment-là tu ne t'es guère enquis des moyens, un peu vifs je le concède, auxquels il a recouru deux fois... Alors, n'est-ce pas, veuille te dispenser de blâmes et de dédains !... C'est toi-même que tu bafoues et, en outre, tu te prives d'une force, ce qui est une sottise !...

M. Malfroy dut reconnaître qu'il est puéril de céder à la tentation de souffler vers le ciel une salive qui vous retombe en pluie sur le nez.

Puisque M. Ducroc, son beau-père, avait montré une si grande virtuosité dans l'art de manœuvrer l'argent des familles, ses bons offices étaient tout indiqués pour une négociation où il s'agissait d'argent et de famille.

On lança donc le cauteleux Ducroc vers l'excellente Rosalie, avec l'espoir que là où les trop rudes paroles

d'un fils avaient échoué, l'onctueuse solennité du vieil ami patelin pourrait réussir.

M. Ducroc, forban honoraire, un peu triste de voir que ses précieux dons de fourberie s'usaient dans l'inaction, fut très flatté — tel un cabot vieilli qu'on prie de remonter sur les planches pour un gala — de la confiance que lui témoignaient ses enfants.

— Décidément, pensa-t-il, les jeunes ne sont pas de force!... Les jours de gros temps, c'est encore aux anciens qu'ils font appel... Ah! Ah!

Pour cet assaut où l'acteur devait tour à tour faire entendre toutes les notes, jouer la dignité, la bonhomie et la tendresse, le personnage était excellemment choisi. Son passé de carnassier pouvait faire de lui une manière d'ancêtre fameux pour les louveteaux qui s'essayent à mordre.

L'histoire de l'appareil à transformer économiquement et sans déchet les vieilles affiches de théâtre en couronnes mortuaires suffisait pour installer sa réputation.

Son industrie végétait tristement sous la menace des protêts et des saisies, et déjà M. Ducroc s'apprêtait à la délaisser pour d'autres commerces (comme il avait déjà abandonné la droguerie pour la fabrication de l'immortelle), lorsqu'un de ses contre-maîtres lui révéla, dans l'ivresse, le procédé nouveau qu'il venait de découvrir.

Dès que M. Ducroc devina ce que, dans sa bouche pâteuse, le vieil ivrogne balbutiait, il cessa de le rudoyer. S'ingéniant à lui fournir les mots qui l'aideraient à formuler sa pensée, il recueillit, entre les hoquets et les marmottages confus, le mécanisme qui, simplifiant la main d'œuvre, lui assurerait le triomphe sur tous ses rivaux.

Dans l'abêtissement de sa saoûlerie, l'ouvrier avait eu la fierté de montrer au patron tout son mérite et, durant plusieurs heures, avec la ténacité particulière

aux ivrognes, il s'était mis à sa recherche pour satisfaire cette idée fixe!

Flattant l'orgueil du pochard, M. Ducroc s'assura, pour une mince pension viagère, le monopole de l'invention.

L'ouvrier était déjà vieux. Néanmoins M. Ducroc, jugeant que son pensionnaire s'attardait un peu trop sur cette terre où l'argent est si dur à gagner, favorisa son goût pour l'alcool et ne tarda pas à lui faire de pieuses funérailles. Le lendemain, les faits divers des journaux relatèrent (moyennant finance) la bonté proverbiale de M. Ducroc qui, se voyant sur le chemin de la fortune, préparait déjà sa candidature à diverses babioles honorifiques, comme philanthrope et comme industriel.

Ce fut le début de sa carrière glorieuse. D'autres roueries accélérèrent son succès. Mais il nous suffira de conter la manière plutôt désinvolte dont M. Ducroc sut remplir ses plus chers devoirs de famille.

Ce trait lui vaudra sûrement l'admiration de tous les gens avisés, libres de niais scrupules, qui estiment avant tout le savoir-faire et saluent la fortune pour elle-même, partout où elle se trouve, avec la raisonnable insouciance des procédés par lesquels elle fut acquise. Gens pratiques et d'esprit moderniste, les seuls dont l'opinion compte pour notre honorable magistrat consulaire!

M. Ducroc pouvait être cité comme le modèle des oncles à tous ceux qui pensent que la famille est le premier champ d'affaires donné par la nature aux êtres doués de quelque finesse! Plus tard, la sphère d'opérations peut s'étendre. Mais c'est là qu'un bel oiseau de proie trouve d'abord à essayer la dureté de son bec et la puissance contractile de ses serres.

Jeune encore, Mme Ducroc, sa femme, perdit à quelques jours de distance, foudroyés par le même mal, une

sœur bien-aimée et l'époux de celle-ci, M. et Mme Moutte. Les défunts laissaient trois enfants tout petits, dont Louis-Napoléon Moutte était l'aîné, et un frêle héritage à répartir entre eux pour leur éducation.

Ces bambins, comme des oiselets piaillant dans le nid désert, restaient sans défense. Louis-Napoléon, dont la langue visitait un peu trop le nez, n'était pas encore le menaçant humoriste avec lequel nous avons eu l'avantage de faire tout à l'heure connaissance!

M. Ducroc, leur oncle par alliance, leur plus proche parent mâle, fut élu, d'une voix unanime, tuteur des petits, comme l'être qui, selon l'ordre naturel, devait le plus les chérir et qui, d'après sa virtuosité en affaires, semblait pouvoir le mieux débattre leurs intérêts.

Les trois orphelins possédaient bien encore leur grand'mère, antique personne un peu affaiblie, mère de Mme Ducroc et de la pauvre morte. C'est chez elle qu'ils auraient pu agréablement se réfugier. Mais, dès la première heure du décès, M. Ducroc, avec l'audacieuse maîtrise des grands capitaines, avait formé son plan!

La grand'mère en larmes ouvrait déjà les bras aux marmots en qui revivait sa fille. Mais, tuteur responsable, M. Ducroc prétexta ses infirmités, fit valoir le besoin d'une éducation virile, pour exiger que les petits fussent mis en pension.

On emprisonna donc les mioches en des couvents et des collèges.

Mais l'enfance se pervertit en cage, comme elle s'y étiole.

Au bout d'un an, les orphelins étaient devenus secs, indifférents, hargneux.

Leur grand'mère qui avait perdu l'habitude de les voir et que, subtilement, M. Ducroc prévenait contre eux ne les reconnut pas.

Aussi ne les aimait-elle plus guère lorsque, après les

vacances, tous trois regagnèrent leur masure d'ennui!

Le projet de M. Ducroc était d'un cynisme ingénieux. S'étant marié dans cette famille pour acquérir des droits à une fortune qu'il savait rondelette, il trouvait fort désagréable de la partager avec la seconde branche. A présent que les autres héritiers directs avaient disparu, il se demandait pourquoi il ne chercherait pas à s'approprier toutes les bribes du gâteau qui n'étaient point réservées par la loi!

On commença donc par vilipender les orphelins auprès de leur grand'mère, par grossir leurs défauts, et par prendre au tragique leurs enfantillages. On lui représenta leurs silences comme de la bouderie, leurs joyeux bavardages comme présomption et légèreté. La moindre espièglerie prit les proportions d'un attentat. Par de fines insinuations risquées à propos, on fit entendre que le visage et le caractère des petits n'avaient aucune analogie avec ceux de leur maman, et qu'ils rappelaient en tous points leur père. Comme l'aïeule n'avait guère aimé son gendre, l'antipathie se reportait peu à peu sur les bambins, si pareils à lui.

Avec la même astuce on saisissait toute occasion pour remarquer que Reine, fille de M. et de Mme Ducroc, était le vivant portrait de sa grand'mère.

Très flattée dans son amour-propre, la vieille dame se mit à chérir, comme un bouton de rose jailli de sa propre jeunesse, cette petite Ducroc qui, bien loin de lui ressembler, résumait en miniature féminine la cruelle laideur de son père.

Un moment vint où la grand'mère ne sut plus se passer de ce trio qui cajolait si douillètement ses manies, et où ce lui fut un supplice de recevoir les orphelins qui, ne sachant pas ruser, l'affolaient par leur voix tapageuse.

La confiance grandissait avec l'affection. L'aïeule prit l'habitude de ne rien faire sans consulter M. Ducroc. Elle

le chargea de toucher ses coupons et d'acquérir de la rente avec ses économies.

La pauvre vieille s'affaissant de plus en plus, M. Ducroc jugea l'heure propice à ses desseins familiaux :

— Mère, vous êtes trop vaillante! lui dit-il. Mon devoir est d'intervenir!... A votre âge vous occuper encore de vos affaires!... Lorsque je vous sais vous traînant au *Crédit Bordelais*, j'en souffre pour vous! J'en souffre aussi dans mon amour-propre. On dirait que vous n'avez pas confiance en nous!... Je m'attriste de vous voir ainsi abuser, bien inutilement, de vos forces... Il faut que vous vous conserviez pour nous!... Vos jambes ne vous portent plus! Vos yeux ne voient guère! C'est à peine si vous entendez!... Je tremble sans cesse à la pensée d'un accident!... Sans compter que, un jour ou l'autre, au *Crédit Bordelais*, on vous volera vos titres!... La belle avance!... Vous êtes trop discrète avec nous. Voyons! Usez sans crainte de moi qui désire tant rendre votre vieillesse heureuse!...

— Trop bon! Merci! murmura sans chaleur la grand'mère.

Le dévouement de son gendre était trop affectueux pour qu'elle osât protester. Pourtant, malgré le triste état de ses jambes, de sa vue et de son ouïe, elle aurait bien voulu encore froisser entre ses doigts, entendre le papier craquant de tous ses titres qui, dans les quarante centimètres carrés du coffre, représentaient les quarante années de labeur, de privations de son mari et d'elle-même! C'est un peu comme si on lui interdisait d'aller se souvenir sur les cinq pieds carrés de tombe où reposait son mari et où, plus tard, elle dormirait elle-même son dernier sommeil!

Mais, incapable de résister à la prière tour à tour joviale, attendrie, autoritaire, de son gendre, elle dut se résigner. Puis, vraiment, ses pauvres yeux, ses mains

tremblantes!... Certains jours d'hiver ne détachait-elle pas ses coupons presque au jugé?

Alors M. Ducroc qui avait, lui, bon pied, bon œil et conscience large, manœuvra virilement les paquets de valeurs!

Dans les paperasses de famille, il avait trouvé un inventaire, fait quinze années plus tôt à la mort de son beau-père, et contenant le détail de toute la fortune acquise à cette époque. Mais, bien entendu, nulle trace des titres achetés depuis lors par sa belle-mère qui, habituée à la vie simple, ne dépensait pas le tiers de son revenu annuel. Les seules valeurs qu'on devrait représenter à sa mort seraient donc les actions énumérées dans cette liste.

Aussitôt, avec toute la sérénité d'un forban qui tente sans risques un beau coup, M. Ducroc fit main basse sur toute la richesse non inventoriée et, tuteur scrupuleux, vola d'autant le patrimoine des orphelins Moutte confiés à sa garde.

C'est alors que M. Ducroc, agrandissant sa fabrique, souscrivant avec ostentation aux œuvres de charité, payant au comptant toutes ses traites, acquit réputation de probité scrupuleuse, de dignité parfaite, et commença de subjuguer l'estime publique.

A partir du jour où il fut sans conteste un fripon, son or lui valut considération et respect.

La grand'mère ne survécut pas longtemps à l'abandon de ses prérogatives. Comme si elle avait diminué ses forces en renonçant à s'occuper elle-même de ses titres et de son or qui avaient été toute sa vie, elle s'affaissa dans le gâtisme et s'éteignit bientôt.

Comme personne ne s'intéressait aux orphelins, la captation d'héritage ne fut pas ébruitée. Mais l'aurait-on connue que, sans doute, on aurait montré plus de considération encore pour un homme si habile et plus riche même qu'on ne le supposait.

Les trois petits Moutte, trop jeunes alors pour comprendre de telles ruses, restèrent inconscients de ce dol. M. Ducroc, ayant pillé, autant qu'il l'avait pu, leur bagage, leur fit risette et les amadoua pour détourner leurs soupçons.

Mais, plus tard, une vieille bonne de la grand'mère, indignée de ce rapt, alla voir en secret Louis-Napoléon Moutte, l'aîné, et le lui révéla.

Le pauvre garçon avait la résignation et la passivité des êtres trop tôt meurtris. Il s'évita la fatigue de montrer les griffes. C'est seulement lorsque les duretés de la vie gênèrent ses amours qu'il s'irrita de sa misère. Encore fallut-il le cruel mépris de son oncle et la chaleur du vin pour l'exciter un soir, comme nous l'avons vu, aux paroles vengeresses!

On voit donc que le passé de M. Ducroc le désignait pour les diplomaties familiales de cet ordre.

De même que les vieux guerriers sont ravis de réendosser l'uniforme sous lequel ils conquirent amour et gloire, M. Ducroc se réjouissait de reprendre le jeu où il avait excellé jadis. Il se sentait aussi roué, aussi souple qu'autrefois, et sa grande réputation de droiture lui rendait aujourd'hui le rôle plus facile.

En outre, les neiges de la vieillesse paraient de majesté son inquiétant visage : sauf des sourcils noirs touffus qui mettaient une barre de nuit au-dessus de ses yeux clairs et durs, tout ce qui lui restait de poil et de cheveu était blanc. Sa calvitie s'étendait, nette, vaste, sévère, entre deux bouquets de crépelures argentées, et sa terrible bouche, goulue, vorace, s'abritait, tel un piège parmi les ronces, sous le lourd et débordant paraphe d'une moustache de vieux soudard. Impressionnante figure d'ancêtre, que M. Ducroc mettait en valeur par la solennité de son allure et de son langage.

Pour captiver Rosalie, il ne trouva rien de mieux que de jouer à nouveau l'affectueuse sollicitude dont sa belle-mère, jadis, avait été dupe. Après avoir flatté la vieille dame en s'extasiant sur ses jolis meubles, sur son goût impeccable, il feignit une grande tristesse de ses misères physiques et, persuadé que Rosalie ignorait ses exploits de détrousseur, lui offrit son aide :

— Ma bonne amie, vous êtes d'une génération où les femmes étaient héroïques. Quand elles ont le souci d'une nichée, soit! Mais vous, à quoi bon? Votre fils unique, bien marié, est au-dessus de ses affaires. Votre petit-fils est un luron qui passera la vie sur des ponts d'or! Reposez-vous donc. Entourée comme vous l'êtes, d'enfants dévoués, d'amis sûrs, vous voulez assumer le tintouin d'une fortune à gérer? Dans votre état de souffrance, c'est de la folie! Ma vieille affection me donne le droit de vous gronder. Faites-moi donc le plaisir de laisser ce tracas à votre gendre! Si vous le trouvez trop surchargé d'affaires, eh bien! ne craignez pas de vous adresser à moi. Je me mets entièrement à votre disposition... Voyons, vous avez confiance en moi?... Nos deux familles sont liées depuis toujours... Il y a cinquante ans que nous nous connaissons. Enfin, nous nous sommes unis dans la personne de nos enfants... Nous n'avons donc rien de secret les uns pour les autres!

Rosalie, effarée de voir que cette poigne infatigable voulait encore se refermer sur elle, avait laissé sans rien dire l'homme austère tendre sa glu. Mais son hypocrisie finit par l'écœurer. D'une simple phrase elle le cingla :

— Je vois que votre dévouement ne se lasse pas. Après votre belle-mère, moi-même!... Très touchée!... Il faudra décidément qu'on vous protège contre votre excès de générosité!

M. Ducroc, se sentant deviné, fit une moue d'embarras et se tut. Rosalie continua :

— Puis, voyez-vous, je désire que mon Daniel et l'enfant attendu grandissent près de moi... Je veux, dès que ma santé sera moins misérable, me vouer à leur éducation... Dans ce but, ma fortune m'est précieuse! J'en arrive à aimer pour eux mon argent!

— Et je vous en félicite! opina Ducroc qui, expert en l'art de masquer ses défaites, ne voulut point comprendre ce qu'il y avait d'injurieux pour lui dans cette rebuffade.

Il repartit avec sa dignité imperturbable, qu'il aurait conservée même s'il avait reçu l'offense d'un coup de pied par derrière, afin de garder son prestige aux yeux de ceux qui le voyaient par devant!

Mais lorsqu'il avoua le résultat piteux de sa tentative, sa fille le jugea bien vieilli, et fut dès lors moins admiratrice de sa force.

Cet échec se produisit un dimanche, le jour où rôdent, mornes et las, le long des rues sans vie, devant les boutiques closes, tous ceux que le bureau ou le magasin tient enfermés pendant la semaine.

Ainsi, c'était seulement le dimanche que M. Clerc, prisonnier tous les autres jours du Ministère des *Voies et Communications*, pouvait convoyer sa famille à travers les joies de Paris.

N'ayant pas revu les Malfroy depuis le soir du fameux dîner, il profita de cet après-midi dominical pour leur faire la traditionnelle « visite de digestion », comme il disait en son coquet langage. La boutique de l'antiquaire devint un but de promenade vers lequel M. Clerc poussa ses rejetons.

En disant qu'il les « poussa », nous déformons singulièrement les mœurs ambulantes du méthodique fonction-

naire. Comme nous serions plus véridiques en écrivant qu'il entraîna derrière sa silhouette toujours fuyante ses mioches essoufflés !

Chaque dimanche, M. Clerc, chef de famille, aussi bon que ponctuel, faisait prendre l'air à sa marmaille. Balade traditionnelle ! Par n'importe quel temps il fallait que, au coup de deux heures, on fût dehors. Certains jours de pluie, comme les enfants eussent préféré à cette désolante course sous un riflard le jeu de patience ou de dominos près du poêle ! Souvent, pour échapper à ce piétinement familial dans la crotte, ils prétextaient engelure ou rhume. Mais M. Clerc, esclave de la règle, ne se laissait point attendrir.

On sortait, mais presque toujours sans savoir où aller. Les plaisirs gratuits sont rares à Paris. Et, depuis qu'une glissade malencontreuse sur le parquet ciré du Louvre l'avait fait choir devant ses bambins ricaneurs, M. Clerc se tenait à l'écart des Musées. Aussi cet exode vers les Malfroy, bien qu'on n'espérât d'eux ni un bonbon ni un verre de sirop, devenait-il presque une distraction !

Quelles que fussent d'ailleurs ces promenades, une part de leur programme restait invariable : M. Clerc tenait à passer, soit à l'aller soit au retour, devant l'horloge de la Bourse pour y régler sa montre, et, en revenant, près du petit libraire où, le dimanche soir, il avait coutume d'acheter le *Temps*, afin de lire après dîner le feuilleton dramatique de Francisque Sarcey, « son régal », disait-il.

Cette dépense hebdomadaire était au préalable inscrite au registre des menus plaisirs. Car M. Clerc, passionné d'ordre et de comptabilité, gérait sa modeste maison comme une administration publique. On n'y dépensait pas un sou sans de multiples et concordantes écritures.

Ainsi M. Clerc, qui offrait tous les dimanches, à ses

marmots, à l'heure du goûter, une pâtisserie et une tasse de lait, ouvrait également à chacun d'eux un crédit de cinq centimes pour les pauvres, afin de leur donner le goût et l'habitude de la charité.

Lui-même s'accordait le luxe d'un demi-londrès qu'il se plaisait à fumer en savourant son cher feuilleton. Voluptés jumelles qui, pour lui, se complétaient !

M. Clerc ne sortait donc pas sans s'être signé à lui-même un récépissé de 0 fr. 30 pour ses divers bonheurs et sans avoir distribué à chaque enfant un bon, revêtu de son paraphe, donnant droit à deux brioches rue de la Lune et à une tasse de lait dans une crémerie. En cours de route les petits convertissaient ce papier en gros sous à la poche de leur mère, qui, le lendemain, devait représenter, à l'appui de sa dépense, les pièces justificatives.

En dehors de ces libéralités pour ainsi dire rituelles, aucun imprévu, aucune fantaisie ! La famille aurait frôlé les étalages les plus aguichants et les plus folles parades, que, malgré les mines suppliantes des petits, M. Clerc ne se serait point laissé fléchir. Il ne faisait volontiers que ce qu'il avait l'habitude de faire, et surtout il avait horreur de prendre une décision à l'improviste.

La caravane s'ébranla vers le Passage des Dioramas. En deux enjambées, M. Clerc prit la tête du convoi. Les enfants trottinèrent, groupés autour de leur maman qui répondait à leurs jaseries.

Si Mme Clerc voyait la nécessité d'avertir son mari de quelque incident, elle lui dépêchait un marmot de communication qui faisait avec agilité la navette entre eux.

D'ordinaire, il était fort égal à M. et à Mme Malfroy que la famille Clerc vînt ou ne vînt pas. Le dimanche était pour eux jour de mauvaise humeur et de tristesse. Les amateurs, redoutant la cohue badaude des après-midi

fériés, restaient enfouis chez eux. Pas d'achats, pas de ventes : autant dire que la vie était suspendue !

Pourtant M. et Mme Malfroy gardaient leur boutique ouverte dans l'espoir d'une fièvre soudaine de collectionneur impatient de palper des bibelots, et aussi parce que, boudant la vie, incapables de s'intéresser à autre chose qu'à leur commerce, ils n'auraient su que devenir.

Ils s'amusaient parfois aussi à épier les faits et gestes de la marchande de photographies d'en face, forte blonde mûrissante, qui, le dimanche, réservait des accueils galants et successifs à de jeunes potaches pâles d'émotion.

D'habitude, lorsque M. Clerc et sa marmaille apparaissaient, les conjoints Malfroy ne témoignaient ni agacement ni plaisir. Comme les mains remuantes des enfants les inquiétaient fort, ils se hâtaient de les parquer dans une encoignure, autour d'un jeu de dominos dépareillé qui ne servait qu'en de telles occurrences.

Puis, M. Malfroy, ravi de pouvoir faire la roue devant quelqu'un, plaisantait ses visiteurs sur leur fécondité ruineuse.

Les grosses familles ne signifiaient pour lui que sottise, imprévoyance et sensualité. C'était le thème favori de ses nasardes.

M. Clerc, qui s'attendait aux habituels sarcasmes de son hôte, avait préparé deux ou trois phrases pour les rétorquer sentencieusement.

Quelle ne fut pas sa stupeur lorsqu'il entendit M. Malfroy glorifier l'abondance de progéniture, la joie et la douceur que les enfants mettent dans la vie !

Flattant de la main les petits Clerc que, les autres fois, il négligeait sans vergogne, il loua leurs mollets dodus et l'éclat de leurs joues.

Mme Clerc, surprise, un peu méfiante, n'osait s'abandonner à sa juste fierté maternelle.

Même, dans cet accès si anormal de lyrisme, M. Malfroy recourut aux grands mots solennels :

— Les enfants ! Orgueil du foyer ! Espoir de la patrie !

Alors, le fonctionnaire, très sensible à l'emphase, se leva, et, lui prenant les deux mains, lui avoua, l'œil trouble d'émotion :

— Mon cher Malfroy, je vous méconnaissais !... Je vous croyais fermé à certaines joies, à certains devoirs !... Mais pas du tout, vous êtes un homme et un citoyen !

L'antiquaire ordonna qu'on mît une assiette de biscuits au milieu de la table, où les dominos des enfants faisaient comme un crépitement de fusillade.

Surpris de cette générosité imprévue, les marmots n'osèrent tout d'abord se ruer sur la pyramide. Mais le regard de la mère l'ayant permis, leurs petites mains se tendirent vers l'assiette. Bientôt, dans le silence des fortes émotions, les pâtes sèches craquèrent sous leurs quenottes.

La conversation se poursuivit, affable, entre les grandes personnes. Loin d'humilier, comme d'habitude, les Clerc, par des allusions à la gêne des bureaucrates, M. et Mme Malfroy louèrent leur vie quiète et sûre. Au lieu de railler leur zèle prolifique, ils demandèrent avec douceur s'ils ne taisaient point un nouvel espoir.

Enchantée de cette métamorphose, Mme Clerc s'apprêtait à se montrer plus confiante lorsqu'une parole de l'antiquaire lui révéla le but secret de son amabilité :

— Alors, nous sommes plus heureux que vous ! répliqua-t-il au geste de dénégation par lequel M. Clerc lui avait répondu... Un nouvel enfant nous est promis... Par votre Ministère êtes-vous toujours en situation de trouver, comme vous l'avez fait pour notre Daniel, une femme d'honnête subalterne, saine, soigneuse, et dont

les seins soient gonflés de bon lait?... Vous avez une situation importante, que, du reste, vous méritez bien, et je sais que vous avez le bras long!

M. Malfroy ne s'était travesti en homme de cœur et dépensé en flagorneries que pour obtenir les bons offices de l'employé! Mme Clerc, le retrouvant si pareil à lui-même, ne put s'empêcher de sourire.

M. Clerc s'était à peine engagé à découvrir, par ses cantonniers et ses facteurs, deux beaux seins jaillissants, que M. Ducroc, encore dépité de son échec auprès de Rosalie, entra chez sa fille pour s'assurer qu'elle ne lui en gardait pas rancune.

Comme tous les dominateurs, il avait hâte de reprendre, en torturant quelque autre personne, le sentiment de sa force.

Dès qu'il aperçut Mme Clerc, c'est sur elle qu'il voulut prendre sa revanche, exercer son pouvoir.

Une fois, la douce femme, exaspérée par les manies de son époux, lasse de ne pouvoir dépenser vingt centimes sans contrôle et choyer ses petits à sa guise, avait conçu la folle espérance de se créer une bourse secrète, en risquant aux courses la faible somme que son mari lui remettait au début du mois pour qu'elle fît bouillir le pot trente jours durant.

Trahie par la chance, elle se trouva dès le lendemain sans un sol pour ravitailler sa maison.

Alors, craignant les sermons, les grogneries sans fin et le majestueux courroux de M. Clerc, elle avait cherché dans sa tête l'ami riche, serviable, qui serait indulgent à sa chimérique tentative et pitoyable à sa détresse.

Trompée par les nobles façons de M. Ducroc, elle crut que, seul, il pourrait compâtir à son angoisse. Après les courses, mettre son espoir en M. Ducroc, naïveté extrême!

Notre première signature à la Banque de France, notre

magistrat consulaire, n'était pas, d'habitude, fort enclin aux prêts d'argent. Pour refuser toute aide à ses amis dans l'embarras, il leur disait volontiers :

— Si je n'étais pas votre ami, ce serait avec plaisir! Mais les emprunts détruisent nécessairement l'affection. La vôtre m'est précieuse. Je ne veux pas courir le risque de la perdre!

Sur le point de répondre à Mme Clerc par un sec regret, M. Ducroc observa que les joues de la solliciteuse étaient gracieusement rosies par l'émoi, que ses yeux gris étaient très doux et que ses formes, en dépit de maternités nombreuses, restaient fort tentantes.

Il se dit que cette femme, encore jeune, encore belle, devait souhaiter quelques revanches à la vie maussade et s'acquitterait peut-être volontiers en gentillesses frivoles, des bontés qu'on aurait eues pour elle.

Jugeant les autres d'après son âme, il commençait toujours par leur attribuer des intentions perverses ou cupides : il supposa donc que Mme Clerc, en venant crier famine auprès d'un homme riche, s'offrait le plus tranquillement du monde à ses fringales :

— Elle est à moi! pensa-t-il.

Aussitôt, d'un geste olympien, il tira trois billets de son portefeuille. Contre toute attente, Mme Clerc se hâta de balbutier son remerciement et, radieuse d'éluder ainsi les reproches de son époux, courut à la frigousse familiale.

M. Ducroc trouva cette fuite un peu brusque et volontiers s'en fût plaint comme d'une escroquerie.

Penaud, il dut remettre dans sa poche la main.... avide que, déjà, il tendait pour la récompense. Mais il se promit maintes friandises galantes à la première occasion.

Cependant, Mme Clerc, délivrée de l'immédiate angoisse s'était fait le serment de payer sa dette par d'ingénieuses

économies, en prélevant chaque mois trois ou quatre écus sur son budget.

Hélas! De saison en saison l'appétit des enfants grandissait, leurs costumes coûtaient plus cher, et le crédit pour l'entretien de la nichée n'augmentait pas! Malgré son ferme dessein, Mme Clerc ne parvenait pas à se libérer. Et le chantage de son créancier Ducroc devenait sans cesse plus cynique!

Cet homme était maintenant son effroi. Nulle rencontre où il ne lui fît sentir son brutal espoir et les droits qu'il se croyait sur elle! Mme Clerc l'évitait comme un lépreux et, harcelée par lui, n'osait pas protester tout haut. N'avons-nous pas vu M. Ducroc frôlant avec hardiesse ses jambes sous la table, et Mme Clerc, d'un talon rageur, lui meurtrissant les tibias?

Cet après-midi de dimanche, lorsqu'elle le vit apparaître chez les Malfroy, elle devina qu'il allait encore l'outrager.

En effet, M. Ducroc, dans son besoin de s'affirmer à lui-même sa force, vint s'asseoir tout près d'elle. Lorsqu'il eut impressionné tout le monde par son air majestueux, il profita du bruit que faisait la conversation générale pour lui murmurer tout bas quelques louches galanteries. Elle se dressa pour fuir ce voisinage dégradant. Deux autres causeurs l'imitèrent.

Levée en masse qui permit à M. Ducroc de venir rejoindre Mme Clerc près de la vitrine où elle semblait s'hypnotiser dans la contemplation d'une bonbonnière. En réalité, la pauvre femme songeait aux moyens d'en finir avec cette torture, et se demandait si l'interminable grognerie de son époux ne serait pas moins odieuse que cette poursuite abjecte.

Sous prétexte de louer la grâce de la bonbonnière, et faisant les gestes d'un amateur qui s'extasie, M. Ducroc chuchotait sa lubrique convoitise. Cramoisie de honte,

Mme Clerc le détestait d'autant plus qu'il abritait sa bassesse sous tant de dignité trompeuse. A un mot brutal comme un viol, elle murmura, les dents serrées :

— Vieux porc!

Notre juge consulaire reçut l'injure sans sourciller. Sa tête blanche resta sereine. Il garda la noble attitude qui lui était familière. En le voyant, on eût pu croire qu'il venait d'échanger avec Mme Clerc des paroles de bonté. Et cette avanie ne le troubla point, à la minute des adieux, pour déployer toute sa dignité souriante.

Le masque austère dont il s'affublait si bien ne l'empêcha d'ailleurs pas de chatouiller, du bout d'un doigt, par l'ouverture du gant, la paume de Mme Clerc en lui serrant la main. Aussi lorsque, ensuite, il se courba vers le front des enfants, ne put-elle s'empêcher de brusquer le départ.

M. Malfroy, n'oubliant pas le service qu'il attendait de M. Clerc, lui décocha, en grimaçant, un faux sourire, une flatterie dernière. Mais dès que la porte fut refermée, il ricana, furieux d'être l'obligé de quelqu'un :

— Paperassier! Sans le sou! Est-il assez ravi de faire l'important?

Les Rochambeau qui, ne sachant pas encore le départ de Rosalie, venaient égayer la bonne vieille de leur jeunesse aimante, entrèrent juste à point pour recevoir cette rafale de mauvaise humeur.

N'ayant plus besoin des services de l'architecte, M. Malfroy fut ravi de pouvoir se détendre sur lui de l'amabilité pénible qu'il avait dû témoigner tout à l'heure à un autre. Dès les premiers mots, son envie de mordre apparut.

M. et Mme Rochambeau, déconcertés par l'absence de Rosalie, s'étaient déjà signifié par un regard leur intention réciproque de fuite. Le ton hargneux de M. Malfroy accrut leur désir. Mais ils eurent la politesse d'esquisser un semblant de conversation.

Pour intéresser M. et Mme Malfroy, ils heurtèrent successivement tous les sujets d'où l'on peut faire jaillir quelques banales paroles. La mère ayant été écartée d'un mot bref, l'enfant liquidé en deux phrases, les visiteurs ne surent quelles choses évoquer en face de gens qui ne goûtaient ni la joie de la tendresse filiale, ni la joie de l'amour paternel et maternel, ni aucun des plaisirs de la vie!

Mme Rochambeau risqua un mot sur le théâtre.

— Fadaises! Nous n'y allons jamais! glapit Mme Malfroy. Bon pour ceux qui ont du temps à perdre!

M. Rochambeau, pour venir en aide à sa femme interloquée, et pensant que si les Malfroy, gens casaniers, s'interdisaient les plaisirs du dehors, ils s'accordaient ceux que l'on peut prendre sans frais, sous la lampe, parla d'un roman fort en vogue dont on se délectait dans tous les mondes.

— Oh! les livres! grinça l'antiquaire avec une moue de dédain... Pâture des esprits légers!... Nous sommes sérieux, nous travaillons!

Alors Mme Rochambeau, toute gracieuse, faisant effort pour se mettre à leur niveau, pensa que la cuisine leur agréerait peut-être et décrivit un mets nouveau fort apprécié, dont un ami lui avait fait la surprise quelques jours avant :

— Nous mangeons pour vivre!... C'est tout ce que nos estomacs et notre vie de fiévreux labeur nous permettent! dit sur un ton rageur M. Malfroy.

Son front se creusa d'une ride maussade et ses lèvres grimacèrent d'amertume. Non qu'il regrettât les voluptés de la table. Il y était fort indifférent, comme aux autres plaisirs! Mais elles lui rappelaient trop les misères physiques, les douleurs de sa femme et l'inquiétante usure de leur santé qui, seule, les menaçait dans la conquête et la jouissance de l'or!

En désespoir de cause, M. Rochambeau ne vit aucun péril à disserter sur la pluie et le beau temps.

— Ici, constata tout de suite Mme Malfroy sur un ton de supériorité, nous ne nous en apercevons pas!... Cela n'existe pas pour nous... Nous sommes soustraits à la rigueur des lois naturelles... Possible, que nous n'ayons pas l'agrément du ciel bleu; mais, en revanche, la tristesse du déluge nous est épargnée!... Nous sommes à l'abri... Les clients se réfugient chez nous contre le soleil et contre les ondées... Notre ciel est un vitrage!... Ça met plus de régularité dans les affaires!...

Tout à coup M. Malfroy, ayant perçu un peu d'ironie dans le sourire de Rochambeau, laissa jaillir sa maussaderie dormante et, d'une voix rageuse, fonça sur les êtres qui, ne vivant pas à son instar, goûtent les douceurs de la nature et se passionnent pour les choses de leur temps :

— Je sais bien qu'il y a des gens qui ne pensent qu'à l'amusette et à la flânerie... Grand bien leur fasse!... Pour nous le bonheur est dans le travail, dans les bénéfices du travail!... Ceux qui courent au plaisir, nous les regardons avec autant de pitié que les insectes voltigeant autour de la flamme qui les tuera!... Comique, en vérité!... Des gaillards qui, au réveil, s'occupent de savoir s'il fait soleil ou s'il pleut, qui musardent en regardant l'azur!... Des agités qui bâilleraient d'ennui s'ils ne jacassaient pas sur les balivernes des journaux et des livres... Des intempérants épris de bonne chère... De pauvres cervelles qui ont besoin, pour se distraire, des jocrisseries du théâtre!... Les livres? On devrait en réduire le nombre par de formidables impôts!... Les théâtres? Il faudrait les brûler... Voilà qui sauverait bien des gens du vertige!... Pauvres imprévoyants!... Au lieu de bûcher, ils gaspillent leurs forces, leurs jours, ils ratent la fortune!... Si encore ils économisaient sur leurs

faibles gains! Mais, avec ça, ce sont des prodigues!... Qu'une anicroche survienne! Les voilà dans la misère!... Alors, geigneries, lamentations, révoltes!... Ils se ferment la porte des amis par leurs jérémiades et leurs demandes d'argent!... Ah! par exemple, ce n'est pas ici qu'ils trouveraient de l'aide!... Je ne suis pas un gogo, moi!... Tandis qu'ils faisaient la fête, je m'exténuais au travail, moi!... Ils n'avaient qu'à bûcher, comme moi!

Rochambeau fut bien obligé de comprendre que l'étal de ces principes avait pour but de censurer l'aimable douceur de sa vie. Mme Malfroy n'avait-elle pas, trois semaines auparavant, blâmé les Rochambeau qui, sans fortune et vivant au jour le jour du travail de l'architecte, venaient de s'installer dans un appartement plus vaste, afin que le joli bébé, né de leur amour, eût une grande chambre de jeu? Ce gracieux luxe n'était, aux yeux de nos grippe-sous, que folie pure.

Désirant mettre à nu cette âpreté, Rochambeau, avec une affabilité narquoise, répliqua :

— Et moi qui venais précisément faire appel à votre bonté pour nos pauvres amis Langeac sur qui la déveine et les souffrances s'acharnent!... Après vous avoir écouté, je n'ose plus.

— M'intéresser à ces gens-là? Jamais!... Des amuseurs! C'était toujours à rire! Un peu de misère les dressera!

— Voyons, mon cher Malfroy, ce sont de braves amis!

— Oh! des amis!... N'exagérons rien!... Je les tolérais, voilà tout!... D'ailleurs on abuse du mot!... Aujourd'hui il a perdu son sens... Tout le monde est l'ami de tout le monde!... Moi, je lui garde sa force entière! Aussi ai-je moins d'amitiés que de relations!... L'amitié? Mais c'est un lien qui peut devenir une gêne et un péril!...

— L'amitié vraiment douce est celle où l'on fait un peu don de soi-même.

— Taratata!... Vous êtes un fantaisiste, Rochambeau! Vous ne comprenez pas la vie!

— Avouez que vous me méprisez un peu!

— Non. Mais, tous les deux, vous me faites sourire, comme des voyageurs qui se jetteraient, joyeux, dans la broussaille des sentiers, au lieu de suivre le droit chemin, monotone mais sûr, qu'on leur indique...

— Qu'importe, si l'on a du plaisir en route?

— Et si l'on arrive au but sans un sou?

— Le but, c'est le bonheur que l'on cueille en passant. D'ailleurs que nous marchions dans le sentier fleuri ou sur la route plane, nous nous retrouverons au bout de la course?... On verra qui, de nous, sera le moins dupé!...

— Vous n'êtes qu'un poète! ricana M. Malfroy dédaigneux.

— Je tâche d'être simplement un homme! reprit Rochambeau avec sa sérénité souriante.

Après cette conversation qui leur révélait si bien les sentiments de leurs « amis », M. et Mme Rochambeau se hâtèrent de sortir. Dès qu'ils furent loin de ces rapaces, dans l'air vif, sous l'azur doré, quel allègement!

Ils se souriaient, heureux de leur jeunesse, de leur amour, de leur bonté. Serrés l'un contre l'autre, les bras étroitement unis, ils marchaient au même rythme souple et gracieux, comme deux êtres ravis de se revoir après une séparation et qui repartent ensemble vers l'ivresse. On eût dit qu'ils s'évadaient d'une atmosphère de mort.

Ils marchaient, amoureux que le mariage n'a pas lassés, en causant de leurs espoirs, en évoquant les jolies souplesses et les gambades de leur bébé dans sa haute chambre claire, toute pavoisée de jouets radieux et papillotants...

Pendant ce temps M. et Mme Malfroy, dénigreurs et farauds, s'admiraient en les méprisant...

CHAPITRE IX

Comme employé au Ministère de l'Instruction publique, M. Louis-Napoléon Moutte venait d'être nommé officier d'Académie, et, comme écrivain, de faire applaudir à la Gaîté Pigalle une saynète qui révélait aux connaisseurs les plus rares dons comiques. Dès cette soirée, on pressentit un avenir de succès.

M. Malfroy, qui regardait peu les journaux et ne savait pas les lire lorsque par hasard il les parcourait, ne fit aucune attention aux deux lignes par lesquelles certains critiques de bonne volonté saluaient l'aurore de ce jeune talent dans un boui-boui Montmartrois.

Mais, extrêmement sensible aux distinctions officielles, il reçut une forte impression de ce ruban et, bien qu'il méprisât encore M. Moutte à cause de ses appointements misérables, il ne put s'empêcher de le traiter avec plus de considération.

Alors Louis-Napoléon Moutte, diverti par ce prestige imprévu, tenta de l'utiliser pour convaincre M. Malfroy de rajeunir sa boutique en achetant à son ami Max Belhomme, sculpteur qui modelait de gracieux bijoux, quelques-unes de ses jolies trouvailles d'artiste.

— C'est un joaillier de grand talent, de bel avenir... Il est marié, pauvre... aidez-le!

Enrichi par les bibelots anciens, M. Malfroy dédaignait

le moderne. En comparaison de ces râfles sur l'antiquité vraie ou fausse, les gains possibles sur la joaillerie actuelle lui semblaient dérisoires.

Suffisante raison pour qu'il ne tentât rien en faveur de M. Max Belhomme !

Pourtant, bien qu'il n'aimât guère inutilement s'encombrer, il n'osa point refuser à M. Moutte de prendre en dépôt sous ses vitrines les bijoux du camarade. Mais avec quel méprisant sourire il les accueillit !

Un jour, d'ailleurs, qu'il eut le loisir d'examiner attentivement ces bijoux, il trouva d'autres motifs pour garder l'artiste dans la misère et le tenir à sa discrétion. Remarquant l'habileté de ses ciselures, l'adresse avec laquelle ce jeune homme, sous l'influence de l'École et des pièces de Musée, imitait inconsciemment les styles, il devina tous les services qu'il en pouvait obtenir.

L'astucieux marchand, qui prisait fort le concours de M. Fulcrand Lime, s'inquiétait de se voir à sa merci. Une brouille, un départ à l'étranger, la rouerie d'un concurrent, pouvaient le priver de cet auxiliaire, sans lequel il retomberait dans la monotonie du négoce presque loyal !

Aussi s'ingéniait-il — sans succès — à découvrir l'artisan, dénué de conscience mais fertile en ruses, qui pourrait, à la rigueur, doubler M. Lime, son grand premier rôle.

Après des mois de tentatives vaines, il commençait à désespérer, et voilà que le hasard jetait entre ses griffes le « maquilleur » rêvé.

— Certes non, pensa-t-il, même si cela ne me coûtait aucune peine, je ne vendrais pas la pacotille de ce miséreux !... La faim est bonne conseillère !... Qu'il remue un peu les mâchoires à vide !... On ne s'obstine pas longtemps à l'art lorsqu'on a le ventre creux... Entretenons sa dèche qui nous assouplira le gaillard !... Sans

compter qu'il semble avoir une rude fringale de luxe, de plaisir!...

Aussi, tout en exprimant à Louis-Napoléon Moutte son regret de ne pas trouver acquéreur pour les guirlandes de chèvrefeuille, les iris et les fleurs d'eau servant de prétexte aux colliers, aux boucles, aux anneaux que Belhomme avait réalisés pour la parure des femmes, M. Malfroy se renseignait-il avec une compassion feinte sur la misère grandissante du jeune artiste.

Il guettait patiemment l'heure propice pour faire sonner sa bourse aux oreilles de l'affamé. Et M. Malfroy, heureux usufruitier des talents de M. Lime, et approvisionné pour plusieurs mois de frauduleuses merveilles, pouvait si bien attendre!

L'Exposition de la Céramique, à laquelle il avait offert un concours si désintéressé, venait d'obtenir un succès bruyant.

M. Mathurin Poisse et M. Rafle, compères madrés, ayant eu l'élémentaire prudence de donner un but charitable à leur exhibition, étaient parvenus à mettre leurs supercheries sous le patronage de toutes les célébrités de la bienfaisance mondaine.

Comment ne pas aider de son influence une œuvre qui, ne gardant rien pour elle, enrichissait de ses bienfaits les Goîtreux de la Savoie, les jeunes Ataxiques de l'Ille-et-Vilaine et l'orphelinat des Allumeurs de réverbères?

Pouvait-on se douter que les organisateurs, en donnant à leurs pièces fausses une si éclatante authenticité, conquéraient des avantages en regard desquels le prix des entrées, si noblement réparti, était fort négligeable?

D'ailleurs n'est-il pas extrêmement facile de réunir quelques gens du monde autour de vieilles assiettes? La compétence en vaisselle ébréchée est de bon ton, au même titre que l'habitude du cheval, du chien, des sports.

Un reluisant comité d'amateurs aussi célèbres qu'ignares, de femmes exquises et glorieuses représentant toutes les aristocraties, garantit au public la splendeur de l'Exposition. Les équipages s'alignèrent, en files, près du velum d'entrée. Chaque semaine, un jour « chic » rassembla toutes les élégances de Paris autour des magnifiques pièces truquées. Du reste, parmi cette foule venue pour les voir, personne ne les regardait. Les visiteuses de la haute société s'examinaient entre elles. Les bourgeois et le peuple contemplaient les falbalas de l'aristocratie.

M. Mathurin Poisse, qui possédait deux Bernard Palissy suspects, profita de l'inattention générale pour les rendre à jamais célèbres. Des échos savamment nuancés, parus dans toutes les gazettes où il avait des amitiés, en vantèrent les séductions.

Après trois jours de cette publicité, l'Écrevisse et la Truite de M. Poisse étaient les pièces sur lesquelles nos gentilles perruches (qui n'avaient pas pris le temps de les voir) s'extasiaient dans leurs jaseries frivoles. Dès lors, toutes les visiteuses, aux oreilles de qui cette opinion enthousiaste finissait par voler, admirèrent de confiance ces deux plats odieusement lourds qui ne devaient rien à Bernard Palissy.

Nos Musées nationaux ne manquèrent pas cette occasion de compléter leurs trésors, et ne reculèrent devant aucun sacrifice pour s'assurer la Truite. Un amateur célèbre s'offrit à gros prix l'Écrevisse.

M. Rafle et M. Malfroy eussent sans doute été jaloux de la chance de M. Mathurin Poisse, si un jeune patricien qui venait de redorer son blason en épousant une moricaude richissime de la Nouvelle-Zélande, et qui tenait à conquérir le prestige du collectionneur fastueux, n'avait acheté, d'un seul coup, à gros prix, presque tout leur frauduleux étalage.

M. Malfroy, pour sa part, était enchanté : il encaissait de beaux deniers; son magasin devenait le plus fameux carpharnaüm de merveilles; et la prose melliflue de M. Poisse louait, en des communiqués habiles, la sûreté de son goût et son charitable zèle. Aussi les clients, ravis d'être guidés par un tel fournisseur, assaillirent-ils plus encore sa boutique!

Mme Valhubert surtout se distinguait par son impatience. Veuve du grand mégissier bien connu, comme disent d'elle les journaux, cette dame qui, jamais belle, avait peut-être été jeune, s'était laissé séduire, à cette époque lointaine, par un gentilhomme ruiné, plus épris de ses rentes que de ses charmes.

Cet amour scandaleux, que le célèbre mégissier surprit, accéléra sans doute sa fin. Mais en dépit des remords qui tracassaient Mme Valhubert, des gros débours que le gentilhomme lui avait coûtés, et du chagrin qu'elle eût lorsqu'il lui fut ravi par une écuyère de cirque, cette fredaine galante restait le grand orgueil et le plus tendre souvenir de cette femme ambitieuse.

Comme si Louis XIV lui-même l'eût honorée de ses faveurs, il lui plaisait de se redire qu'elle avait été aimée par un représentant de la plus vieille noblesse. Ce titre extra-conjugal lui créait, à ses yeux, une manière d'aristocratie.

Aussi, depuis qu'elle était seule, libre de vivre à sa guise, s'ingéniait-elle à continuer les fantaisies et les goûts de cet amant si distingué.

Entre maintes comédies que lui avait jouées le peu scrupuleux bellâtre pour se faire octroyer des présents, sa passion pour le XVIIIe siècle lui était surtout restée en mémoire. Pour notre bourgeoise, c'était marque d'élégance.

En collectionnant les meubles et l'art du joli siècle, elle croyait se hausser jusqu'au grand seigneur qui

l'avait élue... et dévalisée; elle revivait les jours enchantés de sa vie, elle rendait un pieux hommage à cet amour exaltant!

On imagine combien M. Malfroy devait abuser de son ignorance et de sa touchante marotte! Lorsque les affaires sommeillaient, il avait toujours la ressource d'annoncer à Mme Valhubert quelque magnifique trouvaille et, sitôt le télégramme reçu, la dame arrivait avec son carnet de chèques. Que son geste pour les détacher de la souche était donc bien connu de l'antiquaire!

Notre gagneur d'argent se louait donc de son génie et, du haut de son succès, se montrait impitoyable à l'humaine misère, lorsqu'une avarie fortuite compromit cette félicité.

Un client, jadis berné par M. Malfroy, n'eut-il pas l'inélégance de porter plainte contre ses artifices?

L'amende et les dommages-intérêts n'étaient rien auprès du discrédit résultant d'une condamnation pour vente de fallacieux bibelots. La maison Malfroy, si haut cotée, si triomphalement mise en vedette par l'Exposition de la Céramique, risquait d'être à jamais disqualifiée. Fureur, regrets, rages impuissantes!

Dès qu'ils eût parcouru la citation, M. Malfroy se rappela les faits. Cela remontait aux toutes premières semaines où il s'était mis à fabriquer l'antique. Malgré sa prudence et sa dextérité, M. Malfroy, inaugurant un jeu nouveau, ne savait pas encore libeller les reçus avec les imperceptibles réticences, les subtilités de mots qui, tout en ayant l'air d'affirmer l'authenticité d'une pièce, sauvegardent votre bonne foi et vous tiennent à l'abri des poursuites.

C'est seulement plus tard, sous la haute direction de M. Fulcrand Lime, que M. Malfroy conquit le cauteleux tour de phrase qui, ne pouvant éveiller les soupçons de

l'amateur, offre toute garantie contre ses récriminations possibles.

M. Malfroy savait bien que deux ou trois quittances dangereuses étaient dans la circulation, mais il espérait bien qu'elles resteraient enfouies dans les paperasses des collectionneurs vaniteux et confiants.

— Ils sont si bêtes! aimait-il à se redire.

Et voici que l'un deux, raillé de ses malencontreux achats par le mari d'une dame dont il était l'amant, s'était froissé de l'aventure!

— Qu'il y a donc, par le monde, de fâcheux caractères! gémit M. Malfroy.

Menacé du déshonneur commercial, il s'en vint quérir l'aide de maître Arsène Levain, son ami. Mais, par un hasard fort drôlatique, la partie adverse venait justement de confier à notre bon avoué le soin d' « occuper » pour elle.

En feuilletant le dossier, maître Levain s'était bien aperçu qu'il s'agissait d'une action contre son camarade d'enfance. Mais, éperonné par le luxe de sa femme, avide et dépensière, il avait pour principe de ne refuser aucune cause. Dans son terrible besoin d'argent, il eût instrumenté contre son propre père!

Lorsque M. Malfroy vint solliciter son concours, Levain ne fut point du tout gêné pour lui dire que, s'étant déjà fait verser par le premier plaideur la « provision » d'usage, il ne pouvait décemment pas opérer pour lui. M. Malfroy qui, à sa place en eût fait autant, ne songea guère à s'offenser. Il se fit simplement envoyer à un autre basochien de conscience élastique. Maître Arsène Levain eut de la peine à découvrir, sur la liste de la corporation, un confrère aussi rassurant que lui, à cet égard.

Le dossier était sous les yeux de M. Malfroy. Comme par distraction, en causant il se mit à le manier. Son pouce toucha la quittance compromettante. D'un coup

d'œil rapide, il aperçut la phrase si téméraire, qui le perdait.

Quelle tentation pour lui de froisser prestement la feuille, de la jeter en boule dans sa gorge et de l'avaler!

M. Malfroy savait son monde et ses auteurs : Il lui revenait des souvenirs d'escarpes aux prises avec le juge d'instruction!

Mais Arsène Levain, qui n'aimait pas voir tripoter les pièces de procédure, ne lui laissa pas le temps de les happer. Tout ce qu'il put faire pour son ami fut de lui promettre gaucherie et mollesse dans la manœuvre procédurière.

Alors M. Malfroy, inquiet tout de même et n'osant pas prier un officier ministériel de détruire l'arme à lui confiée par un client, n'eut d'autre ressource que de s'adresser à Mme Arsène Levain.

Elle n'avait pas prêté serment devant le tribunal, elle! Aucun scrupule professionnel ne la garrottait! Et M. Malfroy, qui, en des marchandages divers, avait pu sonder son âme cupide, savait bien qu'elle faisait la nique aux préjugés.

Qu'espérait-il d'elle? Une vétille, en somme. Dans ce procès dont sa complaisance pouvait changer la face, l'intérêt d'argent était minime. Il s'agissait moins de léser l'adversaire que de défendre la loyauté commerciale de M. Malfroy.

Et l'heure était si bonne pour recourir aux ingénieux offices de Mme Levain! Depuis plusieurs semaines, cette dame, qui ambitionnait un salon plein de beaux meubles et d'hommes illustres, et qui espérait charmer ceux-ci par la splendeur de ceux-là, convoitait un bahut hollandais de la Renaissance et des chenets de Caffieri.

Vingt fois elle était venue ruser auprès de M. Malfroy pour obtenir un moindre prix et des commodités de paiement. L'antiquaire, préférant vendre ces merveilles

très cher à des clients qui lui verseraient leur or tout de suite, restait inébranlable.

A chaque visite nouvelle, il voyait s'exaspérer le désir de Mme Levain. En extase devant ces précieux objets, elle avait pour eux des regards de convoitise; telle une femme voluptueuse toute frémissante d'amour devant l'homme qu'elle désire !

C'est dans un tel état de trouble qu'elle allait être sollicitée par M. Maliroy ! On devine les larges concessions auxquelles il était prêt pour sauver son honneur d'antiquaire ! Mais on imagine moins bien peut-être les roueries et les secrètes manœuvres dont une telle femme était capable pour satisfaire sa passion.

Il faut connaître ces âmes d'orgueil et de lucre, éprises de faste, de vaniteux plaisirs, avares pour tous mais prodigues pour leurs voluptés égoïstes, telles que la vie féroce d'à présent, sans autre morale que celle de l'or et du succès, en façonne par centaines au cours de ses uttes sans merci !

Née dans ce qu'on appelle la haute industrie, elle avait été une de ces jeunes filles artificielles que l'on promène de bal en bal, de plages en villes d'eaux, que l'on dresse pour la vie de parade et de fête. Jamais un émoi sincère, jamais une opinion personnelle. Pensées, gestes et paroles d'emprunt. La foi la plus absolue en sa supériorité, en un destin de bonheur et de domination. Lorsque l'âge les mûrit pour le mariage, elles cherchent moins un homme droit, intelligent et tendre, qu'un esclave décoratif et beau gagneur d'argent.

Maître Arsène Levain, qui venait d'acheter une très bonne charge d'avoué et l'avait déjà payée aux trois quarts, parut être le mari rêvé. Robuste, énergique, il serait le vigoureux danseur dont les bras solides permettraient les pirouettes mondaines !

Sa forte carrure, ses mâchoires terribles semblaient pleines de promesses. Issu d'une famille humble, grandi dans le petit commerce, il ne pouvait qu'être très fier d'une union qui le classait. Plébéien émerveillé de la poupée gracieuse et fine que l'on offrait à ses fringales de bûcheur, il serait à genoux devant ses caprices et mettrait tout son bonheur à la gâter.

On écarta donc les prétendants moins souples, moins enivrés d'un tel mariage. Et la fiancée épousa, sans amour, sans le plus frêle désir de tendresse, uniquement pour être choyée et fleurie de bijoux!

En effet, le malheureux homme, fier d'une femme qu'il croyait si distinguée, ne songea plus qu'à remplir son coffre pour lui donner un bonheur digne d'elle. Il se plia, docile à toutes ses exigences. Ce fut le bon chien qu'on fait galoper d'un geste et qui se couche, avec des grimaces de joie, afin que son maître puisse poser ses pieds sur lui.

Lorsqu'elle le vit si éperdu, elle prit plaisir à cette tyrannie. Insatiable, elle en abusa. Elle ne tint aucun compte du labeur, de l'éreintement de son mari.

Bizarre existence que celle de maître Levain ! Placé entre sa mère qui, se rappelant les sacrifices faits pour l'éducation de son fils, voulait en être récompensée par une éclatante réussite, et sa femme qui désirait toujours fortune et succès plus grands, notre homme d'affaires apparaissait un peu comme une victime.

Seul, il se fût accordé parfois la douceur du repos, du désintéressement, de la bonté. Mais sur le point de se laisser attendrir par quelque misère, il se représentait soudain les yeux durs de sa mère, l'expression de reproche et de mépris de sa femme. Et n'osant pas risquer leur blâme, il tondait férocement tout ce qu'il pouvait tondre.

La mère détestait l'épouse, qui lui avait pris son fils et

l'empêchait d'en profiter à son aise. La bru méprisait sa belle-mère qui l'humiliait de ses façons « peuple », de ses vulgarités, et lui rappelait trop les origines de son mari. Chacune déblatérait contre l'autre à l'oreille de l'homme qui aurait dû être un lien entre elles.

Mais, de la mère et de l'épouse, c'est à qui l'exciterait le mieux au gain, à qui lui sonnerait les plus entraînantes fanfares de butin et de pillage.

— Travaille ! insinuait la mère... Nous nous sommes saignés aux quatre veines pour t'élever au-dessus de nous... Ton père en est mort !... Je ne demande rien pour moi... Mon unique récompense sera de te voir riche, puissant... Grandis !... Domine ! Si je vois cela, je mourrai contente.

De son côté la femme, qui avait la même confiance dans l'encolure et les muscles de son mari, qui, comme la mère, ne songeait pas à un fléchissement possible de cette force, laissait comprendre :

— Tu n'étais ni aussi riche ni d'aussi belle naissance que moi ! Je t'ai épousé quand même parce qu'on m'a dit que tu m'assurerais luxe et plaisir... Je t'ai apporté à toi, lourdaud vulgaire, ma grâce, mon élégance, mes relations, mon prestige mondain... Je reconnais que tu me fais une vie assez gentille !... Mais, tout de même, ton apport n'est pas en proportion avec le mien... J'attendais mieux de toi !... Tu m'as un peu leurrée... Allons ! Encore un coup de reins !... Bûche !

La naissance d'un fils, Robert, né quelques semaines avant le petit Daniel Malfroy, mit dans la vie du pauvre homme beaucoup de douceur. La joie d'avoir créé prima sa fierté d'être l'époux d'une femme élégante.

Courbé sur la tâche du matin au soir, à son étude, au Palais, discutant, donnant des ordres, étudiant ses procédures, maître Levain rentrait chez lui, harassé. Avec quelle joie il se fût assis dans un fauteuil pour n'en plus

bouger! Mais Mme Levain, qui n'avait pas l'inélégance d'être une « couche-tôt », réclamait les succès mondains, l'amusette des flirts, la volupté des adulations et des hommages.

— Je ne me suis pas mariée, disait-elle, pour mener une vie pot-au-feu!... Il me semble que j'ai bien droit à un peu de plaisir!

Elle jugeait que son mari, en s'exténuant tout le jour pour lui gagner de l'or, n'avait rempli que la moitié de ses obligations. Ne devait-il pas encore la mener sous les lustres pour jouir des prérogatives que l'or confère?

Terrible dans sa fringale de mondanité, insoucieuse du surmenage de son mari, elle l'entraînait, affaissé, l'œil creux, derrière ses épaules nues et les feux de ses diamants. Et maître Levain, fier de ses coquetteries, de la cour qu'on lui faisait, luttait dans un coin contre le sommeil et la courbature.

— C'est une femme à la mode!... On m'envie! se disait le malheureux au milieu d'une grimace pour réprimer son bâillement.

Existence de banale coquette qui suffit deux ou trois ans à Mme Levain. Mais un jour arriva où elle ne se contenta plus d'être la gentille petite femme avec laquelle tout le monde flirte entre deux tours de valse, et de recevoir les hommages intéressés de quelques avocats sans prestige qui lui faisaient risette afin de se maintenir dans les bonnes grâces de l'avoué.

Ambitieuse, elle rêva d'attirer vers sa maigreur perverse et le mystère de ses yeux vides des célébrités de l'art, de la politique, de la littérature. Elle prit en horreur tout le peuple à lèvres rases, à mentons bleus, à favoris, qui papillonnait autour d'elle, et se mit en quête d'un gibier qu'elle jugeait plus précieux.

— Il me faut chez moi des gloires! résolut-elle. Et j'en aurai!

En une telle battue, ses chances étaient frêles. Peintres, romanciers, musiciens, n'avaient aucun intérêt à venir figurer dans ce salon de robin, près d'une caillette ne régnant que sur un quarteron de chicaneaux. Les truffes et le champagne leur étaient assurés chaque soir en des salles à manger plus amusantes et d'un rayonnement plus vaste. Et Mme Levain, trop neuve encore dans l'art de tirer sous le nez des artistes des feux d'artifice louangeurs, ne savait même pas les conquérir par une adroite flagornerie.

Si, aux premières chasses, elle ne fit pas buisson creux, du moins ne racola-t-elle que des ratés sans agrément et des jouvenceaux ne pouvant illustrer son salon que de leur belle confiance en eux-mêmes.

— Huit maigres plumitifs au tableau! fut-elle obligée de constater... Piteux résultat!... Bah! Cet hiver encore, accommodons-nous des gens à boulingrins et à lèvres tondues!

Mais, dès ce jour, Mme Levain, fort dépitée en son orgueilleux vertige, consentit aux pires ruses.

Depuis plusieurs mois, son médecin, le célèbre Bronche, troublé par ses langueurs et l'énigme de ses froids yeux bleus, lui faisait la cour. Mme Levain, dénuée de cœur et de sens, incapable d'amour et même de ferveur charnelle, se faisait un jeu de l'affoler par ses coquetteries, sans rien donner d'elle-même.

C'était une de nos perpétuelles malades d'à présent, neurasthéniques d'esprit, qui ne peuvent se passer de médecins et vont à la consultation comme leurs grands-mères allaient à confesse.

A force de palper cette chair, de raffermir cette veulerie câline, le docteur avait fini par s'émouvoir. (Il songeait bien aussi à la belle réclame que Mme Levain, une fois conquise, pouvait lui faire dans son monde.)

Alors ce furent d'alertes escarmouches, de passion-

nantes ruses. Le médecin cherchait à fortifier son pouvoir sur cette sensibilité de femme qui éludait toutes ses roueries. Du moins se plaisait-elle à exaspérer son désir. D'ordinaire plutôt négligée en ses dessous qu'elle sacrifiait trop à la parure extérieure (comme tant d'oiselles qui ne songent qu'aux succès de plumage), Mme Levain s'était nantie de jupons froufroutants, de chemises et pantalons ornés pour les délices d'un roi, qu'elle réservait pour les séances d'auscultation.

Le docteur, appuyant la joue sur ces fines dentelles qui lui laissaient percevoir la douceur tiède de la peau, mettant la main sur cette batiste où transparaissait l'ivoire de la chair, s'affolait. La lourde indolence de la malade, la fixité de ses yeux troubles trahissaient le consentement. Puis, à la moindre hardiesse de geste, Mme Levain se dérobait et, ricanante, le laissait contrit.

Deux ou trois jours après elle revenait, serpentine, à la consultation, surexcitait de nouveau le docteur par ses chatteries d'attitude, ses propos câlins ; et, sous sa robe, se froissait le même linge de séduction... Jeux pervers qui divertissaient cette perverse !

Soudain, elle comprit le parti qu'elle pouvait tirer d'un tel désir.

Comme tous les médecins, le docteur Bronche avait une clientèle d'artistes — malades perpétuels — qu'il dorlotait gratuitement de drogues anodines et qui restaient ses amis.

— Si le docteur veut en prendre la peine, pensa-t-elle, ils se laisseront amener chez moi... Et Bronche serait trop heureux de me faire ce plaisir si je...

Et Mme Levain, femme pratique, déflorée par ses perversités d'esprit, par son malicieux allumage, se représentait combien, dans le cabinet d'un docteur avisé, il y a peu de différence entre les auscultations caresseuses et l'acte d'amour certainement inoffensif.

— Bast! C'est si peu de chose!... Et quels avantages!

Un jour donc que le docteur s'enfiévrait en l'auscultant, la chair langoureuse et les yeux vagues n'interrompirent pas leurs simagrées de pâmoison...

La gratitude de M. Bronche fut vite. Dans la semaine qui suivit, Mme Levain eut l'orgueil de voir chez elle M. Alphonse Trinquette, illustre peintre de marine, le non moins célèbre compositeur Ambroise Larve, plus un lot de barbouilleurs et de croque-notes moins fameux.

Mme Levain, distraite et insensible dans le plaisir qu'elle donnait, s'était aperçue à peine des licences supplémentaires que le docteur Bronche s'était permises. Et lorsqu'elle vit dans son salon tant de gens connus, elle trouva que les profits n'étaient réellement pas en proportion du léger ennui de sa passivité.

Maître Levain admira plus que jamais la finesse, le savoir-faire et le prestige mondain de son incomparable épouse.

Les robins dédaignés grimacèrent de leurs lèvres rases et, tapis dans les encoignures, se soulagèrent en mots acerbes.

Tout de même l'orgueilleux bonheur de Mme Levain s'affligeait d'une tare : dans ce magistral coup de filet, regrettait-elle, aucun écrivain!

En effet, pas de poète pour s'accouder à la cheminée, et claironner magnifiquement de grandiloques « rien du tout »; pas de dramaturge pour compter des anecdotes sur les directeurs, les maîtresses des directeurs, les recettes des divers théâtres, les ridicules des critiques, sur les maquignonnages et les bas potins de la Bourse théâtrale; pas de romanciers pour parler favorablement d'eux-mêmes, de leurs projets, de leurs travaux, pour vilipender les confrères et comparer les tirages en librairie!

Ignorante de son bonheur, Mme Levain n'aspirait qu'à

le gâcher par des invitations téméraires. Mais pour cette pêche nouvelle, le docteur Bronche ne pouvait plus l'aider. Intrépide essayeur de remèdes sur autrui (il en inventait un tous les huit jours et le communiquait en fanfares à l'Académie), il avait eu l'imprudence de les expérimenter trop souvent sur des littérateurs qui, en cas de succès, seraient devenus de merveilleuses trompettes de triomphe : il en avait tué quelques-uns et les autres s'étaient hâtés de fuir cette antichambre de l'Hadès! Seuls s'obstinaient quelques stropiats faméliques, ne pouvant ni vivre ni mourir, et sur lesquels, par bonheur, le docteur Bronche dédaignait d'expérimenter ses nouvelles médications, car il ne les jugeait pas assez fameux pour entonner utilement des chants de gloire...

Mais le hasard, qui semble plein de complaisance pour les pimbêches faraudes, secourut Mme Levain en son dépit.

Le célèbre romancier Norbert Paraphard, se croyant dévalisé par son éditeur, s'était laissé conduire chez le plus retors des avoués par une maîtresse qui devait à Maître Levain son prompt divorce, et lui avait confié la défense de ses intérêts.

Flatté d'avoir été choisi par un tel client, Maître Levain déploya en sa faveur toute sa cautèle. Et Norbert Paraphard, ravi de ce zèle, désireux de l'entretenir par des amabilités qui ne lui coûtaient rien, prodigua à son conseil les témoignages de sympathie.

Dès lors, l'avoué, plébéien en adoration devant la poupée mondaine qu'était sa femme, ne songea qu'à lui conquérir pour son salon l'illustre romancier. Celui-ci, par crainte d'être moins activement soutenu, n'osa point se dérober. On vit son teint de brique, son cou de taureau, les plis douloureux de son front et son regard d'halluciné à la table des Levain.

Jusqu'à la fin du procès, il enchanta par son assiduité

la petite femme. Six mois elle put l'exhiber, six mois elle pavoisa de cette gloire son salon !

Mais, hélas! lorsque Paraphard eut été condamné à 1 franc d'amende pour outrages à l'honorabilité de son éditeur, il devint aussitôt plus rare et moins cordial.

A partir du jour où l'intérêt disparut de telles relations, Paraphard en sentit l'inélégance. Il n'y avait trouvé ni amour, ni tremplin pour sa célébrité, ni sujets de livres. A part quelques matoises figures de chicaneau, il n'avait, dans ce monde terne, rien observé de pittoresque ni de curieux.

— Je perds mon temps! se dit-il.

Et il espaça les visites. Mme Levain était trop familière avec de tels calculs pour ne pas deviner l'état d'âme de son hôte. Aussi se décida-t-elle à tout risquer pour ne pas perdre une prise si enorgueillissante.

Elle avait remarqué combien ce lourdaud sanguin, malgré son air hagard et endormi, était friand de la femme. Plusieurs fois, en causant avec lui, elle s'était amusée, avec son malicieux sang-froid de perverse que rien ne trouble, à l'émouvoir de ses coquetteries savantes. Paraphard se serait rué sur l'appât si notre pimbêche ne l'avait aussitôt retiré. Son tempérament excessif le jetait à l'aventure. Pour toute femme il avait de la gourmandise sensuelle. La nouveauté de la possession, l'attrait du mystère suppléaient à la beauté. C'est de cette manière, assez peu flatteuse en somme, qu'il avait convoité Mme Levain.

Bientôt Norbert Paraphard eut les plus délectables motifs pour ne pas abandonner une maison dont la maîtresse lui faisait un si gracieux accueil. Et maître Levain admira une fois de plus le tact, la séduction, la finesse de sa femme, qui l'avait arrêté dans sa fuite.

Pour ne pas s'ennuyer trop aux soirées de la dame, Paraphard fit inviter quelques jeunes littérateurs qui, es-

pérant de lui divers bons offices, souriaient docilement à sa gloire. Soufflant à Mme Levain certaines opinions distinguées et des mots spirituels, se récriant sur son charme, il lui fit une réputation de beauté et d'esprit que ses caudataires accueillirent sans contrôle.

— Nous sommes fichus! déclara un vieux robin matois, lorsqu'il vit avec quel brio les invités littéraires maniaient la rosserie... Mieux que nous encore, ils égratignent et dépiautent leurs contemporains! Nous voici désormais de simples figurants.

Dès lors Mme Levain fut une femme à la mode. Les gazettes mondaines citèrent son nom. Maître Levain, plein d'orgueil, la traitait avec le respect craintif qu'un serf témoigne à une Majesté.

Pourtant, que ce lustre nouveau lui coûtait donc de peine et de soucis! Jamais le train de sa maison n'avait été si ruineux, l'élégance de sa femme plus exigeante. Et maître Levain, en dépit de son adresse, tirait malaisément de ses procédures les milliers de francs dont on le réquisitionnait sans vergogne.

Anxieux, fourbu, devenant cupide par besoin, il dirigeait fébrilement sa machine à gagner l'or, de manière à pousser jusqu'à l'extrême limite sa force de rendement. Les clients s'étonnaient un peu de son âpreté, et le Tribunal, que deux ou trois plaintes avaient renseigné, contrôlait avec soin ses mémoires de frais. Le jour était proche où il ne pourrait, sans donner des crocs en jambe à la loi, satisfaire ce vertige de luxe et de parade. Déjà les dates d'échéance n'étaient pas doublées sans péripéties et, parfois, à certains désirs trop coûteux de sa femme, maître Levain devait opposer le vide de son coffre. Impuissance que celle-ci ne lui pardonnait pas.

Elle avait surtout la folie des beaux meubles anciens, rêvait de n'asseoir ses hôtes illustres qu'en de somptueux fauteuils où avaient pu coqueter nobles dames et hauts

seigneurs, et de les séduire par la splendeur du décor.

C'est pourquoi, trouvant en M. Malfroy un précieux aide, elle consentait, malgré sa morgue, à le voir, à l'inviter chez elle avec des parents pauvres, à dîner une fois par an chez lui. Elle eût été navrée qu'on lui sût pareilles relations, mais quels bénéfices pour elle de cette intimité!

C'est dans une de ces périodes de crise, après un hiver de fêtes ruineuses, que l'Armoire Hollandaise et les Chenets de Caffieri étaient apparus dans la boutique de M. Malfroy pour tenter Mme Levain. Indifférente aux soucis de son mari, elle avait résolu de « se les donner ».

Qu'on juge de son émotion lorsque M. Malfroy vint, un après-midi, lui exprimer son amical désir de faire les plus grands sacrifices pour qu'elle eût ce bonheur!

D'abord son apparition ne lui fut point agréable. C'était le jour de Mme Levain et elle n'aimait guère voir chez elle, à de tels moments, d'inélégantes silhouettes. Déjà, d'un ton sec, elle le congédiait en lui donnant rendez-vous pour une autre heure. Mais M. Malfroy, empêtré en de vagues excuses, balbutia vite son offre de gros rabais.

Alors, Mme Levain, ne songeant plus qu'à cette alléchante affaire, courut s'excuser auprès de ses bonnes amies, se départit aussitôt de sa raideur et, avec maintes paroles câlines, entraîna l'antiquaire dans une autre pièce:

— Au salon nous ne serions pas à l'aise pour causer, dit-elle... Et votre visite inopinée me prouve l'urgence de cet entretien.

M. Malfroy se perdit aussitôt en un cordial galimatias de dévouement et d'affection. Mais Mme Levain, sûre qu'un notable commerçant ne se dérange pas à quatre heures du tantôt pour de telles fadaises, s'enquit de l'avantage que poursuivait M. Malfroy en se montrant aimable et généreux :

— Que désirez-vous donc? fit-elle sans ambages.

Elle était bien trop curieuse pour s'attarder aux lentes formules hypocrites par lesquelles il est d'usage de voiler l'intérêt. Et M. Malfroy avait trop d'anxiété pour s'émouvoir de la hâte que montrait Mme Levain à connaître les conditions du marché.

Il se mit donc aussitôt à conter la maladresse de rédaction qui l'inquiétait. Malgré son trouble il n'oublia pas d'en atténuer l'importance et le péril, afin que Mme Levain ne s'exagérât point la reconnaissance qui lui serait due :

— Oh! Une vétille!... Les risques sont minces... Mon honneur professionnel est à l'abri d'une erreur légère comme celle dont on me fait grief... Si je lutte, c'est moins par intérêt que par coquetterie d'homme scrupuleux, n'admettant même pas que la femme de César soit soupçonnée... Et vous m'obligeriez en favorisant ma délicatesse, même si, comme je n'en doute pas, elle vous paraît excessive...

Mme Levain fut un peu déçue. Elle espérait une avarie plus grave qui, nécessitant une aide difficile, lui vaudrait une récompense plus forte :

— Que puis-je pour vous être agréable? Vous m'y voyez toute disposée...

C'est ici que la proposition devenait scabreuse. M. Malfroy supposait bien que la conscience de Mme Levain ne s'effaroucherait guère. Mais la crainte d'une révolte, si invraisemblable qu'elle fût, paralysait un peu son précis langage d'homme d'affaires. Grattant avec gêne son occiput poil de carotte, il annonça :

— Un seul mot imprudent sur une quittance... Il ne faudrait que trois coups de grattoir et une surcharge!... Le dossier est en instance sur la table de votre mari qui représente mon adversaire... L'étude communique avec votre appartement... Le soir, plus un

clerc!... Un jour, votre mari sorti, ne pourriez-vous?... Justement le dîner de la Chambre des avoués, samedi...

Tout de suite Mme Levain comprit le grave intérêt qui poussait Malfroy. Aussi ne songea-t-elle qu'à feindre l'hésitation, le scrupule, pour acquérir des droits à une récompense plus généreuse.

Mais dans l'inconscience de son égoïsme rapace, pas une seconde elle ne fut arrêtée par la laideur de l'acte qu'on lui suggérait! Le sévère et massif bahut hollandais, les chenets de Caffieri hynoptisaient sa pensée. Elle était incapable de se refuser au geste qui lui en vaudrait la possession.

Néanmoins, dans une adroite comédie de marchandage, elle se récria :

— Y pensez-vous?... Que me proposez-vous là?

Alors, M. Malfroy, virtuose dans l'art de tenter les femmes par les phrases qui excitent leur désir, évoqua la splendeur et la rareté des pièces offertes, fit miroiter soudain l'avantage d'un rabais énorme.

Les paupières de Mme Levain battirent sur ses yeux froids. A ce prix, c'était presque un cadeau. Mais, espérant mieux encore, elle s'obstina en des balbutiements de refus, et, pour cacher son jeu, se mit à marmotter de vagues paroles amicales, comme l'avait fait tout à l'heure M. Malfroy lorsque, au début de l'entretien, il avait voulu la duper :

— Notre si bonne affection!... Vous savez que je désire vous être agréable!... Mais vous me demandez l'impossible!

— C'est précisément sur notre vieille amitié que je compte!... Là, dix-huit mille! Est-ce dit?

— Je suis désolée, mais vraiment...

— Mettons dix-sept, mais pas moins!... Vous n'avez pas d'amis plus dévoués que nous!

Ces propos alternés d'affection et de marchandage se

continuèrent jusqu'à quinze mille francs, chiffre à partir duquel Mme Levain considérait l'affaire comme exceptionnellement heureuse.

Lorsqu'ils se virent d'accord, ils se serrèrent les mains avec effusion, et des paroles cordiales masquèrent élégamment leur pacte intéressé :

— Il y a des sacrifices qu'il faut savoir faire à l'amitié!

— Vous jugez les choses avec la sérénité d'une grande âme...

Quelques jours après, Maître Levain, guilleret et loquace, assistait au dîner de la Chambre des avoués. Tandis que, en s'échauffant d'un velouteux Chambertin, il pestait avec ses confrères contre un projet de loi qui prétendait réduire les frais de justice, Mme Levain, sa fidèle épouse, introduisait dans son cabinet M. Malfroy, haletant d'émotion.

Assis à la place de l'officier ministériel, il maîtrisa son trouble pour rendre inoffensive, grâce à une bien modeste ajouture, la quittance compromettante : deux pendules, qu'il avait affirmées Louis XV, devinrent prudemment « dans le style de Louis XV ».

Rassuré, M. Malfroy laissa sécher l'encre, et eut un soupir de soulagement. Désormais le plaignant pouvait faire retentir les prétoires de sa colère! Le légitime renom de loyauté que M. Malfroy s'était acquis ne courait plus aucun risque!

En même temps le Bahut hollandais et les Chenets de Caffieri avaient pris place dans le salon de Mme Levain. Norbert Paraphard, affolé de grandeur et de luxe, savait gré à son amie de faire à sa gloire un décor digne d'elle. Maître Levain, ravi de n'avoir eu à compter qu'une quinzaine de billets de banque pour des merveilles qui en valaient le triple, s'extasiait sur la prodigieuse

habileté de sa femme, happait les gens pour leur vanter son adresse, et se louait plus que jamais d'avoir découvert, dans la gracieuse troupe des jeunes Parisiennes, cette perle incomparable...

CHAPITRE X

Après avoir traîné pendant neuf mois, parmi les chiffonniers en bois de rose et les secrétaires ornés de cuivre, parmi les vieux Saxe et les vieux Sèvres, sa figure hargneuse et la rotondité croissante d'un ventre que sa maigre carcasse faisait bomber plus encore, Mme Malfroy se coucha un soir et, dans la nuit, mit au monde une fille.

Le premier vagissement de la petite Juliette n'attendrit pas sa mère. Dans les minutes d'accalmie qui suivirent une telle tourmente et où, d'habitude, les époux qui s'aiment échangent de calmes sourires et des paroles émues, Mme Malfroy ne songea qu'à faire préciser le jour où la nourrice pourrait sans risque emmener l'enfant à la campagne.

Toute cette nuit de douleurs, en effet, Mme Malfroy n'avait cessé de réfléchir à la râfle imprévue de bibelots précieux que son mari, toujours à l'affût des grandes familles en détresse, avait faite la veille dans un château de Normandie :

— L'arrivage de tout ce mobilier Empire, quel surcroît de travail!... En un pareil moment!... C'est une guigne!

En hurlant pour jeter dans la vie ce petit être né de sa chair, elle se disait, au lieu de penser à lui, qu'il fau-

drait recevoir toutes ces pièces, les passer aux écritures, ordonner une soigneuse mise en état :

— Tout cela, comment le fera-t-on sans moi? se disait-elle entre deux déchirements.

M. Malfroy, lui aussi, se distrayait de ces heures maussades en évoquant son beau coup de filet. Il répondait aux regards effarés de sa femme par un sourire vague et des encouragements plus vagues encore, que l'on pouvait prendre pour l'expression de sa joie paternelle, mais qui, en réalité, traduisaient simplement son bonheur de la merveilleuse affaire conclue.

Trois ou quatre jours Mme Malfroy se trémoussa, nerveuse, dans son lit. Gourmandée par son médecin à qui elle avait révélé son désir d'être tôt sur pieds, elle s'enfiévrait en écoutant la morsure des ciseaux dans les caisses, et, malgré la défense de tout geste, se soulevait pour mieux entendre la rumeur du magasin.

L'excellente Rosalie, qui avait vaincu sa souffrance pour venir dorloter, avec toute sa tendresse d'aïeule, le petit être dont sa vieillesse était réjouie, voyait avec infiniment de chagrin, chez ses enfants, cette tragique obsession de l'or.

— Quelle démence! se disait-elle. De plus en plus ils sont hors de l'humanité!

Le sixième jour, tandis que M. Malfroy avait dû courir à la Banque chercher de l'argent, Mme Malfroy, sans cesse aux aguets, perçut un fracas de porcelaine.

— Quelque brutalité de commis! Peut-être une merveille brisée, se dit-elle.

Ne tenant plus en place, elle profita de ce que Rosalie était dans la pièce voisine, en adoration devant la chair rose de sa petite-fille, pour glisser hors du lit, se vêtir d'un peignoir et, s'agrippant à la rampe de l'escalier en colimaçon, pour descendre jusqu'au magasin.

Les employés, ahuris, virent ce spectre blême tituber

jusqu'à la caisse. Mme Malfroy s'y installa avec bonheur, telle une impératrice malade qui, pour affirmer son règne, se traînerait pantelante vers le Trône! Ses yeux de fièvre scrutèrent les recoins et les physionomies, reprirent possession de tout.

— M'y revoilà quand même! fit-elle avec un sourire de triomphe.

Dès lors, elle ne voulut plus sentir sa souffrance. Malgré les prières de Rosalie et les objurgations du médecin, elle brava la nature.

Rosalie resta seule près des yeux clos, du souffle court et des petits poings fermés de l'enfant. Mais bientôt, par un matin de soleil, sa nourrice l'emmena chez elle à Moret, sous la conduite de M. Clerc qui, ravi de montrer son influence et de se rendre utile, avait trouvé, par les agents locaux de son Ministère, une femme de cantonnier, honnête et fraîche de lait.

Son esprit invariablement méthodique avait cherché à réunir dans les mêmes parages les deux enfants Malfroy, afin que leurs parents, toujours pressés, pussent les embrasser d'une même course. En plus, il avait conçu tout un système de surveillance et de contrôle par des échanges de communications entre gardes forestiers, cantonniers et facteurs. Pour en régler la méthode savante, il avait employé, pendant huit jours, presque toutes ses séances du Ministère et calligraphié de sa belle main plus de vingt lettres. Effort outré mais bien amical, dont M. Malfroy ne sut le récompenser que par des sarcasmes :

— Quelle joie je donne à ce crétin! Il se démène et fait l'important, comme s'il était en train d'organiser la victoire!

Tandis que la petite Juliette happait goulûment sous le grand ciel, dans la lumière dorée, les seins lourds de sa nourrice, sa mère, déjà si pâle et si maigre, blémissait et se décharnait davantage.

Des douleurs aiguës la torturaient au profond d'elle-même. Son visage, parfois grimaçant de souffrance, révélait l'horrible contraction de sa chair.

Notre affolée d'or expiait la hâte sauvage avec laquelle, pendant ses relevailles, elle venait de narguer toute prudence. Le médecin reconnut la maladie interne dont il l'avait menacée pour la contraindre à la sagesse.

Pauvre dupe! Elle n'avait pu patienter quinze jours loin du son des écus, et la voici maintenant astreinte à un interminable traitement, capable de la soulager mais non de la guérir!

Estropiée pour toute sa vie, elle ne peut plus être mère. Elle n'a même plus le droit d'être femme.

Ainsi, après s'être refusé les douceurs de la tendresse filiale, après s'être interdit le délicieux bonheur de garder près d'elle ses enfants, la voilà privée, par sa faute, de la joie d'être épouse.

Plaisir qu'elle sacrifie comme tous les autres plaisirs! Qu'importent les bonheurs d'amour à une femme qui n'a pris le temps d'être ni une fille affectueuse, ni une tendre mère, qui ne s'accorde pas même le simple agrément de l'air, du jour, d'une nourriture saine, et la satisfaction de s'intéresser aux choses de son temps?

Absorbé par le savant maquillage de son mobilier Empire, qui lui fournissait des matériaux authentiques pour vingt faux ameublements du même style, M. Malfroy apprit ce désastre conjugal avec tranquillité.

Du moment que sa femme gardait son rôle à la caisse, il admettait volontiers qu'elle n'en eût plus aucun dans son lit. Le jeu d'amour si plein de périls ne l'amusait guère. De plus en plus, M. Malfroy préférait réserver ses forces pour son commerce; et comme sa femme partageait son sentiment, tous deux accueillirent comme une délivrance la fin des simagrées qui n'étaient plus pour eux qu'une politesse hypocrite...

— De cette manière, conclut M. Malfroy, nous sommes bien sûrs de n'avoir jamais à partager en trois notre fortune si durement conquise!

Plus tard, selon ses desseins, lorsque Juliette serait suffisamment gorgée de bon lait nourrissant, elle irait rejoindre son frère Daniel chez le garde forestier de Thomery jusqu'au jour où tous deux pourraient être mis en pension. Projets raisonnables, ne laissant place à aucune surprise, et permettant d'accroître, sans soucis ni gêne, le précieux tas d'or!

M. et Mme Malfroy allaient même jusqu'à prévoir déjà les établissements, réputés pour les camaraderies utiles et brillantes qu'on s'y crée, où ils feraient élever leurs mioches.

— Stanislas pour Daniel!... L'Assomption pour Juliette! Ils y pourront connaître les enfants des plus grandes familles... Sans doute beaucoup d'entre eux, plus tard, les mépriseront à cause de leur modeste origine... Mais il est encore plus profitable, vois-tu, d'être méprisé par certaines gens que d'en être inconnu!... Puis, tous ne sont pas si dédaigneux!... Je sais bien que les places sont retenues à l'avance et que, lorsqu'on n'appartient pas à l'aristocratie de naissance ou d'argent, il faut des protections pour être agréé... Mais M. de Beautreillis, à qui tu fournis depuis tant d'années de galants éventails, ne nous refusera pas son appui à l'Archevêché...

— Ne t'inquiète pas! fit M. Malfroy... A ce moment, et sans songer à mettre les gens en terre, j'aurai réalisé les héritages qui doivent nous échoir!... De plus j'aurai gagné quelques centaines de mille francs... Ma fortune vaudra deux ou trois quartiers de noblesse!...

Sur ces paroles d'un homme assurément peu tendre mais pratique, Mme Malfroy, ayant avalé à sec un cachet

pour amadouer ses entrailles, se remit à écrire de mystérieux rébus sur des étiquettes.

Un jour que Rosalie, encore trop malade pour prendre chez elle ses petits-enfants, se désolait à l'idée que leur frais gazouillis amusait des étrangers et que, dans le logis triste de son fils et de sa bru, incapables de tout amour, leurs voix joyeuses ne résonnaient pas, Louis-Napoléon Moutte vint lui confier ses plus secrets émois.

Depuis que Rosalie n'habitait plus chez son fils, il la visitait souvent. Son affection, intelligente et délicate, lui était précieuse. La douce femme, qui avait foi en son avenir, encourageait ses espoirs. Aux heures de début où personne ne croit en vous, où l'on ne rencontre que sarcasmes et dédains, près d'elle le jeune Moutte trouvait du réconfort.

De son côté, Rosalie, curieuse de littérature et d'art, et obligée si longtemps, dans ce milieu hostile à ses goûts, de taire ses plaisirs intellectuels, prenait passionnément sa revanche avec le délicat Moutte.

Puis, tous deux, tendres et bons, jugaient la vie avec une souriante indulgence. Jamais une parole amère ne jaillissait de leurs ardents colloques. Même si par hasard le nom des Ducroc jetait son ombre triste sur la joie de la causerie, l'humoriste s'abstenait de toute cruauté. Un soir, il avait pu, las d'humiliations, montrer par deux ou trois grincements qu'il n'était pas dupe. Mais, quelques jours après, il était venu s'en excuser auprès de Rosalie. Dès lors, il n'avait plus été question entre eux de ces vilaines gens. Comme il leur était plus agréable de confronter leurs rêves de vie où l'Amour primerait le lucre, et leur égal respect pour l'émouvant effort des hommes vers le Bonheur!...

Ce jour-là, ce n'était pas du bonheur d'autrui que

M. Louis-Napoléon Moutte voulait entretenir l'aïeule, mais de son propre avenir. Il ne connaissait pas de plus grande âme à qui se confier. Bien qu'il n'hésitât pas sur son devoir, il souhaitait l'approbation de Rosalie qui jugeait toute chose selon la bonté :

— J'ai grandi tristement, tout seul, lui dit-il... Une enfance sans sourires ni baisers, sous les froids préaux et les arbres rabougris des collèges... Une morne jeunesse sans gaieté, sans plaisirs!... Partout rebuffades, sarcasmes, mépris!... Il y en a qui s'attendrissent sur leurs jeunes années... Eh bien, voilà un passé que je ne regrette guère!... Lorsque je vins à Paris et vous connus, votre affection fut ma première douceur...

— Et encore, là-bas, sous les yeux de ma belle-fille, j'osais si peu être moi-même!

— A vingt-deux ans, morne, fourbu, sans avoir rien fait, j'ai rencontré une brave fille que pauvreté et tristesse n'ont pas rebutée... Elle s'est mise à m'aimer comme peuvent seuls le faire ceux qui ont vécu sans tendresse... Nous nous sommes serrés l'un contre l'autre, tels des enfants battus et moqués... Pour ma part, je la chéris d'un cœur reconnaissant... Voilà quatre années que nous sommes heureux l'un et l'autre... Pendant la maladie dont je faillis mourir, elle a passé trente nuits à mon chevet... De mon côté, en toutes circonstances, j'ai fait mon devoir vis-à-vis d'elle. C'était une simple ouvrière, ignorante mais fine, et de sensibilité délicate. J'ai eu la joie de façonner son esprit tandis que sa grâce apaisait mon cœur... Nous sommes maintenant la même âme, comme nous sommes la même chair... Et notre amour est sur le point de recevoir sa récompense suprême : un enfant va naître de nous... Enchantement merveilleux! Nous en sommes tout émus... Mon amie est exquise de grâce... Mais son père et sa mère sont des ouvriers... Jamais ce qui me reste de famille ne voudrait

frayer avec de telles gens... Quant aux amis, ils ne me connaîtraient plus.

— J'imagine que vous la considérez comme votre femme et que, sans vous soucier des blâmes imbéciles, vous êtes déjà résolu à légaliser ce lien...

— C'est en effet mon désir. Mais j'attendais de vous cette parole! Le cri si spontané de votre grand cœur me prouve que j'agis selon l'amour et selon l'honnêteté... Le mépris des gens sans âme m'est bien égal...

— Il ne résistera point à votre premier succès!

— Je ne me préoccupe que d'être heureux selon ma conscience.

— Au moins n'excluez pas de votre jeune bonheur ma vieille amitié!... Je souris à cette union si gracieuse et réclame une place d'aïeule dans votre jolie tendresse... Vos enfants auront mes baisers... Que les autres vous délaissent, s'il leur plaît. Moi, je suis, dès à présent, votre amie.

— C'était notre espoir.

— Il m'est si bon de voir près de moi des gens qui s'aiment, qui cherchent le bonheur dans l'amour! Cela me console des sottes idées qui triomphent chez mon fils!... Une fille leur est venue. Un enfant va naître chez vous. J'ai été le témoin affligé de leur rage. Je sens, au contraire, votre félicité profonde...

— Il faut les plaindre!

— Plus tard, peut-être, quelles larmes de déconvenue et de regrets!... J'espère n'être plus là!

Longtemps ils causèrent. Après avoir fêté de paroles aimables ce mariage, elle interrogea Louis-Napoléon Moutte sur ses travaux, sur ses amis. Le jeune humoriste dut lui conter l'aventure de Max Belhomme, le joaillier moderniste que la détresse avait vaincu!

— En l'abouchant avec M. Malfroy, j'espérais le sauver. Cette présentation n'a fait qu'accélérer sa perte...

Maladresses de l'amitié la meilleure! M. Malfroy a la confiance des snobs ignares qui sont ses clients... Il leur ferait prendre son riflard pour l'ombrelle de Mme de Pompadour... S'il en avait eu le moindre désir, il aurait pu vendre à ses vieux marcheurs, à ses gogos vaniteux, à ses belles madames folles de toute nouveauté, les bijoux de Belhomme. C'était le pain pour sa nichée et la quiétude dans son travail d'artiste... Mais M. Malfroy a compris l'office bien plus rémunérateur qu'il pourrait exiger d'un tel virtuose lorsque lui et les siens auraient le ventre creux... Le grugeant par de vagues espoirs, il l'a systématiquement affamé... Puis, lorsqu'il le sut bien aveuli par la misère, il lui offrit de l'or en échange de quelques falsifications adroites...

« Voyons, lui dit-il très insinuant, ne vous obstinez pas!... Balayez-moi tous ces scrupules.... Il faut vivre, que diable !... Avant d'être artiste, vous êtes homme, n'est-ce pas?... Eh bien, le premier devoir pour un homme est de nourrir ses enfants!... D'ailleurs, l'antiquité n'est-ce pas aussi de l'art?... Vous avez un talent souple, adroit, ingénieux... Je vous le dis, vous êtes né truqueur !... Vos bijoux sont délicieux de roueries... Nom d'une pipe, ne laissez pas perdre vos dons!... Moi qui vous parle, je me charge de vous faire gagner plus avec un seul pastiche qu'avec toute la pacotille de bijoux barbares dont vous avez encombré mes vitrines... »

— Mon fils en est là ! gémit la vieille dame...

— Que voulez-vous? A chaque génération nouvelle la vie devient plus féroce... C'est le progrès... Pour l'infortuné Belhomme, quelle fascination ! Mais c'était un artiste ! La faim n'eut pas tout de suite raison de sa conscience. Je l'ai vu se débattre... je l'ai soutenu de toute mon amitié... Un jour, nous avons cru trouver le Mécène sauveur. Hélas ! La nuit suivante, une divette de l'Eldorado changea à son profit la destination des subsides...

Déconvenue suprême qui fit mieux sentir à Belhomme sa lassitude !... Et les mioches, sans doute, pleuraient famine... Tant qu'il viendrait me voir, je savais bien qu'il ne faiblirait pas... Mais bientôt il n'est plus venu... J'ai compris... Le pauvre bougre avait sombré !... Plus tard, je l'ai rencontré dans un costume fastueux... Mais son rire est amer... Récemment j'ai aperçu sa femme, très élégante, mais l'air morne... Je devine des regrets et des tristesses sous tant d'opulence... L'argent met chez les simples des tentations si fortes !... Je ne serais pas surpris que ce ménage, si doucement uni dans la misère, fût aujourd'hui en désarroi, et que Belhomme cherchât dans la fête un dérivatif à ses remords d'artiste. Car il était au monde pour faire œuvre de beauté, et l'on se résigne mal à de telles faillites.

Quant à M. Malfroy, enchanté de cette recrue qui lui fabriquerait l'antique sur mesure, et ravi du long avenir de gains qui s'offrait, il exulta. Pendant plusieurs jours les bouffissures jaunâtres de son visage se plissèrent de joie, et c'est d'un air vainqueur qu'on le vit gratter sa tignasse rouge.

Désormais M. Fulcrand Lime pouvait se détériorer dans la fête : Malfroy lui tenait en réserve un suppléant qui, moins roué peut-être, mais plus habile praticien, réalisait déjà de charmantes supercheries. Sans doute, il ne possédait pas les « cuisines » mystérieuses, certaines sorcelleries secrètes de M. Lime. Mais l'expérience pourrait les lui révéler...

Période entre toutes brillante pour M. Malfroy ! On se ruait à l'assaut de son magasin. Depuis son succès à l'Exposition de la Céramique et l'éclatant triomphe de sa loyauté dans le procès injuste où, sous les huées de l'auditoire, il avait confondu l'évidente mauvaise foi de son adversaire, c'était chez lui une procession d'amateurs. Ils le dévalisaient. Aussi M. Malfroy trouvait-il dans leur

impatience une justification de son frauduleux commerce :

— C'est une véritable charité à leur faire ! se disait-il... Je leur rends la santé et la quiétude !

Ainsi Me Chopin, le fameux notaire, collectionneur passionné des œuvres de Goya, dont la galerie était aussi célèbre que les panonceaux, désirait visiblement ajouter quelques scènes de folie, de massacre, une ou deux magistrales grillades d'hérétiques, à sa radieuse galerie de manolas souples, attirantes et sensuelles, fières de leur jeune beauté.

En cinq ans, M. Malfroy était parvenu à lui découvrir en de vagues châteaux castillans trois superbes tableaux de tauromachie et deux toiles représentant des femmes, aux yeux de fièvre sous la mantille noire, agenouillées au passage d'une procession, qu'un virtuose de la palette lui fabriquait sur commande et qu'il accrochait pour quelques semaines, en échange d'une redevance légère, dans la masure d'hidalgos ruinés et complaisants.

M. Malfroy sentant que Me Chopin souhaitait avec ardeur la volupté d'un nouveau Goya avait prescrit à son peintre de brosser une scène de délire tragique dans un asile d'aliénés et le lugubre cortège d'un mécréant en route vers le bûcher. Et sitôt que l'impatience de Me Chopin lui parut capable d'une grosse folie, il lui avait annoncé la découverte de ces toiles angoissantes dans un donjon de l'Estradamure.

De même M. Thann, le célèbre fabricant des fromages triple-crême, qui voulait anoblir sa fortune par l'Art et s'était fait nommer Commandeur de la Légion d'Honneur tant pour la succulence de ses produits que pour son offre de léguer à l'État sa célèbre collection de Constable.

En réalité, il ne collectionnait les objets d'art que pour avoir un prétexte à faire venir des dames peu farouches dans un hall de peintre loué à cette intention et fastueu-

sement pourvu de divans propices aux entretiens passionnés.

Pour M. Thann, bourgeois naïf qui s'était mis à la fête sur le tard, un atelier d'artiste était le symbole et le refuge de toute fantaisie. Il ne comprenait la vie joyeuse que dans un de ces pittoresques logis à baies vitrées. Là, dépouillant l'homme de négoce, il s'efforçait de prendre le ton gouailleur, facétieux et libre des rapins.

A l'époque où il commençait à mettre quelques toiles au-dessus des divans hospitaliers, les hasards de la salle Drouot l'avaient rendu possesseur d'une esquisse solide et lumineuse de Constable. La première personne avec laquelle il eut conversation galante devant cette toile, fut une femme-peintre, qui, elle aussi, demandait surtout à l'Art de relever le prestige de ses gambades. Elle avait assez folâtré dans les milieux où l'on parle peinture pour ne pas ignorer Constable.

L'insistance qu'elle mit à se faire offrir cette toile renseigna M. Thann sur sa valeur. Il s'informa. Des artistes lui révélèrent la gloire du paysagiste anglais qui, dès lors, devint « son » peintre. On eût dit que M. Thann l'avait inventé. Cette passion quasi exclusive fut son originalité et sa coquetterie. Six Constable authentiques ornèrent bientôt le hall de ses divertissements. Cette prédilection ne tarda pas à s'ébruiter. Tapeurs et pique-assiettes se mirent à flatter sa marotte. Et les marchands, toujours à l'affût de telles toquades, s'évertuèrent à découvrir des Constable vrais ou faux.

C'est alors que M. Thann, qui avait la manie d'inviter chez lui des critiques à déjeuner, pour faire jaillir après boire leur admiration, rencontra M. Mathurin Poisse. Notre « écrivain d'art » sentit aussitôt combien une telle frénésie pouvait être fructueuse.

Hélas! Il ne pouvait l'exploiter seul, puisqu'il s'était haussé du commerce au pontificat! Mais, révélant son

idée à M. Malfroy, l'habituel complice de ses manigances, il fit avec lui un pacte. Et, dans une ruelle de Vaugirard, il découvrit un peintre arriviste, doué comme un singe pour les imitations, qui promit de lui fournir discrètement des Constable, en échange de dix louis par numéro et d'une fanfare triomphale pour chacun de ses envois au Salon.

Grâce à cet accord, la collection de M. Thann, qui, au début, s'était enrichie si lentement, se mit à prospérer comme par magie. Jamais on n'aurait cru que les beaux Constable fussent si nombreux en Angleterre!

Justement, la semaine précédente, l'antiquaire avait décroché pour M. Thann dans un manoir de Lancashire un magnifique paysage de Constable : sur le premier plan, des arbres aux troncs noueux, aux grands feuillages frissonnants, et, vers le fond, l'amas lointain d'une ville, sous la grisaille tourmentée d'un ciel d'orage, dans une atmosphère de tempête et de pluie. Et M. Thann, à qui cette trouvaille avait permis d'utiliser agréablement ses chaises longues avec des dames friandes de nouveauté, ne jugeait pas excessive la grosse somme que M. Mathurin Poisse et M. Malfroy s'étaient fraternellement partagée.

Une particularité de MM. Thann et Chopin était que ces deux amateurs célèbres, d'une égale ignorance, s'enviaient réciproquement leurs frauduleux chefs-d'œuvre et les dénigraient sans répit.

M. Thann, qui regrettait vivement de ne pouvoir sortir tous les jours avec son cordon en sautoir, venait souvent bibeloter dans la boutique de M. Malfroy et, d'une lèvre dédaigneuse, laissait tomber des paroles narquoises à propos de M. Chopin.

Prince de la collection, dont l'hôtel regorgeait de pastiches sans valeur, il ricanait auprès de Malfroy, son fournisseur attitré de toiles fausses :

— La galerie de M. Chopin?... Quelle farce!... Vous m'entendez, je connais à Madrid la maison où on lui fabrique ses Goya!

Et M. Chopin, navré de ce que le gouvernement ne récompensât point par des rubans la promesse qu'il avait faite, lui aussi, de léguer au Louvre ses tableaux, se plaisait à jeter le ridicule sur le trésor de M. Thann, son rival plus heureux. En pouffant, il confessait à Malfroy, qui le meublait sans relâche de croûtes extravagantes :

— A l'État sa friperie?... On va rire!... Inconscience ou cynisme!... Mon avis est qu'il bluffe en connaissance de cause!... Je puis bien vous le dire, à vous. Je connais à Londres l'atelier où on lui brosse, à la douzaine, ses Constable!...

M. Malfroy défendait l'une et l'autre collection avec le sourire indulgent d'un homme qui sait à quoi s'en tenir, et mettait à profit cette rivalité pour le plus grand bien de son commerce...

Brusquement un mal cruel assaillit la mère de maître Levain, hier encore de santé magnifique.

Le médecin, deux fois par jour à son chevet, se montrait soucieux. L'avoué espérait avec angoisse une accalmie. Bien que sa mère le torturât par les exigences de son orgueil, il l'aimait.

Quant à Mme Levain jeune, qui n'avait d'affection pour personne, elle se résigna très allègrement à l'idée de cette mort. Ne recueillerait-elle pas l'héritage de sa belle-mère qui, en outre, ne serait plus là pour censurer le coût de son luxe et cesserait de l'humilier, à ses réceptions, par son inélégance?

Tandis que Maître Levain mouillait de ses larmes son papier timbré, sa femme imaginait, avec une tranquille inconscience, les douceurs dont elle allait pou-

voir embellir sa vie grâce aux revenus de sa belle-mère.

Ne croyez pas que, dans ses calculs, elle apportât férocité ou cynisme! Son âme était façonnée ainsi, voilà tout. Il lui semblait tout naturel d'avoir de telles pensées. On l'eût beaucoup surprise en lui disant que sa cupidité et son égoïsme étaient odieux.

C'est à l'automne que cette crise bouleversa la famille. Brève saison où l'on prépare les toilettes d'hiver. Mme Levain jeune retarda le plus possible les visites à son couturier. Tout de même elle ne pouvait se faire voir plus longtemps dans ses robes de l'an passé! Son prestige mondain en eût trop souffert! Puis, quelle impression désastreuse sur Norbert Paraphard, d'autant plus sensible au « chic » qu'il venait de parader aux élégantes fêtes nautiques d'Oban et de Cowes!

Vraiment Mme Levain mère avait bien mal choisi son heure! On n'a pas idée de plonger les siens en de telles incertitudes juste au moment où l'on se rééquipe!

Les jours se succédaient sans qu'un indice fît prévoir le résultat de cette lutte entre la vie et la mort. Aussi Mme Levain jeune s'exaspérait-elle. Chaque matin elle se hâtait de venir voir, chez la malade, le « travail de la nuit », et bientôt elle en sortait furieuse de ne constater aucun « progrès ».

A ses questions pressantes, le médecin ne répondait que par d'évasives paroles. Et l'âpre jeune femme ne se décidait toujours pas à commander des toilettes qui, demain, pouvaient être inutiles. A une pimbêche de sa sorte qui sympathisait avec ses angoisses familiales, elle dit les tourments de son cœur :

— Toujours le même état!... Nous ne savons sur quel pied danser!

Enfin, ne pouvant attendre davantage, elle se résolut à faire venir en consultation son célèbre ami le Dr Bronche

qui, influencé sans le savoir par son désir, conclut à la mort inévitable et très prochaine.

Rassurée, Mme Levain jeune sauta en voiture, bondit chez son couturier et commanda ses robes de deuil. Ce soir-là elle reconquit toute sa sérénité et dormit mieux.

Trois jours après, revenant de l'essayage définitif, elle montait chez sa belle-mère faire une visite de pure forme, lorsque, dans le couloir, elle se heurta au médecin habituel qui, radieux, lui prit les mains et s'écria :

— Chère madame!... Vous me voyez bien content!... En quelques heures un mieux très sensible!... Sauvée! Elle est sauvée!... Aujourd'hui je peux répondre de la guérison!...

— Vous auriez bien dû me dire cela plus tôt! grinça distraitement Mme Levain dans la première crispation du dépit.

Le docteur, ahuri d'une telle exigence rétrospective, s'apprêtait à la riposte. Aussitôt Mme Levain, comprenant qu'elle s'était presque trahie, s'empressa de feindre une satisfaction hypocrite.

Pour la jeune femme, la convalescence de sa belle-mère fut une période de rage. Furieuse de s'être trompée, ne devait-elle pas simuler la joie? Trois costumes inutilisables! Quinze cents francs perdus! Car, d'ici son prochain deuil — qu'elle ne pouvait plus guère prévoir désormais — la mode aurait changé certainement!

Quelques jours elle garda rancune au Dr Bronche de son sot diagnostic. Mais c'est surtout à son innocent mari qu'elle fit expier ce déboire. Elle le désola par ses aigreurs.

Le pauvre homme, qui aurait tant voulu se réjouir en paix d'avoir conservé sa mère, devait être sans cesse aux aguets pour esquiver les ruades de son épouse. Heureusement Mme Levain pensa que c'était lui, en somme, l'inlassable fournisseur d'or, et que l'irriter serait

bien maladroit. Dès qu'elle fut en possession de ses toilettes neuves, elle se montra moins agressive.

Mais on semblait vouloir l'affoler par des provocations! C'est à qui, dans la famille, choierait la convalescente. On la dorlotait avec mille gentillesses. Son fils donnait le branle à ces effusions et tous les parents fêtaient, par des câlineries, par de menues offrandes, ce renouveau de santé.

Hommages très touchants pour tout autre que Mme Levain. Mais, terrible égoïste, habituée à ce qu'on s'occupât d'elle sans cesse, elle ne tolérait point les gâteries qui profitaient à d'autres.

Aussi se mit-elle à envier férocement sa belle-mère. Et, trop fine pour ne pas sentir qu'elle n'avait point le droit de se montrer jalouse de ces attentions si légitimes, elle rusa pour attirer vers elle-même, sous le même prétexte de maladie, la sympathie et l'intérêt.

Si l'on dorlotait de cette sorte une vieille femme à peu près guérie, que ne ferait-on pas pour une créature jeune et belle sur le point d'être mère?

Avec des mines attendries, elle confessa un début de grossesse. Son plan était de faire le vide autour du lit de sa belle-mère, pour amasser les gens autour de sa chaise longue.

Bien entendu, Mme Levain n'avait aucun espoir de maternité. Le Dr Bronche, qui était là pour mettre ordre aux fantaisies de ce genre, s'ahurit de l'accident. Mais la Nature ne déjoue-t-elle pas sans cesse la Science?

Alors Maître Levain repleura d'émotion. Instantanément on négligea la vieille convalescente. Toute la famille n'eut plus que sourires, paroles de miel et mains pleines pour la jeune parente dont les langueurs étaient justifiées par de si émouvantes raisons.

Mme Levain ne laissait d'ailleurs pas à ses proches le temps de se torturer l'esprit pour découvrir ce qui pourrait l'enchanter.

Abusant de la licence qu'ont les femmes grosses d'avouer leurs plus bizarres caprices, elle se mit à formuler, avec des grimaces d'impatience, les désirs les plus distingués et les plus coûteux. Oncques grossesse ne fut plus fertile en « envies! »

A la moindre demande, Maître Levain galopait dans Paris en quête des colifichets ou des friandises souhaités. Il s'affolait à l'idée que, s'il ne se hâtait point, un enfant pourrait lui naître avec du chinchilla sur la joue ou une pendeloque de Lalique sur le derrière!

Fûtée, Mme Levain proportionnait ses désirs à la richesse des parents qui la visitaient. En face de sa tante millionnaire, elle convoitait dentelles ou joyaux de prix. Elle réservait pour des proches moins fortunés les vœux de fruits rares et de confiseries.

Leur tâche n'en était pas moins ardue. Ce n'est point chose aisée que de découvrir en décembre des fraises ou de petites groseilles rouges. Et quelle responsabilité si, plus tard, le mioche apparaissait portant du fruit sur la hanche!... Les plus avisés s'en tiraient modestement avec des pots de confiture de Bar...

Notre pseudo-future maman voyait avec délices s'accroître sa garde-robe et son coffre à bijoux s'emplir, lorsqu'elle découvrit que sa grossesse répugnait un peu au raffiné Paraphard et au délicat Dr Bronche.

D'abord cette venue d'enfant les attristait d'un vague remords, bien que Mme Levain ne parût point songer à les en rendre responsables. Ensuite chacun d'eux se trouvait sans élégance et même un tantinet ridicule d'être l'amant d'une femme en cet état.

Paraphard, surtout, craignait les lazzi des jeunes confrères qu'il avait introduits dans cette maison pour que sa vanité y eût sans cesse une cour.

A la pensée que tant de gloires pourraient déserter son salon, Mme Levain fut effrayée et changea de tac-

tique. En somme la razzia n'était point négligeable : toutes les gâteries qui allaient à sa belle-mère râflées! Ses tiroirs enrichis! N'était-il pas temps de faire machine arrière ?

Docile à son inspiration, le Dr Bronche diagnostiqua une grossesse nerveuse. Mme Levain sanglota plusieurs fois devant sa famille pour laisser croire à une déconvenue sincère. Afin de sécher les larmes de sa femme, Maître Levain dut paraître enchanté.

D'ailleurs, n'était-il pas toujours enchanté de ce que faisait ou ne faisait pas sa femme? Sa fonction sur la terre semblait être d'acquiescer à toutes ses fantaisies.

Elle lui fit comprendre que, pour la consoler de sa déception, il fallait la choyer plus tendrement que de coutume, et multiplia ses exigences. Plus que jamais le pauvre homme dut s'exténuer au travail. Son visage jauni, son dos voûté trahissaient une fatigue grandissante.

M. Ducroc et M. Malfroy, voyant avec netteté chez autrui les ridicules qu'ils n'apercevaient pas en eux-mêmes, raillaient la patience de ce lourdaud vaniteux.

Pourtant l'austère M. Ducroc aurait dû être enclin à l'indulgence depuis l'avanie récente dont il était encore tout mortifié.

Las d'attendre du hasard, qui semblait mal le favoriser, les intérêts galants de la petite somme jadis prêtée par lui à Mme Clerc, il s'était résolu à venir les exiger à domicile, tel un huissier alerte et rigoureux.

Calculant que, vers dix heures du matin, M. Clerc devait être à son bureau, la marmaille au collège et la petite bonne au marché, il se dit qu'il avait chance de trouver Mme Clerc toute seule dans le rajeunissement et la fraîcheur des ablutions récentes. Idée qui l'aguicha.

Pour le reste, il comptait sur son prestige d'homme riche et majestueux, sur son pouvoir de créancier, sur

ses malices de roquentin expert aux prouesses lubriques et, au besoin, sur sa poigne de vieux forban...

— L'adultère n'est qu'une affaire de canapé! disait, ou à peu près, Napoléon mon maître, marmotta-t-il pour s'exciter.

Et il escalada les marches. Lorsque Mme Clerc, seule en effet à cette heure, aperçut l'austère visage de M. Ducroc dans l'entre-bâillement de l'huis qu'elle-même vint ouvrir, elle eut une seconde de surprise et d'effroi, comme si elle s'était soudain trouvée en face d'un cambrioleur.

C'est avec peine qu'elle retint un cri. Secouée d'un sursaut, elle esquissa un geste pour refermer violemment la porte. Mais déjà M. Ducroc, qui avait passé sa vie à faire partout de furtives entrées, se faufilait avec prestesse. D'ailleurs, Mme Clerc, réfléchissant, se dit qu'elle n'avait pas le droit de lui refuser sa porte et que si, plus tard, son effronterie devenait trop menaçante, elle serait de force à jeter dehors le malotru...

M. Ducroc avait judicieusement calculé : Mme Clerc, venant d'achever sa toilette, était, à cette heure matinale, exquise de fraîcheur. Cela lui rendait presque sa grâce de jeune fille. Jamais, depuis bien des années, M. Ducroc ne l'avait vue si délicieuse. Il s'émut aussi de se trouver en tête-à-tête avec elle dans ce gîte clos. La solitude est un des plus vifs attraits de l'amour. Une femme qui, dans la rue, vous laisserait indifférent, peut vous affoler dans le silencieux mystère de son logis. Les gestes troublent comme des caresses, le son de la voix vous captive, les moindres froufrous éveillent le désir. On se sent oppressé. Bien des femmes laides bénéficièrent de ce que nous pourrions appeler « le vertige de l'intimité ».

On devine l'émoi de M. Ducroc qui, en tout temps, trouvait Mme Clerc si fort à son goût. Le trouble para-

lysa quelques minutes sa hardiesse. Le noble vieillard s'empêtra en des phrases mielleuses. Mais le martellement de l'heure à une pendule lui rappela le bref délai qu'il avait pour son assaut.

Alors il redevint l'homme pratique, entreprenant, résolu, dont nous savons les manières. Bien que Mme Clerc le tînt à distance par sa froideur et la dignité de son attitude, M. Ducroc, se glissant peu à peu jusque vers elle, se trémoussa gauchement et se mit à chuchoter d'outrageantes galanteries.

Il se balançait sur sa chaise comme une otarie qui s'apprête à bondir, et ses mains se risquaient à des travaux d'approche. Dès qu'il fut impossible à Mme Clerc de ne point s'en apercevoir, elle le supplia de la respecter mieux et, sur une attaque plus audacieuse, lui fit honte de mentir si vilainement à ses airs solennels :

— Votre austérité est un masque!... Voilà quarante ans que, grâce à elle, vous dupez tout le monde!... Mais halte-là!... Ou je crie partout votre ignominie!

Dépité de voir que sa puissance de séduction était si frêle, M. Ducroc fit allusion à la dette cachée par laquelle il croyait tenir Mme Clerc à sa merci, et fit entendre quel amoureux discret et reconnaissant il saurait être :

— Je comprends si bien qu'une belle jeune femme ait des fantaisies!... Terrible prison que le mariage!... On ne s'y parle peut-être pas sans cesse à cœur ouvert, mais l'on compte toujours à livre ouvert!... Avec un étroit budget surtout, aucune place pour ces menues gâteries secrètes, pour ces petits caprices inavoués sans lesquels une femme ne saurait être heureuse!... Les hommes qu'une longue vie a rendu bons, sourient complaisamment à ces gentilles convoitises, comme ils le feraient à un désir de bambin... Leur unique joie est de les satisfaire paternellement. Peut-on rêver plus gra-

cieux rôle en vieillissant?... Notre prudente amitié empêche que les loups-garous de maris montrent yeux et crocs féroces... Nous sommes les bons génies des jours d'échéance... Par nous, la vie de la plus humble devient charmante... Plus besoin de liarder sur un ruban, de fuir les vitrines pour ne pas être tentée!... Et que souhaitons-nous en échange?... Un peu de tendresse, voilà tout!

— Sortez! ordonna Mme Clerc cramoisie de honte... N'empestez pas davantage l'air que mes enfants respirent! Je n'imaginais pas tant de cynisme!

Droite, d'un geste impérieux, elle montrait la porte.

Avant qu'il fût riche et que sa fortune lui eût permis la majesté, M. Ducroc s'était tant de fois vu jeter dehors par des gens irrités de sa sereine friponnerie, qu'il ne se troublait plus de ces départs évidemment sans prestige. Son expérience lui gardait tout son calme.

Vingt ans plus tôt, il se fût fait un jeu de vaincre par la brutalité l'indignation de Mme Clerc. Mais sachant quelle énergie le courroux donne à une femme, il comprit qu'elle aurait vite dénoué l'étreinte de ses bras affaiblis.

Tout en s'efforçant de garder quelque majesté dans la fuite, il essaya de terroriser Mme Clerc par des menaces. Sa vulgarité et sa hargne, qu'il cachait d'habitude sous un verbiage austère, jaillirent drû. A cette minute de franchise, son parler et son geste canailles étaient si peu d'accord avec la solennité factice de son visage qu'on avait l'impression d'un hideux cabot, grimé pour jouer les pères nobles et, sous sa perruque vénérable, se querellant avec un crapuleux compagnon de tréteaux :

— Vous m'avez pris pour un gogo!... Allons, ne faites pas l'innocente!... En venant à moi, vous saviez fort bien ce que j'espérais de vous!... Et, depuis, vous avez cru vous en tirer avec des sourires de reconnaissance!... Apprenez qu'il ne m'a jamais plu d'être dupe! Ce n'est

pas aujourd'hui que je commencerai!... Je veux mon argent!... Trouvez-le où vous voudrez!... Sinon, je le réclame à M. Clerc!... Ah! ah! Il se demandera pour quels mystérieux caprices vous en aviez besoin!.... Nous verrons comment il prendra vos gaspillages et vos cachotteries, le méthodique M. Clerc!

— C'est moi qui lui dirai tout!... Nous sommes pauvres et son contrôle peut être taquin!... Mais c'est un honnête homme! Il a confiance en moi. Je le respecte. Il m'a donné des enfants qui sont mon orgueil et ma joie!... Il vaut mieux que vous, allez!... Si j'avais su qui vous êtes, comme je me serais gardée de recourir à vous! Mais sous vos airs dignes pouvais-je prévoir tant d'infamie?... Je suis sûre qu'il comprendra, lui, sans vilaines suppositions, ma sotte faiblesse... Et nous verrons ce qu'il pensera de votre conduite et comment il la châtiera!

Ne tenant pas à être surpris par la bonne au milieu de cette algarade, M. Ducroc s'esquiva lestement. Il redoutait les pires extravagances de cette petite Mme Clerc dont il n'avait pas supposé la vertu si quinteuse, et ne pensait pas sans un certain malaise à la poigne de son époux. Pour se rassurer, il avait beau se dire que le fonctionnaire n'était qu'un ridicule maniaque; il n'en revoyait pas moins par l'esprit sa robuste encolure...

Angoisses bien vaines! Le digne M. Clerc auquel, une seconde, dans la tourmente, sa femme avait vu figure de héros, lui apparut à la réflexion fort estimable sans doute, mais beaucoup moins prestigieux. Évidemment, il l'absoudrait, mais après quels sermons emphatiques! Tout un avenir de prêches, d'allusions et d'agaçante morale!

Aussi, résolue à ne pas compliquer l'aventure par la grandiloquence de son mari, Mme Clerc épingla d'un geste énergique son chapeau dans son chignon et, em-

pruntant les douze sous de l'omnibus sur le budget des victuailles, courut chez les Rochambeau. Dans sa peine, ils lui semblaient les seuls êtres capables de la secourir avec une affection désintéressée.

Qu'elles ajoutent de tristesse à la tristesse, ces heures de chagrin où l'on recense, parmi les nombreux amis, ceux sur lesquels on croit pouvoir compter, et où le bilan des véritables dévoués est si vite clos!

Elle mit tout son espoir en ce couple d'amoureux au cœur si jeune et d'une si intelligente bonté.

— Leur droiture les préservera de tout soupçon injurieux, se dit-elle.

Pendant tout le trajet, son esprit surexcité n'eut aucune hésitation. Mais, soudain, lorsqu'elle eut sonné à la porte de ses amis, elle se sentit confondue de honte et de terreur. Comment oserait-elle leur avouer son secret? Qu'allaient-ils croire? De nouveau les ridicules de son mari s'effaçaient. Elle voyait en lui l'unique refuge...

Haletante, les jambes molles, déjà elle empoignait la rampe pour s'enfuir, lorsqu'on vint répondre à son coup de timbre... Aussitôt les figures cordiales des Rochambeau lui furent une grande douceur. Tout son effroi disparut. Mais son cœur était trop lourd. Elle ne put répondre à leurs amitiés que par des larmes.

Ils s'empressèrent, inquiets, autour de son chagrin. Câline, Mme Rochambeau se mit à genoux près d'elle pour lui parler tendrement tout contre son visage qu'elle embrassait. Avec des mots affables, Rochambeau la suppliait d'avoir foi en son dévouement.

Alors d'une voix encore oppressée, elle confessa la vilaine persécution dont elle était si lasse.

En l'écoutant, M. et Mme Rochambeau se regardèrent et leur immédial accord se traduisit par un bon, par un tendre sourire. Pour eux la saison n'avait pas été fructueuse : travaux médiocres et rentrées difficiles. Depuis

six mois, ils avaient quelque peine à vivre. Mais leur amour voilait de son enchantement cette gêne.

Privés des plaisirs qui coûtent, ils trouvaient en eux-mêmes les plus clairs bonheurs. Leurs soirs, ils les passaient dans la plus exquise intimité. Ils n'avaient été à aucune époque plus épris, plus ardents.

Son travail fini, M. Rochambeau lisait, de sa voix passionnée, les poèmes qui exaltent, les romans où l'humanité frissonne. Mme Rochambeau jouait des musiques d'amour et de douleur.

Ou bien, les mains unies, ils écoutaient, près de la couche de leur enfant, son petit souffle, et, devant le mystère de son front, rêvaient.

Puis, aux bras l'un de l'autre, éperdûment ils goûtaient les plus délicieuses joies...

Mois de tendresse qui leur laisseraient le plus cher souvenir : depuis quelques semaines, Mme Rochambeau était sûre que cette grande force d'amour avait créé de la vie en elle.

Alanguis de bonheur, plein de reconnaissance l'un pour l'autre, ils s'abandonnaient aux plus riants projets d'avenir.

Pour faire bon accueil au petit être, ils avaient l'héroïque adresse d'épargner sur leurs ressources momentanément si maigres.

Leur aîné était venu à une époque plus prospère. Mais l'enfant attendu, fruit d'une adoration tout aussi fervente, ne devait être ni moins chéri ni moins fêté!

Nos époux, radieux, voulaient que son premier sourire rayonnât dans un décor de grâce pareille. Ce leur était un jeu charmant de s'interdire toute distraction, afin que leur bébé pût avoir son nid douillet de dentelle et de satin...

Trois jours plus tôt, un paiement qu'on n'espérait plus avait grossi de quelques louis la précieuse tirelire.

M. et Mme Rochambeau s'étaient fort réjouis de l'aubaine. Ils constataient que la Fortune, si maussade pour eux, se remettait à leur sourire au bon moment. Dès lors, en pleine sécurité, ils vivaient dans l'émotion de leur bonheur prochain...

Et voilà que Mme Clerc, ignorante de ces espoirs et de ces touchants calculs, venait leur demander la somme que, si tendrement, ils avaient réservée pour ce but gracieux !

Mais peu prochaine était cette naissance et la peine de leur amie était immédiate. Pouvaient-ils hésiter?

Le regard, très bon mais un peu mélancolique, qu'ils échangèrent, montra qu'ils avaient eu l'un et l'autre en même temps la même généreuse pensée.

Loin d'en faire valoir le mérite par des allusions, ils eurent la délicatesse de ne pas dire quels saccages cette libéralité faisait dans leurs rêves, afin de ne point attrister par des remords le soulagement de la pauvre femme. Bien plutôt ils s'ingénièrent à lui laisser croire par leur enjouement qu'un tel acte, tout simple, ne leur coûtait pas plus qu'une affectueuse parole.

M. et Mme Rochambeau, à qui personne ne se souciait d'être agréable parce qu'on ne se gênait point avec leur grande bonté, adoraient faire plaisir et savaient envelopper de toutes les grâces du cœur les services qu'ils rendaient. L'ingratitude était, bien entendu, leur récompense la plus habituelle. Mais cette dérision ne leur importait guère, car le bonheur qu'ils semaient autour d'eux, selon leurs forces, leur était une joie infinie.

— O la méchante amie qui n'a pas eu tout de suite confiance en notre affection! dirent-ils à Mme Clerc... Au lieu de nous associer gentiment à ses tracas, elle a préféré recourir à l'ogre!... Et encore si elle vient à nous, aujourd'hui, c'est par lassitude d'être pourchassée!... Mais c'est une offense grave!... Pourra-t-elle jamais

obtenir notre pardon?... Enfin, si elle promet d'être plus sage à l'avenir, nous tâcherons d'être indulgents!... Elle a d'ailleurs plus de chance qu'elle n'en mérite!... Oui, vous tombez bien, ma chère!... Il y a trois jours, une rentrée sur laquelle nous ne comptions pas... Aussi ne savons-nous que faire de cet argent... Déjà nous nous chipotions sur son emploi... Encore une preuve que l'excès des richesses est pernicieux!... Vous arrivez fort à propos pour nous tirer d'embarras...

Quel contraste entre cet accueil si cordial et l'outrageante fringale de M. Ducroc! Divertie par ces plaisants reproches, heureuse de se sentir ainsi cajolée, Mme Clerc s'abandonnait à la joie d'une amitié si douce. Encore trop haletante pour rien dire, elle se bornait à remercier M. et Mme Rochambeau par des regards attendris et reconnaissants. Ceux-ci rivalisaient d'affables propos pour lui rendre gaîté et confiance.

— Quant à M. Ducroc, le majestueux satyre, il sera châtié, promit M. Rochambeau... La prochaine fois qu'il fera, selon son habitude, un appel aussi gratuit que peu flatteur à mon génie pour le nettoyage de ses cheminées, j'enfume sa maison!... Et lorsque le diable aura son âme, — ne faisons pas à Dieu la mauvaise farce de lui souhaiter pareille recrue, — comme c'est à moi sans doute que sa famille confiera l'honneur, toujours gratuit, de bâtir son mausolée, je vous promets d'immortaliser ses vertus par les symboliques figures du vautour et du bouc!

— Pour ma part, railla Mme Rochambeau, je ne me rencontrerai plus jamais avec lui dans l'un des salons où il a coutume de se montrer majestueux et solennel, sans faire tout haut les plus espiègles allusions à ses vilaines mœurs! En six mois, je ruine son prestige d'homme austère!

— Tout de même quel répugnant vieux drôle! gronda

Rochambeau, indigné au souvenir de ses odieuses manœuvres.

— C'est notre patience qui fait le cynisme de telles gens! Nous sommes trop ménagers de nos crachats!

— Bah! C'est si fatigant de s'irriter!... Puis, au fond, ce sont des malheureux!... Il faut les plaindre!... Connaissent-ils jamais les heures de bonnes émotions comme celles que nous venons de vivre?

Chacun en convint. La causerie se prolongea très douce. Mme Clerc, à présent calme et gaie, y mêla sa voix tranquille. Pour elle, ce fut une heure exquise de détente. Elle partit toute réconfortée.

A peine fut-elle dehors que M. et Mme Rochambeau se regardèrent en souriant.

— Hein? Les fanfreluches rêvées pour notre petit?

— Nos bras et nos baisers lui seront plus doux encore!

— C'est si bon de faire plaisir!... Et puis cela lui portera bonheur...

— D'ailleurs nous ne l'attendons pas demain... D'ici là...

— Nous travaillerons pour lui...

— Et nous nous aimerons!

Ils s'étreignirent joyeusement, pleins de confiance l'un dans l'autre, ravis d'avoir eu ensemble la même pensée généreuse, et de l'avoir réalisée d'une même âme ardente.

Tandis que, revenue chez elle, Mme Clerc, affranchie de son abject poursuivant, écoutait presque avec plaisir les propos sentencieux de son honnête époux, habile à proférer un truisme entre deux bouchées, M. et Mme Rochambeau, enchantés de leur matin, déjeunaient avec allégresse. La lumière blonde de leur salle à manger leur semblait plus jolie, le ciel d'un plus limpide azur, la vie plus aimable.

Fraîches impressions qui venaient de leur propre cœur. La joie d'avoir été bons les illuminait. N'est-ce pas le plus merveilleux viatique pour toute l'existence?

Cependant M. Ducroc recevait par un commissionnaire l'argent, sur la toute-puissance duquel il avait trop compté et, furieux, humilié, déçu, pestait contre la vie si chiche de satisfactions :

— En somme, je n'ai jamais été heureux! gémit-il. Mais je me vengerai!

Constatation véridique : M. Ducroc n'avait pas été heureux parce que son âme rude n'était point assez belle pour se créer à elle-même du bonheur. Et ce n'est pas non plus la vengeance qui lui en donnera.

CHAPITRE XI

Quelques mois plus tard, l'Exposition de 1889 enfiévrait Paris de sa gaîté, de ses lumières, de son tumulte. C'était un débordement de joies matérielles, de sensualité, de ripaille. Le Monde accourait pour s'esbaudir en cette atmosphère de liesse.

Surexcités par les fanfares, les rythmes de volupté et de folie, par les flamboiements, les girandoles, par les jets et les cascades de feu dans le ciel, les foules hilares tourbillonnaient comme prises de vertige.

De graves politiciens s'efforçaient d'ennoblir l'orgie en louant ces fêtes du Progrès et de la Paix. C'est avec enthousiasme que le Peuple acceptait d'être dupe. Les plaisirs dont il s'enivrait n'étaient d'ailleurs qu'un prétexte et une apparence. Ne faut-il pas que les enfants jouent tandis que travaillent les hommes graves?

En réalité, une Exposition est le rendez-vous des intérêts, des appétits et des convoitises, l'apothéose de l'argent, la foire aux jouissances et aux vanités. Elle surexcite toutes les énergies de combat et de domination. Dans un faste insolent les vainqueurs se divertissent. Prodigieux champ d'action pour les bêtes de ruse et de proie! Puis, quel exaltant lieu de fête pour les remueurs d'or satisfaits!

Naturellement les Ducroc, les Malfroy, les Levain,

hommes d'affaires ingénieux, à l'affût de toute bonne prise, ne pouvaient négliger une telle occasion de gains. Tous avaient trouvé le moyen de s'embusquer, d'une manière plus ou moins baroque, dans cet inextricable fouillis d'intérêts.

D'abord l'austère M. Ducroc, ayant intrigué aux deux précédentes Expositions, comprenait à merveille le mécanisme de ces colossales féeries. En ayant perçu les roueries secrètes, la profitable cuisine, il savait où il fallait se poster pour ratisser décorations, médailles, argent.

Déjà, en 1878, il s'était fait octroyer la croix des braves, les plus hautes récompenses, et avait réalisé de gros bénéfices en des entreprises à succès.

Cette fois, ayant tiré tout le parti possible des couronnes funéraires que, d'ailleurs, il ne fabriquait plus personnellement, il escompta d'autres avantages :

La danse du ventre, si sensuelle et rendue plus abjecte par des exagérations lubriques, lui parut être le spectacle souhaité par ses contemporains, le plus en rapport avec leur désir de basses joies matérielles. Deux de ces baraques à contorsions obscènes furent subventionnées par lui.

Il mit aussi de l'argent dans trois kiosques où l'on débitait de l'alcool et du porc, puis s'intéressa pour une forte somme à un chemin de fer sans cesse bondé de voyageurs.

Satisfactions de portefeuille qui ne suffisaient pas à M. Ducroc. Il convoitait aussi des honneurs. Jugeant qu'un simple ruban ne s'accordait plus avec la majesté de sa vieillesse, il ambitionnait une rosette :

— C'est le costume de mon âge ! se disait-il en riant... Et puis, elle me donne droit, le jour de mes obsèques, à une Compagnie d'infanterie avec l'officier à cheval !

Aussi rusa-t-il pour se faire incorporer dans les plus hauts jurys. A dire vrai, il n'y eut aucune peine. On ne

se rappelait plus ses maléfices anciens. Depuis beaucoup d'années sa fortune lui créait réputation d'honnête homme. Et son visage austère, la noblesse de son allure, son langage solennel attiraient vers lui le respect. Le commerce était fier de se faire représenter par un personnage si imposant. Sans attendre qu'il en exprimât le désir, on lui offrit titres et fonctions.

Naturellement, dès la première averse rouge, sa boutonnière s'orna de la rosette attendue. Du coup, notre juge consulaire devint une manière d'autorité. Cet homme qui avait frustré de leur patrimoine trois orphelins confiés à sa tutelle, ne le vit-on pas commissaire général des Œuvres protectrices de l'Enfance et des Orphelinats de l'Industrie? Pantalonnade qui secoua d'un fou rire M. Louis-Napoléon Moutte!

Tout au début de l'Exposition, M. Ducroc avait été pour ses parents et ses amis désireux de s'emplir les poches à la grande foire, un conseiller et un guide :

— Électricité! Industrie neuve! Nid à surprise! Vous devriez bondir sur cette piste, avait-il recommandé à maître Levain... Par là, travail énorme!... On cherche!... Beaucoup d'inventeurs sans le sou!... Découragés par la misère, ils vendraient leurs trouvailles pour une miche!... On connaît ça!... Malheureusement, science trop nouvelle et je suis trop vieux!... Mais, je sens que, pour des hommes jeunes, c'est une affaire à suivre!

Maître Levain, qui ne parvenait plus à tirer de son étude l'or nécessaire au luxe croissant de sa femme et résistait encore à la tentation d'augmenter ses bénéfices par des manœuvres incorrectes, s'enquit d'électricité, se renseigna sur ses ressources présentes, sur ses progrès possibles, sut se faufiler dans une bande de hardis ingénieurs et de praticiens adroits.

Jadis Maître Levain aurait été ému par tant de labeur, de foi, de privations joyeusement acceptées. Mais il était

trop harcelé et n'avait plus l'âme assez fraîche pour s'attendrir. Dans ce noble monde de chercheurs, il ne vit que les désespoirs et les famines à exploiter.

Bien entendu, tous ces naïfs avaient confiance en lui. Puisqu'il vivait du papier timbré, ce ne pouvait être ni un rival ni un jaloux. Au plus léger embarras, on faisait appel à son dévouement si cordial. En cas de litige, c'est à son astuce procédurière que l'on recourait.

Prêts et services grâce auxquels Maître Levain leur nouait la corde au cou. A l'heure où l'avoué leur montrerait les crocs, ils seraient dans l'obligation de lui céder leurs brevets. Neuf peut-être n'auraient aucune valeur. Mais le dixième pouvait l'enrichir.

Pendant un an, comme le requin dans le sillage d'un bateau où il flaire la mort, maître Levain avait guetté la marche de la phtisie chez un ingénieur qui venait de réaliser un nouveau moteur électrique. Aussitôt qu'il ne fut plus là, sa veuve, affolée, misérable et trop confiante, abandonna au procédurier, moyennant quelques subsides immédiats et une part dans les bénéfices éventuels, le droit d'exploiter l'invention de son mari, mort à la veille de la gloire et de la fortune. Jusqu'alors ils avaient eu tant de misère et de déceptions qu'elle ne croyait plus au succès. Et maître Levain s'était bien chargé, par ses perfides conseils, d'accroître ses doutes.

A peine eut-il en poche le traité qu'il mobilisa ses amis influents pour faire agréer par le commissariat général, les appareils dont il était à présent l'unique propriétaire. Un haut fonctionnaire et trois politiciens, intéressés à le servir pour exciter son zèle en des procès pendants, obtinrent qu'on le chargeât, sous le couvert d'un prête-nom, d'installer son système à travers le chaos de l'Exposition.

Et maître Levain, qui ne semblait guère désigné par ses études juridiques pour une telle fourniture, râflait de

gros profits, cependant que la jeune veuve, tout en larmes sous son voile de deuil, recevait une dérisoire aumône. Notre robin exultait!

Certes, il ne pouvait goûter l'honnête et pure joie qu'aurait eue l'inventeur après le succès. Heureusement ces voluptés-là sont interdites aux carnassiers! Mais il avait l'orgueil de sa cautèle et de ses gains.

Puis sa femme, gavée de luxe, de plaisirs, lui laissait quelque répit. Ce niais vaniteux l'adorait d'autant plus qu'il satisfaisait mieux toutes ses fantaisies.

Ce fut pour Mme Levain une ère de grisants succès et de bonheurs aigus. Elle se sentait riche, adulée, puissante. Autour d'elle évoluait toute une cour de notoires et spirituels causeurs. Le prestige de son salon grandissait. Son mari lui prodiguait l'or pour les toilettes, les bibelots et les fêtes.

Deux fois, haletante, les yeux brillants d'orgueil, elle visita l'Exposition au bras de Paraphard. Son rire nerveux, ses gestes saccadés trahissaient son émoi. Sur son passage, sa famille s'était postée pour la surprendre dans sa gloire. Et Maître Levain lui-même, ingénu et touchant dans sa fierté, se dissimulait derrière les arbres pour jouir de son triomphe.

Quel délice pour notre perruche d'entendre les chuchotements, curieux et admiratifs, des personnes stoppant afin de voir passer le couple! A ces heures-là, Mme Levain, qui n'avait jamais été capable d'amour, aima vraiment son compagnon illustre. L'orgueil lui dégelait le cœur. Il éveilla même passagèrement sa sensualité. Si Paraphard avait eu l'indélicatesse de conter la prompte fugue qu'ils firent à son appartement au sortir d'une de ces visites, on aurait vu ce que peut la vanité sur la chair la plus froide!

Mme Levain connut d'autres enchantements : bien que le célèbre Trinquette se spécialisât dans la représen-

tation de notre marine de guerre, il avait comme peintre de portraits l'estime des gens qui n'y connaissent rien.

C'est, personne ne l'ignore, la seule opinion qui compte.

Jaloux du romancier et désireux de faire voir la supériorité de son art, il avait portraicturé Mme Levain qui pouvait admirer, à l'Exposition des œuvres contemporaines, ses yeux bleus, froids et vides, le blond fade de sa chevelure et ses lèvres goulues, entre la rude effigie de l'Amiralissime et celle d'un cuirassé de premier rang.

Comme Trinquette était fameux, la toile de dimensions vastes et la robe fort élégante, les visiteurs s'amassaient devant ce châssis; Mme Levain le constatait avec plaisir.

Bien que la gloire du docteur Bronche fut moins tapageuse que celle de Paraphard, Mme Levain ne négligea point de se montrer au bras du célèbre opérateur qui avait farfouillé en des chairs augustes.

Un sourire de triomphe illuminait sa face maigre lorsque, le nez en zigzag et les yeux bigles du docteur étant reconnus, elle entendait murmurer :

— Le docteur Bronche!... Savez-vous si c'est sa femme?... Beaucoup de charme!

Si M. Bronche avait été aussi fin psychologue qu'adroit praticien, il ne se fût pas mépris sur la qualité des serrements de bras et des œillades câlines dont Mme Levain le récompensait.

L'ambition et le snobisme de Mme Levain s'enfiévraient avec le succès. Elle souhaita voir défiler dans son salon les célébrités exotiques qui, à la faveur de l'éblouissante Foire, venaient se réjouir à Paris.

Paraphard fut prié de convoquer chez elle les artistes, et le docteur Bronche, avec lequel on se gênait moins, reçut l'ordre de mobiliser les hommes de science.

Tous deux n'eurent pas besoin d'être bien tenaces pour réussir. Les étrangers feignent de mépriser nos suffrages, mais ils en sont, à la vérité, très friands. Si la chaleur de notre accueil ne répond pas à leur attente parfois présomptueuse, ils en sont quitte pour nous dénigrer férocement.

Les savants, les virtuoses et les poètes que Paraphard et Bronche recrutèrent sans embarras, furent convaincus que le salon de Mme Levain faisait l'opinion à Paris ; et comme Paraphard et Bronche, comptant sur eux pour propager leur gloire en Europe, les avaient mis sur le pavois, tous partirent enchantés.

C'est ainsi que Mme Levain, ignare et sotte petite personne, incapable de rien comprendre à l'Art non plus qu'à la Science, mais habile à redire certaines banalités précieuses, apparut comme une raffinée et une intellectuelle, au lyrique hongrois Rakolski, au romancier russe Pokitoff, au dramarturge norwégien Brumsöne, à la langoureuse poètesse italienne Amorosa Ghirlandaïo et à une demi-douzaine de microbiologistes ou d'électrochimistes qu'elle eut la vaniteuse satisfaction de recevoir chez elle.

Dans l'exaltation de son orgueil, elle ne put résister au plaisir de faire connaître au monde cette aventure. Ses dîners et ses fêtes intéressaient décidément la vie nationale : Maître Levain dut payer dans les feuilles élégantes — et il le fit avec plaisir — des échos où il recensait les bouches illustres qu'il avait nourries !

Nécessairement plus modestes, les opérations de M. Malfroy n'en étaient pas moins avisées et lucratives.

N'aimant guère s'aventurer hors de sa profession, il avait laissé son beau-père et son ami Levain se risquer en des affûts hasardeux. Il s'était borné à se servir avec adresse de l'instrument qu'il possédait.

Ses complices ordinaires, M. Jean Rafle et M. Mathurin Poisse, le premier par son titre officiel, le second par l'importance chaque jour plus grande qu'il prenait dans la critique, l'avaient utilement servi.

Ayant pris le soin préalable de s'assurer pour eux-mêmes profits et hochets, ils songèrent à mettre leur ami Malfroy en bonne posture pour la curée.

Sa qualité de négociant l'écartait des commissions. Mais on le bombarda membre de plusieurs jurys.

Bien entendu, on lui fit comprendre que ses mensongers bibelots, que ses meubles frauduleux seraient bien accueillis aux expositions rétrospectives de l'ameublement, de la céramique, de l'orfévrerie, où ces personnages étaient influents.

Depuis trois ans, M. Fulcrand Lime se préparait à cette fête de l'art. Il se chargea de démontrer aux esprits chagrins que les bibelots des belles époques ne sont pas tous chez les marchands de porc salé d'Amérique! Ses fumiers recélèrent une pacotille énorme, et son cabinet de chimie ne fut jamais plus actif.

Ravi de son entrain, M. Malfroy ne lui marchandait plus les avances. Une seule crainte restreignait ses générosités, c'est que l'éternelle fête où s'épuisait M. Fulcrand Lime ne lui laissât plus la force de mener à bien son infernale fabrication.

Aussi M. Max Belhomme, suprême ressource pour l'avenir, recevait-il en secret de nombreuses commandes. Le jeune modeleur, si doué d'adresse et de goût, progressait vite dans l'art des faux, mais comme il était loin encore du tour de main qui rendait M. Lime si précieux!

Naturellement M. Malfroy, soutenu par les amateurs célèbres, dont il déshonorait les galeries, obtint les médailles les plus enviées et saisit une croix au vol.

M. Malfroy lui-même en fut surpris. Son ruban près

de sa tête rouge semblait un coquelicot posé sur des carottes. Bien qu'il fût plus sensible à l'or qu'aux distinctions, il se rengorgea. D'ailleurs n'avait-il pas à la fois les honneurs et l'argent?

Pour la première fois, il éprouva, lui aussi, le besoin de s'étaler. Quel plus beau champ pour le triomphe que celui où l'on a combattu? C'est à l'Exposition même que M. Ducroc avait convié ses amis pour fêter sa réussite, c'est là que Maître Levain se réjouissait de ses heureuses spéculations. Aussi, malgré toute ladrerie, fut-ce là encore, parmi les chants d'allégresse, les rythmes de danse, parmi les embrasements et les guirlandes de feu, dans l'atmosphère de folie, de sensualité, de basse liesse, que M. Malfroy voulut jouir de son succès et de sa fortune, devant les témoins habituels de sa vie.

Il se préoccupa d'organiser ce festin dans un restaurant luxueux où l'on aurait certains égards pour lui au moment de la « douloureuse ».

— J'ai votre affaire! lui dit M. Mathurin Poisse auquel il avait confié ses intentions et son espoir... Invitez-nous au *Tzigane Bleu*!... J'ai des intérêts dans cette maison.

— Vous êtes sublime!

— Mon cher, sachez que j'ai des intérêts partout!... Mais, au *Tzigane Bleu* en particulier, je suis chez moi!... C'est moi qui m'occupe de sa publicité... Laissez-moi faire... Je vous garantis des prix spéciaux... Jamais vos amis n'auront si bien dîné... Cela ne vous coûtera pas plus cher qu'au Duval... Vous impressionnerez Mme Levain qui n'y verra goutte et qui nous amènera par la suite son peloton de célébrités et de dandys... Avec ceux-là nous nous rattrapperons!... Du même coup je vous rends service et je fais pour la maison de la réclame utile!

Mme Levain, se délectant de savoureuse cuisine, de

vins qui réjouissent le cerveau et l'estomac, dans une salle qu'elle savait à la mode, parmi la joie et la griserie des fleurs, sous la caresse d'une musique qui chante sur vos nerfs, fut en effet ravie.

Malgré la gêne de paraître en public avec les époux Malfroy, elle ne s'était pas dérobée, afin de conserver les bonnes grâces et les prix amicaux de l'antiquaire. Mais elle ne s'attendait certes pas à une fête de si bon ton. Aussi fut-elle très joyeuse.

Le restaurant était proche du fleuve. La baie, où s'encadrait leur table, s'ouvrait sur un trottoir le long duquel, par-delà un rempart d'orangers aux lourds parfums voluptueux, la foule en liesse rôdait.

Nos dîneurs, qui avaient l'éblouissement des lustres, le plaisir des toilettes, la gaieté de la salle, goûtaient en même temps la fraîche sérénité du soir, la douceur des premiers scintillements dans le ciel lumineux encore. Et les tziganes jetaient au vent leurs rythmes de passion...

Sauf M. Mathurin Poisse, ex-bandagiste et pédicure, qui soutenait sa jeune réputation de critique par des discours fumeux sur la beauté mystique de tels instants, personne n'en sentait le charme grave ou l'allégresse.

De loin en loin tout de même, Mme Levain, un peu affinée par ses flirts « intellectuels », se disait, sans en recevoir d'ailleurs la moindre émotion, que cette féerie de lumière et la quiétude bleutée du ciel sont choses jolies sur lesquelles il est convenable de s'extasier. Mais comme ni Paraphard, ni Trinquette, ni Bronche n'étaient de l'agape, elle négligea de se fatiguer en commentaires poétiques.

Quant aux hommes, ils mangeaient, ils buvaient, ils riaient. Puis, s'étant mis à fumer, ils burent encore. Tous, hilares et béats, jouissaient avec orgueil de leurs succès, se complimentaient à l'envi, s'alanguissaient dans

la volupté de la nourriture, du vin, du tabac, dans le souvenir de l'or gagné, dans l'espoir des râfles futures.

Les mains grasses, alourdies de bagues, portaient de gros cigares vers les bouches voraces; les lèvres goulues lappaient des liqueurs d'ivresse et de congestion. Paroxysme de joies matérielles! Dans cette atmosphère de ripaille et de plaisir, tous nos gagneurs d'argent triomphaient. Ils ne doutaient plus de rien! Le monde était à eux!

Et voilà que tout à coup, par un de ces contrastes dont le hasard est riche, quelques-uns de leurs amis plus humbles apparurent à leurs yeux exaltés : les Rochambeau, la famille Clerc, M. et Mme Louis-Napoléon Moutte, Rosalie elle-même, qui allaient ensemble vers les quinquets et les musiques. Etait-il donc, ce trottoir proche de l'eau bruissante, le rendez-vous des douces et bonnes gens?

Malgré son souci d'être aimable, M. Clerc ne pouvait résister à sa marotte de distancer ses compagnons de promenade et se silhouettait en éclaireur à quatre pas en avant. Par déférence, il stoppait parfois pour joindre son mot à la causerie et repartait d'une enjambée puissante. Mme Clerc, au bras de Louis-Napoléon Moutte, se délectait de sa fantaisie. A cette bourgeoise, prisonnière de la règle et victime de la méthode, le rire semblait la plus séduisante vertu. Mais sa marmaille, suspendue à ses mains, la tirant par sa robe, troublait un peu son enchantement.

Serrés l'un contre l'autre M. et Mme Rochambeau trouvaient le moyen tout en se mêlant au bavardage joyeux, de s'isoler pour jouir de la douceur du ciel et du frisson de l'eau. Une délicieuse petite fille, chair rose tout en fossettes et en sourires, leur était née. Et Mme Rochambeau n'était partie de chez elle qu'après l'avoir gorgée et endormie de son bon lait maternel. Rosalie s'appuyait

au bras de la jeune Madame Moutte, encore un peu effarée de ses relations nouvelles et qui avait besoin du tendre réconfort de l'excellente vieille.

C'est Rosalie qui avait eu l'aimable pensée de cette réunion. Tout le monde se ruant à la joie, elle s'attristait de voir que le maigre budget de ses amis les tenait à l'écart des plaisirs.

Aussi les avait-elle conviés, avec ceux des marmots qui ne s'endormaient point vers huit heures, à un dîner modeste parmi les flonflons et les lumières. Ses petits-enfants couchés sous la garde d'une servante fidèle et de la nourrice (enfin guérie, elle avait obtenu qu'on les lui laissât sur sa promesse de payer les frais de leur éducation), elle était partie, radieuse, dans ce cortège amical.

Le repas avait été charmant de gaieté, de douceur, d'exaltation.

Rosalie, prenant prétexte des machines et des nouvelles forces domptées, avait dit son espoir d'un avenir moins âpre pour les hommes. Rochambeau, enthousiaste, avait parlé du renouveau que l'emploi du fer et de la brique déterminerait dans l'art de construire et dont il voyait avec bonheur les premiers symptômes dans certaines bâtisses de l'Exposition.

Depuis longtemps, il avait la certitude que ce serait l'architecture de l'avenir, et, le soir, à côté de sa femme, la journée de travail finie, il dessinait pour son propre plaisir, — hélas! sans grand espoir de les réaliser jamais, — des plans de maisons modernes en harmonie avec les besoins de la Société nouvelle.

Pour sa part, Louis-Napoléon Moutte avait amusé les convives par ses comiques observations d'humanité. Et les enfants s'étaient empifrés de dessert, faisant des yeux attendris à l'excellente vieille qui leur en offrait encore.

Maintenant tous allaient, l'âme en fête, vers les orchestres, les danses, les illuminations.

Une charmante amitié les unissait. Sans envies, sans regrets, sans haines, ils s'accommodaient de leur sort. L'amour, les joies paisibles, la simplicité de leurs goûts les rendaient très heureux. Leur esprit, n'étant point affolé par le lucre, pouvait s'intéresser à la beauté et à la grandeur de leur temps. Ils marchaient joyeusement dans la calme nuit.

Certes, ils ne pouvaient s'esbaudir, avec l'insolent orgueil des hommes de proie, sur leurs gains à la foire. Mais nul plus qu'eux n'était sensible à la leçon humaine qui se dégage d'une Exposition et à la splendeur de l'effort qui l'ennoblit. Sauf peut-être M. Clerc, qui ne voyait en toute chose que des cases, des compartiments et des classifications, tous sentaient l'importance de cette étape vers plus tard.

Lorsque les fastueux dîneurs du *Tzigane bleu* les aperçurent entre les fumées tourbillonnantes de leurs Havane, ils se gardèrent bien de les appeler : cette humble troupe eût gêné les brillantes évolutions du soir qu'ils se proposaient. Aussi la regardèrent-ils passer en silence, avec des mines dédaigneuses.

M. Malfroy, tout de même un peu honteux de ne point héler sa mère, mais ne voulant à aucun prix s'encombrer des gens qui l'escortaient, marmotta, pour se justifier à ses propres yeux, ces paroles si cruellement vraies :

— Bah !... Elle s'amuse bien plus avec eux !

Personne, d'ailleurs, ne fut scandalisé d'une tendresse familiale si peu ardente.

Ce fut l'austère M. Ducroc, de plus en plus important et digne, qui formula le sentiment général :

— Que voulez-vous? Il y a des gens qui ne comprennent rien à la vie !... On a beau les avertir, ils ne veulent pas se corriger !... Les conseils, les prédictions, notre exemple même, rien n'y fait !... Pourtant, ils ont

des yeux pour voir notre fortune, notre bonheur!... Ils n'auraient qu'à nous imiter!... C'est tout simple... Nous leur traçons la voie!... Mais non! Ils trainassent dans le sentiment, s'attardent à la romance! Ou bien, ils baguenaudent dans l'art! On dirait que la médiocrité les enchante!... Ils se croient heureux parce qu'ils se font les yeux doux... et des ribambelles de mioches!

— Je ne vois pas leur avenir bien beau! prophétisa Maître Levain se congestionnant d'un autre verre de chartreuse...

— Évidemment la misère! Des tristesses de toute sorte!...

— Ce ne sera pas faute de les avoir prévenus!

— Nous n'aurons pas de remords!

— Par exemple, qu'ils ne viennent pas nous assommer de leurs geigneries!

— Ah non! ce serait trop commode!

Ayant pris leurs précautions et s'étant mis d'accord, M. et Mme Ducroc, l'avoué et sa femme, les époux Malfroy, M. Mathurin Poisse et M. Rafle, repus mais toujours voraces, s'en allaient vers les flamboiements et les lumières, pour jouir de la vie qui s'offrait à eux si belle et où ils se voyaient, à cause de leur or, en sécurité si parfaite.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Douze ans ont fui. Il a neigé sur le hérissement poil de carotte de M. Victor Malfroy, et le suif bouffi de son visage s'est fendillé. La carcasse de Mme Malfroy est plus sèche que jamais, et son cheveu, de plus en plus rare, montrerait l'horreur du crâne si elle n'y remédiait point par d'adroits « postiches ».

Mais leur commerce, magnifiquement prospère, a débordé en hauteur, en largeur, en profondeur, sur deux boutiques contiguës et sur des appartements voisins.

Régnant sur un véritable peuple de commis et d'ouvriers, M. Malfroy s'essouffle à crier dans les porte-voix, à grimper des étages. Mme Malfroy qui, à force de griffonner factures, lettres, colonnes d'additions, a vu sa dextre paralysée par la crampe des écrivains, tolère près d'elle, à la caisse, une employée qui s'exténue sous ses yeux et frissonne à sa voix.

Puis, leur portefeuille s'est gonflé de nouveaux paquets d'actions, leur coffre-fort s'est empli de titres de propriété.

Daniel et Juliette ont grandi. M. et Mme Malfroy con-

tinuent à faire pour eux des rêves altiers. Ce sont, eux aussi, des valeurs dont ils entendent tirer tout le parti possible !

— Nous leur gagnons de l'argent! C'est le pied à l'étrier!... Il leur appartient de faire dans le monde la course brillante qui nous récompensera !...

Jugeant que la « valeur » représentée par ses enfants périclitait entre les mains de Rosalie qui les énervait par trop de tendresse, M. Malfroy les avait successivement ravis aux doux soins de leur grand'mère, pour les incarcérer en d'aristocratiques pensions.

Quel déchirement pour Rosalie! Tant d'exquises années passées avec les chers petits! Jamais elle n'avait été aussi heureuse. Pour la première fois ses forces d'amour avaient pu se dépenser sans taquineries, sans contrôle, sans gêne. Les rires joyeux, le frais bavardage de Daniel et de Juliette lui rendaient sa jeunesse. Aussi, lorsque M. Malfroy parla de lui reprendre les enfants, souffrit-elle comme si on lui eût annoncé que la mort allait bientôt la séparer d'eux.

Ses supplications ne troublèrent point M. Malfroy. Même, un instant, il avait résolu, pour préserver les marmots d'un sentimentalisme fâcheux, que leur grand'mère n'irait pas les visiter à leurs pensions et ne les embrasserait que chez lui, les jours de vacances.

Mais comme Rosalie sanglotait, il songea que l'on pourrait sans doute rançonner sa tendresse. Et, cauteleusement, il amena sa mère à lui offrir de payer couvent et collège en échange du droit qu'il lui octroyait d'aller voir les petits selon son bon plaisir et de les promener pendant les vacances.

— En une demi-heure, chaque jour, pensa l'excellente vieille, je saurai bien les réchauffer de mon affection et continuer à leur apprendre le vrai sens de la vie!

Par bonheur les misères physiques de Rosalie ne

s'étaient point réveillées. Son corps n'avait d'autre faiblesse que celle de l'âge. Bien guérie, soutenue par son désir de vivre, elle ménageait ses forces. Et sa vaillance lui permettait d'aller chaque soir vers ses petits enfants.

Elle était l'une de ces douces et patientes petites vieilles, aux proprettes boucles blanches, que l'on voit assises, à l'heure des récréations, sur les bancs des parloirs. Ratatinées, menues, effleurant à peine leur siège dans l'attente de leur adoré, elles font songer à de frêles souris, immobiles, aux aguets. Leurs réticules gonflés de friandises révèlent leur charmante sollicitude :

— Pensez donc! Le pain tout sec du lycée! Comment le chéri, qui, à la maison, ne mangeait guère que le dessus de ses tartines, pourrait-il l'avaler?... Je veux qu'il goûte comme il le ferait chez moi!... Dans quel état va-t-il m'arriver, mon Dieu?

Ah! les bonnes grand'mères! Comme elles sont attendrissantes, toutes blanches et toutes ratatinées, sur la moleskine des parloirs! Comme le lourd réticule a dû peser à leurs pauvres mains!

Elles sont là un quart d'heure avant le roulement du tambour ou la sonnerie de la cloche. Elles ont voulu arriver premières, pour s'asseoir dans l'encoignure un peu sombre où, dans une quasi-solitude, on est si bien pour dorloter le petit.

Entre elles les habituées échangent de petits saluts guillerets mais de très brèves paroles, car elles se recueillent pour la minute où l'enfant apparaîtra et, d'avance, elles sont bien émues. Quelle fierté aussi lorsque, ayant installé d'une main tremblante leur lorgnon sur leur grand nez de vieilles, elles se redressent vers la pancarte du tableau d'honneur et y découvrent le nom de leur chéri... Ce tambour ne roulera donc jamais?

Mais voici que les voûtes résonnent, que des portes claquent, que le tintamarre des pas cadencés se répercute

aux façades. Puis des cris jaillissent dans les cours. On dirait d'une volée de moineaux s'abattant parmi des feuillages. Anxieuses, les petites vieilles s'apprêtent :

— Pourvu qu'on n'ait pas commis l'injustice de le punir !... Pourvu qu'il ne soit pas malade !

Adolescents dégingandés et souples bambins commencent à se silhouetter dans le cadre de la porte.

— Mais ce n'est donc jamais lui !

Enfin, voici sa tête ébouriffée, son visage distrait ! Les bons yeux des grand'mères s'attendrissent, sourient, et leurs bouches aimantes s'en donnent à cœur joie. Aussitôt les questions, les gentilles gronderies :

— Comme tu arrives essoufflé ! N'as-tu pas des battements de cœur ? Mon Dieu, ne te démène pas tant !... Tu es un peu pâle !... Ne te donne pas trop chaud en courant !

C'est une averse de phrases câlines, de touchantes recommandations, que les marmots jugent grotesques, mais que plus tard, bien plus tard, quand les chers vieux ne sont plus là, on se rappelle avec attendrissement. On a du mal à reconstituer leurs visages, on ne retrouve plus le son de leur voix, mais on se souvient de certaines paroles qui suffisent à prouver combien précieuse et douce était cette adoration. Quels regrets alors de ne l'avoir pas mieux accueillie ?

Oh ! les vilains ingrats que nous sommes presque tous ! Fâché d'avoir quitté la partie de barres ou de foot-ball, le collégien arrive avec des yeux d'ennui. Il s'offre froidement aux caresses de la grand'mère, craint que de telles effusions ne paraîssent ridicules, examine si quelque camarade railleur n'en est pas le témoin et, quand il est rassuré, se hâte de jeter un coup d'œil sur le sac, excuse et raison de cette visite ? La chère vieille suit ce regard, mais a de tels trésors d'indulgence qu'elle le rouve fort naturel et s'en amuse.

S'il savait la vie, le potache, comme il pleurerait d'émotion, comme il s'agenouillerait pour baiser les mains tremblantes qui, dans leur hâte à saisir les gâteries, s'empêtrent dans les rubans du réticule !

Mais il s'énerve tout simplement des lenteurs de la grand'mère. Et alors il faut voir de quel air détaché, en dévorant les tartelettes, en recueillant avec adresse d'une lèvre gourmande la crème qui va couler, il écoute le tendre bavardage de l'aïeule.

— Mais oui !... Bien sûr ! daigne-t-il ponctuer, d'un air las, entre deux bouchées.

Puis un dernier coup d'œil lui révèle que toutes victuailles sont dévorées... Les pauvres mains noueuses froissent le papier de soie. A présent que le petit est repu, la grand'mère se réjouit à l'idée qu'elle va pouvoir bien profiter de lui !... Que de choses encore à lui dire !... Mais voilà que, avec le prodigieux égoïsme des enfants, il déclare :

— Maintenant je vais te dire au revoir... Il faut que j'aille jouer !

Docile, la bonne vieille ferme son réticule, se lève pour le départ, trouve tout naturel qu'il aille se divertir, et trottine à côté de ses grands pas pressés...

— C'est cela, va jouer ! Amuse-toi bien ! Mais ne te refroidis pas !

Sur le seuil, l'enfant écoute les adieux et, aussitôt qu'il a reçu le baiser des vieilles lèvres, il galope, sans tourner la tête, vers le plaisir. Et c'est tout juste encore si, accosté par quelque ami narquois, il ne raille pas avec lui les cajoleries de sa grand'mère !

Celle-ci, radieuse, aveuglée par son amour, se murmure à elle-même :

— Quel délicieux petit !... Si plein de cœur !...

Chères bonnes vieilles, de quelle grâce et de quelle douceur vous embellissez notre enfance ! Comme ils sont

sans excuse ceux qui n'ont pas appris, sous vos caresses, la bonté !...

Daniel et Juliette n'étaient point de tels ingrats. Ils ressemblaient si bien à Rosalie qui avait eu le temps de faire l'éducation de leur cœur !

Dès qu'on leur annonçait leur grand'mère, ils accouraient joyeux. Et le tendre dialogue reprenait aussi aisément que si la longue séparation de tout un jour ne le suspendait pas. Rosalie constatait avec joie que ses chers petits restaient bien à elle, qu'ils pensaient et sentaient comme lorsqu'ils étaient entièrement sous sa tutelle morale, et que les ruses, l'orgueil et l'âpreté du monde en raccourci qu'est un pensionnat, n'en faisaient ni des féroces ni des vaniteux.

Décidément leur père et leur mère risquaient beaucoup de n'avoir aucune influence sur leur caractère !

Rosalie, enchantée, profitait des moindres vacances pour vivre avec eux davantage, pour faire rayonner sur les chers petits, tout en leur offrant distractions et promenades, la chaleur de sa belle âme tendre.

M. et Mme Malfroy, toujours ardents au négoce, n'étaient pas fâchés que leur mère reçût les enfants chez elle. C'est là qu'ils descendaient et prenaient leurs repas. On évitait ainsi tous préparatifs qui eussent compliqué le train de maison.

Daniel et Juliette se bornaient à venir deux ou trois fois au magasin pour embrasser leurs parents. Mais ils les trouvaient toujours si fébriles, avec de tels regards soucieux, dans le tintamare des ordres criés et des réprimandes, que les visites étaient plutôt de simples apparitions.

Certes, Daniel et Juliette n'ignoraient point qu'ils devaient chérir leurs parents. Mais ils avaient si peu vécu avec eux que, en leur présence, leur affection, gauche et timide, se glaçait. Au milieu de cette agitation pour

l'argent, ils se trouvaient mal à l'aise et avaient le sentiment d'être une gêne. Aussi se hâtaient-ils de fuir!

Ayant, de leur petite enfance, conservé l'habitude de se pendre à chaque bras de leur grand'mère lorsqu'ils marchaient avec elle, instinctivement Daniel se plaçait à sa droite, Juliette la flanquait à gauche, et Rosalie, comme une poule couvre de ses ailes ses poussins, repliait ses bras sur les mains qui s'y accrochaient. Mais l'âge avait changé les rôles : ce n'est plus l'aïeule qui aidait la marche des petits, c'étaient eux qui soutenaient son trottinement.

Rosalie, poursuivant son vieux rêve de leur embellir l'esprit et le cœur, profitait de ces jours où les enfants étaient bien à elle pour les conduire aux musées, pour leur faire entendre de la belle musique, celle qui exprime la douleur ou la joie humaine, et les grands drames lyriques qui exaltent. Elle les menait encore sans le moindre souci de l'importance sociale ou de la fortune, chez ceux de ses amis qu'elle chérissait le plus parce qu'ils comprenaient la vie comme elle, et dont toutes les paroles conseillaient aux enfants la bonté, l'amour, la joie. Aussi, comme ces périodes de vacances étaient attendues!

Un dimanche de Toussaint, les époux Malfroy, sachant que Daniel et Juliette sont depuis le matin chez leur grand'mère, s'apprêtent à les recevoir. Ils s'en réjouissent. C'est qu'ils sont fiers de leurs enfants et les aiment à leur façon! Pour prendre le temps de déjeuner avec eux, en ce jour de fête, n'ont-ils pas pressé, en travaillant depuis l'aube, leur correspondance et leurs expéditions?

Leur satisfaction est telle que M. Malfroy s'est noué au cou une cravate neuve, que Mme Malfroy a plus soigneusement accroché ses postiches et planté dans ses gencives démeublées les trois fausses dents que, d'habi-

tude, elle ne s'accorde pas le loisir d'arborer. Et, tout en griffonnant des chiffres mystérieux sur des étiquettes, ils parlent de leurs enfants. Mais ils en parlent selon la qualité de leur âme :

— Ils sont forts, bien armés pour la vie!... se plaît à dire M. Malfroy... Daniel est bien de sa personne... Juliette est très jolie!... Instruits tous les deux, bien élevés...

— Nous ne lésinons pas sur les arts d'agrément.

— Ils feront de beaux mariages, car ils seront riches! dit M. Malfroy en serrant les mâchoires, avec un rictus et un clignement d'yeux de vieil usurier finaud.

— Dame! C'est pour eux que nous travaillons!

— Eh! Eh! jubila l'antiquaire... Hier soir, en fermant la caisse dans mon coffre, je pensais justement aux petits... Alors, la fantaisie m'est venue de revoir tous les titres que nous avons, sou par sou, acquis pour eux!... Chers enfants, c'est comme si je les avais caressés eux-mêmes! Le temps que nous aurions pu passer à nous réjouir de leurs gentilles frimousses, ne l'avons-nous pas employé à les enrichir? Alors, vois-tu, ces paquets d'actions me les représentent... Je les ai touchées... Je les ai comptées une par une!... Ah! le froissement de ce beau papier sous le pouce!... Ah! le claquement des feuilles glacées qu'on retourne!... Une heure de travail!... J'ai cru que je n'en finirais pas... Tu me diras que j'en sais par cœur le nombre... Évidemment!... Mais ce n'est pas la même chose!... On a beau se répéter un chiffre, le revoir écrit en gros caractères dans son cerveau... Ce n'est pas le même plaisir que de palper, de faire bruire les titres, que de voir leur tas peu à peu grossir.....

— Tais-toi donc! Tu m'en donnes envie!... ricana Mme Malfroy avec une œillade de convoitise.

— Les chers enfants!... Ils verront comme nous les avons aimés!... Cinquante Banque de France... Vingt-

cinq Paris-Lyon... Dix-sept Égypte unifiée... Soixante-quinze Villes de Paris... Douze Compagnie du Gaz... Quatre-vingt chemins de fer Andalous qui montent toujours... Quarante-trois Crédit Foncier... Quatorze communales... Enfin deux beaux immeubles en plein rapport!... Ah! Ah! Ah!... Ton père qui m'humiliait jadis avec ses airs de supériorité, a maintenant bouche close... Aussi bien que lui, me voilà première signature à la Banque de France!... Nos petits peuvent être contents!...

— Ils représentent une belle valeur sociale!

— Quel plaisir de les revoir!...

Daniel et Juliette parurent. Les époux Malfroy ne savaient guère embrasser. A leur sèche accolade, les enfants répondirent par de sonores baisers sur les joues. Les parents constatèrent avec plaisir que, depuis les dernières vacances, aucune dépréciation ne s'était produite sur le physique de leurs enfants.

Heureux de les avoir, ils s'ingénièrent à montrer leur joie. Dès qu'on fût à table, ils dirent toutes les paroles qu'ils se répétaient à eux-mêmes quand ils pensaient à leurs petits et par lesquelles ils croyaient leur plaire : constatation de la fortune, ambitieux desseins! C'est tout ce que leur bizarre tendresse trouvait à formuler!

Gênée, Rosalie baissait la tête. Les enfants, ne sachant que répondre, souriaient gauchement, essayaient de mettre plus de grâce et de fraîcheur dans la causerie.

Mais ces litanies d'orgueil étaient l'unique volupté des époux Malfroy, le prix de leur effort, le cher divertissement de leur âpre existence. Les arrêter eût été cruel. Il fallait entendre l'inévitable couplet sur les projets d'avenir :

— Toi, Daniel, c'est à Polytechnique que je veux te voir!... Tu as le même âge que ton camarade Robert Levain..... Vous vous y préparez tous deux... Avec quelle

ardeur sa mère l'y pousse!... Et comme elle a raison d'être ambitieuse!... Il faut que vous y entriez ensemble... Pour toi, Juliette, c'est d'un mariage dans la haute finance que je rêve... Eh! Eh!... Lorsque nous aurons vu ça, nous pourrons fermer boutique... Qu'en dis-tu, la maman?

Déjà la jeune Mme Malfroy esquissait un sourire avide (tel le museau froncé d'un chien à qui l'on présente un os), lorsque soudain une terrible contraction d'entrailles la fit blêmir et crispa de douleur son visage. Pourtant, au début, vers le milieu et à la fin du repas, elle avait compté des gouttes de poison dans son verre pour se préserver de cette torture qui était maintenant plus aiguë et plus fréquente.

Son mari se précipita pour l'étendre sur une chaise longue et lui appliquer des compresses calmantes. Mais lui-même qui, en déjeunant, avait arrosé de certains acides sa viande déjà réduite en bouillie (cérémonies sans lesquelles il ne la digérait plus), dut soudain s'abattre sur un fauteuil pour laisser passer la crise d'estomac qui le tordait.

Avec plus de rudesse encore qu'autrefois, la nature se vengeait de leurs trop longs dédains. Par d'atroces souffrances et par une sénilité hâtive, ils expiaient leur vie de surmenage, sans air, sans lumière, sans détente, leurs repas irréguliers et vertigineux, et la fatigue de leurs vilaines fraudes conjugales.

Ces gens qui avaient conquis une fortune au détriment de leur santé et de leur bonheur, n'étaient plus assez valides maintenant pour jouir de leur richesse et pour essayer d'être heureux!

Tristes, les enfants attendaient que le bavardage reprît après cette tourmente. Dès que M. Malfroy en eut la force, comme pour s'affirmer à lui-même son triomphe sur le mal, avec une exaltation croissante il glorifia son

or, la beauté et les plaisirs de sa vie, ses ambitieux plans d'avenir.....

A cette seconde, une rumeur dont on percevait le grondement lointain, s'amplifia si puissamment sur le boulevard, devint si proche, que le Passage résonna de l'énorme écho de ce tumulte. On aurait dit qu'un fleuve, ayant rompu ses digues, se versait en lourds tourbillons, le long des hautes façades répercutant le fracas de sa coulée.

Qu'était-ce donc? Une catastrophe? Une apothéose? A distance, lorsqu'on n'est point averti, on discerne mal la joie ou l'épouvante des foules. Dans un cas comme dans l'autre, c'est un mugissement identique.

Négligeant la faconde paternelle, Daniel et Juliette, avides d'émotions, s'élancèrent vers le seuil. Les blêmes habitants de ce boyau désertaient leurs boutiques sombres, couraient vers la porte du Passage, dans le cadre de laquelle, comme entre les décors d'un théâtre, on voyait un défilé de cavaliers, de voitures, et des houles profondes d'êtres qui, gesticulant, hurlant, agitant cannes, chapeaux, mouchoirs, se ruaient, pour l'acclamation, vers le prestigieux cortège...

Juchés sur un escabeau, afin de dominer la noire fourmilière, les deux petits eurent le temps d'apercevoir, en cette frénétique levée de bras, le puissant et calme profil d'un vieillard qui saluait. Parmi tant de silhouettes grêles et de maigres visages, son encolure énorme, sa vieille peau rugueuse, la rude broussaille blanche de sa tête, son regard tranquille, faisaient songer à quelque ancêtre de la préhistoire, formidable chasseur d'aurochs...

— Kruger!... Le président Kruger! s'écriaient les gens au galop vers cette noire coulée de foule...

Daniel et Juliette, remués par cette clameur, dont ils n'avaient pourtant qu'un faible écho, participaient de

toute leur âme fervente, à cet enthousiasme d'un peuple généreux et ennobli par le malheur, pour une Nation qu'on égorge.

— Quelle histoire ridicule! grommela M. Malfroy rageur... Encore un fou!... Naturellement, c'est en France qu'il vient mendier des acclamations... Il y a de la claque ici pour toute la chienlit de l'univers!... Ah! on doit avoir une fière opinion de nous dans le monde!... Interrompre la circulation, paralyser le commerce pour des énergumènes, n'est-ce pas honteux?... Pour un Gouvernement qui se respecte, le premier devoir est d'assurer la tranquillité de la rue, à toute heure, par n'importe quel moyen, pour qu'il n'y ait pas de gêne dans les trafics qui sont la vie et la force du pays!... Je me fons des héros, moi!... Je ne pense qu'aux affaires!... Mais on s'en soucie bien! Pourvu qu'on braille, on est content!... Si encore c'était pour une cause utile!... Mais des brouillons, ces Boërs, des orgueilleux, des êtres bornés qui ne veulent faire aucune concession!... Voilà un peuple riche et heureux. Il continuerait à être riche et heureux sous le nouveau drapeau qu'on lui propose... Qu'est-ce que ça peut lui faire puisqu'on ne toucherait pas à la propriété, aux mines, aux banques?... Eh bien, non! Il s'entête!... Le voilà maintenant qui encombre nos rues!... N'avons-nous donc pas assez de nos fous nationaux?... Je vous dis que ces gens-là ne sont pas du tout intéressants!... Daniel, Juliette, faites-moi le plaisir de descendre de votre escabeau!

Les enfants ne se le firent pas redire. Malgré tout leur respect filial, ils souffraient d'un tel égoïsme et ils avaient hâte de pouvoir librement frissonner.

Le vieux cœur de Rosalie vibrait à l'unisson de leur jeune enthousiasme.

Les bras liés, tous trois allèrent dans la rue entendre la clameur déjà lointaine de la foule qui, fidèle à son

noble instinct et toujours endolorie de ses propres blessures, protestait contre l'ignominie de la Force.

Bien entendu ils se gardèrent d'entraîner l'aïeule au profond de cette cohue passionnée. Lorsqu'ils eurent un peu frémi de son électrique contact, ils gagnèrent par des rues paisibles — les mortes et silencieuses rues du dimanche — le quartier qu'habitaient les Rochambeau.

Rosalie aimait pour ses petits-enfants la saine atmosphère de cette famille, où la sérénité des cœurs mettait une joie douce. Aussi se plaisait-elle à y conduire le plus souvent possible Daniel et Juliette, ravis des heures gracieuses qu'ils passaient là.

Que de métamorphoses depuis douze années en cette maison! Rochambeau, artiste original et d'âme noble, avait été récompensé de sa belle conscience. Le modeste architecte de jadis, domptant l'opinion à force de travail, avait conquis la notoriété et l'aisance sans sacrifier aucun de ses principes.

Pendant sa jeunesse, tandis qu'on lui prêchait à l'École l'imitation de la Grèce et de Rome, il s'était dit qu'un bâtisseur doit se pénétrer tout d'abord des conditions de la société moderne; puis, les ayant comprises, trouver des formes en harmonie avec elle. Plus tard, sa nette vision de la tourmente sociale lui révéla les besoins d'une démocratie qui s'organise. Fraternelle sympathie qui le rendit clairvoyant et lui dicta son effort. Devinant ce qui, dans l'état actuel de la science, peut embellir la vie du peuple, la rendre plus joyeuse et plus saine, il pensa que son devoir d'artiste s'accordait avec son devoir d'homme, et, de même qu'il essayait de faire le bien dans ses actes de chaque jour, il se promit d'employer ce qu'il pouvait avoir de talent à donner aux humbles plus d'aise et de confort.

Tout en acceptant, comme un autre, rafistolages et gérances d'immeubles qui lui assuraient le pain, il éta-

blit, avec un merveilleux sens de ce qui convenait au peuple, des plans de crèches, de maisons ouvrières, de bourses de travail, etc...

Il projeta aussi des maisons d'école, d'une conception neuve, où cuisine et réfectoire étaient prévus pour que les bambins pussent prendre, en échange de quelques centimes, leur repas de midi, sans avoir à revenir chez leurs parents occupés ailleurs et contraints, eux aussi, de se ravitailler sur place; où les écolières déjà grandelettes s'emploieraient entre deux cours de français et de calcul, à cuire le fricot pour tous, à s'occuper maternellement des plus petits, et apprendraient de la sorte, en outre de leurs travaux scolaires, les soins du ménage.

Ravi d'avoir trouvé des agencements pratiques, Rochambeau s'efforçait de les égayer de simples et clairs décors. Mais sa parure préférée était la belle lumière, joyeuse, vivifiante, qu'il faisait rayonner partout et qui, caressant les parois, mettait en valeur la moindre arabesque de briques vernissées.

Heures exquises de sa vie que celles où, soutenu par l'affection de sa chère femme, il travaillait à donner une forme à ses rêves généreux! Nouveaux époux, désireux de s'unir par la pensée comme par la chair, ils s'enthousiasmaient l'un à côté de l'autre pour leurs projets. C'était l'œuvre qu'ils voulaient créer ensemble.

Leur amour, très bon parce qu'il était sain, leur inspirait de délicates, de jolies trouvailles. La grâce toute féminine de Mme Rochambeau, était souvent bonne conseillère. Quelle ivresse pour eux de se chérir dans une exaltation si noble!

Bien des années, ils restèrent ainsi, sans avoir l'occasion de réaliser leurs plans. Mais, charmés de leur effort, de leur tendresse qui ne se lassait pas, d'autant plus intéressés par la vie qu'ils s'appliquaient à la rendre meilleure, ils se trouvaient heureux.

Enfin un propriétaire, dont Rochambeau avait ingénieusement radoubé les immeubles et qui avait des ambitions politiques dans son pays natal, s'engoua des plans si originaux de son architecte. Il le chargea d'édifier une crèche puis une école, dont il voulut bien subventionner la frigousse quotidienne.

Les claires bâtisses de l'architecte ébahirent les populations. Un millionnaire du crû, lui aussi friand de succès électoraux, qui se déclarait socialiste pour abattre le député radical sortant, s'émut de cette philanthropie suspecte.

Son intérêt lui ordonnait une riposte qui fît sur les votants impression au moins égale. Même, en raison de son programme fervemment humanitaire, ne se devait-il pas d'annuler par la splendeur de ses dons la bienfaisance d'un simple « politicien bourgeois »?

Sentant la nécessité d'une largesse, il ambitionna d'écraser l'Ecole et la Crèche du rival par une imposante Maison du Peuple. Pour que le cadeau fût prêt avant les élections, il se mit aussitôt en rapport avec les architectes du pays. Mais leurs projets, ridicules de banalité, étaient en outre ruineux. Certainement les tristes hangars qu'ils proposaient n'émerveilleraient pas la foule!

Alors, au risque d'aliéner les voix de ces artistes locaux, notre collectiviste millionnaire, ayant su par indiscrétion le bon marché de la Crèche et de l'École, n'hésita pas à s'affranchir de tout sot amour-propre : il fit venir l'architecte du concurrent, ce Rochambeau qui créait de la beauté à prix réduits, et, enchanté de ses plans, lui confia le soin de bâtir la Maison du Peuple, d'où sa fortune politique dépendait.

En un été, l'asile de lecture, de conférences, fut prêt pour le délassement des travailleurs. Heureuse petite ville qui n'eut plus le droit de mettre en doute les bien-

faits du suffrage universel! Sans cette généreuse surenchère pour capter ses faveurs, aurait-elle jamais pu s'enorgueillir de telles maçonneries?

Elle regretta tout de même qu'un troisième concurrent ne surgît point de l'ombre pour lui offrir les deux squares et les nouvelles fontaines dont elle avait besoin; car le député sortant, plutôt mal renté, se bornait à défendre son prestige par les faveurs administratives qu'il mendiait sans cesse auprès du Gouvernement.

Plusieurs députés conservateurs, amis du fastueux collectiviste, qui venaient lui tuer ses perdreaux tout en le blâmant d'avoir choisi le sport révolutionnaire au lieu d'entretenir une écurie de courses, eurent ainsi l'occasion de voir les élégantes bâtisses de Rochambeau. Presque tous sentaient le besoin de rafraîchir leur gloire politique par des libéralités. Ceux dont l'opulence ne s'effritait pas trop, utilisèrent le bon marché, le goût original et le merveilleux sens pratique de l'architecte.

Lorsque les gens de son monde eurent massacré tout à leur aise le gibier de ses bois, notre collectiviste millionnaire invita quelques « camarades » de son parti à pourchasser les rares volatiles qui avaient échappé à cette fusillade. Ils s'étonnèrent aussi des constructions si logiques, si gaies, si peu coûteuses de Rochambeau et louèrent, dans les milieux démocratiques, son talent original. On se répéta qu'il était inspiré par l'ardent désir de rendre la vie des humbles plus saine et plus joyeuse. C'est donc à lui que l'on recourut pour bâtir la plupart des édifices populaires.

Rochambeau était ravi. Plus de fastidieuses besognes! Il pouvait enfin réaliser les logiques dispositions, les jolis décors simples, conçus jadis, amoureusement, près de sa chère femme, et il avait la joie de se dire qu'il travaillait, selon ses forces, à rendre plus aimable la vie des hommes.

Et, peu à peu, sans qu'il y pensât, malgré la modicité de ses prix, l'aisance lui était venue, par la simple accumulation des travaux. Maintenant il était hors d'ennuis, et son renom de désintéressement, de ferveur humanitaire, ennoblissait sa gloire.

Bien entendu, il n'avait rien modifié à son existence. Le seul plaisir nouveau qu'il devait à l'argent c'était de pouvoir prodiguer les gâteries à sa femme. L'amour, leur gracieuse vie d'ardente intimité, l'avaient gardée belle. Encore jeunes tous deux, ils se chérissaient d'une tendresse que l'habitude n'avait point flétrie. Leurs enfants, grandis en cette atmosphère de douceur, de foi, de bonté, ne différaient point d'eux. Jean, l'aîné, sur le point d'avoir vingt ans, travaillait avec son père, dont il partageait les croyances. Et la petite fille montrait, par son cœur tendre et sa franchise joviale, qu'elle ne déparerait point cette famille de braves gens.

Métamorphoses insensibles qui laissaient intact le charme de cette maison. C'était la même indulgence sereine, la même joie de faire plaisir et de se dévouer.

Avec quel bonheur Rosalie amenait chez eux Daniel et Juliette! Nulle part elle n'aurait trouvé sentiments plus en harmonie avec ceux que, depuis leur frêle enfance, elle tâchait de leur suggérer. Cette amitié, d'ailleurs, enchantait les deux jeunes gens. Là, comme les âmes étaient saines, comme on vivait sans fiel, sans laides passions, par le travail qui vivifie et qui égaie, ils trouvaient toujours la belle humeur des consciences claires.

Malgré les prescriptions de son fils qui ambitionnait des relations plus flatteuses, Rosalie conduisait aussi ses petits-enfants chez les Clerc, dont l'existence simple et digne était estimable.

— Laisse-moi donc tranquille avec ces gratte-papier sans le sou, répliquait élégamment M. Malfroy à l'éloge

qu'en faisait sa mère... C'est bien assez que nous en soyons empêtrés, nous autres!... Toujours le sentiment!... Mais ce n'est pas une raison pour que ce ridicule lien soit continué par la génération suivante...

— Nous sommes sûrs de leur affection. Pour parler comme toi, ce sont des valeurs aussi. Les dédaigner est une maladresse!... La vie est triste sans amitiés anciennes et profondes! On ne les remplace pas... Tu me répondras qu'on n'a pas besoin d'affections. Folie qu'il est inutile de discuter!... Mais selon tes propres idées, on a tout au moins besoin de gens qui marchent avec vous dans la lutte pour la vie. Or, à cet égard, tu as tort de mépriser les Clerc! Leurs enfants sont ingénieux, travailleurs. Ils réussiront.

— A être des bureaucrates comme leur vieux sot de père!... Race d'écloppés et de malchanceux!... Et tu t'imagines que mon fils et ma fille auront jamais besoin de ces gens-là?... Merci bien! Pourquoi donc nous serions-nous exténués à la tâche?... Mes enfants n'ont plus à regarder au-dessous d'eux... Aussi, fais-moi le plaisir d'espacer les visites pour que, après nous, ce lien se rompe de lui-même!

Mais Rosalie, jugeant ces raisons aussi sottes qu'odieuses, n'en tenait aucun compte. Elle déplorait que le lucre et l'ambition eussent rendu son fils si inconscient des réalités.

Car cette famille n'était pas si négligeable que le prétendait Malfroy. Rosalie avait suivi avec émotion les patients efforts de Mme Clerc pour diriger ses petits vers le travail inventif et créateur. Sans cesse la vaillante mère avait dû lutter contre son époux qui les eût enfouis volontiers dans la Paperasse, où il se trouvait à l'aise.

— Tu as des ambitions saugrenues autant que morbides! lui disait-il avec le majestueux accent d'un Pontife offensé... Pourquoi n'embrasseraient-ils pas la carrière

paternelle? L'Administration garde tout son prestige. Si elle paye mal, elle assure une vie paisible. Ni soucis, ni responsabilités! Aucun imprévu, un fixe, une retraite, et la satisfaction de gérer pour une part, si mince qu'elle soit, les affaires de l'État, n'est-ce donc rien?... Nos enfants pourraient vieillir comme moi sans aventures, sans fièvre, dans le bien-être de la règle et des habitudes...

Préservés par l'éducation que leur donnait leur mère, ses enfants l'étaient bien plus encore par l'exemple de leur père. Leur affection pour lui ne les rendait pas tout à fait insensibles à ses ridicules. Trop longtemps esclaves de la méthode, ils avaient horreur de tout ce qui était règle, classification, hiérarchie :

— Une vie bête comme un casier, ennuyeuse comme une grande route?... Ah non! Merci bien! disaient-ils.

Lorsque M. Clerc crut le moment propice pour les aiguiller vers les Bureaux, ils confessèrent tous des vocations qui devaient le plus irriter notre bonhomme.

Ahuri du sourd travail de désagrégation qui s'était fait chez lui à son insu, le méthodique fonctionnaire s'effara comme au sortir d'un cauchemar.

L'aîné, dessinateur ingénieux et caustique, lui ayant avoué son goût pour la caricature, et le second, dès l'enfance, hardi chapardeur de mastic ou de terre glaise pour pétrir des formes, plus tard lauréat d'une école de modelage, lui exprimant sa volonté d'être céramiste, M. Clerc ne put que balbutier sa stupeur, son courroux :

— Ces idées biscornues chez moi! Mais vous n'y pensez pas!... Qu'ai-je fait pour mériter cette avanie?... Un fonctionnaire de l'État engendrer de tels bohêmes!... Moi qui n'aime que la règle, l'ordre, le comme il faut!... Passe encore l'École des Beaux-Arts, le Prix de Rome! C'est officiel tout de même!... Mais un ouvrier! Un caricaturiste! Deux déclassés!... Malheur des temps!...

Familles détruites!... Plus de traditions!... Partout démoralisation, désarroi!

Geignard, mais incapable d'une lutte énergique pour extirper de sa progéniture ces goûts baroques, plusieurs semaines M. Clerc bouda dans un majestueux silence. Immobile, froid comme un marbre sous les baisers bi-quotidiens de sa famille, il se laissait embrasser sans répondre.

Mais, un jour, son Directeur, M. de Merville, qui ne le faisait jamais venir dans son cabinet parce qu'il le trouvait trop ennuyeux, le convoqua et lui dit :

— Mon brave Clerc, je vous félicite... Vous avez deux enfants qui vous font honneur... L'un sera, j'en suis sûr, un maître caricaturiste. J'aime infiniment son comique sans fiel, et la fermeté si expressive de son dessin... Quant à l'autre, je viens de voir, à une exposition rue de Sèze, une fontaine avec un décor de fleurs d'eau et de poissons, qui est d'un goût d'exquis... Vous êtes un heureux père!

— Vraiment, monsieur le Directeur, ânonna le scribe éperdu... Si monsieur le Directeur le pense!... Du moment que monsieur le Directeur le dit...

— S'ils ont besoin d'une parole amie, l'un pour arriver à de plus grands journaux, l'autre pour entrer aux manufactures de l'État, dites-leur que ce sera pour moi un plaisir...

Déconcerté, étourdi, M. Clerc ne savait que répondre. Toutes ses idées administratives se brouillaient. Certes, il n'aurait jamais cru que le Directeur, lui parlant de ses fils, pourrait faire autre chose que les blâmer. Et voici que, au contraire, ses deux « bohêmes » lui attiraient l'honneur, si rare pour lui, d'une conversation intime avec le grand chef!

Ce soir-là, sa tête, cessant d'être immobile comme un marbre, se tourna pour répondre aux baisers des

siens. Il transmit à ses fils les compliments et l'offre aimable du Directeur. Et bien que ce fût un jour de semaine, il fuma, en signe d'allégresse, le demi-londrès du dimanche; en outre, chaque membre de la famille grignota quelques cerises à l'eau-de-vie, gâterie réservée pour les fêtes nationales ou carillonnées !

Avant de gagner la chambre conjugale, M. Clerc s'assit devant son bureau où, d'une bâtarde orgueilleuse, il écrivit sur une étiquette « Dessins de Paul », et sur une autre « Description des pièces modelées par Adrien ». Papiers qu'il appliqua sur deux cartons vides. Devenu indulgent pour la fantaisie, notre homme méthodique ne se laissait pourtant pas pervertir par elle et reprenait ses droits.

— Désormais, dit-il à sa femme, je collectionnerai les dessins de Paul et je tiendrai une nomenclature exacte des œuvres d'Adrien !

Mme Clerc profita de cet apaisement pour révéler à son mari la vocation agreste de René, son troisième fils.

Depuis un an, on avait dû, sur les conseils du médecin qui le trouvait affaibli par sa croissance, le mettre à la campagne chez des cousins, propriétaires ruraux qui cultivaient eux-mêmes leur domaine.

Mme Clerc, inquiète de sa santé et de son avenir si menacé par cette interruption d'études, correspondait en secret avec lui. Le marmot ne cessait d'écrire sa joie aux champs, son amour des plantes et des bêtes, et suppliait qu'on lui permît d'être un agriculteur. Le parent, consulté, avait déclaré que les aptitudes du jeune citadin pour les travaux de la campagne le stupéfiaient, et que ce goût ne semblait point factice ni passager puisque le petit, après trois mois d'essais, ne se rebutait pas.

Alors, Mme Clerc qui, disciple inconsciente de Fourier, avait pour principe d'utiliser les passions, s'était renseignée sur les écoles d'agriculture et sur le sort normal

des élèves qui en sortent. Depuis plusieurs jours elle guettait une saute dans la bouderie de son conjoint pour risquer cette nouvelle atteinte à son culte des choses officielles.

Elle craignait une révolte plus vive encore que les autres fois, car si Paul et Adrien avaient l'excuse et la parure de l'art, cette vocation du troisième enfant ne pouvait apparaître au fonctionnaire que comme une dégringolade vers l'humble paysannerie !

Aussi, malgré l'humeur joviale de son époux, est-ce d'une voix bien timide, qu'elle confessa les goûts de son René.

Mais l'éloge si imprévu de M. de Merville avait mis un tel tohu-bohu dans les opinions de son mari, que, passagèrement au moins, le digne M. Clerc n'eût osé s'ahurir de la pire extravagance. D'autre part, notre reclus de la Paperasse avait l'âme bucolique. Il était de ces citadins qui s'attendrissent dès qu'ils ont franchi l'octroi et entonnent un dithyrambe sur la Nature lorsqu'ils aperçoivent une volée de moineaux dans les gravats des « fortifs ».

Tout en classant les caricatures, notre homme, ravi de satisfaire une fois de plus sa marotte de la collection, écouta sa femme sans bondir et, au lieu de se représenter son fils arrangeant la litière des vaches ou étalant avec ardeur le fumier sur les labours, ce qui aurait pu l'offenser dans son orgueil de bureaucrate, ne vit que la claire maison rurale, toute sonore de cocoricos, avec de saines odeurs d'étables, parmi les arbres pleins de chansons et de battements d'ailes, où il irait joyeusement passer les vacances...

Contre toute attente, il acquiesça dans un couplet sentimental et lyrique sur les délices de la vie champêtre et la noblesse de l'agriculture.

A vrai dire, M. Clerc n'avait jamais eu foi en l'avenir

de ce petit René qui, toqué d'animaux et de fleurs, se contentait de les admirer, et ne se faisait pas un plaisir, comme l'aurait voulu son père, d'en apprendre par cœur les espèces et les classes !

Au contraire, le bonhomme mettait tout son espoir en sa fille Mathilde, calme et moutonnière personne, docile à toute règle, qui n'avait pas de plus vif bonheur que de se tenir assise parmi les rubans et de chiffonner. Dans ce jeu, elle révélait la plus gracieuse imagination. M. Clerc, rassuré contre cette fantaisie par les deux brevets pédagogiques qu'il avait eu le soin de faire prendre à Mathilde, ne craignait pas de la louer en son langage volontiers majestueux :

— Tu es la poétesse de la fleur artificielle, se plaisait-il à répéter avec le geste d'un ténor roucoulant son grand air...

Mais un peu enclin à la méfiance depuis l'escapade de ses trois garçons, il ajoutait en hâte :

— Joli passe-temps pour les heures de liberté quand tu auras un emploi au Ministère !

Mathilde se gardait de toute réplique. Comme si son père n'avait rien dit, elle chantonnait en essayant de gracieux mélanges de fleurs, de plumes et de soies claires. Sans trop s'alarmer de la venue prochaine de ses dix-huit ans guettés par M. Clerc pour l'introduire sans retard dans les bureaux, elle s'adonnait à sa passion des fanfreluches, mettait son plaisir à chapeauter les têtes, vieilles ou jeunes, de toutes leurs amies.

Attentive à ses progrès, Mme Clerc favorisait son goût. Lorsque, après maintes comparaisons avec les chefs-d'œuvre des modistes en vogue, elle eut la certitude que les imaginations de sa fille n'avaient pas moins de joliesse et de charme, elle se résolut à navrer son mari d'une déception suprême.

— Modiste ! s'exclama M. Clerc dès les premiers mots

d'une telle confidence... A-t-on bientôt fini de se moquer de moi?... Faudra-t-il que je rappelle à tout le monde ici le respect qui m'est dû?... Assez de mauvaises plaisanteries, n'est-ce pas?... Parce que j'ai eu le tort de ne pas prendre mes trois gaillards par les oreilles pour les conduire au seuil d'une position honorable, on croit qu'on va pouvoir abuser sans vergogne de ma faiblesse!... Détrompez-vous!... Il y a des limites que, même par tendresse, un homme de ma dignité ne laisse pas franchir aux siens!.. Une fille de fonctionnaire, trottin!... Mais vous n'y pensez pas!.. Trottin! Trottin!

Ce mot, M. Clerc le promenait à travers la pièce, le criait aux quatre murs, le martelait en agitant les bras avec une indignation de prêcheur évoquant les maléfices du diable.

Sans fracas Mme Clerc lui dit ses raisons. Si vif que fût son courroux, M. Clerc, engourdi par la Paperasse, n'était pas assez ferme pour résister. Il ne savait que geindre.

— Ainsi, larmoya-t-il, vous avez résolu de me taquiner jusqu'au bout, de m'humilier dans mon orgueil et mes croyances!. .

Larmes et rages qui n'empêchèrent pas Mlle Mathilde de se vouer fructueusement à sa passion des rubans et des fleurs...

Elle s'installa dans un logis vide sur le même palier. L'excellente Rosalie et Rochambeau, qui commençait alors de gagner quelque argent, prêtèrent avec joie les billets bleus nécessaires à la parure de ses salons.

Toutes les amies, si longtemps coiffées gratis, furent les premières clientes. Ses chapeaux, d'une imagination charmante, ne tardèrent pas à séduire les coquettes qui accoururent vers sa grâce, son élégance et vers ses bas prix. Et ce fut presque aussitôt le succès ébouriffant comme, seuls, l'obtiennent à Paris, les attifeurs de femmes.

Il fallut néanmoins deux années pour que M. Clerc acceptât cet affront nouveau.

A vrai dire même, n'ayant plus à signer des bons et à faire des prêches moraux que pour sa femme, il ne tarda pas à souffrir d'être si complètement allégé de sa fonction paternelle.

Cet homme, qui ne pouvait être heureux que par les paperasses, s'ennuya de voir ainsi restreinte la savante administration qu'il avait organisée dans son existence privée. C'était comme une mise à la retraite partielle et anticipée. Le spleen l'affligea.

Alors, il chercha un dérivatif à sa torpeur en des distractions où son amour de l'ordre, du classement, pouvaient se satisfaire. Sa femme, inquiète un instant de ce marasme, le vit avec plaisir commencer une statistique des suicides par catégories et nationalités, collectionner les déclarations ministérielles, les discours à l'Académie, les allocutions et les ordres du jour des généraux en chef, etc...

Malgré l'extrême fréquence de ses divers speechs, ce passe-temps lui laissait trop de loisirs. Par bonheur, M. Clerc sut trouver d'exquises voluptés intellectuelles dans le déchiffrement des rébus, logogriphes et mots carrés. Ne pouvant se contenter des journaux de mode que recevait sa fille, au Ministère il faisait une rafle de tous les illustrés offrant des devinettes à la malice de leurs lecteurs. Comme ses collègues, durant qu'il se passionnait pour ce noble exercice, échappaient à l'ennui de ses sentencieux propos, tous ceux qui achetaient des gazettes à rébus s'empressaient de les lui jeter en pâture.

Mais M. Clerc, qui se targuait de philosophie, avait parfois des idées plus graves. A certains jours aussi, ces jeux trop anodins ne rassasiaient pas son goût des rangements méthodiques.

Ce fut alors qu'il s'absorba pendant plusieurs semaines

dans la minutieuse combinaison d'un caveau de famille. Se renseignant chez un marbrier sur le prix des pierres les plus usuelles, des grilles et des vases funéraires, il élabora un projet. Travail qui contentait ses plus chères manies : là au moins il y avait place pour l'ordre et le classement !

Avec une impitoyable logique, il écrivit les noms d'un membre de la famille sur chacune des cases ménagées. En bon père qui ne veut point admettre des anomalies dans la suite des décès, il réserva pour sa femme et pour lui les compartiments du fond. Puis, en commençant par l'aîné, les quatre enfants s'étageaient selon leur ordre de naissance.

Ne voulant rien laisser à l'imprévu, M. Clerc régla lui-même le texte des inscriptions et la littérature des regrets. Il prit soin aussi de dessiner la poignée de mains avec bagues nuptiales, qu'il souhaitait comme cul-de-lampe symbolique sous le nom de sa femme et sous le sien.

Et comme M. Clerc, désirant connaître, au point de vue architectural, l'avis de Rochambeau, lui montrait un jour son casier souterrain, le robuste et joyeux travailleur s'esbaudit à ses dépens :

— A présent que vous n'avez plus à passer aux écritures les friandises et les dégradations de vos mioches, vous vous ennuyez, mon brave Clerc !... Plutôt que de vous hypnotiser sur les tombes, faites donc des plans de berceau !... Pour cela, vieil ami, tous les conseils que vous voudrez !... Vous dites que vos quatre enfants ont trahi votre espoir. Peut-être un cinquième le réaliserait-il ?... Allez-y donc ! Et en fanfares !... Ça vous rajeunirait !... Hein ! un dernier moutard qui hériterait votre ferveur administrative ?

L'entraînante parole de l'architecte parut émouvoir M. Clerc. Rentré chez lui, il jeta sur sa femme des

regards malicieux qui la surprirent. Elle le vit sur le point de sacrifier la quiétude de leur maturité à l'orgueil de perpétuer sa dynastie de bureaucrates...

Mais elle n'eut pas de peine à réfréner par la raison une ardeur que l'existence recluse et sédentaire avait depuis longtemps assoupie.....

CHAPITRE II

Chez les Levain, métamorphoses beaucoup moins brillantes.

Leur arrogant triomphe avait duré quelques saisons, tant que les bénéfices du moteur électrique joints aux profits de la chicane permirent les fêtes et tant que la jeunesse, fort habilement rechampie, de M[me] Levain, put emplir d'admirateurs son salon. Mais une période bien morose suivit ces jours radieux.

Lorsque les familles vivent sainement, n'attendent bonheur et succès que du travail, elles grandissent à mesure que passent les années. Mais, au contraire, pour les familles ne songeant qu'à l'or, à la parade mondaine, dont le luxe est entretenu par les ruses de l'époux ou les galanteries de la femme, le temps amène d'inévitables ruines.

A force de combiner des roueries, le cerveau de l'homme, comme un caoutchouc trop tiré, s'amollit; et ses victimes trop nombreuses finissent par lui créer réputation d'aigrefin.

Quant aux coquettes surannées, il n'y a plus que les adolescents qui osent aventurer leurs lèvres à travers les ravines et les bouffissures de leurs visages. Les amants glorieux ou riches désertent, pour de plus printaniers appâts, ces beautés en décrépitude. Comme, seul, le

désir attirait les hommes, dès que le désir devient impossible et grotesque, c'est peu à peu l'abandon. Les dames de volupté ne gardent pas d'amis. Avoir sa vieillesse réjouie par des affections sincères, c'est le privilège de l'honnête femme qui s'est fait aimer pour son esprit et pour son cœur. Son charme de jeunesse peut se faner : les hommes qui jadis ne se sont pas rués vers elle pour de folâtres joies, ne songent point à s'enfuir. Les grâces spirituelles qu'ils ont chéries en elle subsistent. Ils restent ses dévots.

Maître Arsène Levain, cauteleux jardinier des Codes, et Mme Levain, qui avait demandé à l'amour tant de vaniteux profits, n'avaient certes aucun droit à ces douces satisfactions de la maturité. Mais, trop étourdis par le tourbillon des affaires ou des plaisirs pour être d'avisés psychologues, ils s'étonnaient fort, l'un de son discrédit, l'autre de son abandon :

— C'est drôle comme le Tribunal s'acharne sur mon étude! récriminait Maître Levain... On dirait qu'il n'a d'yeux que pour moi!... C'est de l'hallucination, ma parole !

— On nous lâche! soupirait trivialement mais avec mélancolie Mme Levain.

Comme, dans son orgueil de coquette, elle se refusait à admettre que sa beauté défraîchie fût la cause de toutes ces désertions, c'est son mari qu'elle en accusait :

— N'est-ce pas la faute de ce lourdaud, trop craintif, qui cane devant l'argent à gagner?... Tristes années!... Je suis vêtue comme une pauvresse... Chez moi jamais un bibelot neuf... Pas de chic possible avec un tel budget!... Adieu les fêtes!... Ah! je suis une femme bien malheureuse !

Dans le salon presque vide, aigrement elle se lamentait près des intrépides jouvenceaux qui, sous le joug de son prestige ancien dont ils avaient ouï parler pendant

leur enfance, ne demandaient pas mieux que s'essayer au rôle de consolateurs des femmes incomprises.

Leur fringale n'eût pas reculé devant sa peau grenue et ses rides où, semblait-il, s'étaient inscrites à la longue sa cupidité et son envie.

Mais Mme Levain, incapable d'une langueur ou d'une fièvre, n'avait même pas cette touchante consolation des matrones délaissées : sa jeune garde ne lui était d'aucune douceur. Si parfois son froid regard s'attardait sur les yeux fous de quelque adolescent éperdu, ce n'était point pour s'émouvoir d'un tel hommage, mais pour supputer quelles revanches pourrait lui valoir ce désir si candidement trahi.

Hélas! Nos bons petits jeunes gens ne disposaient guère que de leur argent de poche et, si brillants que fussent leurs succès au baccalauréat, elle n'avait que faire de tels lauriers.

Aussi, insensible à leurs frôlements, à leurs regards voilés, à leurs paroles haletantes, se bornait-elle à flétrir leurs âmes novices par sa verve désenchantée. Le pessimisme de leurs vingt ans faisait d'autant mieux chorus avec cette geignerie qu'ils n'obtenaient aucune friandise galante.

Comme on les eût dégrisés en leur révélant la vraie cause des rancœurs de Mme Levain! La hargne de ses propos contre la vie et les hommes ne signifiait que son amertume de n'être plus affriolante pour l'amour et d'avoir vu peu à peu ses illustres amis disparaître.

C'était d'abord Norbert Paraphard qui, de plus en plus détraqué par le vertige des grandeurs, avait rougi de ce peu prestigieux adultère dans le papier timbré et s'était mis à courir les villes d'eaux et les plages, en quête d'un amour d'archiduchesse ou d'altesse impériale, seul digne de sa gloire, lui semblait-il.

Les souples laquais de lettres qu'il avait présentés

chez Mme Levain pour lui faire spirituel et joyeux cortège dans sa bonne fortune, ne virent aucun intérêt à fréquenter une maison où désormais ils ne travailleraient plus sous l'œil du maître.

Longtemps plus fidèle resta le Dr Bronche. Ecœuré par les chairs bouffies qu'il devait le plus ordinairement manier, il trouvait fort délectable la maigreur perverse de Mme Levain. Dans son orgueil de lourdaud il se croyait aimé d'elle. Trop timide et trop occupé pour chercher d'autres aventures, il s'était mis à chérir cette maîtresse comme une habitude.

Le linge mousseux qui avait fait si grande impression sur ce parvenu, gardait dans son esprit un charme de conquête exaltante et fastueuse. Mais un jour vint où, malgré l'aveuglement de sa vanité, il dut reconnaître que les batistes enrubannées de son amie n'avaient pas plus de séduction que les nuées transparentes dont se voilaient, — si peu ! — certaines de ses jolies malades, et que celles-ci abritaient sous leurs linons des gracilités bien plus jeunes. Dégrisé, il se dit que sa célébrité accrue lui permettait de prétendre à des amours magnifiques, et, s'apercevant que le salon de Mme Levain se dégarnissait peu à peu, il comprit que l'influence mondaine de la petite femme, aujourd'hui si fripée, ne pouvait plus grand'chose pour l'achalandage de son cabinet. Cette considération le détermina.

Dès qu'il se fut assuré ses festins galants auprès d'une jeune femme fringante et répandue, il se retira sans grande cérémonie des griffes de Mme Levain.

Lorsque, pour la première fois depuis bien des années, elle sortit de la consultation sans autre hommage que celui d'un profond respect, son sort lui apparut. Dans le coupé qui la ramenait chez elle, — malgré la disette, son mari n'osait encore lui refuser le luxe d'une voiture au mois, — quelles réflexions pénibles !

Ainsi qu'à l'ordinaire elle commença par rejeter cette humiliation sur la sottise de son époux qui, pourtant, n'était guère responsable de telles mésaventures extra-conjugales :

— Parbleu ! La gêne! Des économies sordides! Nous ne pouvons plus offrir à nos hôtes que des vins suspects et de médiocres cigares!... Justement le Dr Bronche, fameux pour la rigueur avec laquelle il interdit à ses clients l'alcool et le tabac, raffole de bourgogne parfumé et des plus noirs havane!... On me met dans l'impossibilité de garder mes amis!... Oh ! toutes ces humiliations, il me les paiera!...

Soulagée par cette escrime rageuse sur son habituelle victime, Mme Levain reconquit assez de sang-froid pour chercher de plus sages raisons. Ses yeux ayant rencontré sa propre image dans la petite glace du coupé, elle s'examina de face, de trois quarts et, hochant la tête avec tristesse, fut obligée de reconnaître que sa beauté, lasse et mûre, avait quelques torts aussi. Pour une coquette, c'eût été trop méritoire de ne pas trouver d'excuse à cette fâcheuse impression :

— Le jour brutal de la rue!... Toute cette grisaille des maisons!... Puis l'émotion de cette visite...

Mais ce n'était tout de même pas le reflet des ternes façades qui ridait ses paupières, qui plissait son menton de bourrelets et de ravins, qui rendait plus molles et plus tombantes ses lèvres jamais belles, ses lèvres gloutonnes et méchantes! Si cruel que ce fût pour son amour-propre de femme, elle dut s'en faire l'aveu :

— Bien ravagée, décidément!... Mais ce sont les soucis! La lutte pour l'élégance et pour le faste!... Avec un mari plus adroit je me serais plus longtemps gardée jeune!

Aucune femme ne se résigne volontiers à de telles constatations. Et moins que toute autre Mme Levain, dont

un agréable minois avait tant servi les vanités. Aussi, excitée par ces paroles hargneuses, eut-elle un accès de révolte. Abaissant l'une des vitres de la voiture, elle ordonna qu'on la conduisît vers une maison de la rue Taitbout à laquelle elle avait dû songer bien des fois puisqu'elle se rappelait son adresse avec tant de précision, mais dont les bons offices lui avaient jusqu'alors semblé superflus.

— Le Temple de Beauté!... Suprême ressource!... J'espérais longtemps encore pouvoir m'en passer!... Enfin!... Il faut savoir se défendre... La vieillesse? Non! Non! Pas encore! Ce serait le vide autour de moi!

Pour garder près de sa beauté défraichie les derniers soupirants de marque qui, par habitude, s'obstinaient, elle devint l'une des clientes les plus zélées de ces pittoresques temples de l'artifice.

Il en coûta vingt louis mensuels à son pitoyable époux qui, de plus en plus harcelé par les besoins d'argent, jaunissait d'angoisse et de soucis sur son papier timbré.

Mais, pendant quelques semestres, Mme Levain, dont la peau, tendue par d'adroits massages, vivifiée par de mystérieux élixirs, retrouvait presque l'éclat de la jeunesse, goûta l'ivresse de régner encore.

— Un teint de vierge, ma chère!... Quelle dérision! chuchotaient entre elles ses bonnes amies jalouses et moins bien renseignées sur les savantes manipulations de ces sortes d'office...

— Quelle séduction! murmuraient les hommes. Les années l'embellissent...

Mais au prix de quelles simagrées lassantes et ridicules elle obtenait ces triomphes éphémères!

Trois fois par semaine, pour parvenir aux mains de la sorcière qui lui malaxait le derme, elle devait coudoyer, en des salons suspects, toutes les misérables

épaves de l'amour qui, pour n'être pas privées de leurs suprêmes joies, mendiaient humblement un air de jeunesse : femmes du monde mafflues ou desséchées, venant se faire aplanir les joues, raffermir le flasque bouillonné du menton ou lisser la nuque rugueuse, pour ne pas perdre trop vite le baiser de Chérubin dont la timidité s'expérimente auprès de leur savoir! Cabotines au visage brûlé par les fards, amolli par la perpétuelle grimace du sourire ou par la contraction de la douleur feinte, qui, malgré leur antiquité, s'acharnent sur les planches pour maintenir le prestige de leur alcôve, et viennent se faire corroder, grâce à certaines lotions, leur vieille peau fatiguée, afin que, sous les débris, apparaisse une seconde couche fine et tendre!

Six mois, un an durent les bienfaits de cet artifice, et sans cesse, jusqu'aux déformations qui résultent de ces successifs écorchages, nos pauvres papillons de la scène et des orgies galantes se résignent à ces paradoxales toilettes.

Souvent l'indiscrétion d'une porte mal fermée laissait voir à Mme Levain la discordance entre les figures ainsi travaillées et l'éreintement des corps aplatis ou boursouflés qu'on ne maquille pas avec un égal soin. Le col, que la masseuse s'efforce de radouber un peu, est le lien de transition entre les visages insolemment jeunes et les chairs qui dégringolent ou s'épandent.

Mais certaines femmes, dans la beauté desquelles il n'est rien de secret et qui tiennent à ce qu'on ne puisse soupçonner cette tricherie, réclament pour tout leur être ces triturations malignes.

A plusieurs confidences de l'opératrice qui, spéculant sur son désir de rester affriolante, tentait de la soumettre aux manipulations les plus coûteuses, Mme Levain comprit que des créatures, affolées d'amour ou bien entretenues dans le faste par l'amour, offraient leur corps

entier au savant travail de la prêtresse qui leur ménageait comme une survie galante.

Même, une fois que cette négociante si spéciale se réjouissait de lui avoir vendu plusieurs flacons de ses drogues les plus haut cotées, elle lui ouvrit mystérieusement le sanctuaire où, dans un éblouissement d'électricité, parmi les lueurs de quatre glaces qui formaient les parois, le grand Œuvre de Beauté s'accomplissait chaque jour :

— Les reines du théâtre, du monde, de la galanterie ont passé par là !... Sans cesse, elles y reviennent !... Si je vous citais des noms, vous seriez ébahie... Mais je m'en fais scrupule... Ici on nargue l'éternel !... Que de bonheur certaines femmes me doivent !... D'ailleurs elles le reconnaissent... Que de cajoleries et de remercîments tous les jours !... Moi, voyez-vous, je suis fière de mon art ! En connaissez-vous de plus bienfaisant ? Il prolonge le bonheur... Cet effort pour se maintenir en beauté m'attendrit... Les hommes aussi devraient m'avoir de la gratitude... Je retape si bien leurs adorées !... Mais ils ne se doutent pas... C'est vrai que s'ils se doutaient !...

Malgré la tentation de se faire triturer la chair du haut en bas dans ce rayonnement électrique et ce quadrilatère de glaces profondes, Mme Levain sut résister. Les gains de l'étude ne permettaient réellement pas de telles folies ! Puis les derniers hôtes un peu reluisants qu'elle essayait de garder dans son sillage ne valaient tout de même pas une telle dépense somptuaire. Ah ! s'il s'était agi de harponner Paraphard, elle n'eût pas reculé devant ce sacrifice (qui d'ailleurs enchantait son culte dévot pour elle-même). Mais le mégalomane avait moins fui l'insuffisante beauté de son corps que son trop faible prestige mondain.

Mme Levain se contenta sagement du jeu le plus ordinaire : sur les bouffissures de son visage on promena des

tampons électriques qui, faisant tressaillir nerfs et muscles, provoquaient de désopilantes grimaces; puis, comme sur une route effondrée, un rouleau, appuyé lourdement, tenta de faire redescendre les monticules dans les ornières. Afin de consolider ces travaux de terrassement, on badigeonna ses joues d'un emplâtre ocre qui la rendait pareille à quelque femelle de la Terre de Feu.

Après quoi, pour dissoudre cette croûte et rosir par la violence les peaux jaunâtres, on fit ruisseler sur son visage de diaboliques mixtures, à peu près comme celles dont se servent les relieurs pour colorer le cuir des bêtes. Un autre enduit caca d'oie, étalé précipitamment, avait pour but d'atténuer la brûlure de cet élixir. Puis une nouvelle eau, pareille à de la gelée de groseille liquéfiée, balayait en hâte cette verdâtre pommade.

Aussitôt après, sous couleur de raffermir les chairs, de resserrer les tissus et d'effacer à jamais le sillon des rides, l'alchimiste du Temple de Beauté, voyant quelle précieuse gobe-mouches le désir de rester jeune faisait de Mme Levain, ondoyait inutilement sa figure de maintes lotions, inefficaces mais fort coûteuses. Il y en avait de dorées qui sentaient le citron, d'autres couleurs d'aurore qui exhalaient un parfum de chèvrefeuille.

Si bien que, durant cette heure de prestidigitation bouffonne, Mme Levain, électrocutée, massée au rouleau, crépie de marmelades diverses, arrosée d'innombrables liqueurs, avait l'agrément de passer par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et même par celles qui n'ont pas l'orgueil d'y figurer.

Tour à tour jaune d'ocre, bleu paon, caca d'oie, gelée de groseille, vert bouteille, jaune citron et rose chèvrefeuille, Mme Levain était fort surprise de se retrouver, après tant d'avatars, avec sa propre peau et sa véritable couleur!

Ce n'était du reste pour personne en particulier que Mme Levain se requinquait avec une rouerie si patiente. Peu divertie par l'amour, elle ne se souciait vraiment pas de donner un successeur à Paraphard et au Dr Bronche. Elle ne songeait qu'à se maintenir en beauté afin de garder autour d'elle les débris de son ancienne cour. Comme il lui eût répugné, après tant de flirts exaltants et d'hivers glorieux, de retomber dans son monde de chicaneaux à lèvres rases et à pattes de lapin!

Le peintre de marine Trinquette et le maëstro suisse Ambroise Larve, duquel certains admirateurs tenaces s'obstinaient à espérer la rénovation de la musique française, étaient maintenant les suprêmes gloires du salon déserté de Mme Levain. Tous deux, l'estomac fort délabré et contraints de ne se nourrir qu'avec précaution, de ne guère boire et de ne point fumer, étaient peu sensibles à la misère des vins et à la médiocrité des cigares.

— Du côté de la table, nul risque, se dit Mme Levain. Il faut seulement que je leur donne l'illusion de mon importance mondaine et d'une grâce toujours victorieuse... Sans cela, ils iraient faire leur persil en des salons plus profitables!... Ah! maintenant, je les connais les artistes! Des cabots et des hommes d'affaires!... Enfin il est indispensable d'en avoir chez soi! Cela vous pose... Mais, par exemple, qu'ils ne me demandent rien de plus!... Pour un Paraphard, pour un Bronche, qu'on se résigne aux corvées de l'adultère, soit! Mais pour ceux qui me restent, ah! non, jamais...

Quelque temps, les relations honnêtement cordiales durèrent ainsi. Trinquette, encore intimidé par le souvenir de Paraphard et de Bronche qui, si longtemps, avaient éclipsé son prestige, n'osait se risquer à de trop arrogantes convoitises.

Mais peu à peu il fut bien obligé de s'apercevoir que personne dans cette salle à manger ne lui disputait le

sceptre et, enfiévré par l'orgueil, il prétendit à de plus mystérieux triomphes. N'ayant pas eu jusqu'alors d'autres ivresses que celles dont le gratifiaient certains modèles de minois gentil et de mœurs affables, il n'était point blasé sur l'espèce « femme du monde », et les ans de Mme Levain ne refroidissaient pas son désir. Aussi notre distingué mariniste devint-il fort pressant !

Comme on l'imagine, Mme Levain ne manqua pas d'utiliser cette ardeur pour faire décorer son logis d'un « aviso hissant le grand pavois » et d'un « équipage saluant les couleurs sur une batterie flottante ». Mais ce travail n'éteignit point la verve du peintre. Mme Levain persistant à répondre à ses soupirs par d'amicales espiègleries, il fit comprendre que, en cas d'échec, force lui serait d'aller étourdir son chagrin, loin d'elle, en d'autres fêtes...

— C'est qu'il serait suivi dans sa retraite, se dit-elle, par tous les barbouilleurs qu'il a introduits chez moi, et qui s'y prodiguent pour faire leur cour à cet important membre du jury, et obtenir par lui médailles, bourses de voyage, commandes !... Ce serait désastreux ! Que faire ?...

Assagie par ses disgrâces, elle résolut de se montrer moins rêche. L'horreur de se retrouver seule un jour parmi les faces rasées des robins la rendait docile à toutes autres servitudes.

— Quelle complication ! pensa-t-elle... Enfin puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement !... Ah ! les hommes !...

Mais sa longue résistance avait refroidi M. Trinquette, peu habitué à ces jeux de mondains. Lorsque Mme Levain consentit à lui faire risette, déjà il ne gardait plus de cette grande passion qu'un peu de vague à l'âme et un désir, tout impersonnel, de joies galantes. Aussi bien qu'une autre, Mme Levain en eût pu être la bénéficiaire. Mais le hasard, si souvent facétieux, voulut que, vers la même époque, Trinquette rencontrât un petit modèle

dont la vénusté gracile fit pâlir le charme trop artificiel de Mme Levain.

Cette créature avait la sveltesse et l'affolant sourire d'une toute jeune bacchante. Parmi l'or de sa chevelure dénouée ses yeux bleus resplendissaient comme des nielles dans les blés d'août. Fort matériel, M. Trinquette l'admirait spécialement pour la rondeur de ses formes et le lisse de sa peau.

La demoiselle, ravie de produire une si forte impression, comprit qu'un tel trouble chez un homme mûr pouvait très bien la hausser jusqu'au rang d'épouse légitime, et joua finement la vertu. Après une série d'irritantes défaites, le mariniste s'aperçut que, pour étreindre cette académie si désirable, l'unique moyen était le mariage.

Sa passion le conduisit chez M. le maire et à l'église. Puis, barbon fou d'amour, il se cloîtra chez lui pour jouir en avare de son bonheur et fit sa révérence au monde où sa rieuse bacchante n'aurait guère eu de succès,... à moins qu'elle n'en obtînt beaucoup trop!

Furieuse contre les traîtrises de l'amour, Mme Levain put craindre de voir son cher salon abandonné par les derniers artistes fidèles.

Comme figurant un peu notoire, il ne lui restait guère que le maëstro suisse Ambroise Larve, rénovateur toujours futur de la musique française.

Mais Mme Levain ne se sentait plus le droit d'être exigeante. Du moment que le compositeur ne désertait pas sa maison, elle admettait fort bien qu'il ne bouleversât pas de son génie notre drame lyrique.

Même, prise d'une soudaine tendresse pour ce croque-notes qu'elle avait dédaigné pendant la splendeur de sa gloire mondaine, elle se sentait prête à lui mettre les bras autour du cou pour l'empêcher de fuir. Mais, si

charmant que fût un tel collier, M. Ambroise Larve ne montrait pour lui aucune convoitise.

Il suffisait au rénovateur de la musique française de pouvoir désormais se mettre au piano quand il lui plaisait et sans risquer, comme jadis, d'être interrompu par la rumeur du bavardage littéraire. Personne n'étant plus là pour contrecarrer ses manifestations artistiques, il usa goulûment de la licence toute nouvelle qu'on accordait à sa vanité. Les robins sarcastiques se disaient entre eux :

— C'est sans modestie qu'il prend sa revanche! Mais qu'importe? Celui-là n'est pas gênant!

En effet ce torrentiel crépitement de notes ne les empêchait pas de faire leur cour à l'avoué qui utilisait, moyennant finance, leur bagoût et l'adresse de leurs arguties.

Tandis qu'Ambroise Larve, les yeux levés vers les nuages roses du plafond, se contorsionnait prétentieusement en face de son clavier, on apercevait toutes les lèvres rases des chicaneaux se mouvant sans répit comme des babines de lapins qui mâchent, et leurs visages se plissant de sourires finauds. Eux aussi prenaient sans discrétion leur revanche du silence que la pénurie des causes leur imposait trop souvent à la barre!

Malgré qu'ils fussent, comme au début de sa carrière mondaine, les figurants les plus assidus de son salon, et que les déceptions l'eussent assagie, Mme Levain se refusait toujours à leur accorder la moindre attention. Blasée sur leurs méchancetés spirituelles, elle les sentait trop dans la dépendance de son mari. Pour elle, leurs hommages, bien empressés pourtant, ne comptaient pas.

Pendant plusieurs semaines, M. Ambroise Larve, qui n'avait plus souvent l'occasion de telles fêtes, s'offrit sans vergogne et sans réflexion la joie d'occuper autrui de son génie et de sa gloire. Au moindre geste le priant de

s'asseoir au piano, il emplissait le salon de son vacarme, de ses chants essoufflés et rauques. Dès lors, les plus fiévreux battements d'éventail, les frémissements de femmes qui s'énervent et qui bâillent ne pouvaient interrompre sa faconde.

Mais un jour vint où, ayant rassasié sa première fringale de succès, il s'étonna lui-même d'être si patiemment écouté.

Alors il regarda autour de lui et se rendit compte de l'importance que la désertion de tous lui créait chez les Levain.

Du moment qu'il y restait seul, il y apparaissait grand. M. Ambroise Larve était bien trop affolé d'orgueil pour apercevoir la misère et le ridicule d'une grandeur si peu disputée.

— Je suis la parure de ce salon!... Apanage d'une noble vie entièrement consacrée à l'art!... Positivement, j'y règne! dit-il un soir à sa femme.

— Alors, présente-moi! risqua timidement l'humble maritorne, compagne folâtre de sa jeunesse, qu'il avait épousée en secret et qu'il n'avouait à personne.

Fière de son génie, elle s'immolait de la manière la plus touchante à sa gloire. Pour l'envoyer dans le monde où elle ne paraissait point, elle lui faisait son nœud de cravate et frottait le vernis de ses bottines. Et jamais une parole d'envie ou de récrimination! Elle se tenait pour récompensée lorsque son mari, au retour, tout en se réchauffant contre la tiédeur de sa chair, lui détaillait les splendeurs du festin, la beauté des femmes demi-nues, et ses prodigieux succès.

Mais, au fond, cette ménagère tapie dans son modeste intérieur caressait l'espoir d'être acclamée au bras de son époux.

M. Ambroise Larve n'ignorait point cette ambition. Plein de gratitude pour l'amour dont cette femme avait

embelli sa jeunesse, il n'aurait pas demandé mieux que de satisfaire ce désir. Mais conscient des gaucheries de sa compagne, il n'avait point osé jusqu'aujourd'hui affronter la malignité du monde. Longtemps Mme Larve avait compté sur la gloire qui ferait admettre toute audace. Mais, en dépit de sa foi robuste dans le génie du Maître, force lui était de se dire que le triomphe tardait beaucoup. Aussi la douce femme n'attendait-elle plus qu'un hasard heureux. La déconfiture du salon Levain et l'omnipotence de son mari lui semblèrent propices à son orgueilleux rêve. M. Ambroise Larve consentit à donner la mesure de son prestige :

— Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt?... On ne saura jamais combien, dans ma carrière, ma sotte timidité m'aura nui... Est-ce que tu ne surpasses pas toutes ces arrogantes caillettes par la distinction de l'esprit et du cœur?... En somme, tu m'as deviné avant que j'eusse rien fait... Elles, c'est à peine si elles m'ont compris après tant de chefs-d'œuvre!...

Jamais l'humble Mme Larve ne s'était vue à pareille fête. Elle prit l'air radieux d'une Cendrillon chaussée par quelque prince. Et, cependant que le musicien affirmait avec grandiloquence sa fierté de produire sa femme en public, celle-ci, redevenue soudain coquette, se souriait à elle-même devant la glace, essayait de cambrer sa lourde taille et d'apercevoir, par-dessus son épaule, la majesté de sa tournure... Sans doute l'examen ne dut la rassurer qu'à demi, car, tout en se dessinant les hanches sous son peignoir en flanelle rayée, elle murmura :

— Dommage que tu n'aies pas pris cette décision dix ans plus tôt... Enfin, je ne suis pas encore trop mal... En s'arrangeant bien!... Et, tu sais, j'ai l'usage du monde... Chez ma mère, on donnait des tasses de thé et les jeunes gens m'offraient le bras pour me conduire au piano...

— Oh! Le monde, c'est plus délicat que tu ne te l'imagines! soupira M. Larve qui, malgré tant de dîners en ville, n'avait jamais entièrement vaincu un malaise de rustre...

Tout de même il tint bon, et se mit à parler en maître chez Mme Levain. Celle-ci, percevant tout de suite sa désinvolture, se disposait à empêcher, par tous les moyens en son pouvoir, la fuite de son dernier hôte un peu reluisant.

Un jour, tandis que, s'étant assise tout contre lui sur le même canapé, elle se résignait aux paroles et aux attitudes de langueur pour le contraindre à rester, le musicien, insensible à ce galant manège, avoua sa femme et fit comprendre qu'il exigeait bon accueil pour elle.

Mme Arsène Levain qui, peu ardente au jeu d'amour, redoutait les ennuyeuses prouesses d'hôtel meublé, fut ravie de cet ultimatum si peu gênant.

A coup sûr Mme Ambroise Larve n'étonna point le monde par sa grâce et par sa majesté. Mais son triomphant sourire disait si bien sa joie, qu'on l'accueillit sans férocité.

Le compositeur, fier en somme, ainsi que tout représentant du sexe mâle, de la femme qui lui avait donné l'amour, fut ravi de l'avoir intronisée sous les lustres de fête. Et Mme Levain, rassurée par la balourdise de la nouvelle venue qui n'éclipsait point son reste de jeunesse, jugea le plus sincèrement du monde qu'elle était une figurante très acceptable.

— L'assiduité d'Ambroise Larve, se dit-elle, ne me coûte décidément pas grand'chose!... Possible que chaque année il devienne de plus en plus une épave!... N'empêche que, pour les ignorants du monde, son nom fasse encore impression... Et puis chacun sait que, sans un musicien au piano, la causerie traîne... Sans compter que Larve a ses dévotes : des dames sur le re-

tour qui lui sont reconnaissantes d'avoir jadis protégé de ses gammes leurs flirts à voix basse et joué la musique de scène qui accompagna leurs comédies galantes...

Si elle avait été sincère, elle aurait pu ajouter :

— Moi-même?... N'est-ce pas là le secret de mon penchant pour lui?...

Mais Mme Levain n'était pas femme à perdre son temps en vaine psychologie! Elle occupait tout son génie à découvrir parmi les gens à projets, à inventions, voire même à chimères séduisantes pour le gogo, le personnage providentiel qui, faisant participer Maître Levain à son industrie, ajouterait d'énormes gains aux profits insuffisants de l'étude.

Abritant derrière un perpétuel sourire son rêve cupide, elle ne prêtait guère d'attention au bavardage de ses invités. Aussi ne percevait-elle même pas la naïveté pittoresque des propos dont Mme Larve, grisée par le monde après une trop longue claustration, se montrait prodigue.

Tout de même, un soir, tandis que Mme Levain préméditait quelques phrases adroites pour un Levantin, fameux lanceur d'affaires, elle ouït le mot vraiment candide par lequel Mme Larve révélait son admiration conjugale.

Comme le dialogue au début de la soirée était fort peu alerte, on avait feint de se récrier sur le génie de M. Larve, pour qu'il fît retentir le piano de son impétueuse virtuosité. Mais depuis la soirée précédente, on avait dû descendre le tabouret pour quelque exécutant de taille plus colossale et, le pas de vis étant faussé, on ne parvenait pas à remettre la moleskine à la hauteur convenable pour l'architecture de M. Larve. Maître Levain, toujours attentif à faire un zélé service dans le salon de sa femme, proposa de rehausser le siège récalcitrant par une pile de partitions. Un jouvenceau qui rencoi-

gnait sa timidité près du pupitre, tendit gauchement un recueil, qu'on se passa de main en main. Un facétieux avocat aperçut le titre du volume et ricana :

— Mâtin! Excusez du peu! C'est sur du Beethoven que vous allez vous asseoir!

Les figures se plissaient déjà pour la moquerie, lorsque, avec une sérénité touchante, la femme du musicien soupira :

— Messieurs, il peut le faire!

C'était ridicule et attendrissant. Les âmes pas trop fanées s'émurent, les êtres sardoniques pincèrent les lèvres, et sur tous les visages le rire se rétrécit en sourire. Mme Ambroise Larve, illuminée de bonheur, inconsciente de la bouffonnerie qu'elle venait de dire, contemplait le dos de son mari qui commencait à se balancer devant l'ivoire. Parmi les auditeurs, le musicien avait été le seul à ne pas trouver ce mot excessif et gênant. C'est avec une imperturbable autorité qu'il inséra Beethoven sous sa fesse...

Mme Larve n'eut d'ailleurs pas de rivale pour se délecter des rythmes un peu déconcertants dont le maître, exhaussé par ce glorieux coussin, voulut bien régaler l'assistance. L'œil agile, les femmes se mirent à chuchoter derrière l'éventail, de spirituelles férocités ou des galanteries fades aux jeunes hommes qui, prêts à la riposte amère ou bien au flirt, coulaient, tout en parlant, des regards avides vers l'intimité de leurs corsages.

Et, tandis que maître Levain, toujours en extase devant sa femme, ne la perdait pas des yeux pour deviner ses désirs, Mme Levain pirouettait, astucieuse et câline parmi les lanceurs d'affaires qu'elle savait ingénieux. Comme elle regrettait sa séduction d'autrefois! Elle n'aurait pas eu besoin de se trémousser ainsi pour découvrir de fructueuses combinaisons! C'est à qui, entre tous ces parvenus affolés d'élégance, serait venu les lui offrir!

Mais, en dépit des stratagèmes, son cher salon ne trahissait que trop la fatigue de sa beauté, l'amoindrissement de son prestige et la gêne financière. Si quelques plumitifs, croque-notes et barbouilleurs, fidèles pique-assiettes, y rappelaient encore le passage des hôtes illustres à jamais regrettés, on y voyait surgir d'inquiétants Bulgares et d'olivâtres aigrefins, paraphés de moustaches d'encre, qui représentaient trop abondamment les Républiques Sud-Américaines.

C'était le désir des grandes affaires qui poussait Mme Levain à de telles recrues.

Chaque hiver l'effondrement s'accentuait. En dépit de l'audace et de l'habileté avec lesquelles Maitre Levain s'ingéniait à « faire suer » son étude, selon l'amusante expression des gens de basoche, il n'arrivait pas à augmenter le total de ses gains. La guigne semblait s'accrocher à lui. Il faut dire aussi que la méfiance sévère du Parquet gênait fort ses opérations et que les clients étrillés par lui sans vergogne ne s'exposaient pas deux fois à sa dextérité de tire-laine. Pourtant notre homme, plus âpre que jamais, car sa femme se montrait de plus en plus harcelante, se ruait au travail comme un damné.

Pas une minute de détente et de quiétude! A force de combiner des ruses et de s'appesantir sur ses paperasses de chicane, le gaillard, autrefois si robuste, s'était singulièrement fatigué! Peu à peu, il était devenu plus blafard que son papier timbré et desséché comme un vieux cep. Bien plus encore que le travail frénétique, ce qui l'épuisait, c'étaient les soucis d'argent et la perpétuelle angoisse de voir toutes ses finasseries surprises.

Il se sentait fléchir. A certaines heures, son cerveau, exténué par cette tension sans répit, semblait se voiler. La force nerveuse n'étant plus suffisante, des vertiges obscurcissaient sa vue et son ouïe, sa parole hésitait à traduire sa pensée :

— Nom d'une pipe, qu'est-ce qui me prend? se demandait le pauvre diable effaré... Voyons! Voyons! Je suis trop jeune pour être déjà fichu... Bah! Malaise d'un instant!... Une promenade chaque jour... Moins de cigares... et il n'y paraîtra plus...

Mais la crise passée, Maître Levain, repris par ses tracas, ne songeait plus au petit tour hygiénique et cessait de surveiller ses fumeries. Le détraquement s'exaspéra. Bientôt l'avoué, dont naguère l'esprit alerte s'assimilait avec tant de prestesse les grimoires les plus compacts, sentit sa tête s'appesantir sur les dossiers et, plusieurs fois, après quelques minutes d'affaissement torpide, s'éveilla, congestionné, le cerveau vide et trouble, les joues frôlant les pages de papier timbré.

— Ah ça! Je dégringole! fit avec terreur Maître Levain au sortir d'un de ces assoupissements qui le laissaient inerte... Il faut que je réagisse. Trois mois de forêts ou de montagnes me guériraient!... Oui, oui, il faut que j'aie la volonté de tout quitter!... Le salut est à ce prix!... Mon enfant! Ma femme!

Tout aussitôt le souvenir de sa femme, surgissant à cette minute de réflexion, l'arrêtait dans son désir de fuite et de repos. Maître Levain, se rappelant son besoin de luxe, son égoïsme féroce, puis la liasse de factures impayées dans son tiroir et les traites qui afflueraient à l'échéance prochaine, sentait sa présence indispensable sur la machine à gagner l'or, pour mieux en diriger la manœuvre.

— Pas moyen! constatait-il avec désespoir... Il faut que je reste au gouvernail... Moi parti, ce serait la débâcle... Et puis que diraient ma femme, ma mère?... Des reproches, de l'amertume, des larmes?... Non! non! Je ne puis pas!

Et Maître Levain, ne se sentant pas le courage de faire tête aux récriminations des deux femmes qu'il ai-

mait, se raidissait contre le mal sans cesse plus aigu !

D'atroces névralgies endolorirent son cerveau, pesèrent sur sa nuque. Il n'échappait à ce supplice que pour sombrer dans une morne torpeur, destructive de lucidité et de force morale. L'hypocondrie, cette gangrène de l'âme, l'envahit peu à peu. Prenant l'humanité en haine, il soulageait sa crispation en amères virulences.

Un soir, dans le monde, en présence de sa femme, il s'oublia jusqu'à faire la plus âpre satire des mœurs, des pîtreries et des plaisirs chers aux gens parmi lesquels ils vivaient. Ses nerfs une fois calmés par ce jaillissement de paroles, il aperçut le regard courroucé de sa femme, les sourires narquois de son auditoire et, tout le reste de la soirée, se tapit dans une encoignure comme un enfant honteux et boudeur.

Le monde! Dans un tel état de prostration et de tristesse, c'était sa torture la plus cruelle. Quel soulagement si sa femme avait consenti à la lui épargner! Peut-être la solitude, le calme, le repos de la nuit auraient-ils réparé les fatigues du jour. Mais Mme Levain, d'autant plus friande du monde qu'il devenait de plus en plus pour elle un champ de bataille, eût considéré une telle retraite comme un suicide. Aussi entraînait-elle plus que jamais derrière ses épaules nues et ses toilettes de bal, derrière la grâce majestueuse de son éventail, son lugubre mari, blême, flapi, balafré de longues rides.

— Tu as toujours l'air de suivre ton propre enterrement ! grondait-elle à voix basse lorsque, devant la glace où elle se caressait d'une dernière nuée de poudre, elle apercevait sa silhouette d'ennui.

Mme Levain ne croyait pas si bien dire ; chacune de ces petites fêtes aggravait la misère de son époux.

Maître Levain sortait de là plus irritable et plus grinçant. Seule sa femme avait le pouvoir de dompter son

acrimonie. Malgré son égoïsme féroce, dévotement il l'adorait. Pour lui, parvenu mal habitué au luxe, elle restait un vivant chef-d'œuvre de distinction.

En femme qui n'admet pas qu'on soit malade autour d'elle parce que cela trouble l'existence et détourne de sa petite personne soins et gâteries, elle avait pour habitude de répondre aux soupirs de harassement et aux plaintes discrètes que son mari ne parvenait pas toujours à réprimer :

— Mon ami, quel geignard tu deviens!... Je te préviens que c'est assommant!

— Six semaines de voyage, risqua-t-il un jour timidement... Ce serait la guérison certaine!...

Mme Levain, humiliée déjà de l'hiver sans magnificence qu'elle venait de passer, s'irrita de ce caprice fâcheux qui la menaçait plus encore dans son luxe et dans ses plaisirs :

— Que tu es veule et fantasque, mon pauvre ami! Mais tu n'as absolument rien!... Un maniaque comme toi sur les grands chemins? Mais les voyages ne feront que te démolir et te surexciter!... Des distractions? Mais où peux-tu en trouver de plus variées qu'à ton étude, qu'au Palais, où sans cesse défile pour ton agrément l'humanité la plus pittoresque et la plus tragique?... Puis tu parles bien à ton aise de déplacements et villégiatures? Notre situation n'est pas déjà si brillante! Pour m'en contenter, il faut vraiment mon esprit de sacrifice!... Tu sais bien que ton maître-clerc est un sot... Tu ne l'as choisi si stupide que pour le payer moins... Le maintien de ce nigaud n'est possible que si tu restes là pour tout diriger... Sinon, ce serait le gâchis... En trois mois, ton étude dégringolerait!... Non! Non! Tu ne peux pas!... Voyons! Réfléchis à ton devoir!... Raidis-toi, que diable!...

Se sentant incapable de l'effort qu'on exigeait de lui,

Maître Levain alla chercher asile dans les bras et contre le cœur de sa mère.

Mais Mme Levain, impatiente de voir son fils président de la Chambre des avoués, couvert d'honneurs et richissime, rabroua une mollesse qui ruinait ses plus chères ambitions.

— Oui ! Oui ! Nous savons! Tout jeune, tu avais déjà de ces toquades!... Je me rappelle un jour où tu t'arrêtas de manger ta confiture pour sangloter en disant que tu avais le tétanos! Une autre fois, ce fut la peste! Contre de tels caprices, le fouet était alors mon meilleur remède!... Aujourd'hui il n'est plus de ton âge, ni du mien... Mais c'est bien volontiers que, demain soir, je t'offre une loge pour le *Malade imaginaire* au Français !

Alors, Maître Levain, déjà trop épuisé pour vaincre ces résistances égoïstes, se replia, humble et craintif, dans son antre à chicane. Puisqu'on ne lui laissait pas le droit d'abandonner cette exténuante chasse à l'or, il recourut aux drogues de charlatans, capables de lui assurer, pour quelques heures, la lucidité et l'énergie artificielles sans quoi il n'eût été qu'une épave au milieu de ses paperasses haïes.

Ivresse surexcitante qui s'achevait dans la plus lugubre des prostrations!

Tandis que Mme Levain, un instant vivifiée par les élixirs et les pommades, se trémoussait dans le monde pour prolonger son apparence de succès, Maître Levain, grisé par des breuvages de folie qui accéléraient sa perte, se démenait avec une frénésie morbide, pour la richesse, instrument de domination et de vaniteux plaisirs!

Deux figures de caractère pour illustrer la macabre farandole moderne vers le cabanon et vers la tombe!

— Nous sommes parmi les heureux de ce monde!

pensait Maître Levain. Et il y des centaines de gens qui nous jalousent!

De même que l'on engouffre la houille dans une machine qu'on veut actionner jusqu'à l'éclatement, il absorbait du phosphore, se gorgeait de vins à la Kola et de potions stimulantes, au risque de sentir ses artères battre un rythme éperdu dans sa tête congestionnée, et de vivre comme dans un vertige d'ivresse, l'œil trouble, la main fébrile, avec des saccades dans la parole...

— Bon Dieu ! On dirait que je suis saoul! murmurait parfois Maître Levain, ahuri de sentir son cerveau à un tel degré de tension, avec ce mélange de lucidité et de trouble que les hallucinations donnent.

Grâce à ces terribles sortilèges, il obtenait chaque jour les cinq ou six heures d'activité nécessaires pour continuer sa moisson d'argent. Mais, de semaine en semaine, sa surexcitation devenait plus frénétique.

Ses clercs n'osaient affronter son impatience. C'est à peine s'il permettait à ses clients de s'expliquer et s'il s'accordait à lui-même, en son étude comme au Palais, le temps de formuler sa pensée. Sa conduite des affaires se ressentait de cette trépidation. Aussi la clientèle commençait-elle à s'alarmer. Il y avait des chances pour que les bénéfices de l'année ne fussent pas en rapport avec le travail forcené de Maître Levain...

— Je me tue, et presque sans résultat! constatait-il dans ses moments de clairvoyance...

Il se rendait compte aussi de la ruine progressive de ses forces. Même en doublant les doses de phosphore, en se surchauffant de mixtures embrasantes, il n'obtenait pas toujours la lucidité dont il avait besoin. La prostration qui suivait ces heures de folie devenait de plus en plus morne. Pour éteindre ensuite la flamme du sang et les soubresauts des nerfs, pour conquérir l'apaisement du sommeil, il fallait forcer chaque nuit la ration

de bromure. Sommeils d'épouvante, réveils accablés !

Sans compter que, malgré le supplice de telles journées, Mme Levain, frénétique du monde et de l'intrigue, insouciante du péril proche, entraînait plus que jamais son mari sous le flamboiement des lustres. Oh! le désespoir du malheureux lorsque, rentrant chez lui le soir, il entendait sa femme lui prescrire de sa voix sèche et autoritaire :

— Tu n'as que le temps de t'habiller... C'est aujourd'hui que nous allons chez les...

Maître Levain, trop inerte pour batailler, revêtait le frac de servitude et, les griffes de la névrose sur la nuque, sur les tempes, allait lugubrement figurer. Parfois, la petite fête avait lieu chez lui, et c'était pire encore, car le sourire et l'enjouement devenaient un devoir.

Alors, pour faire tête plus gaillardement, il dut recourir à cette électricité, dont il avait espéré jadis tant de profits pécuniaires et dont il n'attendait plus aujourd'hui qu'un peu de soulagement. Le fameux moteur, qui, dix ans plus tôt, lui avait valu tant d'or, était irrévocablement démodé et ne rapportait plus rien, hélas! Mais quelle gratitude il aurait néanmoins à la force électrique si elle lui rendait sa puissance de travail et son adresse au gain !

Avec autant de ferveur qu'un croyant s'attache un scapulaire, baise une relique ou se prosterne aux pieds d'une madone de pèlerinage, il cuirassa ses reins d'une ceinture aimantée et s'assit sur l'escabeau de la douche électrique. Le fluide, jaillissant des pointes mobiles, hérissait tragiquement sa chevelure comme celle d'un homme contracté par l'épouvante; la friction d'une tige d'acier sur ses membres nus provoquait un crépitement à fleur de peau et faisait tressaillir les muscles.

Dans son ardeur à guérir, Maître Levain prolongeait

plus que de raison cette communion passionnée avec la mystérieuse force et, tout trépidant du fluide qu'il avait reçu en excès, s'en allait de là congestionné, le cerveau durci et pesant comme un métal.

Alors, muet, le regard fixe, le masque immobile, il prenait l'allure d'un halluciné. Le sommeil ne parvenait plus à détendre ses pauvres nerfs trop crispés. Plus que jamais il fallait le coup de massue du bromure pour abattre cette surexcitation.

Loin de remédier au mal, tous ces stratagèmes n'aboutissaient qu'à le rendre plus aigu. L'époque de l'effondrement total approchait.

En dépit des plus sinistres prodromes, Mmes Levain, mère et bru, égarées dans leurs rêves ambitieux, s'obstinaient à ne rien voir. Mme Levain mère, indifférente à ce qui se passait autour d'elle, réjouissait ses jours et ses nuits en imaginant son fils gorgé de millions et d'honneurs. Quant à Mme Levain jeune, elle luttait avec des ruses de vieux diplomate pour rapiécer son prestige en loques et garder figure de mondaine glorieuse.

Si elle ne récriminait pas trop contre certaines maladresses qui avaient dévasté son salon, elle ne se pardonnait point son manque de flair à l'égard de Louis-Napoléon Moutte, le minable humoriste, aujourd'hui célèbre et fêté.

— Ai-je été assez stupide? maugréait-elle, hargneuse... Je l'avais sous la main, humble, timide, ignoré... A ce moment-là, un simple sourire gentil, — oui, un sourire sans plus, — aurait pu me l'attacher pour toujours... Certes, ce petit Moutte ne payait point de mine... Et en ce temps-là, je ne faisais risette qu'aux gloires épanouies... Ah! elles m'ont coûté cher, les gloires épanouies, et comme elles m'ont lâchée!... Tout de même, les premiers succès de Moutte à Montmartre auraient dû m'avertir... Mais la mode n'était pas encore

aux bouis-bouis... Si encore il avait débuté par de petits actes à l'Odéon!... Puis vint son mariage, qui le retira de notre monde... Une ouvrière! Sa maîtresse!... Je fis ma sévère et ma prude!... Comique, en vérité! Pourtant quelle ribambelle de coquines je recevais alors chez moi, des farceuses qui certes ne la valaient pas et dont les maris, en outre, étaient des brutes!... Enfin, à la maison, on trouva correct de prendre parti pour ce vieux fripon de Ducroc, dont les méfaits et les ridicules commençaient à servir de thème aux drôleries de Moutte... Ah! s'en est-il payé, le gaillard!... Il peut dire qu'il a bâti sa gloire sur le dos de son tuteur!... Ducroc ne se doutait certes pas que, en le volant, il l'enrichissait... Toute la dépouille restituée en droits d'auteur!... En plus, Moutte a les rieurs de son côté... La Foule! Le grand succès!... Quelle dérision!... Avoir ainsi perdu l'homme à la mode que Tout-Paris s'arrache!... Si seulement j'avais pu rattraper ma gaffe!... Mais quel accueil narquois lorsque j'essayai!... Et si l'on savait ma terreur que Moutte nous mette un jour à la scène! A chaque pièce de lui qu'on annonce, je suis dans mes petits souliers... Comme c'eût été agréable de l'avoir chez moi!... Il n'est pas ahuri et muet comme Paraphard, ou quinteux comme Bronche!... Je l'ai entendu chez des amis où il a feint de ne pas me connaître. Quel jaillissement pittoresque!... Et sa femme même qui se permet d'être jolie, fringante et spirituelle! L'amour et la joie l'ont formée... C'est à elle que vont tous les hommages... Et son impertinence de grand style quand j'ai voulu lui faire ma cour?... Ah! si c'était à refaire!...

Bien que se reprochant sa maladresse, Mme Levain n'était pas franche avec elle-même; à la vérité, ce n'est pas seulement une fois qu'elle avait voulu reconquérir Louis-Napoléon Moutte en escalade vers la gloire. Mais, durant tout un hiver, inconsolable d'avoir raté pareille

prise, elle s'était vainement ingéniée à se faire pardonner ses dédains d'autrefois.

Seule vengeance que lui réservât l'humoriste. S'il lacérait avec volupté M. Ducroc, c'est qu'il trouvait juste de châtier son ignominie et que la bouffonnerie du bonhomme était irrésistible. Mais la niaise arrogance de Mme Levain ne méritait pas de telles représailles. C'est donc bien à tort que Mme Levain redoutait cette disgrâce.

D'ailleurs, n'était-elle point assez punie? En pure perte tous ses beaux sourires qu'une raillerie glaçait, et ses flatteries obséquieuses qu'un regard malin faisait s'achever en bredouillements!

Pour mieux accentuer cette dérision, avec quel charme le jeune triomphateur cajolait les plus humbles femmes!

Cordial et gai, il les divertissait d'un esprit sans amertume, pour leur bien faire voir que, s'il devait son succès au comique acerbe, il ne l'exerçait qu'aux dépens des gredins.

Fidèle à la menace un peu théâtrale qu'il avait faite jadis dans l'échauffement d'un bon dîner et la colère d'une avanie, il s'était livré à de plaisantes variations sur le thème, éminemment propice au rire, du vénérable Ducroc, grippe-sous, tire-laine et trousseur de cottes, pris au sérieux dans son rôle de personnage vertueux, austère, solennel. Le dessinant d'un trait fort, il avait réussi à faire de lui un type, effroyable et bouffon, qui hantait maintenant l'imagination populaire et dont la foule saluait, par ses frénétiques bravos, les pîtreries sans cesse renouvelées.

— Polisson! avait dit M. Ducroc, inquiet et mortifié, au lendemain de la première pièce.

Ce n'était encore qu'un essai. Avant la série des tableaux définitifs, il faut bien une ébauche!

Si sommaire que fût celle-ci, M. Ducroc s'y reconnut.

Et des ricanements sournois lui révélèrent qu'il n'était pas le seul.

Il se consola par l'espoir que le jeune Moutte avait épuisé son sujet dans cette pochade. Déjà il se moquait du bon jeune homme qui, croyant mordre, avait les crocs si mal aiguisés, lorsque deux nouvelles pièces, cinglantes et jouées sur de grandes scènes, lui donnèrent brusquement l'impression d'être déchiré par les mâchoires d'un dogue.

— Ah! le misérable!... Il a du talent!... Quelle déveine!... Imbécile! gémissait-il entre deux grimaces de honte et de rage.

Bien qu'elle contredît la première, on aurait pu croire que cette dernière exclamation visait le hardi satiriste. Mais point du tout : c'est lui-même que M. Ducroc morigénait avec tant d'irrespect!

— Imbécile! J'aurais dû m'en méfier... Déjà son père me harcelait de sarcasmes... Bien sûr, il y a dans cette famille une hérédité de malice!... Me voilà ridicule!... Que va-t-il arriver?

Comme M. Ducroc était riche, étalait beaucoup d'honneur à sa boutonnière, il n'arriva rien. A notre époque, un homme bien renté nargue le ridicule. On put s'égayer à voix basse, mais on n'en continua pas moins à emprunter la majestueuse tête de M. Ducroc pour les cérémonies d'apparat.

Aussi son visage, un peu jauni et contracté tout d'abord, ne tarda-t-il pas à reprendre sa noble sérénité lorsque notre juge consulaire vit que, décidément, il était au-dessus de toute malveillance.

— Contre mon renom de vertu, les traits s'émoussent! constatait-il avec orgueil.

Et, cabotin avec lui-même pour mieux jouer son rôle dans la vie, il ajoutait :

— Juste privilège d'une existence irréprochable!

Ses angoisses avaient cependant duré quelques mois. Dans le même temps qu'il cherchait les moyens, cyniques et même coûteux, d'imposer silence à l'ironiste, Mme Levain déployait toutes ses ruses pour l'attirer chez elle :

— Une rente viagère à condition que je ne sois plus désormais l'inspirateur de ses pièces!... méditait M. Ducroc.

— Il n'a connu qu'une tendresse d'ouvrière, se disait Mme Levain... Rien de capiteux, rien d'élégant... Peut-être que l'amour d'une femme du monde... Mon Dieu, ce qui me reste de beauté pourrait sans doute... Et puis, pour un littérateur, le prestige qui me vient de Paraphard...

Mais, alors que Mme Levain interrogeait les glaces pour savoir si le sacrifice qu'elle était prête à faire pouvait encore réjouir un homme, voilà que soudain sa figure se mit à expier, par de brusques ravages, les artifices du Temple de beauté!

Quelques années, les élixirs et les enduits avaient pu donner l'illusion de la jeunesse, mais c'est au détriment de Mme Levain que ce résultat passager avait été obtenu.

La peau meurtrie et macérée était devenue peu à peu inerte. Les nerfs, lassés par des frictions irritantes, se détendaient mollement. Et les lignes du visage, si longtemps gardées intactes grâce à tous ces stratagèmes, fléchissaient de la manière la plus lugubre. Bientôt ce ne furent plus que fondrières et boursouflures. La peau flétrie mit une couverte jaunâtre sur tous ces vallonnements. Désastres qu'aucune rouerie de toilette ne pouvait plus masquer : désormais les courants électriques n'auraient plus d'action sur les nerfs relâchés, sur cette chair en ruines, et aucune drogue n'était capable de vivifier ce derme rugueux, insensible pour toujours à la morsure des acides.

Quelle dérision! En croyant prolonger sa fraîcheur,

Mme Levain n'avait réussi qu'à rendre plus prompte la décrépitude. Encore serait-ce la vieillesse tourmentée et sans charme de la femme qui s'y est résignée trop tard, cette vieillesse tragique qui fait songer à un champ de fleurs ravagé par un cyclone!

Alors Mme Levain eut le morne sentiment de sa déchéance. Pas plus Moutte qu'un autre! Désormais elle ne conquerrait plus personne! L'âme endeuillée par le spleen des coquettes sans amour et sans beauté, elle n'eut plus d'espoir qu'en l'adresse de son mari pour lui garder son rang dans le monde!

A cette minute de détresse, lorsqu'elle découvrit que son époux restait son fidèle compagnon et sa ressource suprême, pour la première fois peut-être elle eut à son sujet une pensée presque affectueuse :

— Il m'aime encore, lui!... Il saura bien remplir ma vie de douceur!

Tendresse à coup sûr bien égoïste, mais qui eût enchanté Maître Levain s'il avait été en état d'y répondre.

Hélas! A l'heure où Mme Levain, ambitieuse incorrigible, se retournait vers son mari et, dans sa fringale de luxe, de vaniteux bonheurs, attendait de lui toutes joies, le pauvre homme, exténué par vingt années de bataille pour l'argent, sombrait dans la plus désolante crise d'anémie cérébrale.

Catastrophe inévitable, que chacun pouvait prévoir, mais dont Mmes Levain mère et bru n'avaient jamais accueilli l'hypothèse que par des haussements d'épaules :

— Voilà bien ma chance! grinça la femme de l'avoué lorsque, un soir, on lui ramena du Palais de Justice son mari hébété...

Les drogues surexcitantes avaient peu à peu détruit ses dernières forces, détraqué ses nerfs et son estomac, appauvri son sang. Un jour vint où aucun stimulant ne put vaincre sa torpeur, où la misère des cellules ner-

veuses ne produisit plus qu'une pensée trouble, cahotante et désordonnée.

Depuis plusieurs semaines, les clercs de Maître Levain remarquaient chez cet homme d'affaires, ordinairement si maître de son cerveau et de sa parole, des ténèbres dans le souvenir, des saccades ou de pénibles traînasseries dans l'élocution. Ils s'inquiétaient encore de ses brusques colères, de ses affolements terrifiés pour la moindre vétille et de sa répugnance aux actions les plus banales de la vie.

Mais, ce jour-là, au Palais, à peine venait-il d'ahurir un groupe de robins par l'incohérence agressive de ses propos, qu'on le vit stopper brusquement de même que si une coulée de flammes lui avait soudain barré la route, faire des efforts surhumains comme pour franchir cet imaginaire obstacle, en réalité pour vaincre cette « phobie » de l'espace dont il venait d'être atteint.

Après quelques instants d'une lutte dont les crispations de son visage trahissaient l'horreur, il fut pris d'un vertige et s'écroula par terre dans une crise de sanglots.

De tous les points de l'immense hall blafard mille silhouettes noires coururent vers la masse sombre qui pantelait sur la pierre.

Les vastes manches déployées par des gestes tragiques, les longues traînes de nuit soulevées par la vitesse de ce galop faisaient songer à quelque vol de grands oiseaux carnassiers.

— De l'air!... Des sels!... Place pour qu'il respire!... Du secours, vite! piaillaient les chicaneaux qui, pour mieux voir, tendaient leurs visages chafouins au-dessus des épitoges, dans ce grouillement de formes noires tassées...

— Meung! Meung! gémissait Maître Levain qui, ânonnant de vagues syllabes, crispait ses doigts sur les bras des confrères prompts à le dégraffer et promenait des

regards d'effroi sur ce cercle de silhouettes gesticulantes.....

Des gardes soulevèrent la masse effondrée. Dans le cabinet où on le transporta, un médecin parvint à calmer les convulsions nerveuses. Maître Levain n'en resta pas moins comme hébété. Plus tard, lorsque, ramené chez lui dans une voiture d'ambulances, il se retrouva au milieu des siens, il ne put que balbutier de vagues paroles prouvant le désarroi de sa pensée. Le pauvre homme semblait dans la stupeur d'un coup de massue...

Ayant épuisé sa force nerveuse, il n'était plus désormais qu'une loque. Le cerveau, fourbu, ne remplissait plus sa fonction.

— Comment allons-nous faire? se lamenta Mme Levain lorsque les docteurs, après trois semaines employées à ragaillardir le malade, prescrivirent toute une année de repos à la campagne.

— La guérison n'est possible qu'à ce prix, répliquèrent-ils... Si Maître Levain se rejette à ses soucis sans être assez fort pour les affronter, la rechute est certaine dans un délai très bref...

Et l'un d'eux, indigné de voir que Mme Levain, toujours préoccupée de lucre, hésitait devant ce sacrifice nécessaire, fit railleusement appel à son égoïsme :

— En dehors de toute tendresse, votre intérêt est-il de compromettre à jamais l'avenir ? C'est votre bon sens, si avisé, qui en décidera...

Ce noble argument émut Mme Levain. Tout aussitôt elle comprit son devoir. Dès que son époux, abasourdi et pleurard, cessa d'être trop fragile pour les cahots d'un express, le ménage partit vers la joie d'un pays de soleil et de fleurs.

On dut confier l'étude, source du luxe et des vaniteux plaisirs, aux soins du maître-clerc, scrupuleux mais

balourd, qui, certes, n'avait ni la rouerie ni la virtuosité de son patron.

— Vous pouvez compter sur moi! assurait cet homme tout faraud de tenir, plusieurs mois, sans contrôle, le gouvernail...

— Oui! Oui! ripostait *in petto* Mme Levain... La moitié moins d'honoraires et, à notre retour, la clientèle en fuite!... Triple idiot!

Mais, comme les ravitaillements de l'année allaient dépendre de son zèle, Mme Levain lui répondit par son sourire le plus enchanteur. Puis, furieuse de voir son mari encore si débile, elle ne put s'empêcher de se murmurer à elle-même :

— Avoir épousé un impuissant!... Ah! les surprises du mariage!... Et l'on m'assurait que c'était un lutteur infatigable!...

Pas une seconde elle n'eut la bonne foi de reconnaître sa responsabilité dans cet écroulement, ni la gentille pensée de vouloir guérir son mari par la tendresse.

Ne remplissait-elle pas tout son devoir de femme, et d'irréprochable manière, en escortant son mari?

Elle oubliait de se dire que si elle s'exilait avec lui, c'est d'abord parce qu'elle ne pouvait faire autrement. Puis, entre dix retraites vivifiantes, n'avait-elle pas choisi la station d'hiver où elle était sûre de retrouver le monde, le caquetage, les froufrous et les plaisirs dont la privation totale l'eût trop chagrinée?

Maître Levain se fût rétabli plus lestement s'il s'était senti enveloppé d'affection. Mais sa femme, malgré son désir d'accélérer la guérison, refrénait mal ses aigreurs. Son silence même était agressif et sa figure trahissait la rage. Le malade, qu'une parole câline eût ragaillardi, se repliait, craintif, honteux, devant cette femme qui ne lui pardonnait pas d'être loin de la curée.

En ces heures de détresse, comme il regrettait l'absence

de son fils, que l'on avait dû laisser à Paris pour ne pas interrompre sa course vers les baccalauréats! C'est seulement près de son Robert, resté bon malgré les préceptes de vanité et d'égoïsme dont on essayait de le flétrir, qu'il se trouvait en douce sécurité de tendresse.

Trop faible pour se préserver lui-même des exigences de sa femme, il sentait bien que, dans son inlassable frénésie d'orgueil et de lucre, elle n'excitait si passionnément son fils au travail que pour profiter plus tard des honneurs auxquels il pourrait parvenir.

Lorsqu'il s'était agi d'aller finir l'hiver dans un pays de soleil, il avait supplié qu'on amenât Robert. Près de lui, sous ce ciel de bonheur, son fils eût trouvé les maîtres et les livres dont il avait besoin. Et pour le père, quel délicieux réconfort! Mais ce désir, si légitime, n'obtint que haussements d'épaules et sourires de pitié.

Ce n'est certes pas à l'heure où son mari trompait si ridiculement son espérance qu'elle allait compromettre, par une vaine sensiblerie, l'avenir de gloire et de richesses que son fils représentait pour elle.

— Ah! mais non, ricana-t-elle durement... C'est déjà bien assez que la veulerie d'Arsène nous rende le présent si plein d'humiliations et de tristesses!... Mais, pour mon fils, c'est une autre affaire... Voilà dix ans que je le couve pour qu'il soit une force... Et, sur le point d'aboutir, je sacrifierais ce cher rêve aux bizarreries d'un maniaque? Bouleverser ses études, jamais!

Pour bien montrer l'irrévocable de sa décision et prévenir des pleurnicheries nouvelles, Mme Levain, sans même attendre le jour du départ, avait incarcéré Robert derrière les murs du collège qu'il fréquentait d'habitude comme externe.

C'est ainsi que M. Levain, terrifié par l'acrimonie de sa femme, s'attristait dans la plus navrante solitude de cœur.

Que de fois, dans le jardin où il venait s'alanguir sous la caresse du soleil, voyait-il, par une sorte d'hallucination tendre et douloureuse, au milieu de l'éclatante broussaille des roses, le clair regard et les joues encore poupines de son enfant?

Alors toute la joie pure du ciel et le miracle de cette floraison radieuse se fanaient aussitôt pour lui, comme si l'amertume de son cœur embrumait soudain cette nature de fête.

Il apercevait partout le visage regretté : les anémones lui souriaient avec la mélancolique grâce de jolis yeux pensifs, les œillets froissés par la brise lui rappelaient l'éclat mobile d'une bouche d'enfant qui jase. Dans la forme carminée des roses notre névropathe retrouvait la fraîcheur et le dessin de la chère figure :

— Robert! Mon petit Robert! murmurait plaintivement le pauvre homme lorsqu'il savait que ce sanglot ne pouvait être surpris.

Hélas! Il était trop sûr qu'on lui refuserait cette douceur. Du moins espéra-t-il que la présence de sa mère, dont on annonçait la venue prochaine, lui serait un soulagement. Sans se dissimuler l'âpreté de son ambition, tout de même il se disait :

— Elle m'aime à sa façon, mais elle m'aime!... Oh! pouvoir presser des mains qu'on ne retire pas!... Pouvoir parler de son chagrin!...

Désillusion navrante! A coup sûr, Mme Levain avait de l'affection pour son fils. Mais habituée à sa belle humeur, à sa vaillance, elle s'offusquait de le voir dolent. Ce mal bouleversait le jeu habituel de ses pensées et de ses rêves.

D'ailleurs rassurée par les lettres plutôt désinvoltes de sa belle-fille et par le prestige que les cures aux rives de soleil gardent pour les habitants des pays de brumes, Mme Levain s'imaginait que ce bref séjour au grand air

lumineux avait déjà régénéré son fils et qu'elle allait le revoir allègre et fort.

Quelle stupeur lorsque, au saut du train, elle l'aperçut toujours blême, morne, affaissé, au milieu de cette nature en liesse! Sa tristesse s'accrut de ce contraste.

— Toujours souffrant? Comme c'est ennuyeux!

Que la franchise de ce mot trahissait donc bien l'exacte impression de l'arrivante! C'était la première fois qu'elle venait dans le midi, et bien que ce fût pour y voir son fils malade, la vieille dame, si longtemps recluse au Passage des Dioramas, ne pouvait s'empêcher de considérer comme une fête ce voyage aux contrées radieuses dont son imagination boutiquière avait tant de fois rêvé! Oubliant que le détraquage de son fils était la seule cause de cette fugue, elle regrettait de la voir attristée par ce visage de douleur qui se profilait sans cesse sur le riant décor. L'égoïsme des vieillards est parfois bien ingénument cynique!

Qu'il était donc désagréable pour Mme Levain mère, lorsqu'elle se délectait de l'azur joyeux et des fleurs éblouissantes, d'entendre tout à coup quelque soupir désolé du malade.

— Allons! Ça ne va toujours pas? lui disait-elle sur un ton maussade qui consternait son fils et lui ôtait tout espoir de tendresse qui soulage.

Avec peine il sentait que sa mère non plus ne serait pas douce à sa souffrance. Pourtant avec quelle imploration câline, comme lorsqu'il était petit, il lui disait: « maman »!

Les fâcheuses nouvelles qu'on reçut de l'étude pendant son séjour la rendirent plus acariâtre encore. Chaque semaine elles devenaient plus navrantes. Bien qu'on eût la pitié élémentaire d'en épargner la lecture au malade, les figures hargneuses qu'on lui montrait certains jours après le passage du facteur, lui révélaient des dé-

sastres. Par crainte de rudesses, il n'osait risquer une question ; mais, tout penaud, baissant la tête vers les fleurs qui, aux soirs de grande détresse, lui semblaient être les fleurs de sa tombe, il se disait :

— Tout dégringole, je le vois bien... Les clients, ne se sentant plus tenus en main, s'égaillent!... Si, d'ici deux mois, je n'ai pas repris mes forces, ce sera la débâcle et l'enfer!... Il faut que je guérisse...

Mais cette perpétuelle angoisse retardait la guérison. M. Levain s'épuisait en fièvres, en regrets, en vains calculs d'avenir. Cependant son maître-clerc s'agitait croyant agir, perdait la tête, les procès et les clients. Mme Levain avait beau lui prodiguer, à distance, la plus encourageante sympathie, sa maladresse n'en était pas réfrénée.

Alors les deux femmes, sentant que, dans leur propre intérêt, elles ne devaient pas torturer M. Levain par des récriminations, soulageaient leur courroux en apartés rageurs. Plusieurs fois déjà, tout en échangeant des sourires, elles s'étaient griffées de paroles mauvaises. Mais comme elles redoutaient également leur respective méchanceté, d'un commun accord elles évitaient l'empoignade définitive.

Atteintes dans leur orgueil et leurs plus belles joies, elles se rejetaient de l'une à l'autre la responsabilité de cette catastrophe. Mais un jour que la lettre du maître-clerc était particulièrement sombre, les deux femmes, terrifiées de voir le gouffre si près d'elles, rugirent leur longue haine :

— Si l'on m'avait écoutée, insinua la mère, si l'on avait suivi une meilleure hygiène...

— Ne dirait-on pas que votre fils était de santé si brillante lorsqu'il vivait avec vous? Il m'est arrivé malade. Je ne l'ai connu qu'exténué... Ah ! Ah! On avait pris bien soin de nous cacher cet état...

— Si l'on peut dire?... Ma petite, le dépit vous rend amère...

Au lieu de s'unir bien affectueusement pour braver la tourmente, elles s'ingéniaient aux savantes morsures. Avec une rage égale, elles se reprochaient l'une à l'autre d'avoir stérilisé la poule aux œufs d'or...

— C'est l'ambition déçue qui vous affole ainsi.

— Allons donc! Vous, c'est le dépit d'être menacée dans votre luxe... Noble sentiment!

— On dirait que vous l'avez tant aimé, votre fils!

— Un enfant pour qui je me suis sacrifiée, dont j'ai fait à force d'économie et de travail, la position...

— Sa position? Ah! Elle est bien bonne!... N'est-ce pas avec ma dot qu'il a fini de payer son étude?... Et qui donc lui apporta ses premières affaires retentissantes de divorce et sut lui créer cette spécialité profitable? Moi seule. C'est moi encore qui lui ai fait sa place dans le monde et donné un salon.

— Dites donc plutôt que vous l'avez fourbu en le traînant de bal en bal, toutes les nuits, derrière vous!... Vous en avez fait, pour votre plaisir, un forçat du monde!... Que de fois l'ai-je vu partir en bâillant?... Mais il avait peur de vous!... Aujourd'hui il expie le surmenage que votre coquetterie lui imposait.

— Par exemple, c'est trop fort!... Si, pour vous plaire, il vous a joué la comédie de la fatigue, il aurait dû vous dire aussi son orgueil et son bonheur lorsque, une demi-heure plus tard, dans ce monde qui l'intimide et l'ennuie parce que c'est un parvenu, il voyait mon succès!... Le monde? Mais il en aurait très bien supporté les fatigues nécessaires, si vous l'aviez créé assez fort, si son enfance n'avait pas été surmenée.

— Quel aplomb! Vous m'accablez des reproches que vous méritez si bien!... Mais votre audace ne me déconcerte pas! Oui, comme toutes les mères prévo antes, j'ai

encouragé mon fils au travail, mais jamais au-delà de ses forces... Tandis que vous, malheureuse, vous l'avez tenu courbé sans répit sur la besogne pour votre élégance ruineuse!... Ce sont vos exigences qui l'ont tué!... C'est de vous qu'il meurt!

— Ah! Ah! ricana méchamment la bru... S'il avait peur de quelqu'un, c'est bien de vous!... Il tremblait à l'idée de ne pas vous donner les joies d'orgueil que vous attendiez de lui en récompense de vos sacrifices, comme vous dites! Sa maladie est uniquement votre œuvre!.. Vous pouvez en être fière!

— Depuis le premier jour vous m'avez jalousée, non point parce que mon fils a pour moi de la tendresse — cela vous est bien égal — mais à cause des gâteries par lesquelles il me la témoigne... Cela vous irritait comme un vol!...

Peu à peu les deux femmes affolées par la colère, inconscientes de ce qui se passait autour d'elles, s'invectivaient à grand fracas. Leur dispute commencée à voix basse avec de sourdes violences, s'achevait en hurlements.

Leurs cris de rage arrivèrent jusqu'à Maître Levain qui rêvassait, inerte, dans la chaude lumière parfumée.

Peureux de toute algarade, d'abord il s'efforça de ne rien entendre. Mais il sentait confusément que, dans cet exil, la vérité ne lui parvenait pas. Puisque cette fois le hasard la lui offrait, il soulagea sa curiosité.

S'approchant de la maison avec la silencieuse souplesse d'un chat qui rôde, il se posta près d'une fenêtre ouverte par où jaillissaient les voix furieuses...

— Ce sont vos caprices, votre vertige de grandeur et de fête qui l'ont abattu! récriminait la belle-mère...

— N'accusez que vous-même... C'est vous seule qui avez brisé cette force, décuplée par mon intelligence et mon amour.

— Oh! Votre amour! Parlons-en!... Vous n'avez aimé mon fils que pour le luxe dont il vous entourait... Lorsque le goût vous est venu d'autres glorioles, vous vous êtes jouée de son honneur...

— Vous mentez!

— Ah! c'est sur ce ton que vous le prenez?... Eh bien vous avez tort, ma petite!... Oui, vous l'avez trompé...

— Quelle infamie!

— J'en suis sûre!... Ah! On ne se gênait pas avec moi!... Vous aviez tort pourtant de me prendre pour une bête... Il y a des œillades et des sourires qui ne trompent pas...

— Vous avez sur le monde des idées de boutiquière... Les plus banales gentillesses deviennent pour vous un scandale!

— Assez de subterfuges! J'ai vu Paraphard vous embrasser dans le cou, j'ai entendu le docteur Bronche vous fixer un rendez-vous en vous appelant « ma petite chérie ». Et, plus tard, si M. Trinquette n'est pas devenu comme les autres votre amant, c'est qu'il a dédaigné vos agaceries...

— Et vous, la mère de l'homme ainsi berné, vous auriez surpris toutes ces trahisons sans le prévenir?... Vous donnez une fière idée de votre conscience... Personne ne vous croira... C'est grotesque...

— La peur d'affliger mon fils m'a retenue!

Maître Levain, se retenant à la barre d'appui pour ne pas chanceler, était devenu blafard comme le mur où il s'appuyait.

— Ah! La gueuse! gémit-il... Elle m'a trahi!... Moi qui me tuais pour elle!...

Moins débile, il se fût rué pour prendre, selon l'usage, l'attitude héroïque de l'époux qui châtie et se venge.

Mais son piteux état ne lui permettait guère une telle magnificence de gestes.

Trop faible pour dominer les piailleries d'une femme qui regimbe, il tituba jusqu'à son fauteuil de jonc et s'y effondra, tel un pantin dont on vient de couper les ficelles. Mais, tout de suite, la fatuité mâle reparut dans cette guenille. Avec un bon vouloir touchant et burlesque, il chercha des raisons pour ne pas se croire trompé :

— Allons donc ! Ma femme n'a ni cœur ni sens ? Et je lui passais toutes ses fantaisies !... Alors, dans quel but? Décidément la rancune de ma mère est trop inventive... Non ! Non ! C'est impossible...

Rassuré à cet égard par son orgueil d'homme, M. Levain réfléchit aux autres griefs que les deux femmes s'étaient jetés au visage. Leurs paroles si précises élucidèrent l'opinion confuse qu'il avait de leurs sentiments pour lui :

— Je vois clair dans leur jeu !... Certes je veux croire qu'elles m'aiment. Mais comme elles ont tort de se chamailler... Je suis victime de l'une autant que de l'autre.., Et leur querelle achève de me le prouver... Une affection désintéressée, comme ce doit être doux !...

Cependant que les voix des femmes, enrouées par cette rauque dispute, s'étranglaient dans leur gorge lasse, Maître Levain, effondré sous ce ciel d'allégresse, parmi les aromes exaltants des fleurs, sombrait dans le plus noir chagrin. Toute la duperie de son existence lui apparaissait. Son cœur se soulageait en sanglots. Les larmes lui voilaient le charme des fleurs...

— Robert!... Mon petit Robert ! murmura-t-il dans un élan de foi et d'espoir.

C'est de lui maintenant qu'il attendait tout bonheur. Mais peut-être son expérience d'homme vint-elle saper cette dernière illusion. Peut-être après avoir été meurtri par l'égoïsme de la mère et par l'égoïsme de l'épouse, songea-t-il à l'égoïsme bien plus désinvolte encore et

plus terrible de l'enfant? Toujours est-il que M. Levain, remuant la tête et haussant les épaules d'un air découragé, exprima son angoisse en un long soupir.

Un oiseau, ne s'effarouchant plus de sa silhouette familière, voleta près de lui et, froissant de ses ailes un thyrse de lilas, gazouilla tout contre sa tête sa joyeuse chanson. Mais ces grâces de la nature n'apaisaient plus le pauvre homme...

D'ailleurs Mmes Levain mère et bru, sentant qu'elles devaient faire trêve à leurs discordes pour guérir un homme dont la force était si nécessaire à leur bonheur, vinrent le rejoindre en grimaçant le même sourire tendre.

Le malade, ahuri par la suavité de leur ton, regarda tour à tour ces deux figures si promptes à changer de masque, avec autant de stupeur qu'il eût contemplé deux miracles. Et le mystère féminin ne lui sembla que plus impénétrable.

— Aurais-tu pleuré? Oh le grand enfant! dit avec bonté la mère qui venait d'apercevoir entre ses paupières le brillant des larmes...

— Ce ne serait pas gentil!... Tu ne te sens donc pas bien au milieu de notre affection?... minauda l'épouse.

— Je m'étais assoupi... Mais le bruit de vos pas sur le sable... Alors ce brusque flamboiement de soleil pour mes pauvres yeux... Mais ils sont bien ouverts!... Me voici réveillé!... Je vois!

Sa réponse s'acheva dans un rire sarcastique et navrant. Mais brève fut cette révolte. Le regard impérieux de Mme Levain pesa sur celui du pauvre homme qui tout aussitôt faiblit.

Devant cette femme qui le subjuguait par son élégance de coquette, il redevenait un petit garçon craintif.

L'année s'acheva dans ces transes. La balourdise du

maître-clerc fit merveille. Par ses soins les bénéfices de l'étude furent dérisoires.

Mais l'acrimonie grandissante de Mme Levain ne parvint tout de même pas à empêcher la guérison de son mari.

Le soleil, le bon air des grands espaces fleuris finirent par raviver les forces éteintes et par remettre entre elles un peu de l'harmonie et de l'équilibre qui constituent la santé.

Tout de suite Mme Levain, reprenant son arrogance cupide, ne songea plus qu'à la revanche.

Aussitôt après le départ du médecin permettant la rentrée dans la fournaise, avec quel ricanement elle s'écria :

— Ah ! Ah ! Nous allons montrer aux bons amis que nous ne sommes pas encore à terre ! Ah ! Ah ! Ah ! Nous ferons encore des envieux !

Quelle déconvenue pour Maître Levain qui l'avait crue capable de mieux goûter, après cette crise, le bonheur calme et simple ! Il fut tenté de lui répondre par un sourire de mépris. Mais, ainsi qu'à l'ordinaire, humble et timide devant sa femme qu'il admirait comme un bibelot de haut luxe, il n'osa point la contredire.

D'ailleurs, lorsque, pour la première fois, on mit sous ses yeux les chiffres de cette année désastreuse, il s'affola lui aussi et, sans qu'on eût besoin de l'exciter davantage, fut repris à son tour du même vertige de lutte et de gain.

— Oui, à la besogne ! fit-il âprement... On sentira ma poigne...

— O mon chéri !... Tu es un homme !... Je suis fière de toi !... Tu me rends bien heureuse !... Il faut que je t'embrasse...

Ravie, elle se leva pour lui effleurer le front d'un sec baiser — les seuls qu'elle fût capable de donner — et

(ce qu'elle n'avait pas fait depuis le jour où son mari avait amené Paraphard chez elle), elle offrit coquettement son col aux lèvres de l'époux.

M. Levain étant toujours épris de cette femme qui lui avait révélé l'élégance et donné l'illusion de l'amour, il ne lui en fallut pas davantage pour oublier mieux encore que c'est avec des forces précaires et un cerveau moins lucide qu'il se rejetait dans cette frénétique bagarre où déjà, en pleine vigueur, il avait une première fois sombré.

CHAPITRE III

A l'affût de l'or parmi leurs bibelots précieux, les époux Malfroy-Ducroc avaient suivi fort négligemment les tribulations du ménage Levain. Du moment que leur propre santé, leur propre argent, leur propre bonheur n'étaient pas en jeu, ils ne se fatiguaient point en condoléances.

Tous deux étaient si farauds de leur richesse et si sereinement convaincus de vivre en sages qu'ils n'apercevaient même pas les analogies entre leur cas et celui des Levain.

D'ailleurs ils ne tardèrent pas à avoir d'autres soucis.

Leur fidèle client, M. Thann, glorieux fabricant des fromages triple-crème et collectionneur célèbre, ne s'était-il pas avisé de mourir en léguant au Louvre sa galerie si réputée!

Certes M. Malfroy n'ignorait point les velléités généreuses de M. Thann. Même, à plusieurs reprises il les avait flattées pour mieux lui vendre certains faux Constable, vastes et très chers, spécialement fabriqués à son intention, véritables pièces de musée.

— Vous n'en avez pas d'équivalents dans votre collection. Regrettable lacune, insinuait-il, qui dépare cet ensemble merveilleux!... Si vous saviez comme je me passionne pour votre noble idée!... J'aime l'Art, mon pays

et notre cher Louvre!... Sans exagération, je remue ciel et terre pour vous aider!... Vous allez sourire, mais parfois il me semble que ce sera un peu mon œuvre! Hein, lorsque plus tard on dira avec admiration « la salle Thann »?

Passionné de gain, M. Malfroy était incapable de voir plus loin que l'immédiat profit. Et si parfois l'ombre d'une crainte passait sur sa joie, il se rassurait en prêtant aux autres sa cupidité et son astuce :

— Bah! ricanait-il, le vieux Thann est un finaud!... C'est uniquement pour être plastronné d'ordres, bien assis aux tables officielles, convié à tous les galas, qu'il a parlé de faire ce legs au Louvre. Mais il sait ce que vaut l'argent... Il aime sa famille!... Jamais il ne la dépossédera même par gloriole!... Je puis donc être bien tranquille... Les héritiers, déjà riches, n'auront pas besoin de vendre... Ils ambitionnent, eux aussi, le prestige du collectionneur... Tous les Constable s'accrocheront dans leurs hôtels... Passez muscade! Personne ne soupçonnera mes ruses! Ou du moins elles ne feront pas scandale...

Si M. Malfroy avait connu les hommes aussi bien que les bibelots, il ne fût par tombé dans cette erreur. Certes M. Thann chérissait sa famille, mais il était plus soucieux encore de sa réputation posthume et de son bel enterrement. De l'artillerie, des cuirassiers et des fanfares ne lui suffisaient pas au jour de ses obsèques. Il souhaitait les pouvoirs publics derrière son char, et au moins un discours de Ministre sur sa tombe, avant la palabre du Président de l'Alimentation et l'hommage des Syndicats de la Fromagerie. Puis ces mots « salle Thann », qu'il se répétait souvent, lui faisaient au cerveau la plus délicieuse musique. Du bonheur souriait dans son regard lorsqu'il imaginait pour l'avenir de tels dialogues :

— Où travailles-tu en ce moment? interroge un rapin qui en rencontre un autre. — Salle Thann. Je copie un Constable, lui est-il répondu.

Et ces amants qui se chuchotent, l'œil langoureux, un rendez-vous : « Demain. Trois heures. Salle Thann. Devant la cathédrale de Canterbury!... »

Voluptés auxquelles l'orgueilleux amateur ne sut pas résister. Le lendemain de sa mort, ainsi qu'il l'avait prescrit, sa famille fit dans les journaux un pieux tintamarre autour de son legs.

M. Thann reçut donc sur son cercueil l'averse, tant souhaitée, des phrases ministérielles. Et M. Malfroy, blême derrière sa vitrine, commença de s'enfiévrer.

Il se disait que, avant d'être acceptée par l'État, la collection devrait subir l'examen d'experts, de critiques et de fonctionnaires.

Des experts, aucune trahison à craindre! Entre gens de même métier on ne se permet guère de ces farces cruelles dont on pourrait être soi-même victime la quinzaine suivante. Bien inoffensifs encore la plupart des critiques, dont l'incompétence majestueuse se laisse si bien suggérer une opinion, et qui se rengorgent lorsqu'ils ont aligné des phrases sur la pensée d'autrui! Enfin, s'il n'y avait eu que les fonctionnaires préposés à l'administration du Beau, aimables hommes ayant le bon goût de croire que le Beau ne s'administre pas et poussant leur louable modestie jusqu'à ne s'occuper de rien, M. Malfroy ne se fût point troublé.

Mais à la tête de ces affables personnages qui sommeillaient en montant autour du Beau une garde fort anodine se trouvait — par le plus sot hasard — un Surintendant artiste, scrupuleux, qui ne s'en laissait pas conter.

Bien qu'il fût né à Lille, il s'appelait Perpignan. Et malgré qu'il dût à la politique sa haute fonction, il la

remplissait avec infiniment de dignité et de savoir.

Mérites par bonheur fort imprévus de ses subalternes qui, sans cela, se fussent ligués pour saper sa candidature. Mais le renom de viveur que M. Perpignan s'était acquis par vingt années de fête les avait au contraire rassurés. Pouvaient-ils supposer que cet élégant, ruiné par le plaisir, prendrait son rôle au sérieux?

Pour eux, c'était dans toute sa paradoxale bouffonnerie, le danseur triomphant à la place du calculateur indiqué. Mais les plus stupéfaits furent les politiciens, ses amis : en exigeant ce poste pour leur aimable compagnon de joie, naguère bailleur de fonds si précieux pour leurs farandoles électorales, entre eux ils s'esclaffaient. Le Ministre lui-même, en signant cette nomination déconcertante, ne pouvait s'empêcher de sourire. Seul le public, dont l'inguérissable naïveté ne cesse de faire crédit à tous les fonctionnaires qu'on lui impose, ne mit pas en doute la compétence du nouveau surintendant.

Pour cette fois, il ne fut pas dupé. Car si M. Perpignan, plein de faiblesse pour l'amitié, avait gaspillé beaucoup d'or dans la bombance, c'est tout de même à l'amour des œuvres d'art qu'il devait ses plus chères voluptés. Délicats plaisirs qui le reposaient de la fête. Sa vie, il l'avait vécue dans l'admiration recueillie des tableaux et des meubles rares, des bibelots précieux. Avec quels gestes de caresse il les maniait! Quel sourire d'enchantement lorsqu'il parlait d'eux! A l'époque de sa splendeur, ils emplissaient son home.

Au cours de ses longues rôderies dans les musées, chez les marchands, à force de palper les belles matières, de goûter les nobles harmonies de lignes et de couleurs, il était parvenu à se donner lui-même une très forte éducation d'art. Peut-être n'eût-il pas excellé, comme tel professeur brillamment ignare, aux ingénieuses théories sur le Beau, mais, ce qui est préférable, il ne risquait

point de se tromper sur l'âge d'une pièce et l'origine d'un tableau.

Cette passion, qui lui coûtait cher, ne l'aurait tout de même pas ruiné. Mais M. Perpignan, lié depuis sa jeunesse avec des compagnons que, plus tard, les jeux de la politique avaient séduits, s'était laissé gagner, avec l'indolence souriante des raffinés, par leur frénésie de plaisirs et d'ambitions. D'un geste généreux c'est lui qui payait la fête. Avec un cordial sourire, il secourait les besoigneux. Aussi, dans l'exubérance du plaisir ou de la gratitude, lui faisait-on de grisantes promesses :

— Vous serez le Ministre du Beau dans la République enfin devenue Athénienne! Un mandat législatif à conquérir! Formalité toute simple! Nous nous chargeons du reste.

Espoir qui réjouissait notre amateur et dont on se servait pour le mieux gruger. M. Perpignan, à l'idée qu'il pourrait un jour caresser en souverain maître tous les bibelots de France, subventionnait plus largement l'orgie, les gazettes de province et les candidatures. Trois fois de suite il se jeta pour son propre compte, et sans y réussir, dans les aventures électorales. Mais, comme ses rivaux avaient malignement révélé au peuple sa richesse, — hélas! bien écornée, — son triple insuccès lui coûta fort cher. D'ailleurs, ses amis, ne pouvant perdre si tôt la douce habitude de festoyer à ses dépens, ne cessèrent pas de recourir à sa bourse, tout en flattant son rêve.

Étourdi par le plaisir, grisé par son ambition de régner sur l'art, M. Perpignan ne sut point enrayer et n'aperçut le gouffre que lorsqu'il fut au fond.

Ses bibelots vendus pour s'affranchir de ses créanciers, il se trouva sans un sol pour continuer à vivre avec quelque élégance.

C'est alors que ses camarades voulurent acquitter leurs billets en réclamant pour lui, à défaut du char-

mant office de Ministre de l'art français, le poste agréable et bien rémunéré de Surintendant des Beaux-Arts.

Contre toute attente, M. Perpignan ne tarda pas à justifier, par son activité et son goût, le choix qu'on avait fait de lui. Certes l'aimable homme ne songeait guère à montrer du zèle et à conquérir du prestige! Mais simplement parce qu'il vivait parmi les tableaux, les statues et la plus merveilleuse défroque des siècles, — ce qui avait toujours été son plus cher passe-temps, — il s'y intéressa avec autant de volupté fiévreuse que s'il se fût agi de sa propre collection.

Jamais fonctionnaire n'aima sa charge plus passionnément. Deux fois dans le premier semestre de sa régence, il sut épargner au Louvre la honte et le scandale d'achats grotesques.

Quel coup pour l'industrie si prospère de MM. Rafle, Mathurin Poisse et Malfroy! Une telle marotte les ruinait. Comment duper cette clairvoyance? Ils n'osèrent s'y risquer et prudemment se rabattirent sur les collections privées.

Par ce cruel sacrifice des bénéfices présents, nos gaillards pensaient sauvegarder tous les profits anciens. Et voici que le vaniteux legs de M. Thann menaçait de rendre inutile une sagesse si méritoire!

C'est sous les yeux de M. Perpignan, entre ses mains, que devraient passer tous les tableaux et toutes les pièces. A coup sûr il découvrirait le colossal mensonge de cette galerie si fameuse et, par une enquête, hélas! trop aisée, remonterait à la source de toutes ces impostures!

Quel scandale! Une collection exaltée par les esthéticiens les plus célèbres en leurs dithyrambes après boire, visitée avec force louanges par tous les archiducs en voyage et par tous les ministres successifs, et payée à l'avance d'un magnifique cordon rouge!

Aussi Poisse et Malfroy comprirent-ils tous deux en

même temps, pour leurs intérêts aussi bien que pour leur réputation, l'impérieuse nécessité d'éviter à tout prix une telle catastrophe.

— Vous auriez dû vous méfier ! grondait M. Poisse.

— Il fallait m'avertir !

— Vous ne savez pas résister à un gain immédiat !

— Des récriminations au moment du péril !... Je vous croyais plus fort ! fit avec pitié l'antiquaire... Allons ! Unissons nos efforts pour tenir sous le grain !... Après, nous verrons.

— C'est juste... La crainte de l'avarie m'enlevait tout sang-froid... Faiblesse d'un instant... Raisonnons : l'unique chance de salut, c'est le départ de Perpignan. . Il faut donc qu'il saute !... Comment ?... Je l'ignore... Il a réussi et ses amis sont puissants... Ce sera dur... Mais ce raffiné voluptueux ne doit pas être sans tares... Les théâtres subventionnés sont sous sa coupe... On cherchera... J'ai mes moyens... A défaut d'indélicatesses, que je crois bien invraisemblables, nous le ferons s'effondrer dans le ridicule.

— Il y a belle lurette que le ridicule a cessé de tuer en France ! objecta M. Malfroy sceptique.

— S'il ne tue plus, tout au moins il destitue !

— Vous revoilà de belle humeur... Nous sommes sauvés !

— Halte-là ! Nous n'avons pas la partie facile... Il va falloir ruser... Mais nous laissera-t-on seulement le temps de la ruse ?... Puis une fois le moyen trouvé, quelle adresse pour le mettre en œuvre !... Une campagne de presse très délicate !... Pour qu'elle réussît, il serait bon qu'elle fût menée par moi... Et d'un autre côté, pour ne pas révéler notre jeu, il est prudent que je paraisse me tenir à l'écart.

— Vous donnerez le *la* dans la coulisse.

— Soit. Mais par qui faire chanter le grand air ?

— Quelque bon naïf habile à pousser le couplet

sur la vertu et qui s'enfièvre de sa propre chanson.

— De cette espèce-là, il n'y en a plus guère sur le marché...

— Votre confrère Simplon ?

— J'y pensais. Mais si souvent nous lui avons fait entonner les airs de bravoure dont nous avions besoin que sa voix s'est un peu enrouée.

— Elle porte tout de même... Sa réputation de droiture est si bien assise !... C'est le scrupule et le désintéressement mêmes.

— Jusqu'au grotesque ! ricana M. Poisse... Enfin, s'il gâte le métier, il l'ennoblit... Cet homme a pour nous la valeur d'un faux nez...

— Valeur inestimable !... Son honnêteté est un dogme.. Les gens croient ce qu'il dit et ne soupçonnent pas combien il est facile de lui faire dire ce qu'on veut...

— C'est l'austère gogo, enthousiaste et majestueux, très amusant à voir gesticuler pour ceux qui, d'en bas, tirent les ficelles.

— Et bénéficient du prestige que sa grandiloquence a sur le populaire.

— Soit !... Le moment venu, c'est Simplon qu'on lancera sur la piste... Il donne si généreusement de la voix !... De celui-là on ne peut pas dire qu'il ait la gorge brève !... Le plus difficile sera de découvrir la chausse-trape où culbuter Perpignan.

— Vous la trouverez !

— Vous êtes bon, vous !

— Oui, vous la trouverez parce qu'il le faut... Sans cela, vous comme moi, flambés ! Couic !

— Pas réjouissantes, vos ellipses !... Enfin, nous tâcherons !... Je vais me mettre en chasse... J'ai mes espions.

— Dites : vos rabatteurs... C'est plus élégant.

— L'âme assez sereine pour faire de l'esprit ?... Ma parole, vous m'ahurissez.

— Bah ! Vous n'êtes pas homme à vous laisser abattre par la pichenette d'un Perpignan ! De là mon calme...

— Votre confiance m'enorgueillit...

M. Mathurin Poisse jouissait en effet à la Surintendance des Beaux-Arts et des Palais Nationaux, d'une police fort alerte.

Il avait usé de son crédit pour faire poster ça et là, dans les bureaux, d'humbles protégés. Ministres et hauts fonctionnaires, ne soupçonnant pas qu'il organisait ainsi son service d'espionnage, se louaient d'acquérir ses sympathies par des faveurs si menues et, à vrai dire, le jugeaient un peu godiche de se contenter si aisément lorsqu'il pouvait tout exiger.

Leur était-il possible de prévoir que les huissiers, pris sur la recommandation de M. Poisse, fouillaient les poches de leur pardessus pour lire leurs lettres, et, en époussetant leurs tables, furetaient curieusement à travers leurs paperasses?

M. Mathurin Poisse n'ignorait donc rien des secrets d'État relatifs aux Beaux-Arts. Jamais despote ne fut mieux informé. L'Empereur lui-même n'était pas mieux servi par ses Corses ardents!

Mais si M. Poisse prenait ses précautions pour l'avenir, l'animal n'était pas méchant et ne demandait qu'à ne pas avoir à se défendre.

Renseigné sur certaines faiblesses, à la vérité fort comiques, de M. Perpignan, il aurait pu en égayer le public. M. Malfroy-Ducroc, furieux de ne plus pouvoir vendre à l'État ses précieux maquillages, l'avait bien souvent pressé de délivrer le marché d'un tel gêneur. Mais M. Poisse, placide comme un colosse, ne consentait à faire le coup de poing qu'en cas de péril.

L'éminent critique connaissait fort bien M. Perpignan pour lui avoir taillé ses cors lorsqu'il était pédicure. Mais, comme bien on pense, il avait négligé de rappeler

à M. le Surintendant ces relations inélégantes de jadis, lorsque, plus tard, il s'était trouvé en face de lui à la hauteur de son visage et non plus seulement de ses orteils, pour la gloire de l'Art français! De son côté, M. Perpignan, à l'époque de son faste, ne dévisageait pas les polisseurs de ses durillons au point de se rappeler, à vingt ans de distance, leur physionomie!

D'ailleurs M. Mathurin Poisse, rasé comme un forçat au temps où il s'évertuait sur les végétations plantaires de ses contemporains, avait pris la sage précaution de se transfigurer par une barbe à la russe pour s'éviter le risque des reconnaissances fâcheuses qui auraient pu le gêner dans son apostolat.

C'est donc par son seul prestige d'esthéticien qu'il avait accès à la Surintendance des Beaux-Arts. Il l'utilisa pour faire comprendre à M. Perpignan que le monde artiste souhaitait la prompte acceptation du legs Thann, et qu'il ne manquerait pas de s'indigner si l'on paraissait mettre en doute, par d'outrageantes expertises, la splendeur d'une collection que tant d'illustres écrivains avaient exaltée.

La bizarrerie de cet ultimatum confirma M. Perpignan dans les doutes qu'un sommaire examen de la galerie Thann lui avait suggérés :

— Un homme de cette trempe, pensa-t-il, ne risque pas de se compromettre par solidarité professionnelle et par piété pour la mémoire d'un mort (eût-il été, de son vivant, l'amphitryon le plus magnifique)! C'est son honneur ou son coffre que notre Poisse défend!... Ah!... Ah!...

Le jour même il riposta par une désignation d'experts. Et, sans s'émouvoir des rodomontades et des menaces par lesquelles, au cours d'un second entretien, M. Poisse espéra l'intimider, il déclara que, à la prochaine séance de la Commission des musées, il se verrait dans la

nécessité douloureuse de conclure au refus de ce legs qui déshonorerait notre Louvre par cinquante toiles fausses et par une pacotille lamentable de bibelots truqués.

— Mais alors, monsieur le Surintendant, ce cordon de commandeur donné en échange de tout ce bric-à-brac!... Quel scandale! Quelle humiliation pour l'État!

— Moins douloureuse que celle d'éterniser une telle duperie.

— Mais vos éminents prédécesseurs, mais les Ministres successifs qui se sont laissé jouer!

— Ils me sauront gré de clore cette farce.

— Enfin mes distingués confrères qui, tous plus que moins, y sont allés de leurs dithyrambes et de leur lyrisme, pensez-vous qu'ils trouveront plaisant votre désaveu?

— Je ne fais pas à ces messieurs — pour l'esprit et le noble caractère desquels j'ai la plus haute estime — l'injure de douter qu'ils ne m'en soient reconnaissants.

— Prenez garde! La vanité des journalistes est susceptible et rancunière...

— On les calomnie beaucoup... D'ailleurs nous les convaincrons!

— Je vous le souhaite!... Mais vous n'empêcherez pas quelques obstinés de croire que vous avez voulu faire parade de votre flair, que le désir de monter au Capitole vous entraîne...

— Laissez-moi sourire de ces folles craintes.

— C'est votre dernier mot?... Soit!... Mais réfléchissez encore, monsieur le Surintendant!

Et M. Poisse se retira avec la froideur menaçante d'un homme offensé que son adversaire ne reverra plus que sur le terrain!

Cependant, malgré la fougue de ses alliés, impatients de voir se dessiner l'attaque, il crut sage, forban qui ne

poignarde qu'afin de ne pas être pris, de laisser trois jours à M. Perpignan pour se raviser.

Mais à l'expiration de ce délai, une « feuille boulevardière » régala ses lecteurs d'une anecdote fort gaillarde où certain haut fonctionnaire, que tout Parisien renseigné devait aussitôt reconnaître, jouait, en même temps qu'une accorte soubrette de l'Odéon, un rôle des plus pittoresques.

M. Perpignan fut le seul à n'en pas sourire, car la folâtre historiette était vraie. Mais il la croyait si secrète! La tactique de M. Poisse se dessinait.

— Mâtin! se dit M. Perpignan. Son tir est précis! Ses coups portent!... Mais que faire?... Un démenti aggraverait le scandale... Donnons avec tact le signal des rires!

Toujours ennemi des assommades superflues, M. Mathurin Poisse accorda quarante-huit heures de répit à M. Perpignan pour se résoudre à la complicité que l'on exigeait de lui dans la succession Thann.

Mais comme le Surintendant des Beaux-Arts avait répliqué le plus sereinement du monde en convoquant la Commission des Musées pour lui soumettre ses doutes, la « feuille boulevardière » récidiva le surlendemain.

Cette fois l'indiscrétion, bien plus bouffonne, était autrement grave.

Il ne s'agissait plus, comme le premier jour, d'un flirt, à la vérité trop alerte, avec une soubrette du second théâtre français, dans le cabinet du Surintendant, flirt surpris par un huissier fripon qui, devinant la nature de cette causerie un peu longue, s'était faufilé à l'improviste, et, avant que son chef eût pu remettre debout la belle, tout alanguie sur ses genoux, avait pu s'offrir une claire vision de linge affriolant et de jolie chair jeune.

Bien plus périlleuse était la nouvelle dénonciation! Que l'on en juge :

« Dans les conversations où l'on évoque avec attendrissement la majesté gracieuse des résidences royales, Versailles, Fontainebleau, Compiègne, Rambouillet, n'avons-nous pas tous entendu quelque fanatique des temps anciens regretter que, de ces merveilleux décors créés, semble-t-il, pour l'amour, l'amour ait à jamais pris son vol?

« Jaillissements d'eau dont la cristalline chanson ne se mêlera plus au rire des favorites, bassins où ne se mirera plus jamais leur orgueilleuse nonchalance de déesse, bosquets où le muet ricanement des faunes est désormais sans raison, hautes glaces ne devant refléter à l'avenir que le désert des grands salons et des avenues lointaines!

« Or, voici que de tels regrets deviennent superflus, si l'on en croit du moins les mystérieux échos du parc de Compiègne!

« Que les fervents de toute joliesse amoureuse, attardés dans notre époque banale, se rassurent!

« Si la 3e République ne songe pas plus que naguère à ranimer par des réjouissances officielles ces sites de souveraine volupté, du moins les plus raffinés de ses fonctionnaires ont compris tout le charme dont se pareraient leurs fêtes galantes s'ils se les offraient sous les lambris où frissonnèrent les rois.

« Et l'un d'eux, le plus raffiné et le plus parisien de tous, élégant viveur passionné d'art, qui expie sous le harnois administratif, harnois fort brillant il est vrai, trente ans de fête ruineuse, semble avoir élu Compiègne pour ses villégiatures d'amour.

« O le rire des faunes dans les bosquets et, au fond des bassins, les lentes promenades enlacées qui s'y reflètent! La Belle ne dormait point au Bois. Notre galantin dut l'y conduire.

« C'était même une personne exceptionnellement

alerte et vivante, puisqu'elle illustrait du prestige de ses gambades notre Académie nationale de Musique et de Danse. Froide, arrogante, comme toute femme ne sentant autour d'elle qu'adulation et désirs, c'est sur des cœurs d'hommes qu'elle semblait faire ses pointes!

« Tenant asservi à son geste un milliardaire trop heureux de lui faire agréer toutes les féeries de la richesse, et un poète fameux qui la réjouissait de sa gloire et de son génie, elle se montrait fort peu sensible à la cour, très gracieuse, mais sans attrait spécial, du fonctionnaire. Parmi la cohue de ses admirateurs, cent autres lui offraient dans le même style leurs hommages, et le charme en était accru par l'éclat des grands vieux noms qu'ils portaient.

« Tout de même, à force de piétiner sur cet amour touchant, elle finit par s'attendrir. Pour tenter la fille galante si blasée, le prétendant s'ingéniait à lui offrir, malgré sa quasi-pauvreté, des hommages rares et flatteurs pour son orgueil. Justement, notre danseuse, très fantasque, adorait l'outrance et l'inédit. Curieuse de frissons nouveaux, elle rêvait de joies qu'aucune autre n'eût ressenties.

« Un soir que notre fonctionnaire se lamentait plus ardemment, la ballerine, presque apitoyée et aussi un peu nerveuse de ce désir qui, depuis des mois, la frôlait, dit brusquement :

— Votre long cri d'amour finit par m'émouvoir... Je suis moins marmoréenne que ne le dit la légende... Mais, fêtée comme je le suis et repue de bonheur, je n'ai plus de goût que pour des joies exceptionnelles... Votre esprit m'a conquise, mais je ne serai à vous que dans un décor où aucune femme d'à présent n'a pu se donner...

— Quel jeu décevant! A peine venez-vous de faire luire l'espoir que vous l'effacez en exigeant, par une ironie trop cruelle, l'impossible!

— Ai-je dit cela?... Mon souhait n'est pas chimérique... Et c'est sans doute par vous seul qu'il se peut accomplir.

— Alors, si par bonheur il en est ainsi, je vous jure que votre rêve, tant magnifique qu'il soit de fantaisie ou d'ambition, sera dévotement réalisé.

— Tout beau! Ne vous pressez pas de jurer! Comme toute grande chose mon caprice est périlleux... Dans votre charmante toquade pour moi, iriez-vous jusqu'à risquer prestige, situation, honneurs?

— Ne vous ai-je pas dit que, pour vous mériter, les pires folies me sembleraient hautement sages?

— Bien vu, bien réfléchi?

— Ordonnez!

— Je veux la joie d'amour dans le lit de la reine de France, à Compiègne!

— C'est promis. Vous serez adorée en souveraine!

« En effet, le haut fonctionnaire — un de ceux qui administrent le sommeil et le silence de nos palais nationaux — était en mesure de satisfaire cette fantaisie galante.

« Les règlements ne permettent certes pas de telles pichenettes à l'histoire. Aussi à quelles ruses secrètes, à quelles complicités subalternes dut-il recourir!

« Mais, en homme qui, au cours de sa folâtre carrière, avait toujours eu la sympathie, si précieuse, des caméristes, il espérait que sa bonne grâce indulgente lui avait conquis la discrétion de tous ses employés.

« Hélas! il y a toujours, par le monde, des aigris et des envieux que le bonheur des autres exaspère!

« Ou bien les esprits du vieux château eurent-ils entre eux, pour cette irrévérence, des chuchotements si indignés qu'on les entendit du dehors?

« Toujours est-il que l'écho de cette rumeur parvint jusqu'à nous.

« Aussi pouvons-nous affirmer que, dans la nuit du 24 au 25 octobre, — le clair de lune mêlait ses fines lueurs d'argent à l'or des grandes houles frissonnantes de la forêt, — l'un des dignitaires de l'État et la plus féline de nos danseuses profanèrent de leur mieux, dans le lit de Marie-Antoinette à Compiègne, le majestueux souvenir des amours royales...

« Si nous savons être indiscrets, nous savons mieux encore nous montrer charitables. Aussi prévenons-nous le principal intéressé que, en cas de démenti, nous nous verrions contraints de fournir nos preuves. Il en est de fort plaisantes. Qu'on s'épargne donc de vaines protestations, qui ne pourraient que mettre les rieurs de notre côté et aggraver le scandale... »

Comme bien l'on pense, l'article fit sourire et piqua la curiosité. Dans tous les mondes on en parla. Les gens mal renseignés chuchotèrent plusieurs noms. Mais dans les milieux d'art, de politique, de littérature, on n'en prononça qu'un : celui de M. Perpignan.

C'était, en effet, le seul fonctionnaire qui, ayant à la fois dans ses attributions la Danse et les Résidences royales, pût abriter sa passion sous de pareils lambris.

Un député, austère et grincheux comme on ne l'est qu'en province, faillit interpeller. Mais l'anecdote égayait si fort ses collègues qu'il craignit pour sa parole vengeresse l'étouffement par les rires. D'autre part, les amis politiques du Surintendant, sentant vite que, seul, le rire pouvait le sauver, s'ingénièrent à désarmer le Parlement par la bouffonnerie graveleuse de l'aventure.

Le lendemain, M. Mathurin Poisse, voyant avec rage que sa flèche, trop alourdie de fioritures galantes, n'atteignait pas le but, courut chez son confrère Simplon, affronta l'atmosphère de fumée, l'odeur de pipe et de crottes de chat, d'où, la plume aux doigts, le sévère

chroniqueur admonestait depuis quarante ans ses contemporains.

Dévot de l'art, il avait, pour le défendre, des âpretés de moine fanatique. Perdu dans sa tabagie et dans ses livres, il avait contre la vie, qu'il ne connaissait pas, contre les femmes, qu'il avait peu pratiquées, contre les hommes, dans le cœur desquels il ne savait pas lire, des violences et des indignations de théoricien.

Cet homme qui se croyait riche d'expérience était proprement un naïf. Mais, au moins, sa vertu grondeuse avait-elle le mérite d'être sincère. Ce n'était pas, comme chez tant d'autres « moralistes », une attitude pour parvenir ou pour faire oublier ses tares.

Trompé par l'âpre vertu de son confrère, le subtil M. Poisse avait mis quelque temps à découvrir son ingénuité. Mais dès qu'il perçut tout ce qui s'abritait de candeur sous cette austérité virulente, il comprit soudain combien ces piquants de hérisson, si redoutés, pouvaient lui être utiles, s'il en dirigeait la manœuvre.

Aussi mit-il toute son astuce à capter la confiance de notre censeur. Et il y était parvenu.

Avec lui il prenait des airs de puritain pour blâmer la tiédeur artistique, pour honnir le mercantilisme et l'intrigue, et, d'une manière générale, pour protester contre la dégradation des mœurs françaises.

— Eh! Eh! J'arrive à fort bien jouer les Savonarole! ricanait un jour M. Poisse, au sortir d'un de ces entretiens exaltés... Cette corde manquait à mon arc... Voici mon magasin d'accessoires au complet!

Plusieurs fois déjà, en des heures décisives, M. Poisse, excitant Simplon par les nobles paroles dont il masquait ses vilenies, lui avait fait donner de la voix et montrer les crocs, afin de cacher certaines manigances trop scabreuses.

Et le vieux dogue, persuadé qu'il avait défendu « les

droits imprescriptibles de la Beauté », se tenait pour l'obligé de M. Poisse.

— Mon cher Maître, vint-il lui dire...

Selon son habitude, Simplon protesta par un sourire modeste et un geste suppliant contre ce titre qui, en réalité, lui était d'une infinie douceur.

M. Poisse n'avait pas tardé à s'apercevoir que, en dépit de sa rudesse, son éminent confrère se pourléchait volontiers de louanges.

— Mon cher maître, redoubla-t-il avec une déférence têtue malgré l'imploration du confrère... On bafoue l'art !... On nargue l'histoire !... Certes, nous ne sommes ni l'un ni l'autre des fanatiques de la tradition... Mais, que diable ! il y a un certain respect dont les gardiens de nos trésors et de nos souvenirs nationaux ne se doivent jamais départir !... C'est par de véritables outrages que M. Perpignan, ce pilier de tripots et de cabarets folâtres, récompense les amis imprudents qui lui firent l'honneur excessif de lui confier la Surintendance du Beau !... Ce scandale a trop longtemps duré... Nous pouvions pardonner l'ignorance et l'infatuation. Mais le cynisme joint à la sottise, c'est trop !... Cette dernière prouesse ne vous semble-t-elle pas un défi?... Une plus longue mansuétude serait coupable... Ne pensez-vous pas, mon cher maître, qu'il n'est que temps pour nous tous de dégager notre responsabilité en parlant haut et clair?

— En effet, je ne veux pas que l'on puisse plus tard me reprocher mon silence en face de bouffonneries si perverses, fulmina Simplon. Et je vous sais gré de m'avoir prévenu... Certes non, je ne m'agenouille pas devant le passé, et les amours de nos rois ne me font pas tomber en pâmoison. Mais l'histoire de France est un bloc majestueux où je n'admets pas que des polissons se permettent des éraflures... Si la luxure des princes est odieuse à mon austérité républicaine, les lits où ils fris-

sonnèrent me sont sacrés comme objets d'art et comme meubles historiques!... M. Perpignan a manqué de respect à la France!... Je parlerai... Et si vraiment, comme vous avez la politesse de me le laisser croire, trente ans de luttes désintéressées ont valu quelque pouvoir à mon humble voix...

— C'est une des rares, mon cher Maître, qu'on écoute encore aujourd'hui.

— Eh bien, M. Perpignan sera sacrifié! A cette œuvre d'assainissement j'emploierai tout mon cerveau et tout ce que je puis avoir d'éloquence...

— Ce n'est jamais en vain qu'on fait appel à votre courage!

A l'heure même où les vitupères de M. Simplon traînaient sur les tables des cafés, M. Perpignan, averti par son Ministre que les preuves de sa galanterie téméraire ne lui permettaient pas de le défendre à la tribune, consentait à troquer sa Surintendance contre une Recette générale, par bonheur vacante, à deux heures du boulevard, et qu'il pourrait administrer de Paris même, grâce au plus probe des fondés de pouvoirs...

Dès que vola le bruit de l'entrée probable de M. Perpignan dans l'état-major de la Trésorerie, la moitié du Parlement se rua sur le ministre des Beaux-Arts pour lui désigner l'homme qui engagerait le plus docilement sur les théâtres subventionnés leurs petites amies de la danse, du chant et de la déclamation, et qui ferait les plus scandaleuses commandes aux artistes sans talent de leur pays.

Devant une telle ménagerie de candidats, le Ministre hésitait, fort perplexe, par crainte d'irriter cette meute de collègues que son choix allait nécessairement lui rendre hostiles, puisqu'il ne pouvait y avoir qu'un heureux parmi soixante-quinze candidats. Il mettait donc

tout son génie gouvernemental à reculer le plus possible cette désignation si périlleuse pour son portefeuille, et, plein de confiance dans la vertu de l'inertie, il attendait qu'un hasard heureux lui vînt en aide.

C'est le moment que choisit M. Poisse pour lancer dans les journaux, avec une habileté toute commerciale, la candidature de M. Jean Rafle, l'administrateur si connu de nos musées.

Peut-être avait-il deviné l'embarras du Ministre et le service qu'il lui rendrait en déclenchant à cette heure si favorable une campagne de Presse, preuve indiscutable d'une poussée d'opinion, au profit de M. Rafle!

En le nommant, l'intrépide Secrétaire d'État avait l'excuse d'obéir au vœu public (ce qui est une raison toujours valable dans un pays où la réclame et le tapage sont souverains), et ne se créait pas d'inimitiés nouvelles.

— J'allais choisir votre protégé, pouvait-il dire à chacun de ses puissants collègues... mais vous avez vu ce mouvement d'opinion si unanime!... J'ai eu la main forcée... Désignation excellente d'ailleurs... Pourtant, en ce qui vous concerne, croyez à mes vifs regrets...

— Mais, mon cher, comment donc!... s'empressait de dire le collègue flatté...

C'est ainsi que le Ministre irrésolu et trembleur vit se consolider son renom d'homme d'État énergique, merveilleusement renseigné sur « les desiderata du monde des arts », et qu'un fonctionnaire très matois, mais à qui personne ne songeait pour ce haut poste, passa désormais pour l'homme désigné par l'élite intellectuelle...

Comme M. Mathurin Poisse, ex-bandagiste et pédicure, connaissait bien ce Paris étourdi, névrosé, gobemouches, qui admire de confiance tous les noms lus souvent dans les gazettes, et dont la légèreté, charmante mais dangereuse, lui avait laissé prendre à lui-même réputation d'écrivain artiste!

Quelques jours après, M. Rafle, s'efforçant, hélas! en vain, d'ennoblir par une majesté théâtrale son air de titi malsain et gouailleur, et de corriger par l'emphase officielle son grasseyement de camelot aux aguets des « flics », inaugurait sa fonction par un speech noble, austère, généreux, où, devant tout son personnel assemblé, il s'attendrissait sur son amour désintéressé du beau et sur la grandeur morale de son rôle!

Dès qu'il fut assis à son bureau directorial, son premier acte fut de conseiller au Ministre l'acceptation, prompte et enthousiaste, du legs Thann « qui accroîtra si merveilleusement la splendeur de nos galeries nationales, et qui, surtout par cette somptueuse collection de Constable, comblera une regrettable lacune dans notre cher Louvre où l'école anglaise est si pauvrement représentée ».

Tel était le charabia, pompeux et administratif, dont le nouveau Surintendant masquait ses ruses!

Mais M. Titus Chambard, pion balourd devenu sénateur et dont le hasard des carambolages parlementaires avait fait un Ministre de l'Instruction publique, était aussi ignorant de langue française que de peinture britannique.

Du moment qu'il avait nommé un fonctionnaire, il prenait aussitôt en lui une confiance imperturbable, sans réfléchir que le dit fonctionnaire n'avait d'autorité que par sa propre investiture!

Aussi plein d'indifférence pour l'art que peu compétent, c'est avec bonheur, avec un soulagement véritable, qu'il s'abrita derrière l'avis d'un homme désigné par l'opinion politique.

— Moi, vous savez, il n'y a que l'art grec qui compte! fit-il en apposant sur le rapport que lui tendait un scribe de cabinet, le paraphe chafoin, duquel il avait signé, dans la première partie de sa carrière, tant d'exemptions et de billets de retenue.

— Ouf! soupirèrent M. Malfroy et M. Poisse en recevant le petit bleu de M. Rafle leur annonçant que leur longue escroquerie recevait, sans le moindre débat, la consécration de nos musées... Nous l'avons échappé belle!

Le jour où les nouvelles salles furent pompeusement inaugurées, ils se mêlèrent sans le moindre malaise au Tout-Paris de l'Art, des Lettres et de la Collection qui faisait cortège au Ministre Titus Chambard, aussi gonflé d'importance que s'il avait été Constable lui-même.

C'est avec ferveur, avec gravité qu'ils unirent leurs épithètes lyriques au brouhaha admiratif de cette cohue, trop occupée d'elle-même pour regarder, et qui, sous le prétexte de glorifier l'Art, n'était soucieuse que d'intérêts et de vanités.

N'est-ce point l'habituel caractère de telles fêtes? Cela n'échappait pas à nos madrés compères, MM. Poisse et Malfroy, qui en recevaient comme un encouragement et une absolution :

— Dans cette cohue, pensaient-ils, combien peinent à mentir par le geste, par le regard, par l'attitude, et s'ingénient de toute leur grâce spirituelle aux ruses qui leur profiteront?... En somme, avec d'autres moyens, ils se livrent à la même besogne que nous.

Ce sentiment de l'universelle duperie leur donna soudain une telle estime d'eux-mêmes que bientôt ils ne songèrent plus à échanger les clins d'yeux sardoniques dont, au milieu de leurs exclamations passionnées, ils se faisaient tout d'abord l'un à l'autre la politesse, pour se montrer réciproquement combien ils jouissaient *in petto* de l'enthousiasme unanime.

Pourtant, ils ne purent réprimer un sourire de gouaille lorsqu'ils entendirent les « n'est-ce pas? » convaincus par lesquels M. Rafle accueillait les propos admiratifs de S. E. l'Ambassadeur d'Angleterre qui, dans

toute sa vie, n'avait jamais accordé une telle attention à Constable.

Et il leur fallut une forte maîtrise d'eux-mêmes pour ne pas pouffer bruyamment lorsque tout à coup ils se trouvèrent nez à nez avec M. Rafle devant le portrait en pied du généreux et rondelet M. Thann qui, en habit, en grand cordon de l'Ordre, ressemblait à un œuf de Pâques enrubanné de rouge et paraissait les contempler avec une sympathie reconnaissante !

Seul, l'affable M. Perpignan manquait à la fête. Avec sa bonne grâce spirituelle, il avait bien eu quelque velléité d'aller savourer l'ironie de cette fête ; mais il s'occupait précisément à faire ses visites d'installation dans son chef-lieu où il comptait bien ne s'installer jamais, et l'ingénuité des dames de province lui valait des surprises si charmantes qu'il préféra ne pas interrompre sa délectation...

De même, ami fervent de nos Musées, il avait un instant songé à empêcher par une lettre publique le scandale de cette profanation et à ruiner pour l'avenir l'industrie de nos fraudeurs. Mais, philosophe indolent, il se dit :

— Bah ! Ce seraient bien des affaires pour un homme épris de quiétude !... Sans compter que l'on ne manquerait pas d'attribuer ma protestation à la rancune... Inélégant soupçon !... D'ailleurs, à quoi bon troubler l'extase d'une élite qui, de confiance, admire ? Enfin, ne sied-il pas de disparaître en laissant le souvenir d'une pittoresque aventure galante plutôt que de faire claquer les portes en dénonçant des fripons ?... Ajoutons que leurs roueries sont assez réjouissantes, et que je serais cruel pour moi-même en me privant d'un spectacle si riche de lendemains...

M. Malfroy escomptait bien, pour son repos, cette apathie.

Mais à l'heure même où, après cette bourrasque, il commençait à jouir de sa sécurité, la déplorable santé de M. Fulcrand Lime lui valut bien des soucis!

A ce virtuose de la contrefaçon la vieillesse ne donnait aucun apaisement. Les fièvres du baccara et le surmenage amoureux le détérioraient de saison en saison.

Prévoyant une décrépitude assez prompte, M. Malfroy avait eu la prudence de faire beaucoup travailler en secret M. Max Belhomme, le délicat joaillier devenu son serf, afin d'accroître son tour de main et de développer par le pastiche ses précieux dons d'imitateur.

Spécialisé dans ce noble travail, Max Belhomme était parvenu à une dextérité prodigieuse. On eût dit que l'âme des siècles et des peuples vivait dans les doigts de cet artiste qui, pour gagner plus d'or, avait imposé silence à sa propre pensée! C'était donc pour l'avenir une ressource assez estimable. Mais, tout de même, il ne possédait ni le génie inventif de M. Lime, ni les mystères de son alchimie, ni sa fertilité de ruses. Les pièces travaillées par Max Belhomme pouvaient tromper les amateurs superficiels. Elles n'acquiéraient jamais cet aspect de vieux chef-d'œuvre dont M. Lime avait si bien le secret!

Et voilà que, à la suite d'un hiver trop voluptueusement passé dans l'adoration d'une Brabançonne rutilante, M. Fulcrand Lime, inerte, vermoulu, fut atteint de tremblement sénile et sentit que sa vue, dont l'acuité lui était si nécessaire pour ses délicats travaux, se voilait peu à peu!

Au lieu des étourdissants truquages attendus par M. Malfroy, il ne put lui fournir qu'une camelote grossière.

C'était bien à un tel aveu de déchéance que le guettait l'antiquaire pour lui faire admettre la collaboration de Belhomme, et pour exiger de sa détresse qu'il révélât

au jeune artiste ses plus secrètes roueries. Mais il ne s'attendait tout de même pas à une déchéance si brusque.

Pris au dépourvu, il éprouva quelque angoisse. Aurait-il le guignon de voir crouler sa diabolique industrie à l'heure même où l'élévation de M. Rafle lui donnait un avenir si prospère? Comme tous les ténors vieillis, Fulcrand Lime pouvait ne pas être conscient de sa fatigue, et s'obstiner par amour-propre dans ses prétentions.

Alors, carnassier sans scrupule, M. Malfroy comprit qu'il devait frapper un coup brutal sur l'esprit du vieux fêtard, au risque de le terrifier.

Un jour que M. Lime tirait de sa redingote, en tremblotant, quelques anneaux dont l'archaïsme maladroit était trop visiblement fallacieux, Malfroy lui fit ce cynique horoscope :

— Mon cher Lime, nous avons gagné ensemble pas mal d'argent. Je vous aime donc beaucoup. Mais vous n'avez pas suivi mes conseils. L'amusette et le jeu vous ont démoli. Vos derniers travaux sont lamentables. Voilà plusieurs semaines que je vous les prends par simple amitié. J'espérais toujours que vous vous ressaisiriez. Hélas non! De jour en jour votre fatigue s'aggrave. Vos mains tremblent comme des feuilles d'hiver. Quant à vos yeux, mon pauvre Lime, si vous n'y mettez ordre, bientôt sonnera l'heure du caniche!... Vous êtes trop homme d'affaires pour ne pas sentir que, à ce compte-là, ça ne peut plus marcher... Je suis dans la pénible nécessité de vous rendre votre parole... A partir d'aujourd'hui, vous êtes libre... Essayez ailleurs... Mes concurrents, — je le dis sans vanité, — ont une clientèle moins raffinée, moins artiste... Vous pouvez peut-être encore leur suffire... Je vous le souhaite... Bonne chance!

Effrayé par l'abîme qui, à l'improviste, dans ce fracas de paroles, s'était ouvert sous ses pas, M. Lime restait abasourdi.

— Sourd aussi? interrogea l'antiquaire... Quelle dégringolade !

Enflant la voix, martelant les syllabes d'une bouche agrandie, il ne cessait de lui hurler dans l'oreille :

— Essayez !... Bonne chance !... Libre de tout engagement...

— Je vous entends! protesta M. Lime, qui s'était rejeté en arrière pour protéger son tympan, mais qui restait toujours inerte et sans voix.

Il pensait à la vie de luxe, si indispensable à son bonheur, à la Brabançonne fulgurante dont la forte odeur blonde lui agréait tant. Plaisirs auxquels il se sentait incapable de renoncer! Vieillir sans froufrous, sans parfum de femmes autour de soi! Passer de la Maison d'Or au Bouillon Duval! Il ne se sentait pas le courage de tels déchirements... Remplacer Malfroy par de nouveaux complices?... Finasser avec des inconnus? Encore de la diplomatie et des ruses?... A son âge, non !... Et puis les cruelles paroles de Malfroy, lui précisant avec tant d'âpreté l'impuissance dont il s'était aperçu lui-même, l'avaient découragé... Fini !... A tout jamais ! Il en avait la certitude !... Alors, comme un être frappé à mort, il revit, dans un vertige de désolation et de regrets, la rude toison fauve et frisée de la Brabançonne, le linge damassé, les cristaux et les boîtes de cigares des grands restaurants...

S'écroulant sur une chaise, il supplia :

— Malfroy... je suis un vieux et fidèle collaborateur. Ne me jetez pas à la rue...

Sanglot de défaite qu'attendait le négociant.

— Si vous étiez raisonnable, on pourrait s'entendre... Ce qu'il vous faudrait, c'est une pension en rapport avec vos goûts... Je suis un bon diable, moi, je ne demande qu'à vous faire plaisir !... N'exigez pas trop et je suis votre homme... Mais à la condition que...

Après un marchandage que M. Malfroy écourta pour ne pas laisser à M. Lime le temps de reprendre son énergie lucide, l'inventif maquilleur, tout à la joie de ne pas perdre la chère exquise dont il était friand et sa Flamande dorée, promit de confier ses pratiques miraculeuses à Max Belhomme, dont l'adresse serait vivifiée désormais par son génie...

Avec quel enchantement le jeune artiste déchu inaugura cette collaboration qui lui promettait un avenir de lucre, d'étourdissants plaisirs, qui lui assurait plus d'or pour le vertige et le gaspillage de sa maison!

Celui-là aussi, la fringale d'argent l'avait corrompu! Depuis longtemps, il n'en était plus à « gueuser » pour le ravitaillement de sa nichée. Les subsides de Malfroy, qui lui garantissaient le pain, lui auraient permis de donner une part de ses jours au joyeux et sain travail créateur.

Il y eût trouvé le rachat de sa frauduleuse besogne, l'estime de soi sans laquelle on ne fait rien qui vaille, et peu à peu le succès qui l'aurait affranchi de l'officine Malfroy. Mais l'artiste fut si honteux de cette faillite qu'il n'eut pas l'énergie de la considérer comme passagère et de se réserver des heures pour sa réhabilitation. Amer, découragé, il se laissa vivre à vau l'eau...

— Vaincu!... On ne peut être renégat à demi! ricanait-il douloureusement... Bast! Soufflons sur les vieux rêves, et, au moins, que la jouissance nous console!

Succédant à la détresse, confort et plaisir le grisèrent. Sa famille aussi se gorgea. Dès que la démoralisation a fait son œuvre, on prodigue l'or mal acquis, qu'un peu de malice et d'adresse renouvelleront si aisément! On s'habitue à la ripaille! Bien vite Max Belhomme recourut à M. Malfroy plus que les besoins des siens ne l'exigeaient. Il travailla pour le luxe et pour la fête. Ne fallait-il pas s'étourdir pour oublier?

Jamais Max Belhomme n'avait une plus grande frénésie de joie que les jours où, à quelque Salon, il avait pu voir l'effort libre, hardi, d'anciens camarades restés fidèles à leurs ambitions. Que de regrets alors et de souffrances! Sa gouaille, sa désinvolture, son rire pouvaient faire illusion. Mais en dépit de sa mise élégante et du succulent déjeuner dont il s'était réjoui, comme il enviait, à de tels moments, le velours ouvrier de ses anciens compagnons et leur fruste repas, au gros vin blanc, chez le mastroquet!

Alors, pour apaiser ce malaise, il n'y avait que l'étourdissement du faste et de la gogaille.

Mais la femme, d'abord associée à toutes ces revanches, n'évoquait-elle pas la maison, les mioches, la misère et les ambitions que, jadis, elle avait à plein cœur partagées? Fâcheux rappel d'autrefois! Sans compter que, malgré son entrain factice, elle n'atteignait point le diapason des dames plus folâtres, mieux qu'elle exercées au plaisir.

C'est pourquoi le mari, pour mieux se fuir lui-même, prit bientôt l'habitude de la laisser au logis et de se ruer tout seul à la joie. Il eut alors toutes les fringales, celles qui désunissent à jamais les couples, et qui ruinent.

Chaque frénésie nouvelle l'asservissait davantage à M. Malfroy, pour lequel il travaillait avec une sorte d'enragement diabolique, comme s'il se fabriquait lui-même l'or de plus en plus nécessaire à son vertige.

Quelle déchéance! Jamais un désir d'art à présent ne le hantait. Et si, avec d'anciens camarades, par hasard rencontrés, la causerie s'accrochait aux idées qui faisaient jadis leur espoir et leur force, il ne répondait plus que par des sarcasmes. Aussi comme ils avaient besoin de garder leur foi intacte, fuyaient-ils sa verve si hargneusement désenchantée et son rictus amer.

Les enfants, élevés naguère avec la grave tendresse de

parents très unis dont c'est le plus cher bonheur, pâtissaient également de ce désaccord, de cette fièvre mauvaise. Bien vite leur jeunesse avait été flétrie. Sans enthousiasme et sans croyances, ils n'avaient de curiosité que pour la fête et de désirs que pour l'argent, seul dispensateur de voluptés. Le lien familial était détendu par l'irrespect et par cette complicité qui s'établit toujours entre gens qui vivent mal. Le père et la mère ne sont bientôt plus considérés que comme des êtres affables et peu gênants, chez lesquels on trouve gîte, pâtée, vêture, amis distrayants, et dont la bourse vous est ouverte. Tout cela payé, au galop, d'une espièglerie et d'un baiser rapide. La Famille, telle que le délire moderne est en train de la faire!

Aussi lorsque Mme Belhomme, après sa brève excursion dans le plaisir, se revit à son foyer plus désert, avec ses enfants devenus capricieux et rèches, déshabitués de sa caresse et ne songeant plus qu'à s'évader, dans sa maison que n'égayaient plus comme jadis les rêves de travail et de gloire, quel hourvari dans son pauvre cœur!

A ce malaise, elle essaya d'abord de faire diversion par mille fantaisies de coquetterie et de luxe, gaspillage qui, emprisonnant de plus en plus son mari en de dégradantes besognes, hâtait sa déchéance.

Mais, pour sangloter dans une batiste plus fine et s'alanguir sur des coussins plus fastueux, elle n'en sentait pas moins et sa douleur et son ennui.

Alors cette femme à laquelle le plaisir et le faste avaient arraché son époux, se mit à haïr cette sotte existence et à mépriser l'homme qui avait sacrifié pour si peu son bonheur intime, son orgueil et ses espoirs d'artiste.

Se rappelant avec émotion l'époque où elle était chérie et où son mari se passionnait près d'elle pour la Beauté, mêlant, dans une nostalgie confuse, ce joli amour et cette ferveur artistique, elle chercha un refuge

dans la tendresse d'un peintre depuis longtemps épris d'elle, qui lui offrait la douceur de son adoration et capable de s'exalter encore pour l'œuvre à créer.

Dès lors, passant le plus d'heures possible dans cet atelier tout joyeux d'amour, de foi, d'enthousiasme, où elle retrouvait les chers émois de sa jeunesse, elle déserta de plus en plus son foyer. Elle n'y était guère qu'une figurante distraite et pressée, inattentive au désordre des choses, au dévergondage des êtres, parce que ce n'était plus la que vivait son cœur.

Aussi sa maison devenait-elle un gouffre où Max Belhomme, malgré tout son acharnement au vilain travail, ne jetait jamais assez d'or.

On devine sa jubilation lorsque la décrépitude de M. Lime lui livra le secret de toutes ses ruses, que, seule, une très longue expérience, guidée par une sorte de maléfique génie, aurait pu lui faire découvrir!

Se sentant désormais le Dieu tout-puissant de cette création frauduleuse, il pouvait se risquer aux pires exigences. A lui, maintenant, plus que jamais, la farandole et l'ivresse de Paris, des cabinets particuliers et des music-halls, dont, pauvre dupe, il n'était pas encore las, et où bientôt il se trouverait face à face avec ses propres enfants!

Cette double crise nous montre que, si, en cette année maussade, la maison Malfroy-Ducroc n'avait pas été aussi secouée par les rafales du sort que la famille Levain, du moins certains légers tracas ne lui avaient pas été épargnés.

Il n'en fallait pas plus à M. Malfroy pour montrer une cynique indifférence à l'égard des tribulations d'autrui. Notre homme n'était-il pas de ceux à qui un simple moucheron dans l'œil empêcherait de voir toute la détresse du monde?

Lorsque les Levain regagnèrent Paris, M. Malfroy se remettait à peine de cette dernière algarade qui, en deux jours, lui avait enlevé jusqu'au souvenir de la longue affliction de ses amis. Aussi lorsque, à l'improviste, il vit entrer Mme Levain chez lui, l'accueillit-il avec tout le sans-gêne de son égoïsme inconscient.

Et comme Mme Levain, également toute préoccupée d'elle-même, sans trop remarquer la banalité des condoléances, s'imaginait au moins que c'était à sa propre infortune qu'elles étaient décernées,. et répliquait avec quelque orgueil de ses mésaventures :

— Hein? Quel guignon!

— Ah! On vous a dit? Vous êtes déjà au courant? fit M. Malfroy qui, oublieux de cette peine étrangère, ne pensait qu'à la sienne, et croyait que sa femme, restée quelques minutes en tête-à-tête avec la revenante, lui avait confié ce qu'ils pouvaient avouer de leurs soucis... Ah! Nous avons eu de fichus moments! Croyez-vous, quelles misères!... Et vous?... Beau temps dans le Midi?... Ah! les heureux gaillards!...

Mais le son des mots qu'il venait de prononcer et le dépit dont se crispa le visage de Mme Levain, lui rappelèrent les anicroches de ses amis. Bien que malaisément choqué, à l'ordinaire, de sa sereine goujaterie, il voulut bien grogronner quelques mots pour effacer son manque de mémoire si peu cordial.

Mme Levain, dont l'égoïsme ne tolérait point l'égoïsme des autres, ne craignit pas de laisser voir son indignation.

Mais ses airs d'impératrice offensée n'émurent point M. Malfroy. Il regrettait tout au plus d'avoir été maladroit sans profit. Aussi, dès que la porte se fut refermée sur la visiteuse, montra-t-il de l'humeur non contre lui-même qui pourtant avait commis l'impair, mais contre Mme Levain, coupable d'en avoir été l'occasion :

— Pimbêche! grinça-t-il... A-t-on jamais vu? Ne dirait-on pas qu'on ne doit penser qu'à eux et à leurs bobos!... Une infirmité — et une vraie — c'est de s'exagérer à ce point son importance!... La folie du moi!... Vraiment, je ne suis pas fâché de lui avoir donné, au saut du train, cette petite leçon...

Et M. Malfroy arpentait à grands pas ses magasins, en haussant les épaules, en faisant des gestes excédés comme pour prendre à témoin l'univers de la nécessité où cette péronnelle l'avait mis, lui si généreux, si courtois et si patient, de bafouer tant d'invraisemblable égoïsme!...

CHAPITRE IV

Mme Levain reprit bien vite une existence trop fiévreuse pour s'attarder à de sottes rancunes. D'ailleurs elle avait pour principe de ne se montrer susceptible qu'envers les gens dont elle n'espérait rien. Et l'antiquaire était en situation de la servir.

— En somme, se dit-elle, Malfroy n'est pas de notre monde... Il ne compte pas... Et n'oublions pas que je puis avoir besoin de lui!

Décision prise au galop, d'abord parce qu'elle était inspirée par les quatre ou cinq idées frustes, pratiques, brutales, qui, en toute occasion, avec une célérité presque mécanique, réglaient toute la vie de Mme Levain, et ensuite parce que l'alerte créature, à peine réinstallée, pirouettait déjà dans le tourbillon des intérêts, des vanités et des coquetteries, qu'on appelle la vie parisienne.

— Enfin! On se sent vivre! soupirait-elle avec béatitude, en virant, en trépidant, fol écureuil, dans cette immense cage de Paris où tant d'autres petites pattes trottinantes finissent par produire cette grande rumeur d'enfer.

Cette fois du moins, elle avait l'excuse de ne pas se trémousser pour sa seule volupté, mais pour la sauvegarde de sa nef sociale et mondaine en perdition.

Rude partie où, en virtuose des salons, elle comptait

déployer toute sa finesse, tout ce qu'il lui restait de charme galant, et suppléer la victorieuse jeunesse par l'expérience plus dominatrice encore.

— On m'accuse du désastre!... Eh bien, c'est à moi qu'on devra le succès! disait-elle en s'exagérant son rôle.

Laissant son mari se courber sur les machines, activer les rouages, elle se réservait de prendre à l'avant les attitudes de séduction, de langueur, de triomphe, qui inspirent aux gens confiance et désir.

— Il faut qu'on nous sente debout, forts, joyeux! pensait-elle... Pas de meilleur moyen pour qu'on nous respecte et qu'on nous choie!

Sans s'alarmer des dettes passées ni des échéances prochaines, sans se laisser abattre par la détresse du portefeuille et de l'étude, Mme Levain consacra toute sa première semaine aux pèlerinages ruineux chez la couturière, la modiste et chez toutes ces fées prodigieuses où la beauté des femmes de Paris se fabrique.

Pour raffermir son crédit, elle eut l'aplomb très politique de faire de somptueuses commandes avec l'exigence et l'esbrouffe d'une cocotte ou d'une princesse de stations balnéaires, les seules femmes qui, par l'ascendant de leurs ruses, sachent faire du fournisseur parisien un gogo servile, admirateur, enthousiaste!

Tout en écartant de leur esprit l'insolente idée d'envoyer vite leur note, elle fortifia du même coup son prestige aux yeux des femmes de son monde rencontrées là tandis qu'elle y chiffonnait. Après ce fastueux étal, personne ne douta plus de sa richesse, de son succès, de son importance, les seules vertus que l'on prise et devant lesquelles, dans l'effondrement de toute morale, le cynisme contemporain s'incline!

— Excellente rentrée! constata Mme Levain. On nous a revus bien en forme... Le terrain est bon... Maintenant quelques galops d'essai!

Dès qu'elle se vit attifée des plumes, des étoffes et des bijoux à la mode, dès qu'elle se fut renseignée sur les gens, sur les choses dont on parlait et qu'elle eut enrichi son répertoire des deux ou trois mots mis en faveur cet hiver là par les snobs, elle partit pour une tournée de reconnaissance et d'exploration. Maître Levain ne pouvait certes pas souhaiter vedette plus alerte, plus fûtée, plus attentive, ni plus capable de donner, par son manège, une haute idée de sa puissance.

— Avoue que c'est bon d'avoir une femme comme moi! s'enorgueillit Mme Levain, joyeuse de rebondir bientôt dans l'intrigue...

Si Maître Levain avait pu se permettre la franchise, peut-être aurait-il répondu qu'une épouse moins vaniteuse n'eût pas nécessité tant d'or, ni par conséquent tant de travail pour lui, tant de parades et de diplomatie pour elle, et qu'il eût préféré à la cupide femme de luxe une gentille et douce amoureuse. Mais il n'était point capable d'une telle audace.

— J'en suis convaincu, acquiesça-t-il timidement.

Mme Levain, enchantée d'avoir travesti son petit être maigriot en un joli bibelot fanfreluché, agréable à voir et fleurant bon, commença les visites pour raviver les sympathies dormantes. Sans doute, à distance, elle les avait entretenues par des billets négligents ou des lettres de tendresse lyrique, selon le caractère et le rang social de ses correspondants. Mais on sait bien que les phrases les plus affectueuses n'équivalent jamais à la présence réelle d'une personne douée de quelque esprit, et que des fleurs envoyées de Monaco n'unissent pas autant que deux heures de débinage bien acéré et bien joyeux sur les gens de l'entour!

Dans cette passe difficile où le sauvetage de la maison dominait tout souci d'apparat, Mme Levain ne songeait qu'à multiplier ses relations pour découvrir, parmi les

frénétiques, les besoigneux et les cupides qui s'évertuent sous les lustres, un précieux gibier à procès, que, par sa grâce la plus enjouée, elle attirerait vers les filets de son mari...

N'oubliant pas que les divorces avaient toujours été pour l'étude Levain une spécialité profitable, jusqu'au moment où la gaucherie du maître-clerc avait tout saccagé, elle rusa pour rajeunir cette gloire de son époux. Sûre que n'importe quel auditoire se délectera toujours au récit d'aguichants désaccords conjugaux, elle se faisait un plaisir d'en conter, afin d'avoir l'occasion fréquente de rappeler que, en pareilles instances, le doigté de son mari tenait du miracle et que ses malices procédurières excellaient à libérer ses clients avec honneur et profit.

Mme Levain ne se bornait d'ailleurs pas à ce travail préparatoire nécessairement un peu vague. Mais toujours à l'affût des ménages cahotants, des tendresses qui s'aigrissent, des amours illicites qui naissent, des trahisons dont on parle, des aventures d'alcôve qu'on se chuchote et de tous les scandales à propos desquels on s'excite et se passionne, elle rôdait autour des époux endoloris, des vertus languissantes, devenait l'assidue des maisons où l'on se trahit, forçait l'intimité des femmes en quête de consolations galantes, captait la confiance des maris bernés, s'attachait les maris libertins en dissipant leurs remords par son indulgence spirituelle. Tout cela dans l'attente des inévitables procès en divorce qui rendraient à l'étude Levain sa prospérité et sa gloire d'antan!

— Rallye paper! disait-elle plaisamment au retour de ces exercices qui, lui donnant conscience de sa force, l'amusaient... Je les sens derrière moi!... Bonnes traces fraîches que je leur laisse sous le nez!... A la minute de crise, d'un bon, tout naturellement, ils accourront ici!... A mon mari de faire le reste!

Les réunions de bienfaisance étaient pour elle d'excellents lieux de chasse. En outre de quelques femmes qui s'en occupent par vanité et quelquefois même pour grappiller sur le denier des pauvres, d'autres s'y vouent pour fuir leurs chagrins intimes. Un jour ou l'autre le dégoût les poussera vers les prétoires pour se faire libérer du mariage, et Mme Levain souhaitait que ce fût par l'intermédiaire de son mari.

Ces fêtes de charité lui offraient encore l'occasion d'approcher cantatrices et comédiennes, personnes plutôt nerveuses et fantasques qui, prenant un désir de six semaines pour un amour de toute la vie, cèdent parfois à la folie matrimoniale et ne tardent pas à secouer dramatiquement leurs chaînes. N'était-il pas sage de les amener avec douceur, en glorifiant leur génie, leur beauté et leur tendresse incomprise, vers les panonceaux de Maître Levain... où elles ne paieraient pas beaucoup plus cher qu'ailleurs?

Confiant en l'adresse de sa femme pour les diplomaties extérieures, il dépensait tout son génie à bien tisser les toiles procédurières. Quelle puissance de contention et d'activité il dépensait chaque jour! Les premières semaines surtout il eut comme une frénésie de travail. C'est que, ayant sondé le gouffre qu'on lui cachait, pris soudain de panique, il avait oublié et l'avertissement du mal et la prudente hygiène conseillée, et s'était rejeté sur ses grimoires avec une rage fébrile.

Après ces lugubres mois d'inertie, pour ce combatif c'était d'ailleurs une volupté. Il lui tardait aussi de se prouver à lui-même que, dans cette crise, il n'avait rien perdu de son brio et de sa rouerie juridique. « Napoléon de la Chicane », disait-on plaisamment de lui naguère. Et, à la vérité, aucun de ses rivaux ne l'égalait en finasserie, en esprit d'à-propos, en audace. Des vertus si précieuses pouvaient-elles à jamais s'engourdir?

Hélas! Tant d'énergie et d'adresse ne s'employaient qu'à l'accélération des causes en train. Deux mois de cette activité suffirent pour clore des procédures que l'apathie balourde du maître-clerc éternisait.

Mais, en dépit des fougueuses randonnées mondaines de Mme Levain et de toutes les manigances où s'évertuait son mari, très peu d'affaires nouvelles s'inscrivaient au répertoire.

Les clients anciens, trop étrillés jadis par le patron ou bien, en son absence, trop sottement défendus par le clerc, fuyaient des panonceaux si dangereux. Et leurs clabaudages écartaient bien des plaideurs sur le point de céder aux grâces de Mme Levain ou d'obéir aux basochiens faméliques qui, moyennant remise, racolaient pour son époux.

— Détrousseur et gâteux, c'est trop de vertus à la fois! ricanaient les gens pour se dérober... Merci bien! Un homme de réputation moins séduisante nous suffira.

Le plus grand mérite de Maître Levain était le sang-froid. L'activité fiévreuse où il se dépensait ne l'illusionnait pas. Sachant bien qu'il n'avait fait que s'escrimer sur les choses du passé, il ne tarda pas à reconnaître l'échec de ses efforts.

— Mauvais souvenir et rancunes tenaces! se disait-il... Mon tort est d'avoir eu parfois la main un peu lourde... Déplorable impression que des ans de probité scrupuleuse pourront seuls effacer... Le malheur est que la faim nous presse et que je n'ai pas le temps!

Traqué dans cette impasse et conscient de se livrer sans résultats à d'exténuantes gymnastiques, Maître Levain fut consterné. Le découragement le paralysa. Son ardeur du début mollit aussitôt. Fini le joyeux travail inventif, prompt, enfiévré par l'obstacle même! De nouveau, c'est avec lassitude qu'il dirigea les besognes

nécessaires. Désenchantement qui ne tarda pas à mordre sur sa santé !

C'est alors seulement qu'il se rappela ses misères si proches et les conseils des médecins. Navré d'avoir risqué ses forces si péniblement reconquises, il se jura d'en être avare et de vivre avec plus de quiétude une vie plus simple, moins hérissée de tourments et de besoins.

— Je sens sur moi la menace ! Il n'est que temps d'y prendre garde !... A ce jeu, c'est ma peau que je laisserais !... Mais les ambitions de ma mère, les goûts de ma femme ? Oh ! tant pis !... Il faudra bien qu'elles comprennent !.. N'ai-je pas tout fait, depuis mon retour, pour leur donner le luxe et l'orgueil dont elles sont avides ? Si je m'obstine, c'est l'effondrement pour toujours... La belle avance !... Moi fourbu ou dans l'autre monde, que feraient-elles ? Alors, résignons-nous !... Maintenant je suis bien décidé...

La résolution de Maître Levain pouvait être prise, mais, malgré la logique des arguments qui l'y avaient conduit, il ne se sentit poiut le courage de la signifier à sa vaniteuse épouse.

Il se borna donc à la mise en pratique silencieuse de ses sages idées. Pendant quelques jours on ne le vit plus s'enfiévrer au pourchas passionné des affaires et il sut trouver le loisir de goûter les bonnes joies simples de la vie.

D'abord il voulut profiter de son enfant. N'était-ce pas burlesque en vérité que, sous prétexte de conquérir le bonheur, il négligeât celui, tout proche et bien aisé, de vivre en tendre intimité avec cette âme fraîche ?

— Je lui apprendrai les hommes... Mon expérience mûrira son esprit... Et sa gaîté rajeunira le mien.

Pour lui Robert était resté le petit enfant rieur, joyeux, griffonnant un bref devoir entre deux gam-

bades, qu'il avait connu jadis au temps où il avait assez de quiétude pour le regarder et pour l'entendre.

Mais à mesure que l'hallucination des affaires lui avait voilé le réel, il était devenu inconscient des métamorphoses qui, peu à peu, firent de son gracieux et folâtre fils un enfant qui ne riait plus. Sans qu'il y prît garde, l'ambition de sa mère et l'orgueil de sa femme avaient là aussi accompli leur œuvre.

Il découvrit avec stupeur que les seize printemps de son fils ressemblaient à la vieillesse d'un scribe, que, sans plaisir, sans joie, sans liberté, il était déjà comme lui-même un forçat du travail!

En effet, Mme Levain mère et Mme Levain, sa bru, ne vivaient d'accord que sur un point : le succès de Robert à l'École Polytechnique! Espoir qui, seul, leur offrait un thème de conversation sans querelles!

Aussi, à partir du moment où le destin des enfants se prépare, avait-on réglé toutes ses études pour cette escalade lointaine. D'une vocation, on n'avait pris souci. Mmes Levain étaient de celles qui pensent que les enfants d'aujourd'hui, tous gavés de la même manière, n'en ont plus et que les parents, par une culture appropriée, la leur donnent. Les professeurs de sciences, consultés à ce sujet, avaient-ils la prudence d'avertir que sans doute, à force de travail, l'enfant finirait par savoir un peu de mathématiques, mais qu'il ne semblait pas très doué pour elles et que mieux vaudrait peut-être ne pas violenter si rudement sa nature, Mmes Levain répliquaient que, à un si jeune âge, on ne peut rien prédire et que c'est seulement plus tard que les facultés se développent. Leur ambition têtue avait riposte à tout!

C'est que, en ayant l'air de se trémousser pour l'avenir de Robert, c'est à elles-mêmes, toujours, qu'elles pensaient. Par l'enfant demain, comme à présent par le mari, elles se voulaient honorées, riches, enviées.

Alors, pour forcer la vocation, on soumit l'enfant à une discipline de toutou que l'on dresse. Sa vie d'écolier fut un véritable régime de travaux forcés. Sa chambre devint une triste salle d'entraînement.

En outre des classes et des habituelles écrivasseries scolaires, on l'asservit à toutes sortes de répétitions dont on le bourrait à domicile. Dans ce rude dressage, aucune place pour le rire et pour les jeux.

— Il n'y a pas de candidat mieux entraîné que lui, et de plus loin, se plaisaient à constater les deux femmes en extase devant leur programme chef-d'œuvre.

A force d'ouïr les mêmes formes de raisonnements, que tout d'abord il enregistrait dans sa mémoire sans les comprendre, Robert avait fini par s'assouplir à leur mécanisme et à se repérer dans les divers types de problèmes. Mais s'il était paré de quelque génie, ce n'était assurément pas du génie mathématique ! Ce dressage si contraire à sa nature était cruel comme un supplice.

Aussi, lorsque Maître Levain prit le temps de regarder son Robert, fut-il effrayé de sa tristesse, de son atonie, de son hébétude.

Plus de bavardage joyeux, plus de chants ni de rires! Lorsque, au sortir de tous ces laminoirs, l'enfant s'asseyait à table, il était ahuri, fourbu. Il mangeait tristement, semblait ne pas écouter, parlait peu et sans entrain. La tendresse de son père parut lui être douce, éclaira son visage de quelques sourires mornes, mais ne le tira pas de sa torpeur.

— Jusqu'où va leur égoïsme inconscient! se dit Maître Levain consterné... Mais je vois clair.... A la première occasion, je parlerai.

L'occasion ne tarda pas à s'offrir. A l'approche de la saison nouvelle, la couturière, la modiste et toutes les autres fées des fanfreluches avaient rappelé leurs notes

anciennes avec une insistance déjà fort étonnée qui ne permettait plus le mépris. Et Mme Levain dut prévenir son époux qu'il eût à s'arranger pour un rapide paiement.

— Cinq mille, évidemment, c'est un chiffre! Les gueuses profitent du long arriéré pour enfler leurs prix!... Que veux-tu? Il faut en passer par là!... à l'avenir nous n'aurons plus besoin de délais. Car ça va marcher maintenant!... Tu bûches, je me démène... Quelques mois encore, et, je l'espère, ce sera magnifique!... Ne peste donc pas trop contre ces chapeaux et ces robes... Costumes et mise en scène indispensables!... Pour porter notre pavillon je veux être superbe!... Alors, fais payer le plus tôt possible pour que je puisse aller choisir mes toilettes d'été... Et faites vite risette à la dame!... Dites-lui que vous serez content de la voir toute jolie dans ses robes claires...

Froid et sévère au début de ce couplet enjôleur, Maître Levain n'osa pourtant pas refuser à une telle invite l'esquisse d'un sourire.

Mais, en voyant combien cette grimace avait été pénible, sa femme devina une résistance que ses gentillesses ne suffiraient point à vaincre. Aussi continua-t-elle plus nerveusement :

— J'ai un rôle utile à jouer!... Je ne crois pas m'en exagérer l'importance... A toi de voir s'il faut le continuer... Dans ce cas, résigne-toi, et plus gracieusement je t'en prie, aux frais généraux indispensables... Ainsi, cet été, au lieu d'aller nous enfouir au fond d'un jardin, où personne ne passe, il sera sage de faire la dépense d'une saison à Trouville et d'une villégiature en tra-la-la... Mon ami, tu dois d'autant moins hésiter que les bénéfices de ma diplomatie commencent à se faire sentir... Reconnais-le...

— C'est ce qui te trompe, ma chérie... Ton surmenage et le mien n'ont guère abouti... En pure perte toute ta mise en scène!... Pas d'illusions si nous voulons éviter de nouveaux déboires!... Le relèvement ne se dessine pas...

— Alors c'est que, décidément, tu as faibli. Car, moi, je fais l'impossible...

— Ne nous accusons pas l'un l'autre, je pourrais avoir beaucoup à dire! gronda Maître Levain vexé. L'unique moyen, ce serait la vie simple...

— Une bonne à tout faire et la veillée sous la lampe?... Vas-tu me proposer la lecture à haute voix? ricana Mme Levain agressive.

— ... La vie simple, oui, qui, seule, me permettrait une rectitude absolue dans les procédures et une sage modération dans mes honoraires... Notre luxe m'a contraint parfois à me montrer rapace et brutal... Les écorchés piaillent longtemps... On se souvient de leurs cris... Je me sens suspect au Parquet comme à la clientèle... Le luxe, qui ruine, ne peut que m'obliger à de nouvelles razzias, lesquelles feront de plus en plus le vide autour de moi... C'est un cercle vicieux dans lequel nous nous exténuons à galoper... Sortons-en tandis qu'il est temps encore, tandis que nous ne sommes pas tout à fait fourbus, et que nos ennuis d'argent ne sont pas tels qu'ils nous acculent aux stratagèmes chanceux...

— Est-ce ma faute? Je suis la raison même... Aucune de mes amies ne se contenterait d'une existence aussi modeste... Une femme qui a eu 250.000 francs de dot ne peut pourtant pas aller faire son marché elle-même!

— N'exagère rien... Tâche plutôt d'entrevoir la sagesse... J'ai bien réfléchi!... Crois-moi: Il faut enrayer!... En nous obstinant à ce jeu nous finirions par y laisser nos forces,... l'honneur peut-être; car peut-on prévoir à quoi le vertige et le besoin peuvent vous entraîner?...

Tant d'inconnu m'effraie... Sur le point de m'y jeter, j'ai pris peur et je t'ai crié gare!... Aide-moi!... Je sais que tu aimes le plaisir, le faste... Tant que je l'ai pu, j'ai mis mon orgueil et mon bonheur à t'en combler...

— Tu pourrais avoir la délicatesse de ne pas me le reprocher!... Avec çà que tu n'étais pas fier de mes succès, de mon salon!... C'est pour te plaire et t'être utile que j'ai fait tout cela!...

— Précisément j'allais le reconnaître... C'est par intérêt plus que par plaisir, me dis-tu, que tu mènes la vie brillante... Eh bien! puisque la ralentir ne sera pour toi qu'un demi-sacrifice, je t'en supplie, permets-nous, par cette sagesse, de réaliser le bonheur, peut-être moins éclatant, mais estimable tout de même, que je sens possible et sûr... Trois ou quatre années de ce régime et ce sera le triomphe!... Alors, sans risques, tu pourras, si le cœur t'en dit, te ruer au luxe...

— Tu es bon, toi!... Je serai une vieille femme!... En attendant, la poésie, le pittoresque et le charme de l'existence pot-au-feu!... Merci bien!... J'avoue que, en me mariant à toi, mes parents croyaient m'assurer un autre bonheur que celui de te broder des pantoufles!

— Mais, ma pauvre amie, compare donc aux artificiels plaisirs pour lesquels nous nous sommes exténués comme des serfs sous le fouet, les joies profondes que nous leur avons sacrifiées sans cesse!... Nous n'avons pas su nous donner le temps de vivre l'un par l'autre avec tendresse... C'est à peine si nous avons su profiter de la gracieuse enfance de notre Robert... Tout cela pour réunir sous nos lustres une figuration de plus en plus brillante qui, après nous avoir remerciés par ses sarcasmes, n'attend que notre culbute pour nous bafouer!... Qui t'a parlé de vie recluse et de ravaudages devant un Chouberski?... Nous n'en sommes pas là!... Ne dirait-on pas que, en dehors de la fête, il n'y a plus que grisaille et mi-

sère?... C'est seulement le gaspillage, le vertige, que je veux réduire... Tu seras plus heureuse que tu n'as jamais été...

— Que veux-tu? Je ne suis pas faite pour cette volupté du médiocre qui t'enchante... C'est à une existence moins rétrécie qu'on m'a préparée!... Mon cher, tu aurais dû mieux calculer tes forces... Il ne fallait pas m'épouser... Maintenant, trop tard!... Ce n'est pas après quarante ans que l'on refait son éducation... Je le regrette infiniment... Mais tu savais à quoi t'en tenir... N'es-tu pas lié pour ainsi dire envers la mémoire de mon père et de ma mère?... Pauvre papa!... Pauvre maman!...

S'apitoyant sur son infortune, s'attendrissant au souvenir de son enfance adulée, Mme Levain réussit assez bien deux ou trois saccades de respiration qui ressemblaient à un sanglot, et serra convulsivement contre sa bouche le mouchoir avec lequel elle avait fait le geste de se tamponner les yeux, où, d'ailleurs, aucune larme ne perlait.

Bien que Maître Levain fût accoutumé aux pleurs factices du théâtre, pas une seconde il ne mit en doute la sincérité de sa femme. Cette pantomime le bouleversa si fort que sa révolte contre la cruauté de Mme Levain se changea tout de suite en regrets douloureux!

— Je ne voulais pas te chagriner... Dieu m'est témoin!... C'est mon amour... ma prévoyance...

Sentant que cette larmoyante invocation aux ancêtres avait troublé son époux, Mme Levain appuya :

— Pauvre papa! Pauvre maman! S'ils voient tout cela de là-haut!... Quelle injustice aussi, — et quelle ingratitude — de prétendre que nous n'avons pas eu de tendresse l'un pour l'autre et que nous avons négligé notre Robert!... Moi qui n'ai vécu que pour lui et pour toi!... Tout ce que j'ai fait, c'est pour vous deux!... Oh

oui, je me suis sacrifiée!... Je peux bien dire que je suis une victime...

Les femmes les plus sèches ont le don vraiment merveilleux de s'exciter par le ronron de leurs phrases éplorées, de s'entraîner aux larmes par la plainte, et, par le sanglot factice, aux vrais sanglots qui leur mettent comme un ouragan sous le sein!

Les yeux de Mme Levain s'humectèrent. L'avoué vit avec épouvante ce ruissellement sur son fard. Mais, à travers ses larmes, notre « victime », qui gardait tout son sang-froid, perçut le trouble de son conjoint. Toute l'énergie du pauvre homme avait sombré. Affolé, il était prêt aux pires concessions. Aussi crut-elle le moment venu de faire tomber, dignement, du haut de sa douleur, quelques graves paroles de blâme :

— Moi, au moins, j'ai la satisfaction de n'avoir rien à me reprocher!... Il n'y a guère d'hommes soutenus par une femme comme tu l'as été... Si la réussite n'avait dépendu que de moi!... Hélas! Je suis bien obligée de me dire que tu n'étais pas à la taille de mes rêves!... Il me semble que tu t'abandonnes un peu vite... Le renoncement est sans doute une vertu très chrétienne... Je ne connais tout de même pas beaucoup d'hommes qui se résigneraient si vite!... Enfin, du moment que tu n'as ni volonté, ni force, il n'y a plus qu'à se soumettre!... Mais c'est dur!... Tu ne penses qu'à toi!... Tiens, veux-tu que je te dise? Eh bien, tu ne m'aimes pas... Si tu m'aimais, tu ne serais pas aussi chiffe!... Ah! je suis bien malheureuse!...

Aussitôt le sein se remit à tressauter sous l'ouragan des sanglots, et les larmes, amenées par le rythme de cette mélopée, dessinèrent à nouveau sur les joues leurs méandres.

Maître Levain s'affola plus encore. Cette chair qui lui avait donné l'ivresse, c'est par sa faute qu'elle était con-

tractée de spasmes douloureux, par sa faute que souffrait la délicate créature qui avait affiné sa balourdise et réjoui son orgueil !... Comment pouvait-il la meurtrir ainsi? En vérité, ne se décourageait-il pas un peu tôt?... Un mari, un père peut-il se dérober à son devoir?... Quelle honte, devant sa femme si fière, si brave, l'aveu de sa défaillance !... Lui causer ce chagrin n'était qu'ingratitude, égoïsme...

— C'est un reste de ma souffrance... balbutia-t-il humblement... Pardon !... Je m'en veux de t'avoir peinée... Une autre fois je saurai dominer ma lassitude... C'est fou... On ne déserte pas, sans lutter jusqu'au bout, une partie en somme favorable... Ton courage, ta confiance me soutiendront et aussi mon amour...

Comme Mme Levain, afin de laisser son époux multiplier les promesses, se bornait à sangloter dans son mouchoir pétri d'une main convulsive, l'avoué, suppliant, à ses genoux, s'ingéniait à la consoler par des caresses repentantes, se meurtrissait le visage aux fioritures agressives de ses bagues modern-style, et, en cherchant à travers les gestes défensifs de l'éplorée un passage jusque vers ses joues, semblait vouloir recueillir alternativement, à la volée, les larmes qui roulaient de ses pommettes...

— Misérable !... Brute !... s'injuriait-il rageusement... C'est la maladie... Mais, je réagirai... Ton bon sens m'a fait revenir à moi !...

Mme Levain, rassurée, daigna tendre la nuque en signe de pardon, et son époux baisa, derrière l'oreille, la place où si souvent la paix des ménages se scelle.

Certes M. Levain déplorait la peine faite à sa femme.

Mais tout de même le remords, l'épouvante de ses sanglots, la honte de lui paraître veule, l'entraînaient à de téméraires propos, à des engagements excessifs, dont il se repentirait plus tard.....

Tout aussitôt, sans même s'attarder à la volupté des regrets ni prolonger d'un soir le charme de la vie paisible, il se rejeta dans la mêlée avec la frénésie d'un homme qui cherche à s'étourdir et à oublier.

Si jamais la sauvage formule « lutte pour la vie » fut justifiée, ce fut bien par l'activité démente de cet homme conscient de tous les périls qu'il allait braver.

Il trouva de l'argent pour solder les fanfreluches déjà fanées et les pimpantes étoffes des beaux jours de lumière. Mme Levain triompha aux fêtes, si gracieuses, du printemps parisien et, sur les planches de Trouville, réunit autour de ses clairs yeux vides et de sa chevelure plus blonde que jamais, une cour assez reluisante.

Mme Levain mère, reléguée à Paris parce que trop peu décorative, avait le contentement de suivre à distance, par l'entremise des échos mondains, les succès de sa belle-fille « la femme de l'avoué parisien bien connu et si sympathique ». Épithètes de louange banale, mais suffisantes tout de même pour compenser son déplaisir et sa jalousie de tout ce que faisait sa bru.

Satisfaites toutes deux, l'une dans sa folie de mondanités, l'autre dans son orgueil, elles laissaient à Maître Levain un peu de quiétude. Mais à quel prix?

Lorsque, deux ou trois fois par semaine, il débarquait, harassé, à Trouville, quelle contrainte pour montrer à sa femme joyeux visage et pour faire risette à l'aimable veulerie des oisifs en représentation autour d'elle!

Car de moins en moins le succès récompensait sa fièvre. L'ombrelle de Mme Levain pouvait faire une tache délicieuse sur la grève et rallier une fourmilière d'élégants, non moins déserte restait l'étude!

Chaque semaine le gouffre se creusait davantage sans qu'un espoir embellît l'avenir. Et Maître Levain, n'osant plus affronter de nouveau les méprisantes rages des

deux femmes, était bien décidé à galoper ainsi, dans l'angoisse et le tourment, jusqu'à la culbute.

— La culbute! se récriait-il lorsque ce mot surgissait dans ses rêveries douloureuses... Je ne veux pas!... J'ai un nom honorable que je dois transmettre intact à mon fils... Et ma femme, son luxe?... Ma mère, ses fiertés?... Non! non! Il faut qu'elles vivent heureuses... Je suis un maladroit!... C'est ma faute! Tant d'autres qui ne me valent pas!... J'ai trop de scrupules et pas assez de hardiesse...

Aussi, dès la rentrée, se mit-il plus résolument que jamais à ruser avec le Code, à narguer la surveillance du Tribunal, à se jouer de toute délicatesse professionnelle.

Il fut dans toute sa hideur l'oiseau de carnage aux ailes déployées et palpitantes, aux serres crispées sur la proie.

Mais trop rares étaient pour sa rapacité les victimes! Les exigences de sa femme irritaient sa fringale. Un jour qu'il luttait en désespéré contre l'assaut de plus en plus furieux des créanciers, le souvenir le hanta du moteur électrique qui, un moment, avait ajouté tant d'or aux profits de son étude :

— Ah! ce temps-là! Du bonheur! des rires!... Je m'acharne sur un sol épuisé... C'est stupide... D'ailleurs, au point où nous sommes, la plus riche moisson ne nous suffirait pas... Pourquoi ne pas m'aider par des affaires?... Mais où les trouver? Plus jamais, on ne m'en offrit de semblables... Parbleu! C'est que mon apathie n'a pas su les découvrir!... Mais plus d'hésitations!... Là est le salut!... Le besoin me rendra inventif...

Alors, tout en tirant de ses procédures le maximum de bénéfices, il se tint plus passionnément à l'affût des affaires les plus disparates, sans le moindre rapport avec la basoche, mais qui, bizarres et parfois bien ris-

quées, offraient des chances de gain d'autant plus fortes. Il fit rôder ses rabatteurs jusque dans les bas-fonds où naissent les rêves hasardeux. Lui-même s'insinua en ces milieux hétéroclites où l'inventeur méconnu coudoie l'homme d'affaires suspect et le courtier véreux, où vingt trouvailles pittoresques mais irréalisables et cent adroites manigances avortent chaque jour, mais où s'agite aussi, dans la misère, la fièvre et le désespoir, l'homme de génie encore ignoré, qui, découvert un jour par quelque intermédiaire finaud, enrichira le syndicat constitué pour la mise en œuvre de son idée et sera dépouillé par lui...

C'est à la suite de tels guets et de telles battues que Maître Levain dressa successivement les actes de Sociétés (où il s'était réservé la part du carnassier) pour la culture intensive des bananes dans la Guinée française, pour le monopole des tabernacles-coffres-forts destinés à défendre les objets sacrés contre le cambriolage et la profanation, pour l'élevage en grand des escargots de Bourgogne et des écrevisses de rivières; enfin pour la remise des colis-postaux et la livraison des bagages à domicile par le gaz comprimé.

Assurément ces industries, un peu imprévues, ne semblaient pas, au premier aspect, susceptibles d'un succès aussi prompt que le moteur électrique de si excellente mémoire.

Mais Maître Levain comptait sur le prestige des noms anglais dont il avait paré ces diverses Compagnies, et sur certains concours politiques qu'il s'était prudemment assurés par les moyens en usage.

Malgré leur séduction, ces nouveautés, se heurtant à la routine française bien connue et si fâcheuse, furent loin de donner les résultats qu'on avait le droit d'en attendre.

Maigre butin qui suffit à peine pour les prêteurs les

plus farouches et pour rechampir le crédit si dégradé de Maître Levain !

Les comparses de ses rapines devinèrent sa fringale, et comme son titre quasi officiel leur était précieux pour couvrir leurs noms tarés et leurs avatars louches, ils vinrent spontanément lui offrir des affaires aussi saugrenues que suspectes !

Et Maître Levain, désespéré pour l'avenir, affolé pour le présent, acceptait à tout hasard, comme un noyé se débat et s'accroche, parce qu'il avait la tête déjà troublée par le vertige du gouffre. Bientôt il se trouva pris dans tout un réseau d'affaires, tout d'abord simplement indélicates, et bientôt malhonnêtes. A force de hanter ces tristes hères sans scrupules, et d'entendre le tranquille cynisme de leurs propos, il était devenu lui-même comme amoral. Parfois, à certains réveils de droiture, il cherchait à se justifier vis-à-vis de lui-même :

— Tant d'autres, jouissant de l'estime publique et comblés d'honneurs, n'ont fait leur fortune qu'en pareilles aventures !... Alors, pourquoi pas moi ?... Je serais bien naïf !... Les seuls coupables sont les malchanceux !...

Si brutales qu'elles fussent, les opinions de Maître Levain n'étaient pas dénuées de justesse.

Hélas ! La fièvre qui le portait aux généralisations excessives, voilait aussi, de la manière la plus fâcheuse, sa méfiance habituelle et son esprit de prévision. A toute heure, dans une sorte d'hallucination, il frôlait le péril...

Deux ou trois fois, par son énergie et son esprit d'à-propos, il sut garder à flot son esquif de piraterie. Mais un jour, l'envahissement fut si brusque et si terrible que notre corsaire, sentant le sauvetage impossible avec les frêles moyens dont il disposait, perdit son sang-froid.

Maître Levain se trouvait à la tête d'une société très

hardie de fournitures militaires. Son titre officiel l'empêchait de la régir sous son nom, mais c'est lui qui en était le fondateur et le chef occulte.

Au cours de procès jadis soutenus par lui contre l'État, il avait pu admirer la naïveté des fonctionnaires qui ont la garde de ses intérêts, et il avait entrevu là, pour un homme allégé de vains scrupules, une carrière lucrative.

Aussi, lorsqu'il commença ses embuscades, est-ce la première idée qu'il mit en œuvre.

Malheureusement ses capitaux trop grêles lui interdisaient, au début, les vastes aventures et les râfles énormes.

Alors il essaya de suppléer à l'argent par la ruse.

Ses amis de la Politique et de la haute Administration, avec lesquels il était depuis tant d'années en rapports d'affaires, sauraient bien, pour lui, adoucir la règle, par exemple lui éviter le dépôt de cautions trop lourdes, le paiement des amendes qui châtiraient ses fraudes, et lui maintenir, en dépit des accrocs, la sereine confiance de l'Administration!

Puis, le plus ingénieusement du monde, il s'arrangea pour mettre à profit tant de bonne grâce.

Plusieurs hommes de paille, trafiquant à son geste, à sa solde, demandèrent et, par les mêmes complicités, obtinrent certaines adjudications de vivres, que, sans un sol et sans crédit, ils étaient bien empêchés de fournir à la date prescrite.

D'où, terreur de l'Administration qui, prise au dépourvu et craignant d'être une fois de plus « flétrie » par les Chambres, chercherait en hâte une Compagnie assez bien outillée pour la nantir dans les délais déterminés des stocks nécessaires!

La Société aux destins de laquelle présidait Maître Levain n'était certes pas une de ces compagnies puis-

santes, mais l'adresse de son directeur lui tenait lieu de capitaux, de personnel abondant et de réserves formidables.

Ayant les meilleures raisons de croire que les adjudicataires, simples figurants sans garanties et presque sans domicile, ne livreraient rien à l'époque fixée, il se préparait longtemps à l'avance et tout à l'aise, avec les faibles moyens dont il disposait, à se substituer à eux.

Maître Levain, sûr de ne courir aucun risque, entassait aux hangars de l'État des provisions médiocres, acquises à vil prix.

S'agissait-il de conserves, il bourrait ses boîtes non pas de viande française que les traités exigent, mais de carne américaine, sévèrement proscrite, parce qu'elle empoisonne et ne nourrit pas.

Même, certain que l'Administration consentirait à tout pour avoir en magasins au jour dit les victuailles réglementaires, ce n'est pas sournoisement qu'il pratiquait cette supercherie, mais après s'en être fait donner l'autorisation officieuse! Prévoyant que, à l'heure critique où elle leur serait demandée, les Bureaux ne la refuseraient pas, d'avance Maître Levain faisait venir des Pampas tout un navire de bœuf suspect, et c'est avec de telles provisions que, bien à loisir, il préparait en secret la fourniture qu'on serait trop heureux d'obtenir, un jour, de sa complaisance!

Triple profit, puisque sa Société acquérait des titres à la gratitude de l'Administration, prenait rang de forte maison sur les ressources de laquelle on peut compter aux heures d'embarras, et réalisait de plus superbes bénéfices!

Bénéfices que, hélas! il fallait un peu trop répartir entre les deux ou trois usuriers qui prêtaient leur or pour ce trafic, entre les hommes puissants dont l'intrigue le

favorisait, et même entre les guenilleux qui avaient obtenu l'adjudication fictive.

De plus en plus harcelé par les soucis d'argent, Maître Levain pestait contre ce partage et, n'osant réduire le lot des autres preneurs, exerçait plutôt sa lésine sur l'aumône mendiée par les hommes de paille.

Ceux-ci, rendus agressifs par la faim qui les mordait au ventre, montraient leurs crocs, hurlaient, puis, trop heureux de ne plus mâcher à vide, finissaient par se rendre.

Mais, en leur cœur ulcéré, grondait un sourd désir de vengeance qui, à la première occasion, se soulagerait.

Elle ne tarda pas à s'offrir. Maître Levain, pour recommencer son coup d'audace si fructueux, avait fait marcher ses ordinaires figurants-complices dans le but de se substituer à eux plus tard, et, pour se donner le temps de préparer en toute quiétude sa fourniture, avait commandé dans la République Argentine son habituelle cargaison de viande infâme.

Trois cent mille francs de traites, dont les échéances étaient savamment échelonnées, correspondaient avec les acomptes que lui verserait de mois en mois le Trésor après que l'adjudication lui aurait été cédée.

On voit que Maître Levain, rendu confiant par le succès passé de ses ruses, ne doutait plus de leur succès futur, et traitait comme valeurs en portefeuille ses simples chances de réussite !

Mais les guenilleux amers, bien renseignés sur sa tactique, choisirent froidement l'heure propice pour se jouer à leur tour du rapace qui exploitait leur détresse.

Le laissant s'aventurer à de téméraires achats, pour le solde desquels il n'avait d'autres fonds que son espoir, ils vinrent révéler leurs manigances à une compagnie rivale qui, pour abattre à jamais Levain, s'empressa de fournir à nos gaillards les moyens de livrer à la date

voulue l'amas de victuailles dont ils avaient pris la charge.

Très surpris furent ces forbans de se voir transformés en négociants sérieux, fidèles par miracle à leur parole, et, pour la première fois, serfs de leurs engagements!

Mais combien plus ahuri encore Maître Levain, auquel un cargo-boat amenait une montagne de carne sud-américaine pour une adjudication qui lui échappait!

Coup de massue qui le fit chanceler. Ses amis influents ne pouvaient rien dans cette catastrophe. Et ce n'était pas au moment où leurs capitaux semblaient compromis que les bailleurs de fonds en risqueraient d'autres!

Dans son affolement, Maître Levain eut la sagesse de voir qu'il ne devait compter que sur lui-même. Avec toute la résolution dont ce désastre le laissait capable, il se hâta de vendre, à prix de faillite, ces monceaux de bœuf qui n'avaient plus qu'à pourrir un peu plus sous les docks du Havre.

Vente dérisoire, ne lui donnant pas le tiers des sommes qu'il devait, de quinzaine en quinzaine, expédier à son fournisseur de la République Argentine!

C'est alors que, pris de vertige et ne sachant où s'agripper, il consentit à engager, pour le plus grand profit d'un plaideur cherchant à ne pas s'acquitter d'un legs reçu et gaspillé, certaine procédure cocasse au nom d'un héritier absolument imaginaire qui était censé mettre obstacle au testament. Sa magistrale cautèle, fastueusement payée, commença de reculer indéfiniment, par une tactique adroite, la délivrance du legs déjà croqué et l'entrée au bagne du légataire félon.

Malheureusement, si cher que fût vendu un tel secours, cette procédure, pour donner les avantages qu'on espérait d'elle, devait être fort lente. Sa complexité assurait à Maître Levain un beau revenu annuel. Mais ce n'est pas avant deux lustres qu'elle aurait produit tous ses

bénéfices et c'est tout de suite que l'homme d'affaires, malchanceux à force d'avoir trop compté sur sa chance, avait besoin d'une lourde somme !

En ces jours d'angoisse, le hasard — qui semble parfois vous servir pour mieux vous perdre — le mit en relations avec un ex-chanteur de casino, devenu croupier parce que sa voix de basse s'était éteinte et parce que son coup de pouce, mieux apprécié que son talent lyrique, lui valait de plus beaux bénéfices.

Subventionné par certains joueurs subtils dont il favorisait l'industrie, prêtant à taux d'usure aux pontes décavés que leur guigne surexcite et qui s'obstinent follement contre la déveine, l'ancien menton-bleu s'était acquis — si l'on ose dire — un petit magot.

Aujourd'hui, rendu ambitieux par le succès, il souhaitait une vaste entreprise, capable réellement de l'enrichir.

Seule, une imposante fortune pouvait lui assurer prestige et considération dans une société qui n'a plus de respect que pour l'argent, et notre ex-menton-bleu, qui avait tant joué les pères nobles sur la scène, ambitionnait de les jouer à la ville. Son désir le plus cher était d'acquérir plus tard l'estime de ses compatriotes. Faiblesse touchante, car elle révélait que sa loyauté naïve d'ancien cabot n'était pas toute morte.

Par une gentille camarade d'autrefois revenue naguère de Madagascar où elle était allée réjouir de sa chair blanche, de sa diablerie montmartroise, officiers et fonctionnaires un peu repus de beauté malgache, il avait appris que l'on parlait d'affermer les jeux dans la grande île.

Quelle occasion propice de réaliser son rêve ! Pouvait-il même la souhaiter meilleure?

Déjà il se voyait percevant une dîme sur les voluptés, les frissons et les fièvres du peuple noir, et, quelques

années plus tard, regagnant la France en personnage richissime et dès lors honoré.

Mais que loin de ses lèvres était la coupe! Tous les pirates de tripot, tous les aventuriers disponibles allaient se ruer sur cette proie, lier partie à plusieurs pour s'en repaître plus sûrement, et se faire soutenir dans leurs ruses d'approche par les puissants gaillards du monde des affaires que d'antérieurs détroussages perpétrés en commun mettaient à leur merci.

Et l'ex-cabot à la voix éteinte, trop cupide pour ménager ses emprunteurs d'un soir, dont quelques-uns, malgré leur frénésie au tapis vert, n'en étaient pas moins très influents, n'avait su garder dans leur troupe aucune sympathie utile.

— Dire que je n'ai pas laissé traîner dans le monde vingt-cinq louis de gratitude! se lamentait en son langage de tripot, notre bonhomme navré de s'être montré si âpre dans la reprise de son or et de n'avoir pas su se faire rembourser en sympathie quelques-uns de ses prêts.

Regrets tardifs! Il comprit que, tout seul, il échouerait, et que son manque de relations efficaces l'obligeait à s'associer quelque luron répandu et doué d'entregent.

C'est alors qu'un ami, rabatteur ordinaire de Maître Levain, auquel il confiait son désir d'intéresser à une idée mirobolante un individu de belle façade et riche d'amitiés précieuses, le mit en rapports avec le brasseur d'affaires aux abois.

Jamais la loi de l'offre et de la demande ne s'exerça en des circonstances plus favorables!

Ces deux hommes, possédant chacun ce dont l'autre manquait, étaient faits pour s'entendre. Aussi le colloque fut-il aisé, cordial et précis.

A peine, tout au début, par habitude de robin qui

croit devoir revêtir de nobles prétextes la férocité qu'il conseille à son client, ou qui, pour le mieux tondre, le flatte dans son amour-propre, usa-t-il de quelque emphase :

— Excellente idée, cher monsieur, qui me séduit beaucoup... Non seulement parce que je la crois profitable, mais surtout parce qu'elle me semble patriotique... oui, patriotique... Voilà ce qui m'intéresse le plus... Répandre l'influence française à l'étranger, et la faire prédominer dans nos colonies... C'est à cela qu'aboutit votre œuvre!... Sans compter qu'elle est essentiellement moralisatrice!... Ayant la ferme de tous les jeux dans notre belle possession de l'Océan Indien vous pourrez les soumettre à des règles loyales, vraiment humaines. Les Malgaches ne seront plus dépouillés que selon des formes rigoureuses... Certes, vous ne prétendez pas refréner une passion, excellente en soi puisqu'elle arrache les noirs à la torpeur, et aussi puisqu'elle doit vous enrichir. A vrai dire vous la surexcitez plutôt, mais en la canalisant au profit du Trésor français et surtout à votre profit... C'est assez vous faire comprendre, cher monsieur, que je vous suis acquis entièrement... Votre offre m'agrée... Je mets à votre service mon expérience des hommes et des choses de France et mon ardeur colonisatrice... De votre côté, vous m'associez pour moitié dans les bénéfices... Voilà qui est bien entendu...

Malgré que l'atmosphère des salons de jeux eût fort dévelouté le cœur jadis loyal de l'ancien acteur, elle n'avait pu le rendre tout à fait insensible au prestige des phrases sonores. Déjà il était sur le point d'oublier, sous cette grandiloquente averse, le trafic sans splendeur qui le mettait aux prises avec l'avoué.

Mais, celui-ci, vite las de planer, ou plutôt sentant la minute venue de fondre sur sa proie, dégringola brusquement de ses hauteurs vers la réalité boueuse. Et le

cynisme de ses paroles tira fort à propos le croupier du naïf émoi où glissait son âme d'ancien père noble.

— Mais, autour de ce gros morceau, il y aura bien des appétits... Terrible, le bruit des mâchoires que nous allons entendre!... Au milieu de quels crocs ne vous faudra-t-il pas risquer la patte!... Je prévois des coalitions d'intérêts... Finance et politique mêlées!... Fâcheux, mon cher, que vous n'ayiez pas compris plus tôt l'avantage d'être le plus longtemps possible créancier d'un personnage influent!... Outre qu'il finit toujours par payer en argent, il paye d'abord dix fois en complaisances...

Le croupier fit un geste d'agacement comme pour dire que, s'il avait recouru à un complice, c'était précisément parce qu'il sentait le péril de sa solitude.

Maître Levain, trop habile pour mettre en doute les calculs avisés de son partenaire, n'insistait sur ces obstacles que pour mieux faire valoir le prix de son aide.

Aussi, dès qu'il perçut la piaffe du bonhomme, s'empressa-t-il de formuler lui-même les réflexions qu'il devinait prêtes à jaillir :

— Vous pourriez répondre que, si vous êtes venu à moi, c'est pour remédier à ces inconvénients... Sans doute! Je suppose bien que ce n'est pas pour le seul charme de ma conversation!... Et c'est avec plaisir que j'ai mis à votre service mon autorité morale au Palais et en ville... Evidemment, je puis beaucoup pour vous, mais je ne peux pas tout... Il faudra que je mobilise pour vous des amitiés puissantes... Certains concours sont indispensables!... Or, vous pensez bien que, malgré tout le désir qu'on peut avoir de m'être agréable, nous ne les obtiendrons pas gratis!... Sur les banquettes du Parlement et sur les ronds-de-cuir des Ministères, vous pensez bien qu'il y a, comme partout, des fringales, des passions, des vices. C'est là-dessus que s'appuient tous

les manieurs d'hommes, particuliers ou chefs d'États... Alors donnez-moi les moyens de mettre en pratique cette psychologie élémentaire... Sans fatuité j'y suis passé maître... Pour réussir il nous faut des assaillants de marque, des complicités dans la place et quelques sympathies dans la presse d'affaires, la seule qui compte... Tout cet orchestre, je l'ai sous la main. A mon signal, il commencera sa musique... Très efficace, je puis le garantir, car elle m'a déjà servi plusieurs fois... Seulement ce n'est pas pour rien qu'on a de tels violons!... Déposez donc entre mes mains ce qu'il faut pour intéresser tant de gens à nos petites affaires... Puisqu'entre nous il y a partie liée, vous pouvez vous fier à moi... Aucun gaspillage à craindre... Je n'achèterai ni plus ni moins cher qu'il ne faut... Et je vous rendrai compte de tout... Je n'estime pas à moins de deux cent mille cette mise de fonds nécessaire... Sans cela, ne pouvant plus répondre du succès, et n'ayant pas le moyen de perdre mon temps sans profits, je me verrais obligé de vous refuser mon concours... Mettez en balance vos ambitions et vos ressources. Mais si vous voulez me permettre un conseil, réfléchissez vite et, votre décision prise, agissez plus vite encore... Car vos adversaires ont déjà sans doute amorcé leur sape... La promptitude accroîtra vos chances.

L'ancien acteur, qui jadis avait tant rêvé d'une aimable retraite dans quelque verdure suburbaine où son prestige d'homme de théâtre lui assurerait des hommages, se serait plutôt méfié d'aventures si coûteuses. Mais, après deux minutes d'examen accordées à la prudence, le croupier, avide de fortune et de considération, se laissa choir dans les rêts de Maître Levain.

— Ses arguments sont justes, se dit-il. Il connaît les hommes et notre époque... Pas d'autre moyen de procéder!... Mais cela se paye!... Tout autre associé exigerait

de moi pareils débours et il serait peut-être moins fort... Va donc pour celui-là!... Par exemple, ouvrons l'œil et jouons serré!

Maître Levain, dont le sang-froid, au cours des plus périlleux entretiens, ne se voilait jamais, avait flairé le dernier relent de candeur qui restait dans l'âme de l'ex-menton-bleu.

Aussi tenta-t-il de lui persuader, par un verbiage cordial, que, entre gens d'honneur unis pour une opération aussi délicate, il était préférable de s'épargner le libellé d'un reçu fort inutile puisque, écrit pour constater un trafic immoral, il ne pourrait, sans dommage pour tous deux, être produit en justice. Mais l'homme à la voix cassée tenait à cette précaution.

Ce fut entre les deux complices une longue lutte de ruses, de sournoiseries, de prestesse. Par les câlineries de sa chaude parole, Maître Levain cherchait à convaincre l'homme sans voix. Pour un auditeur proche, bien comique à suivre cet effort de séduction sur un dialogueur têtu, dont on ne percevait pas la riposte!

Mais lorsque l'avoué sentit qu'il bataillait contre un roc, que toute sa cautèle n'aboutirait qu'à rendre son partenaire plus méfiant, il se montra beau joueur et fit joyeusement volte-face. D'ailleurs il n'avait plus le loisir de la prudence ni le choix des moyens. Les traites de l'éleveur argentin allaient bientôt fondre sur sa détresse. Ce qu'il voulait avant tout, c'était de l'argent. Peu lui importait les dangers futurs, pourvu qu'il triomphât du péril présent! Aussitôt cette bourrasque évitée, ne saurait-il pas préserver l'avenir? Et quels risques vraiment que ce croupier, assez veule pour se préoccuper de l'estime publique, allât jamais se déshonorer lui-même pour s'offrir la consolation de perdre son associé!

Aussi est-ce avec bonne humeur qu'il se soumit aux exigences de l'homme sans voix. Et par le rire jovial,

dont il ponctuait, tout en écrivant, les phrases inquiètes du croupier, il semblait s'en égayer comme d'une extravagance de maniaque :

— Si ça vous fait plaisir, railla-t-il, bon garçon, en dessinant son paraphe enchevêtré, moi, ça ne me dérange pas... Tant que vous voudrez!...

Mais, plus précipités, les aboiements aphones de l'ex-cabot témoignèrent sa satisfaction.

Celle de Maître Levain fut bien plus vive encore et se marqua par des intonations affables, enjouées, presque tendres, lorsque, en échange de son reçu, il palpa le chèque qui, pour un temps, écartait de lui le garrot!

Pourtant, le croupier s'était refusé à verser d'un coup toute la somme. N'est-ce pas une à une que les consciences s'achètent? Il se réservait de financer pour le reste selon les résultats, au gré des occasions. Et chaque fois Maître Levain tranquilliserait son angoisse d'un reçu bien en forme.

Vingt-quatre heures après, l'avoué, remettant à plus tard le souci des jeux malgaches, employait tout cet or au paiement des premières traites venues d'Amérique et stupéfiait le monde des Conserves alimentaires par l'étal de ses ressources!

Il vécut huit jours de quiétude, pendant lesquels, tout à la joie de n'avoir pas sombré, il ne se soucia point des grains à venir!

Mais, ayant l'habitude de ne se dessaisir de son argent qu'à la petite semaine, notre croupier, fort impatient de savoir les amitiés qu'on lui avait conquises, vint, au bout de ce temps, faire ressouvenir son compagnon des réalités menaçantes.

Les propos, nécessairement un peu vagues, de Maître Levain ne le rassurèrent qu'à demi.

Bientôt il encombra de son guet anxieux l'escalier et l'antichambre de l'étude, afin de happer au passage

l'officier ministériel qui, rusant pour l'éconduire, se dérobait le plus possible à ses questions.

L'avoué le redoutait si fort que, matin et soir, tapi dans son cabinet, il devinait sa présence dans la pièce voisine d'après les voix de ses clercs qui, pour apaiser son agaçante volubilité aphone, lui répliquaient haut et net, comme on parle à un sourd! Alors, par une porte dérobée, Maître Levain s'enfuyait.

Mais vint un jour où cet homme sans voix, furieux et fou d'angoisse, fit, par la véhémente manœuvre de ses mâchoires d'où aucun son ne pouvait jaillir, un tel tapage au milieu des autres clients, qu'on dût lui promettre pour le soir même une audience et des renseignements précis.

Comme, seuls, des résultats pouvaient calmer sa défiance, Maître Levain, pour justifier les dépenses faites, pour obtenir les nouvelles sommes dont il avait encore besoin, dut improviser chaque jour une comédie ingénieuse, sans cesse renouvelée et plus complexe, avec figurants vraisemblables et péripéties logiques, afin de persuader à son bourreau que son or, si vite expédié en Amérique, servait bien réellement à lui conquérir des sympathies officielles en France. C'est ainsi que, successivement, il lui ménagea des entretiens mystérieux au café, ou dans son cabinet, avec de graves messieurs qu'il lui donna, le premier pour un sénateur de la majorité, les suivants pour deux députés ministériels et pour un haut fonctionnaire des Colonies.

Personnages audacieusement représentés par trois rabatteurs faméliques et par un scribe de l'étude que plusieurs larcins surpris avaient mis à la merci de son patron! Du moins celui-ci le croyait-il.

Grâce à ces subterfuges, Levain se fit octroyer d'autres chèques qui dissipèrent toutes les menaces du présent.

Mais, à chaque nouvelle avance du croupier, l'imbro-

glio de mensonges se compliquait davantage, et le défilé des figurants s'allongeait.

Quelle sûreté de mémoire il fallait à l'avoué pour ne pas se perdre dans ce fatras d'histoires, et quelle souplesse de paroles, quel esprit d'à-propos pour justifier l'erreur la plus légère, aussitôt signalée par l'aspirant fermier des jeux qui, n'ayant d'autre souci en tête, se rappelait tout l'enchevêtrement des ruses!

Mais ce qui surtout rendait cette mise en scène de plus en plus pénible, c'est qu'il n'y avait strictement rien derrière, et que, six mois s'étant écoulés, le croupier, dépossédé de toute sa fortune, exigeait des résultats!

Maître Levain avait beau rançonner le plus âprement possible son légataire infidèle et multiplier les procédures artificieuses, les sommes obtenues n'étaient que dérisoires en face de ses besoins!

Malgré l'appui de personnages influents qu'une longue communauté de tripotages mettait à son service, l'avoué se voyait impuissant à saisir cette ferme des jeux convoitée par tant d'hommes de proie plus redoutables que lui!

Aussi, pour ajourner l'heure des comptes et des colères, pour se donner le temps de rembourser le croupier, employait-il toute la puissance de ses amis à reculer le choix de l'heureux vainqueur. Qu'un semestre de répit lui soient obtenus par cette tactique dilatoire et, grâce au procédé nouveau qu'il vient d'acquérir pour la fabrication économique des chaussons de lisière, il est sûr de pouvoir désintéresser son client! (Industrie bien menaçante pour un homme qui risque si fort d'en tresser sous les verrous! Mais M. Levain était trop harcelé pour sentir l'ironie des choses et des mots!) Après quoi la désignation du titulaire serait pour lui sans péril...

Espérance qu'une sotte lésinerie de l'avoué ruina! Le plus grand capitaine a des faiblesses. Il ne faut parfois qu'une négligence pour annuler la plus belle stratégie!

Maître Levain, qui pourtant connaissait les hommes, avait le tort de croire qu'on se les attache à jamais par le pardon de leurs fautes.

Il s'imaginait que son scribe, surpris en divers pillages et charitablement gardé à l'étude après des scènes de larmes, de repentir et de promesses, lui était dévoué comme caniche.

Aussi lui confiait-il volontiers les missions scabreuses et les rôles un peu louches.

Il était convaincu que, à la moindre velléité de révolte, un regard sévère, rappelant les défaillances passées, suffirait à le ramener, humble et contrit, à son devoir.

Malheureusement, le pardon de Maître Levain n'avait pu exorciser son scribe de la luxure qui, jadis, l'avait poussé à la rapine. Toujours brûlé par cette ardeur qui lui coûtait fort cher, il ne savait où trouver assez d'or pour l'éteindre.

Longtemps le souvenir de sa honte ancienne l'arrêta.

Mais sa passion, d'autant plus frénétique qu'elle restait inassouvie, le torturait. De nouveau, il se sentait prêt à tout pour l'apaiser.

C'est alors que, prié par son patron de prendre le titre et le langage d'un haut fonctionnaire colonial, il sentit l'importance de ce mystérieux service et crut l'heure bonne pour un chantage fructueux.

Dès la première phrase, Maître Levain essaya de terroriser son scribe par le regard sévère, évocateur du passé, sur le pouvoir duquel il comptait si bien. Mais un ricanement lui montra tout le comique de son illusion! C'est de l'or qu'exigeait l'audacieux pour prix de son silence! Et, en cas de refus, il menaçait de révéler le

stratagème dont, avec sa finesse de vicieux, il avait reconstitué tout le dessin.

L'avoué, percevant le péril, fut sur le point de capituler. Avec tout autre, par prudence, il aurait fléchi.

Mais, furieux de sa déconvenue, il ne put se résoudre à se laisser berner par un gratte-papier à sa solde, qu'il croyait en outre à sa merci, et, dans une flambée de rage, c'est à coups de bottes qu'il lui répondit.

A peine eut-il jeté dehors le rebelle que, reprenant son sang-froid, il comprit la maladresse et le danger de sa violence. Mais, fier lutteur qui ne s'attarde pas aux regrets, il argumenta pour se rassurer :

— Le drôle, en ce moment, court me dénoncer!... Et puis après!... Quelle preuve à l'appui de ses dires?... Ineptes calomnies de domestique chassé... On ne l'écoutera même pas... Au besoin son témoignage serait discrédité par la preuve que j'ai gardée de ses rapines... Quant au croupier, il ne sait ni son véritable nom ni son adresse... Bah! Rien à craindre!

Nouvelle erreur de Maître Levain. Son clerc n'ignorait point le gîte et l'état civil de l'ex-cabot croupier. Après l'entrevue mystérieuse, il l'avait retrouvé dans un tripot où l'un guettait la minute de veine qui lui assurait quinze jours de délire sensuel, où l'autre cherchait à utiliser son précieux coup de pouce pour râfler humblement sa matérielle.

Le clerc, réservant l'avenir, s'était bien gardé de se faire connaître. Mais les deux hommes s'étaient parlé. La frénésie du premier avait sympathisé avec les ambitions du second. Et le tour de main du croupier avait favorisé parfois les parties du scribe.

Certaines nuits, au sortir du claquedent, ils avaient promené sous les étoiles leur guigne et leur mélancolie, et, à tour de rôle, s'étaient fait escorte jusqu'à leur soupente respective...

Aussi, sans se soucier de la Justice, avec laquelle il ne tenait pas à entrer en rapports trop directs, est-ce au domicile du croupier que, tout droit, il courut, comme s'il avait été poussé encore par la bourrade de son patron.

On devine la fureur dont cette confidence fit trépider l'homme sans voix ! Un quart d'heure, il emplit la chambre de ses rauques rugissements, d'autant plus effroyables qu'on les percevait à peine, et que la contraction intérieure n'avait pas même la ressource de se soulager par des cris.

D'abord le croupier vit rouge. Dans sa promenade éperdue à travers sa chambre, il eut des crispations d'étranglement. Une minute même, oublieux du service que le clerc venait de lui rendre, il s'irrita d'avoir été sa dupe un jour, et, se ruant à sa gorge, le serra, comme s'il avait tenu l'avoué. Le hurlement du scribe lui rendit son sang-froid. Le vrai forban, n'était-ce pas maître Levain?

C'est vers son étude que, dans un vertige de colère, il se mit à galoper, continuant à travers les rues ses vociférations aphones et ses gestes de meurtre.

Gravissant, d'un saut, l'escalier de l'étude, il bondit jusqu'à la porte de l'avoué, sans que les clercs ébahis eussent pu se dresser pour briser son élan, et fit irruption dans son cabinet.

M. Levain avait à peine eu le temps de se mettre debout pour résister à l'attaque que notre fou furieux le poussait au mur et, l'aplatissant contre des rangées de Dalloz, meurtrissait de sa terrible poigne sa nuque et son col.....

Déjà, sous les pouces crispés de l'agresseur, la pomme d'Adam de maître Levain obstruait son gosier, et ses yeux, injectés de sang, se voilaient, lorsque le croupier, rappelé à la raison par ces images de mort, se dit que,

s'il n'écartait pas ses griffes, il allait sottement sacrifier l'homme qui détenait son argent et qui, seul, pouvait le lui rendre.

Or, si la vengeance est le plaisir des dieux, une bonne restitution lui semblait pour les simples humains une volupté supérieure.

Desserrant donc l'étau de ses doigts, il laissa Maître Levain haleter contre ses recueils de jurisprudence.

D'ailleurs les clercs, accourus enfin, l'assaillaient en nombre par derrière. D'une bourrade il dispersa leur troupe contre les murs et le plancher.

Cependant, Maître Levain avait repris son souffle. Vexé d'être aperçu par ses scribes en si humiliante posture, il se redressa et, voulant leur imposer le respect par son sang-froid, il dit sur un ton de dignité calme :

— J'ignore les griefs de ce monsieur... c'est à ses dépens qu'il apprendra la politesse... Mais je ne veux pas porter plainte sans l'avoir entendu... N'ayant rien à me reprocher, je suis sans crainte... Laissez-moi donc causer avec monsieur !

Les scribes défilèrent gravement sous l'œil de l'avoué, avec, dans le regard, une expression de blâme et de menace contre l'intrus. Mais, dès qu'ils eurent réintégré leur salle, quelle sarabande de joie ! Les plus finauds, mettant leur main en pavillon autour de l'oreille, essayaient de percevoir quelques mots de cette causerie qu'ils imaginaient ne pas être, dans le cabinet du patron, dénuée de tout intérêt. Mais l'épais capitonnage de la porte ne laissait rien passer des propos qui s'échangeaient tout bas, car Maître Levain, sûr que son timbre sonore n'éteindrait pas l'aphonie bavarde de son contradicteur, s'était mis également à sombrer sa voix, pour se donner au moins l'avantage de ne pas être entendu par ses clercs.

Et ce fut entre ces deux hommes qui défendaient, l'un

son honneur, l'autre sa fortune, une lutte presque tragique, tout au moins bien émouvante, que ce duel de paroles à voix basses, de cris étouffés, de menaces sans fracas, et de supplications muettes :

— Mon argent, sinon, ce soir même, je dépose ma plainte, s'obstinait le croupier...

— Démence!... Suicide!... C'est perdre tout le profit de notre œuvre d'intrigue... Car vous ne savez pas tout ce que j'ai fait pour vous.. Nous sommes sur le point d'aboutir...

— Vous m'avez trompé!...

— Oui. Et après?... Sûr du succès final et navré de votre méfiance, j'ai cru sage d'user d'un subterfuge pour vous faire patienter... J'ai eu tort, soit... M'en voilà châtié... Mais qu'est-ce que cela prouve contre la besogne réellement accomplie?... Voyons, quelques semaines encore de crédit!

— Je veux mon argent!

— Vous l'aurez!... Patience!... Réfléchissez, je vous en conjure... Sombrer en vue du port, quelle dérision!... Une partie maintenant si belle!... Non! Non! Vous n'aurez pas cette faiblesse... Un tel échec me désolerait... C'est mon amour-propre qui est en jeu... C'est pour l'honneur que je demande à continuer la lutte... Tenez : j'abandonne ma part de bénéfices. Douterez-vous maintenant de ma sincérité?... Après la réussite vous me donnerez ce qu'il vous plaira, rien si vous voulez!... Avez-vous besoin de quelques milliers de francs pour attendre plus gaiement la victoire?... Un mot et c'est fait...

— C'est mon argent que je veux, et non votre aumône!... Allons, vite!

— Mais... saprelotte! Mon coffre ne sonne pas creux et j'ai un compte à la Banque!... On dirait vraiment que vous ne savez pas qui je suis! Maître Levain, l'un des

premiers avoués de Paris... Et je ne sors pas d'une famille de va-nu-pieds... Et j'ai épousé une femme riche!... Vous me parlez comme si j'étais sous le coup d'une saisie!... C'est à mourir de rire!... Voyons! Un peu de bon sens! Est-ce que vous vous imaginez que c'est pour moi que je me débats?... Mais, mon pauvre monsieur, vous êtes comique, je suis au-dessus de pareils soupçons!... C'est pour vous seul, car vous me faites pitié, et pour la sauvegarde des intérêts que vous m'avez confiés, car je suis scrupuleux, moi, et la défaite de mes clients m'afflige...

— Mon argent... tout de suite... Ou, en sortant d'ici, je porte plainte! s'obstinait l'adversaire sourd à toutes raisons, insensible à l'intérêt comme à la jactance, et que l'offre d'un peu d'argent immédiat ne tentait même pas.

Lorsque Maître Levain fut bien sûr que toute sa dialectique échouerait contre ce parti pris, que ses affirmations de puissance, de fortune, de prestige social, pas plus que le mirage du succès proche, ne rassureraient cette méfiance affolée, alors, se sentant vaincu, il jeta le masque de l'orgueil et de la force. Très humble devant sa dupe, il confessa ses fautes, sa détresse, promit de se vouer à une réparation prompte, essaya de l'attendrir :

— J'ai un enfant... bien doux... bien tendre... Ayez pitié de lui... Vous ne voudriez pas déshonorer son nom!... J'ai une vieille mère... Elle n'a jamais eu à rougir... Épargnez ses cheveux blancs... J'ai une femme que je chéris... Pensez à tout cela!... Accordez-moi temps et confiance... Je vous referai une fortune...

Si le croupier avait pu s'émouvoir, cette supplication jaillie de l'épouvante et de la douleur l'aurait certainement plus troublé que la plaidoirie retorse par laquelle Maître Levain s'était efforcé tout d'abord de le recon-

quérir. Mais, hypnotisé par son propre désastre, il ne pouvait s'attendrir que sur lui-même :

— Moi aussi j'ai des enfants dont je suis fier... C'est pour leur donner du bonheur que je m'ingénie à tant de ruses... Moi aussi j'ai une vieille mère et une femme que j'aime!... Avez-vous pensé à eux tous en me dépouillant?... Non! non! Pas de pitié!... Payez-moi ou bien je vous livre!

A ces durs accents, Maître Levain comprit que sa victime resterait implacable. Aussi n'essaya-t-il plus un geste ni une parole pour l'apaiser. Puisque la débâcle semblait cette fois inévitable, il se laissait emporter...

Huit jours après, l'un des juges d'instruction de la Seine conviait Maître Levain à causer avec lui dans son cabinet. Possesseur des pièces remises par le croupier à l'appui de sa plainte, il avait fait une enquête discrète qui lui avait suggéré certains soupçons.

Et il nous faut bien supposer que les justifications de Maître Levain ne furent pas absolument victorieuses, puisque, la semaine suivante, nouvel ordre de comparaître lui était mandé.

Au ton glacé du magistrat, Maître Levain comprit que, s'il se rendait une troisième fois dans son cabinet, il n'en sortirait plus que les menottes aux poings, entre deux gardes!

Un instant même il crut, tant la logique de l'interrogatoire se faisait menaçante, qu'elle allait aboutir à une inculpation immédiate.

Après les minutes d'angoisse passées là dans la terreur d'une arrestation soudaine, quel soulagement de se retrouver seul, libre encore, dans la rue!

Malgré l'affreux souci qui alourdissait son cerveau, comme cela lui semblait bon de sentir la fraîcheur de l'air sur sa peau fiévreuse, de suivre dans l'espace bleu la course illimitée des nues, d'entendre autour de lui,

le long des quais, le clapotis de l'eau contre la berge, le chuchotement des feuillages et, très loin, partout, l'immense rumeur de la Cité, majestueux chant de vie, de liberté, de travail!

Il allait résolument, d'un pas pour ainsi dire élastique, comme s'il laissait derrière lui, à jamais, son tourment.

Dans l'excitation de la marche, du vent, de la lumière dorée, peu à peu l'espoir renaissait en lui :

— Voyons! J'ai du temps devant moi!... J'ai ma force entière et la pleine liberté de mon action!... Rien n'est perdu!... Mes amis sont là!... Je ne leur ai pas encore crié: au secours!... Quand ils me verront à l'eau, il faudra bien qu'ils s'y jettent pour me sauver!... Entre nous tant de souvenirs!... Et surtout tant d'intérêts communs?... Allons! Toute mon énergie pour vaincre leurs hésitations... Ils me trouveront de l'argent pour désintéresser ce misérable... Et, à la Chancellerie, ils étoufferont le scandale!... Si j'en réchappe, quelle joie d'être simplement, pauvrement, un honnête homme!...

Sautant dans un fiacre, Maître Levain commença la désolante tournée d'implorations et de rebuffades, dont tous les malheureux en péril s'offrent l'inutile cruauté.

Escaliers qu'on a gravis les soirs de fêtes et de festins, antichambres où des valets respectueux vous ont tendu vos fourrures, galeries où l'on s'est réjoui et pavané le cigare aux lèvres, seuils sur lesquels sourires et poignées de mains vous ont été prodigués au temps de votre richesse, de votre puissance, de votre gloire, et où l'on ne trouve plus que froides condoléances et banalités hâtives lorsqu'on vient, le deuil au cœur, recourir à cette amitié tendre et tout exquise de dévouement dont, à tout propos, on vous a prodigué l'assurance!

Qu'il s'agisse d'un prêt de mille louis, d'une assistance morale dans un chagrin ou d'un secours en cas de grave péril, à des nuances près, c'est le même accueil; portes

closes, si l'on a prévu la visite, froides paroles de dérobade et de regrets, si l'on est surpris à l'improviste, et, dans le ton, dans les regards, dans le geste, le désir de voir disparaître l'encombrant ami qui vient déranger votre égoïsme!

Tournée pleine d'enseignements pour le Sage qui désire connaître le monde et faire l'épreuve de l'amitié, qui veut, en plein bonheur, se rendre compte de l'accueil que recevrait sa détresse!

Tournée que tout homme, ayant le goût de l'ironie mélancolique, devrait entreprendre, pour savoir le juste prix de l'amitié à une époque où tout le monde aime trop tout le monde pour avoir le temps de chérir quelques êtres et de s'y dévouer!

— Quels regrets, mon cher!... Justement, hier, une grosse traite... Véritable saignée... Vous me trouvez à sec...

— Intervenir pour vous, mon ami, je le voudrais... Mais on nous sait unis par des affaires communes... On nous a trop vus ensemble... On ne manquerait pas de dire que j'ai des intérêts dans tout cela... Ma démarche n'aurait aucune valeur... Elle ne ferait que me compromettre sans vous profiter... C'est la dernière chose dans laquelle je puisse paraître... Vous m'en voyez désolé... Mais pourquoi ne vous adresseriez-vous pas à X... ou encore à Y... qui vous aiment beaucoup et qui ne passent pas autant que moi pour participer à vos entreprises?... Voyons, mon cher, du sang-froid!... Ne vous exagérez rien!... Tout s'arrangera, parce que, d'abord, dans la vie, tout s'arrange, et ensuite parce que ce n'est pas tellement grave... Avant la fin de la semaine vous serez hors d'ennuis... Je serai bien heureux de l'apprendre... Rassurez-moi par un mot... Ou mieux venez chasser avec nous dimanche... Vous savez, Montfort, train de 8 heures... Nous avons Dantzig, le conseiller à la Cour, le Premier Président Ragot, Vaseline et Four-

gon, les deux anciens ministres... Vous les connaissez... Je crois que vous avez dîné avec eux à la maison... Nous serons enchantés de vous avoir...

Ainsi se dérobaient les plus affectueux, les plus intimes, ceux qui avaient la coquetterie de mettre quelque forme dans leur lâchage! Auprès d'eux Maître Levain, qui mendiait lugubrement le salut, récolta deux prières à dîner, une loge pour l'Opéra et cette invitation à massacrer du faisan.

Mais les autres, renfrognés dès les premières plaintes, se lamentaient sur leurs rhumatismes, sur la maussaderie du temps, sur leur propre gêne et leurs personnels ennuis, et, par tous leurs discours, par toute leur attitude, pressaient le visiteur de prendre congé.

En redescendant l'escalier, Maître Levain avait l'impression que, aussitôt la porte refermée sur son dos humble et triste, ils s'étaient hâtés de donner l'ordre à leur valet d'éconduire à tout jamais ce fâcheux.

A coup sûr le malheur de Maître Levain n'était pas digne d'intérêt, mais la vertu de ses compagnons d'affaires n'avait guère le droit de s'effaroucher, et d'ailleurs sa détresse eût-elle été tout à fait émouvante et l'eût-il confiée à des amis moins âpres, que la dérobade n'eût pas été moins leste!... C'est seulement après une telle épreuve qu'on devrait établir la liste de ses amitiés!...

Ainsi pensait Maître Levain au seuil de la dernière maison où il s'était risqué.

A présent qu'il se retrouvait dans la rue sans espoir et toutes chances épuisées, moins alerte était sa démarche, moins résolu son coup de talon sur le trottoir, et la douloureuse idée fixe pesait sur son cerveau.

— Personne autour de moi!.. Je n'ai fait que des ingrats!... Perdu!... Mais il y a ma mère! Ma femme!

Leur souvenir lui fut doux à évoquer. Auprès d'elles,

bien sûr, il trouverait un peu de réconfort. Pourquoi ne leur avait-il pas avoué son angoisse? Comme ce serait bon de soulager son cœur sous leurs baisers! Au moins, ayant un intérêt direct à son salut, elles ne lui montreraient pas cette indifférence si désinvolte qui le glaçait.

Sa mère! Sa femme! Déjà il se hâtait vers leurs paroles de bon accueil et de secours, lorsqu'il se rappela que ce même soir, il y avait chez lui dîner d'apparat et que sa femme devait être toute enfiévrée à la parure de sa maison et à ses longs artifices de beauté!

Ce même soir, il réunissait à sa table des magistrats, des fonctionnaires, des artistes. S'il rentrait chez lui, ce serait pour revêtir en hâte son costume de cérémonie, qu'il imaginait tout prêt déjà, sur son lit, pans étalés, manches déployées, funèbre parmi la blancheur du linge et des gants.

Quatre heures durant il lui faudrait feindre la quiétude, trouver assez de ressort, en sa misère, pour le bavardage spirituel et joyeux, s'exténuer à cette figuration dérisoire pour des gens qui demain, à la première rumeur de catastrophe, ayant encore au ventre sa nourriture, le déchireront avec de mauvais rires!

Il sentit qu'il n'aurait pas la force de cette comédie. Et, au lieu de s'imaginer, comme tout à l'heure, sa femme pitoyable et consolante, il se la représenta, telle qu'elle devait être en ce moment, à demi-nue devant les glaces de son cabinet de toilette, occupée à fleurir de roses sa chevelure, à s'assombrir les cils pour mieux accentuer la lueur bleue de son froid regard.

A quoi bon, dans une telle tourmente, affronter une coquette, uniquement éprise et soucieuse d'elle-même? Pardonnerait-elle à son mari de troubler par ses jérémiades un soir de triomphe et de plaisir?

L'épouvante de sa hargne arrêta net Maître Levain dans son élan vers son foyer, vers sa famille.

Comme pris de panique, il retourna en arrière.

Cette brusque volte imprévue le mit face à face avec deux gaillards silencieux, moustachus, armés de gourdins que, par deux fois, ce même soir, il avait remarqués sur son passage, au sortir de maisons amies.

Gauchement, les hommes s'effacèrent pour le laisser passer, firent demi-tour à sa suite. Pendant quelques minutes il entendit la cadence de leur lourde marche derrière ses pas nonchalants. Nul doute : il était suivi!

— Ils sont à mes trousses!... C'est bien ce que je pensais... Mon arrestation n'est plus qu'une affaire d'heures!... On a voulu prendre le temps d'en référer aux grands chefs!... Ils ont mission de me « coucher »... Peut-être est-ce pour demain matin?... Pouah! Quelle honte!... Mon pauvre petit Robert!... Non! Pas cela!... Moi disparu, personne n'aura plus intérêt à déshonorer notre nom!... Je ne veux pas qu'ils m'aient vivant!... Il faut que je leur échappe...

Alors, retrouvant toute son énergie, il galopa le long des rues les plus grouillantes de foule, se faufila souplement dans la cohue pour dépister ses gardiens et, ne réussissant pas à les perdre, eut l'adresse de les amener, à une allure de bête pourchassée, vers des parages qu'il connaissait coin par coin, car son adolescence y avait rôdé beaucoup!

Et là, se ruant dans un café à deux portes où, jeune homme, il avait longtemps courtisé une caissière, il s'évada dans une rue sombre, eut le temps de se jeter dans un fiacre qui, après maints zigzags dans l'enchevêtrement des voitures, le conduisit à la gare Saint-Lazare.

Au buffet, il griffonna en hâte pour sa femme un mot qu'il fit porter chez lui par le chasseur, dont un pourboire princier accéléra la course.

Et, cette précaution prise, il eut juste le temps de grimper dans l'express du Havre qui s'ébranlait.

Lorsque le train s'engouffra dans la nuit du tunnel, M. Levain eut un long soupir de soulagement. Il était bien sûr à présent de n'avoir pas à sortir de sa maison, un matin, entre deux policiers!... A nouveau il redevenait maître de lui-même... Sans doute sa disparition causerait du scandale... Sans doute, à cette heure même, chez lui ses invités arrivaient! Ding! Ding!... Il entendait de minute en minute la sonnerie de l'entrée et les froufrous de soie des manteaux qu'on enlève... Déjà l'on s'étonnait de son absence... Et sa femme, plus furieuse encore que troublée, s'excusait avec des intonations de rage...

C'est bien ainsi, en effet, que se passaient les choses.

Mme Levain n'était pas contente :

— Même pour des affaires graves, pensait-elle avec dépit, ne devrait-on pas savoir se dispenser de telles fugues, si désagréables un jour de grand dîner, et qui risquent d'éveiller des soupçons fâcheux?...

Mais comme elle se sentait en beauté, dans une gracieuse robe que les regards des femmes enviaient, et comme les convives, tous d'importance, paraissaient en joie, elle ne tarda pas à oublier l'absence de son mari — si peu essentielle pour ses voluptés mondaines — et l'inquiétude qu'elle avait ressentie tout d'abord de ce départ baroque.

C'est que Maître Levain, fuyant sans savoir où ni pour quoi faire, s'était bien gardé de la prévenir par un billet trop alarmant!

Il voulait, loin des policiers, gagner du temps pour prendre un parti et, de toute manière, à quelque décision qu'il fût acculé, pour sauvegarder l'avenir et le nom de son enfant. Aussi, lui avait-il simplement écrit :

« Gare Saint-Lazare, 7 heures.

« Ma bonne amie,

« Une affaire de la plus haute importance m'appelle au Havre ce soir même. Le moindre retard pourrait me la faire manquer. C'est avec le roi des guanos que je suis en pourparlers. Demain à deux heures il s'embarque sur la *Savoie* pour l'Amérique. Nous venons d'avoir par le téléphone une longue conversation préparatoire. C'est lui qui, las de hurler dans l'appareil, m'a prié de sauter dans le train en partance. Avec un tel homme et pour un si gros intérêt, il n'y avait pas à hésiter. Et pourtant, sachant que mon brusque départ jetterait un peu de trouble dans ton dîner, j'ai hésité. Mais je me suis dit que je devais savoir te faire une petite peine pour te donner plus tard de gros plaisirs. Je file sans même avoir le temps de passer à la maison prendre mon sac et ma couverture. Mais il n'y a plus que 7 minutes avant le départ du train. Je t'écris du buffet. Préviens ma mère. Embrasse-la bien tendrement ainsi que Robert. Dis à nos convives que j'ai dû partir ce matin au Havre pour affaires urgentes, impossibles à remettre, et que je n'ai pas voulu, à la dernière heure, te priver du plaisir de passer cette soirée avec eux. Je compte regagner Paris demain aussitôt après le départ du paquebot. Les meilleurs baisers de ton mari qui pense bien à toi.

« Arsène Levain. »

Mme Levain, fort dépitée au premier moment, n'avait pas tardé à faire, d'après cette lettre, des rêves de fortune et de toute-puissance. C'est sur cette riante perspective que, plus tard, elle s'endormit.

Tapi dans son encoignure, col relevé et chapeau sur les yeux, Maître Levain s'abandonnait à des idées moins joyeuses.

Après cette galopade éperdue dans la foule, il avait dépensé son restant d'énergie à écrire cette lettre de confiance, de belle humeur, capable de masquer aux yeux de tous, et quoi qu'il arrivât, les causes de sa fuite.

Maintenant qu'il ne pouvait plus agir, la réaction se produisait. Inerte, effondré, il désespérait de tout. La mort lui paraissait l'unique refuge, et c'est presque avec soulagement qu'il roulait vers la grande paix bienfaisante, dont il avait si besoin.

C'est dans ce tragique affaissement qu'il descendit au Havre. Tout le long des avenues, quasi désertes à cette heure, par une glaçante nuit de bruine et de brouillard, il promena sa lugubre hallucination que l'éreintement de la marche et de la faim assombrissaient encore :

— Mourir! se répétait-il, c'est ce que je puis faire de mieux... J'ai été faible... On a exigé de moi plus que je ne pouvais donner... J'ai mal vécu et, poussé à bout, j'ai commis des fautes... Mais je n'accuse personne... Il faut que je les expie... La Justice en a la preuve... Des poursuites et une condamnation sont inévitables... Pour les miens, pour moi, c'est l'infamie en même temps que la ruine... D'une telle assommade l'homme le plus fort ne se relève pas!... Tandis que, moi disparu, plus de procès, plus de honte!... Mon fils reste avec un nom intact... Je lui évite la torture d'être toute sa vie un paria... Que ce sacrifice soit mon expiation!... Il faut que je meure!... Mon pauvre enfant!

Bien résolu au suicide qui, en effet, ne laissait pas au stupre le temps de salir à jamais sa famille, Maître Levain se traîna vers l'eau dont un vent d'ouest lui apportait, par bouffées, la senteur et le grondement.

La sirène du port ponctuait de sa longue plainte sa

songerie funèbre, et les appels de steamers gagnant le port à la mer haute retentissaient lugubrement sur ses nerfs épuisés...

A ce degré de lassitude et de désespoir, la mort ne l'effrayait plus. Ce serait la fin de toute angoisse, de son éternelle fièvre, de l'agitation démente. Le repos, l'oubli, la délivrance!

Sa décision bien prise, il goûta l'apaisement et dit adieu sans amertume à ses anciens rêves. Quelle dérision, sa vie, si fastueuse au dehors, si misérable en réalité, et qui avait excité autour de lui tant de jalousies, tant de haines!...

Trois fenêtres lumineuses, un rythme de valse joué par un piano et le tournoiement de silhouettes dansantes derrière les vitres lui rappelèrent toute la farandole mondaine qui, au son exécré de ses airs folâtres, l'avait peu à peu conduit à l'abîme :

— Quelle ironie! ne put-il s'empêcher de ricaner... Jusqu'à la tombe cette musique!... C'était donc ma destinée!

La pluie s'était mise à tomber. Dans une ruelle où les hallebardes résonnaient sur le zinc des toitures, soudain les pleurs d'un bébé au berceau et le brusque étouffements de ses cris, par saccades, sans doute sous la caresse du lourd sein maternel tendu aux lèvres gourmandes : alors Maître Levain, avec une infinie douceur de mélancolie, évoqua sa petite enfance choyée, les gâteries de sa mère, toutes les joies simples et calmes dont s'embellit, sous la lampe, l'existence des humbles.

Il se revit garçonnet souple et joyeux gambadant derrière le buisson d'écume et d'ambre des pipes à l'étalage. Se rappelant ses promenades du dimanche avec son père, il *sentit* contre ses doigts le contact de la chère vieille main d'artisan qui le guidait vers les émerveillements

de Paris, il entendit le son de la voix du vieux bonhomme et, devant ses yeux, il eut soudain la lumière de son doux regard souriant.

Visions qui réveillèrent toute sa détresse. Finis son calme et sa résignation de tout à l'heure! Ah! pourquoi la cruauté de ces pleurs de marmot qui avaient déclenché tout le mécanisme de ses souvenirs les plus attendrissants? Comme il se sentait coupable en face de son père, si *présent* à cette heure devant lui, dont il avait si mal imité les hauts exemples de travail probe et d'irréprochable vie!

Honteux d'avoir outragé une telle mémoire, d'avoir sali par sa laide existence d'homme une enfance et une jeunesse si douces, écœuré de lui-même et de tous ses compagnons de sarabande, il se mit à courir vers l'eau pour éteindre à jamais sa peine et ses remords...

Trempé, frissonnant, mais l'âme plus douloureuse encore, il est venu s'abattre sur une petite crête de la côte, au bas de laquelle la vague déferle et crépite.

Tout d'abord c'est en vain que les phares tournent et retournent, vers la nuit profonde de l'étendue, vers toutes les misères qui luttent, leurs longs appels d'espoir et de secours : le pauvre homme ne se sent pas ranimé lorsque leur rayonnement troue l'ombre au-dessus de sa tête.

Pourtant la rafale le vivifie. Des odeurs de force montent jusqu'à son cerveau déprimé par le chagrin. Le rythme puissant du flot secoue son apathie. Les feux et les clartés des bateaux qui profitent de la marée pour sortir lui rappellent le travail, l'énergie, l'effort. Et, à ce moment, les grands bras lumineux des phares, qui passent et repassent dans les ténèbres, commencent à chasser cette hantise de mort.

Tout à l'heure effondré, le voici qui se sent peu à peu

redevenir le Maître Levain des plans hardis et des résolutions vigoureuses, le lutteur riche en ruses d'à-propos, qui ne s'avoue vaincu que lorsqu'il gît, bien à plat, sur le sol :

— Mourir, mais pourquoi donc?... Ce qu'il faut, c'est que je disparaisse... Or, on peut disparaître autrement que par la mort!... Et un homme adroit, qui songe à préparer sa revanche pour plus tard, sait fort bien disparaître sans mourir en laissant croire qu'il est mort... Allons! Ce réveil me prouve que je ne suis pas tout à fait une loque... Cette adresse, je l'aurai!... Il faut qu'on croie ma carcasse engloutie au pied de cette falaise, entraînée par un courant vers le large... Mise en scène toute simple... Des papiers, un vêtement sur ce monticule... Et au trot vers quelque embarcadère, en ayant soin de ne laisser aucune trace derrière moi!... Alors, ce sera bien le diable si on a le droit de marquer au fer rouge ma mémoire!... Les hommes ne sont pas si féroces. La pensée de n'atteindre, par ricochet, qu'une femme et un enfant les arrêtera... On ne s'acharne pas contre un mort!... Seul, le croupier, fou d'avoir perdu et son argent et sa vengeance, exigera condamnation par défaut... Mais le gaillard est louche... On lui représentera que, du moment que je me suis fait justice, il a tout intérêt à se taire... Et alors? Tout l'avenir sauvegardé!.. Le Nouveau Monde où je puis faire œuvre utile!... Tandis que mon fils, n'ayant pas la gêne d'un nom déshonoré, devient une force, je bûche avec toute ma vigueur, avec toute ma prudence qu'aucun vertige désormais ne troublera... Je n'ai que quarante-cinq ans... Je puis refaire ma vie!... D'ici quelques années, fort de la richesse que je veux conquérir, je pourrai reparaître... En somme, qu'y aura-t-il à me reprocher?... Un brusque, un inexplicable départ!... Bah! je saurai bien l'expliquer... Sous l'exaltante parole du roi des guanos le vertige des

aventures!... Car il est là, le roi des guanos... Il dort dans cette bâtisse lugubre de Frascati... Si j'ai parlé de lui dans ma lettre, c'est que, le sachant au Havre, j'ai voulu donner de la vraisemblance à mon récit... Voilà pour l'avenir! Pour le présent, personne ne doutera de ma mort... Évidemment, on fera une enquête. Le milliardaire déclarera ne m'avoir pas téléphoné dans le jour, ne m'avoir pas vu dans la nuit... Mais il connaît mon étude... L'une de ses maisons a été en rapports avec moi... Rien d'étonnant dès lors à ce que je sois accouru à son appel!... On croira que l'on s'est servi de son nom afin de m'attirer dans un piège. Tant d'intérêts et tant de drames auxquels participe un hommes d'affaires un peu répandu!... Ah! Ah! je partirai sur un bon tour!... Enfin, je me retrouve!... Un homme de ma trempe ne se se suicide pas comme Jenny l'ouvrière! Bien perfide, l'attendrissement!... Allons! de l'énergie!...

A l'aube du lendemain, un douanier faisant sa ronde, découvrit des cartes de visite, un coupon de retour vers Paris, deux portraits de femme et d'enfant tombés d'un portefeuille qui gisait, entr'ouvert, un peu plus loin.

A cinquante mètres de là, pareil à un grand oiseau mort, les ailes déployées, une serviette d'avocat marquée en or aux initiales A. L. (la serviette professionnelle qui ne quittait jamais Maître Levain dans ses courses et déplacements d'affaires); puis, jalonnant le sol jusque vers la mer, des pièces de procédure, des feuilles de papier timbré plaquées contre le sable ou voletant sous la brise.

Enfin, sur le monticule dominant la mer, des piétinements, des foulées, des traces de lutte; sur l'herbe rase et les cailloux, des taches de sang humain que la pluie, très courte, n'avait pu effacer...

Satisfait d'une mise en scène si ingénieuse et si convaincante, Maître Levain était parti d'un pied leste, laissant à la sagacité des magistrats le soin d'interpréter ces vestiges.

Sachant le désir de briller qu'ont à l'ordinaire ces messieurs, il ne doutait pas de leur empressement à diagnostiquer un beau crime. Dans tout homme de Justice, n'y a-t-il pas un auteur de romans-feuilletons?

Pénétrant dans la gare à ces heures de nuit où tout n'est qu'ombre et que silence, où de clignotants quinquets ne parviennent pas à éclairer les grands halls, où les employés se traînent engourdis et où les wagons de marchandises, s'étirant en saccades, heurtent leurs tampons comme des gens en file que le sommeil fait tituber, Maître Levain se blottissait dans la plus sombre encoignure du premier train qui filait loin de ce rivage où il avait laissé, non pas sa vie, mais simplement son état-civil...

Douze heures plus tard, après bien des cahots, il arrivait à Cherbourg le soir même où stoppait le bateau allemand, et, sous un faux nom, avec de faux papiers qu'il avait eu soin de choisir parmi les procédures de sa serviette, il s'était embarqué pour l'Amérique.

Désormais, il n'était plus que M. Alfred Louchard, originaire de Saint-Jorioz (Haute-Savoie), partant au Nouveau Monde pour y diriger, au compte d'une épicerie parisienne, une vaste plantation de café.

Ses compagnons de route n'eurent qu'à se louer de sa bonne grâce, bien qu'elle fût empreinte d'une mélancolie un peu attristante. Mais on sait que les bateaux allemands vont vite...

Au Havre, comme Maître Levain l'avait prévu, le Procureur et le Juge, pour rehausser leur prestige dans la société locale et permettre aux journaux de glorifier

leurs mérites, se hâtèrent de conclure à un guet-apens suivi de meurtre.

Sentant que, pour le crédit de la maison, elle avait tout intérêt à dire que son mari était porteur d'une grosse somme, Mme Levain, interrogée, ne manqua pas de répondre qu'il avait emporté, ce jour-là, tout l'argent liquide. En l'affirmant, elle était presque sincère; car elle ne pouvait admettre que le coffre-fort, éventré à coups de ciseau en sa présence, fût trouvé presque vide! Témoignage précieux qui fortifia singulièrement l'hypothèse des magistrats.

Prompts à pronostiquer un meurtre, ils le furent moins, selon l'usage, à découvrir les meurtriers.

Pourtant ils menèrent les recherches avec d'autant plus de conscience et de rondeur que toute la ville s'intéressait à leur maestria : trois chemineaux qui, pendant cette nuit tragique, dormassaient, ou bien, pour se distraire, cherchaient voluptueusement leur vermine dans quelque abri de la côte, furent traînés aux prisons sous les huées populaires, et adroitement cuisinés pour un aveu immédiat.

Mais, si grande que fût leur satisfaction d'avoir le gîte et la pâture, ils ne consentirent tout de même point à sacrifier leur tête à l'avancement de la Magistrature havraise

Moins arrogante déjà, mais pas découragée, elle se remit à battre d'autres buissons creux...

Dès le lendemain, Mme Levain se drapa dans une vêture de deuil.

Non que cette tragique aventure ne lui parût un peu suspecte! A moins que la maladie n'eût continué à sévir sur lui, Levain n'était pas homme à s'en aller tout seul parler d'affaires dans les ténèbres et la bourrasque, sur une côte déserte!

Mais alors comment admettre qu'il eût machiné cette parodie de drame sans l'avertir du péril et des ruses par lesquelles il s'y dérobait ?

Cependant un léger soupçon qu'elle n'osait même pas s'avouer à elle-même planait comme une lueur d'espoir, sur son chagrin. Entre bêtes malicieuses on devine ses stratagèmes !

Toutefois, si elle doutait un peu, elle comprit très bien qu'elle ne devait pas avoir l'air de douter. La disparition de son mari lui ravissait richesse et prestige social. Plus de gains, plus de fêtes. Dès lors, plus d'amitiés, et la solitude, l'oubli.

Donc, seule l'horreur de cette tragédie, en la parant de quelque lustre, pouvait lui garder certaines relations utiles et distrayantes.

Enfin, si son pressentiment de finaude ne la leurrait pas, si son mari avait survécu à cette pantomime funèbre, c'est qu'il avait eu un intérêt très grave pour eux tous à s'y livrer.

Raison de plus pour fortifier, par l'étal de sa douleur conjugale, la vraisemblance d'un drame dont le simulacre aurait été reconnu si nécessaire pour son époux !

Aussi eut-elle bien soin de faire célébrer à l'église Saint-Philippe-du-Roule, sa paroisse, un service solennel auquel le Tout-Paris et les trottins du quartier assistèrent.

La presse en rendit compte. On fut unanime à trouver la cérémonie déchirante et majestueuse. Des femmes pleurèrent.

Un journal mondain remarqua que le bedeau lui-même était ému et que son coup de hallebarde tremblottait sur les dalles.

Pourtant l'on vit quelques robins facétieux cligner de l'œil et deux magistrats sourire devant le catafalque vide.

Peut-être leur paraissait-il un symbole plaisamment ironique!

Mme Levain, dont les sanglots s'apaisaient dès qu'ils n'avaient plus d'auditoire et qui conservait toute sa froide perspicacité mondaine, constata rageusement, sur les listes de signatures, certaines abstentions d'amis : gens inquiets de cette aventure bizarre et soucieux de prendre tout de suite leurs distances, ou mieux encore gens positifs qui ne perdent pas leur temps en démarches sans profit. Un salon et une salle à manger qui se ferment, un règne qui finit! Si le désir d'être vu et « d'en être » n'est pas plus fort que ces calculs, on s'épargne les deux heures d'une figuration peut-être compromettante, tout au moins inutile!

Mais en général les amis firent bon accueil à cette hypothèse d'un meurtre qui offrait l'avantage de les mêler un peu à une histoire retentissante et qui, ne déshonorant pas la famille, ne jetait aucun discrédit sur les personnes en relations avec elle.

Même on se montra plutôt cordial pour « cette pauvre petite Mme Levain si éprouvée, si malheureuse, qui n'aurait plus pour vivre que le prix de l'étude, c'est-à-dire sa dot qui avait servi à la payer ».

On n'était pas fâché de n'avoir plus qu'à plaindre une femme pour laquelle on n'avait guère eu jusqu'alors que des sentiments de jalousie.

Par égard pour son tragique malheur, on voulait bien lui pardonner luxe, fêtes, succès, toilettes et joyaux d'autrefois. Cela, avec d'autant plus de bonne grâce que l'on savait cette dégringolade irrémédiable.

Aussi se donnait-on de la commisération à cœur joie!

Les joues de Mme Levain laissèrent de leur badigeon aux lèvres de nombreuses amies qui, venant mettre des baisers sur sa douleur, prenaient une conscience plus

vive de leur félicité, de leur fortune, de leur puissance.

Effusions dont Mme Levain n'était pas dupe, mais qu'elle accueillait avec plaisir, car tout ce bourdonnement faisait de son deuil un deuil « éminemment parisien et sympathique », grâce auquel elle ne disparaissait pas du monde entièrement, tout de suite, et qui, pour le cas où Maître Levain aurait bluffé, contribuerait à faire prendre au sérieux sa pantomime macabre.

Certes la douleur de Mme Levain ne fut à aucun moment bien déchirante. Ce que cette femme avisée regrettait surtout, c'était la perte de la richesse et du rang, la fin de la vie en fanfares.

Mais à partir du jour où ce doute sur le trépas de son mari effleura sa pensée, son froid regard bleu reprit tout son éclat féroce, tel celui d'un oiseau rapace scrutant l'espace. Elle, ce n'est pas l'espace qu'elle interrogeait, c'est l'avenir...

Cependant, Maître Levain, endurci par l'infortune, cinglait vers les rivages de luttes et de conquêtes, où l'ingéniosité de l'homme a tout son prix et où l'on n'aurait pas le temps de lui demander compte de son passé...

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Aux premières heures du drame, lorsque Mme Levain jeune, trop dépitée et trop abattue encore pour concevoir l'idée d'une fantasmagorie macabre, se retrouva en tête-à-tête avec sa belle-mère près du coffre-fort vide et de ce lit mortuaire où l'image de la Mort n'était même pas là, pour les apaiser, on devine leur effrayant colloque de haine, de reproches et de rage.

Quel choc brutal de leurs déconvenues !

Naguère, tandis que Maître Levain souffrait, avec quelle violence, sur la simple menace d'une diminution de prestige et de richesse, elles s'accusaient l'une l'autre d'avoir engourdi cette force d'où elles espéraient toutes joies !

Mais aujourd'hui que cette force, si longtemps docile à leurs convoitises, s'était pour jamais éteinte, leurs colères et leur inguérissable jalousie s'assaillirent dans un vertige de désespoir.

Echange de justes griefs qui, de plus en plus âpres, provoquaient des ripostes sans cesse plus venimeuses !

Seuls, les sanglots de ces étranges vociférattrices lors-

qu'elles s'attendrissaient sur elles-mêmes, arrêtaient une seconde ce flot d'outrages et de cruautés.

Il n'y avait que Robert qui s'abîmât dans un vrai désespoir de tendresse et dont le chagrin ne fût enlaidi par aucune déception vile.

Réfugié dans sa chambre, loin des aigreurs et des violences qui lui semblaient un outrage à la mémoire de son père, il évoquait, avec la puissance d'hallucination créée par la douleur, son image, ses gestes, le son de sa voix et son rire.

Si, du paquebot qui l'emportait vers un monde moins formaliste, Maître Levain avait pu voir ses larmes, il aurait sans doute fumé ses cigares avec plus de mélancolie encore...

Plusieurs jours Robert demeura prostré dans son chagrin, usant toute sa force cérébrale en souvenirs, en regrets, parmi ses livres qu'il n'avait pas le courage d'ouvrir, car, ne pouvant sans torture s'assimiler leur substance, il savait ne pouvoir tirer d'eux aucune consolation.

Mais sa mère et sa grand-mère ne voulurent pas le laisser longtemps dans cette torpeur douloureuse où son esprit las trouvait quelque volupté. C'est aux dépens de sa quiétude que ces dames se remirent d'accord :

— Nous n'avons pas le droit, ni les uns ni les autres, de vivre hypnotisés par le chagrin !

— Robert est notre unique espoir !

— Tout notre avenir repose sur lui !

— Faisons-lui comprendre son devoir !...

Sans s'apercevoir qu'elles recommençaient avec le fils la périlleuse frénésie d'égoïsme qui avait abattu le père, ces deux femmes incorrigibles s'unirent pour harceler la pieuse douleur de l'enfant.

Robert étant l'unique instrument de fortune et de

règne, elles ne se souciaient que de hâter l'heure où il pourrait servir à leurs rêves.

— Mon enfant, conseilla la mère, c'est assez pleurer... Le moment est venu de chercher un dérivatif dans le travail...

— Ton respect pour la mémoire de ton père te l'ordonne... Le plus pieux hommage que tu puisses lui rendre, c'est de réussir...

Habitué par la rigueur maternelle à une docilité de chien savant, il se remit à balbutier des raisonnements devant la mystérieuse majesté des figures géométriques, avec la même expression de souffrance qu'une dévote marmottant, en face du Christ, des prières dont elle ne comprend pas le sens.

Il devinait derrière son dos le regard fiévreux de sa mère ou bien l'imaginait aux écoutes dans la pièce voisine.

Absente ou présente, elle hantait sans cesse son esprit par sa volonté de domination. Et l'enfant, qui se sentait le serf de tous ces orgueilleux désirs, tournait sa roue avec une morne résignation d'esclave.

— Ont-ils de la chance! Ils jouent! se bornait-il à dire, pour toute révolte, quand, harassé déjà et courant à d'autres exercices, il rencontrait des gamins en train de s'esbaudir dans la rue...

Que la cime des arbres, tout sonores de battements d'ailes et de chansons, frissonnât dans le bleu doré du ciel, que la féerie du couchant illuminât le fleuve, que la ville fût exquise de parfums et de joie, Robert n'en restait pas moins tourné vers son rectangle noir qui ne reflétait rien de toute cette splendeur!

Si, par hasard, le charme du dehors attirait un peu notre triste adolescent, si fourbu qu'il n'en pouvait guère jouir, vite sa mère, avare gardant sa proie, le ramenait durement vers ses équations, d'où le succès

et la fortune pouvaient à nouveau sortir pour elle.

Aussi, à ce régime, Robert, las depuis si longtemps, s'abêtissait-il chaque jour de plus en plus.

N'écoutant qu'avec un air d'hébétude, il ne comprenait que lentement et n'avait dans la réplique, donnée avec des hésitations de gâteux, ni esprit, ni bonne humeur, ni souplesse.

Son être physique révélait cette atonie : blême, l'œil éteint, le dos en arc, il paraissait porter le poids de toute la science dont on l'avait gorgé. Et son rire — quand par hasard il éclairait sa morne figure — était douloureux comme un tour de force au-dessus de ce qu'il pouvait faire.

Mais Mme Levain, hypnotisée par l'éclat du but, se refusait à voir les périls de la route et le harassement du voyageur.

A la moindre réussite dans quelque galop d'essai, elle promenait par la ville des fiertés de conquérante et, au lieu de permettre au frêle garçon un peu de repos, elle prenait prétexte du premier brin de laurier pour l'exciter frénétiquement à en conquérir d'autres.

Sans autre effet que d'accroître le martyre du pitoyable lauréat, ces minces victoires avaient un contre-coup funeste sur la tranquillité de Daniel Malfroy qui, astreint aux mêmes pirouettes dans un autre collège, était comme son rival en gloire!

C'est sur le dos de ces garçons que les deux familles grandies porte à porte dans l'étouffant boyau du Passage des Dioramas, et depuis si longtemps jalouses l'une de l'autre, continuaient leur match.

Furieux de s'être vu distancé pendant quelque temps par son camarade Levain, M. Malfroy constatait avec plaisir que maintenant la partie semblait se dessiner à son avantage et que la veine, décidément, favorisait le mérite!

— Voyez-vous, se plaisait-il à répéter (car, en vieillissant, il avait cru sage d'emprunter à M. Ducroc, son beau-père, la majesté sentencieuse qui lui avait été si profitable), il faut croire à une Justice immanente!... On ne l'aperçoit pas toujours, parce qu'on ne regarde jamais assez longtemps... Cette famille était comme prise de vertige!... Après tout, Levain n'était qu'un pauvre petit homme, qui, au début, trop bien servi par les circonstances, a eu la sottise de prendre sa chance pour de la force... Aussi, le jour où la chance l'a trahi, il a fait la culbute... Culbute que j'avais prévue!... Elle était inévitable!... Tandis que moi!... Pauvre femme! Elle doit se sentir bien humiliée parmi les vestiges de son luxe!... Quelle dégringolade!... En face de telles catastrophes, comme on jouit bien de sa sécurité!... D'ailleurs je ne coupe guère dans ce meurtre si baroque... Que la Justice fasse son devoir, et elle trouvera de belles choses!

Peu s'en fallût qu'on n'exauçât son désir! Non que le Procureur du Havre, après avoir occupé de sa personne l'opinion publique et accru par une adroite réclame ses chances d'avancement, eût consenti à des hypothèses moins troublantes! Bien au contraire : à force de déductions ingénieuses, très goûtées par ses chefs, il en était arrivé à prétendre que Maître Levain, victime de ses passions, avait nécessairement perdu la vie dans une tragique aventure d'amour.

Et Mme Levain, sentant qu'elle avait tout intérêt à ratifier cette version qui ne laissait aucun doute sur le trépas réel de son mari, avait eu la bravoure généreuse de dire que, à sa connaissance, son folâtre époux courait la prétentaine.

Aussi l'Argus du Havre avait-il triomphalement clôturé son enquête par cette déclaration si honorable pour son flair!

Mais le juge d'instruction parisien, trop bien renseigné

pour ne pas croire que son client avait tiré sa révérence spontanément et à l'heure propice, se promit d'avertir son confrère havrais.

En même temps, comme il s'agissait d'un officier ministériel très connu, il prévint ses supérieurs qui, craintifs des histoires, se hâtèrent de prendre conseil à la Chancellerie.

Le Garde des Sceaux était alors un ancien avocat qui, ayant vu dans sa carrière acquitter bien des coupables et condamner de nombreux innocents, et si souvent plaidé le faux avec conviction qu'il ne savait plus le distinguer du vrai, affichait volontiers une aimable mansuétude de sceptique. Mais, politicien madré, il la pratiquait surtout lorsqu'il y voyait un intérêt d'ambition.

Or, trois jours après que les orgues eurent grondé leur plainte sur le catafalque vide de Maître Levain, sa veuve, pressentant qu'il devait y avoir dans sa disparition un mystère périlleux, avait entrepris une tournée pour persuader les amis de feu son époux, compagnons de ses tripotages, qu'ils avaient tout profit à déconseiller des recherches capables de jeter le discrédit sur eux.

Touchés de cet argument, la plupart d'entre eux, feignant de n'intervenir que par pitié pour la douleur d'une veuve, vinrent supplier le Ministre de prescrire l'oubli sur cette histoire.

Tout prêt à se montrer magnanime, mais trop fin politique pour ne pas désirer savoir les raisons d'un intérêt si touchant, le Garde des Sceaux avait entr'ouvert le dossier et fait comparaître le juge d'instruction pour recueillir verbalement son avis.

Lorsqu'il aperçut, dans plusieurs manœuvres reprochées à Maître Levain, la complicité de ses protecteurs attendris, il se hâta, pour éviter tout scandale, d'ordonner le classement d'un dossier trop lourd de menaces...

C'est ainsi que, malgré les objurgations de l'ancien père noble à la voix brisée, Maître Levain ne fut pas poursuivi par défaut et châtié par contumace; et que les magistrats du Havre, ignorant toujours les découvertes de leurs collègues parisiens qui auraient troublé leurs certitudes, purent jouir en paix du prestige que leur divination et leur forte logique leur avaient valu dans la société locale...

— Messieurs, je rends hommage aux nobles sentiments qui vous guident, répondit gravement M. le Garde des Sceaux aux hommes intègres revenus pour connaître ses intentions... La Justice, sous ma direction, n'aura jamais de curiosités ni d'acharnements inutiles!... Que cette malheureuse veuve pleure en paix!

Rassurés, les hauts personnages partirent tout vibrants de zélée gratitude pour un Ministre si débonnaire. Celui-ci, pour justifier cet abandon de poursuites aux yeux du juge d'instruction, professionnel sans souplesse, expliqua généreusement :

— Le coupable s'est infligé lui-même une peine plus cruelle que celle dont nous l'aurions flétri!... N'ajoutez rien à l'œuvre de la mort!... Aujourd'hui, nous n'atteindrions plus qu'une veuve et qu'un enfant irresponsables... Notre devoir humain est de laisser l'oubli se faire sur tout cela... La grandeur d'âme, Monsieur, est une vertu que je prise avant toutes autres. Et lorsque j'ai le plaisir de la rencontrer chez un magistrat, alliée, comme en vous, au tact et à la modération, je ne crois pas trop faire en la récompensant par la robe rouge...

Le juge, dont la responsabilité était à couvert et l'avancement assuré, s'inclina.

Quant au Ministre si dispos à la bienveillance, mais surtout lorsqu'il y voyait un intérêt, il ne tarda pas à en recevoir le prix : la semaine suivante, une interpellation maligne ayant mis en péril son portefeuille, cette

maroquinerie précieuse ne lui fut conservée que grâce au vote des solliciteurs reconnaissants, dont l'appui changea sa déroute en une majorité de trois voix.

Et des esprits chagrins oseront encore prétendre que la grandeur d'âme pour les hommes de gouvernement, comme pour les hommes tout court, est toujours une duperie!

Mme Levain connaissait trop bien la vie pour mettre en doute le succès de telles démarches, faites par des gens si intéressés à leur réussite. Aussi est-ce sans fièvre qu'elle en guetta les péripéties.

Elle songeait bien plutôt à profiter des alarmes de sa belle-mère pour obtenir d'elle, sous le coup de l'affolement, certains avantages. Comprenant que la cajolerie l'exciterait bien plus aux libéralités que reproches et violences, elle lui prodigua les gentillesses doucereuses.

Sous tous prétextes, elle lui récitait, par bribes, cet adroit discours :

— Ma chère maman, — je ne puis plus vous appeler que de ce nom, car le malheur rapproche, — je m'accuse de vous avoir trop longtemps méconnue... C'est mon amour pour mon mari qui m'égarait... En vérité, c'est parce que toutes deux nous aimions trop Arsène que nous croyions parfois nous détester... Pitoyable erreur!... Et si, au lendemain de sa mort, j'ai eu la faiblesse de nouvelles violences, c'est que, dans le délire du chagrin, l'affection jalouse d'autrefois reparaissait!... Pardon! A présent, c'est fini... Son cher souvenir doit nous lier... Unissons-nous pour défendre sa mémoire!... S'il n'y avait que moi, je mépriserais cette boue... Mais il s'agit de son nom, de notre nom, du nom de son fils!... Notre Robert!... Son enfant adoré! Son portrait!... Oh! reportons sur le cher petit tout l'amour que nous avions pour notre pauvre Arsène!... Faisons-le fort, faisons-le riche,

faisons-le puissant!... Qu'il soit notre orgueil, notre revanche!...

Répétés vingt fois par jour, sous les formes les plus variées, ces suggestifs propos ne manquèrent pas d'émouvoir une antique personne, déjà bien affaiblie par l'épouvante de ce drame mystérieux. On finit par lui persuader que son devoir d'aïeule était de mieux armer, pour les rudes assauts qu'il aurait à subir, le frêle enfant continuateur de la dynastie.

— En somme, arriva-t-elle à se dire, ce malheur me crée à l'égard de Robert des devoirs particuliers... Il est seul héritier du nom. Lui seul peut avoir à souffrir de cette aventure... Mes deux filles, mariées en province, sont à l'abri de tout tracas par l'éloignement et par le nom de mes gendres... L'une et l'autre ne m'ont donné que des petites-filles... Marmaille que j'entrevois à peine chaque été et qui, en se mariant, changera d'état civil!... Ma bru a raison... C'est Robert l'unique espoir de la race!... Sa vie, déjà tout attristée de chagrins, s'annonce bien difficile... Il faut que je le défende contre elle...

Aussi, quelques semaines plus tard, Mme Levain mère, savamment amenée par la cajolerie et par la terreur à cette généreuse offrande, donnait-elle à sa bru, pour son petit-fils, tout un lot d'actions acquises en secret et dont ses autres enfants ne pouvaient soupçonner l'existence.

Première victoire, très ardue, prouvant à Mme Levain que le malheur n'avait pas alourdi sa dextérité et lui laissait espérer d'autres revanches.

Elle en eut fierté si grande que, malgré son goût du mystère, elle ne put s'empêcher d'apprendre aux Malfroy et aux Ducroc ce qu'elle avait su conquérir sur l'avarice fameuse de sa belle-mère.

L'ancêtre Ducroc, qui s'était fait une spécialité de ces ruses familiales, ne cacha pas son admiration.

D'autant plus solennel que, depuis son enrichisse-

ment, il avait eu le temps de prendre une véritable ancienneté d'honneur, le respectable M. Ducroc se perfectionnait dans la majesté et dans la grandiloquence qui lui avaient si bien réussi.

Quelle diminution de beauté dans le monde lorsque la mort viendrait anéantir cette superbe figure et défaire à jamais cette noblesse de grime!

M. Louis-Napoléon Moutte lui-même, apaisé par la joie de la vengeance et du triomphe, négligeant pour des bouffonneries moins amères le type auquel il devait son illustration, semblait reconnaître par son silence que ce parangon de dignité, de vertu et de bienfaisance était nécessaire au pharisaïsme de notre temps!

Qui donc aurait pu reconnaître dans ce superbe vieillard, beau et calme comme l'hiver, d'aspect vénérable comme un héros de légende, l'ancien droguiste vendeur à faux poids, l'ex-fabricant de couronnes mortuaires chapardeur de brevets, l'oncle détrousseur des orphelins confiés à sa garde, l'éternel pillard du travail et des inventions d'autrui?

Lorsqu'on lui conta la savante manœuvre de Mme Levain, ses yeux, toujours jeunes, flambèrent sous ses sourcils, fourrés comme des moustaches, et qui, gardant leur noir d'encre, rappelaient seuls, dans cette figure magnifiquement blanche, la bête de force, de voracité, de carnage qu'il avait été jadis :

— Mâtin!... Bien joué!... Elle est plus forte que son mari... S'il avait suivi ses inspirations, n'en doutez pas, il serait encore debout!... Mes enfants, restez ses amis... C'est une maîtresse femme qui prendra sa revanche!

M. Malfroy, son gendre, ayant cessé tout sarcasme à l'égard de M. Ducroc le jour où, enrichi par l'antiquité fausse, il ne l'avait plus jalousé et où il avait compris l'avantage des airs majestueux, écoutait maintenant son beau-père avec déférence

Toutefois, cette admiration ne l'empêchait pas d'observer depuis quelque temps chez M. Ducroc une fatigue, qui sans doute résultait de sa sensualité toujours ardente, et un vertige d'orgueil, de domination, qui s'exaspérait de jour en jour. Mais, toutes réflexions faites, M. Malfroy ne s'alarmait pas, car cet épuisement sénile ne pouvait qu'accélérer l'héritage, et ce désir de grandeurs, un peu morbide il est vrai, ne pouvait aboutir qu'à un surcroît d'honneurs et de richesses.

En réalité, ces deux passions s'enfiévraient l'une l'autre : M. Ducroc, dont la seule faiblesse avait toujours été la galanterie, désirait l'amour jeune et coûteux, non seulement comme une volupté chérie, mais comme l'exaltante affirmation de sa fortune, de sa puissance; par contre, il était excité aux tripotages profitables, au lustre des grandes affaires, parce que l'amour jeune ruine les vieillards, et parce qu'il voulait apparaître puissant aux yeux de ses folâtres amies.

D'autre part, le déséquilibre nerveux, l'affaissement cérébral, conséquences de ses fringales, exaspéraient cette soif de l'or, du pouvoir, du prestige.

Pour la première fois dans sa pittoresque existence, M. Ducroc, esclave de son seul vice, commençait à n'être plus maître de lui-même.

Mais ni son gendre ni sa fille, trop occupés d'ailleurs à leur éternelle moisson, ne pouvaient se douter de tels ravages! Tranquillisés par les prouesses anciennes du vieillard, ils étaient plutôt enclins à sourire de cette double frénésie, en raillant d'avance tous ceux, hommes ou femmes, qui ne manqueraient pas d'en être victimes.

D'ailleurs, M. et Mme Malfroy-Ducroc, de plus en plus triomphants près de leur coffre bondé, dans leurs magasins regorgeant de merveilles et de bibelots frauduleux, négligeaient chaque jour davantage toutes choses étran-

gères à leurs trafics et s'enfermaient plus âprement que jamais dans leur égoïsme.

Leur longue réussite leur donnait une fierté de conquérants, une certitude arrogante de gens qui croient tenir le secret de la vie sage. Ils avaient la conviction de vivre sainement, de goûter les plus hautes jouissances, d'être magnifiquement des hommes, de bons Français, des fils respectueux, et des parents tendres!

A ce degré d'orgueil et d'admiration pour eux-mêmes, les épreuves d'autrui ne pouvaient être pour les Malfroy un avertissement salutaire.

De même le gavage par lequel on était en train d'abêtir et de « claquer » le jeune Robert, ne leur montrait pas pour leur propre fils le péril de cet entraînement forcené.

Depuis vingt ans, leurs tortures d'estomac et d'intestin, la consomption et la chlorose qui les ravageaient peu à peu, n'avaient pu ralentir leur délirante activité ni leur conseiller à temps la sagesse.

Sous son poil de carotte qu'une sénilité précoce décolorait, M. Malfroy, hâve, balafré de longues rides, donnait l'impression d'un vieillard malsain que le fossoyeur guette.

Quant à Mme Malfroy, avec sa figure bosselée, pointue, piquante, avec sa couleur de navet flétri et d'écrevisse gâtée, elle faisait songer à quelque coquillage marin roulé par des eaux bourbeuses. Encore, son faux chignon, ses frisures postiches et l'audacieux mensonge de son râtelier atténuaient-ils sa hideur grimaçante!

Depuis vingt ans ils n'avaient respiré que les miasmes et la pestilence de leur passage, ils n'avaient eu la peau raffermie et le sang vivifié que par la triste lumière grise tombant du ciel ouvert; ils n'avaient entendu d'autres harmonies que l'horloge martelant les heures nuit et jour, que le piétinement de la foule sur les dalles, que

le cri du perroquet voisin jetant aux échos du lugubre couloir sa réclame monotone et bruyante en faveur des jarretelles; ils ne s'étaient reposé la vue sur d'autres fleurs que les funèbres corolles et les feuillages mortuaires qui s'empoussiéraient sous la vitrine d'un voisin, fabricant de fleurs artificielles; ils ne s'étaient réjoui l'odorat que par ces relents de transpiration et de crasse qui donnent à ces boyaux méphitiques une infâme senteur de vieux gant d'escrime. Et ils étaient fiers de la vie qu'ils avaient vécue!

Depuis vingt ans, ils n'avaient pas goûté la joie d'un beau livre, où l'on retrouve son propre frisson, ses ferveurs, ses colères; ils ne s'étaient pas offert l'enchantement d'une fiction gracieuse qui donne deux heures de rêve!

Depuis vingt ans, ils ne s'étaient passionnés pour aucun noble espoir, pour aucune chimère exaltante, ils n'avaient rien chéri et rien exécré, ils n'avaient pas vibré des joies et des chagrins d'amour; les calmes plaisirs de l'affection, la douceur de la pitié, le soulagement du bien semé autour de soi, leur restaient inconnus; et ces deux époux, glorieux d'eux-mêmes, ne s'apercevaient point qu'ils étaient lamentables comme des arbustes racornis dans une serre abandonnée, sans air, sans soleil, sans fraîcheur, où la vie ne pénètre plus!

C'est avec une stupeur sans cesse accrue que Rosalie, toujours fraîche sous ses bandeaux de neige, fixait sur ces tristes dupes son limpide et bleu regard de rêve.

Bien que son grand âge n'eût fait que la rendre meilleure et plus indulgente, elle n'était pas loin de les tenir pour des monstres. Comme elle avait renoncé à mettre un peu de douceur en de telles âmes, c'est à préserver de leur influence ses chers petits-enfants, Daniel et Juliette, qu'elle employait toutes les séductions de sa tendresse.

Mais depuis si longtemps ils vivaient ensemble dans

une telle douceur d'intimité, qu'elle avait la joie de reconnaître en eux son esprit et son cœur.

Daniel, à la chevelure blonde comme jadis la sienne, au pur regard bleu pareil au sien, montrait ce qu'elle avait pu être à dix-huit ans.

Et si Juliette, d'une beauté mate et brune, différait davantage de sa grand'mère, du moins retrouvait-on, en sa frimousse à la fois mutine et bonne, la même grâce souple et ses spirituelles mines d'attention.

Daniel et Juliette, ayant appris à se chérir à l'abri de son affection, partageaient ses ferveurs et ses goûts. Ils avaient hérité sa passion pour l'art, son culte des idées généreuses. Ils ne se sentaient à l'aise qu'auprès des gens aimés de la grand'mère, qui apportaient dans la vie bonté et tendresse.

Comme son grand cœur s'émouvait lorsqu'elle croyait sentir que sa chère Juliette, rayonnante dès son arrivée chez les Rochambeau, écoutait Jean, le fils de la maison, avec ces beaux regards heureux, ce sourire enchanté, qui révèlent si bien l'amour naïf et jeune !

Floraison de tendresse que depuis longtemps elle avait préparée ! Aussi est-ce avec une infinie douceur qu'elle la constatait si pimpante.

Frais printemps d'amour que, par bonheur, M. et Mme Malfroy, plus convulsifs que jamais, n'avaient pas le loisir de surprendre et de saccager.

Pouvaient-ils supposer que les enfants issus de leur chair oseraient aimer sans leur permission et dans un autre but que de conclure une affaire profitable ?

D'ailleurs ils avaient en tête des soucis plus passionnants que toutes ces niaiseries sentimentales !

On devine que, après avoir préposé aux Beaux-Art un Surintendant de leur choix pour couvrir leurs méfaits anciens, l'éminent Mathurin Poisse et M. Malfroy enten

daient se servir de lui pour protéger leur industrie si pittoresque.

A peine nommé, M. Jean Rafle, dans l'orgueil et la joie de son élévation subite, essaya bien de briser les chaînes qui l'unissaient à ses complices.

Ravi de se voir sur les cimes, il aurait oublié avec plaisir les chemins tortueux par lesquels il y était parvenu.

Mais ses amis n'oubliaient rien et ne goûtaient pas encore ce que nous appellerons l'austère sérénité des sommets.

Dès qu'ils eurent remarqué l'inconscience avec laquelle M. Rafle commençait à jouer vis-à-vis d'eux le personnage intègre, ils le prièrent de réserver pour les gogos son masque de puritain.

Et pour lui bien faire voir que ses incartades grotesques ne seraient point tolérées, on lui démontra que l'absence d'un magnifique Sceptre byzantin et d'un Trône babylonien dans nos collections nationales constituait un scandale véritable et que la maison Malfroy-Ducroc, si célèbre pour le flair de ses correspondants à l'étranger, était seule en mesure de combler cette lacune quasi déshonorante.

Mais ces fournitures, plus rares encore que somptueuses, absorberaient pendant deux années les crédits alloués aux Beaux-Arts!

Comme M. Jean Rafle, effaré tout de même de ce cynisme, balbutiait des conseils de prudence, M. Mathurin Poisse, prévoyant qu'il allait encore s'empêtrer dans le verbiage officiel, l'arrêta net, en faisant avec une gravité comique, une parodie de sa solennité...

— Vous savez bien, Monsieur le Surintendant, que nul n'est plus soucieux que nous des intérêts de l'Etat... Mais nous sommes des artistes! Pour nous, sa grandeur morale doit primer sa prospérité financière!... En face des

richesses d'outre-Rhin et d'outre-Manche, il y a pour nous des humiliations vraiment trop douloureuses! Aidez-nous à les effacer! Et, par ces deux trouvailles sensationnelles, imposons silence aux détracteurs trop pressés de dire que notre pays ne rayonne plus au dehors!... Montrons-leur que, maîtres du présent et pleins de confiance en l'avenir, nous fouillons avec une pieuse science les terres du passé!... Songez au retentissement de pareilles découvertes!

C'est précisément la stupeur provoquée par ces joyaux insolites que M. Rafle redoutait fort!

Mais le ricanement de M. Poisse, son emphase burlesque le déconcertèrent. Se voyant si frêle entre les rudes pattes de nos deux gaillards, il eut un amer, un mélancolique sourire comme pour dire un dernier adieu à ses trop tardives velléités d'honneur; puis il se hâta de reconnaître que nos vitrines nationales ne pouvaient se passer plus longtemps des splendeurs de Babylone et de Byzance.

— Enfin, les Beaux-Arts sont administrés! constata joyeusement M. Poisse.

Cinq cent vingt-cinq mille francs devaient payer cette orfévrerie fantastique, ces lumineuses arabesques de pierreries et de gemmes, qui avaient servi de parure ou de décor aux potentats d'Orient et qui étaient censées avoir attendu, durant des milliers d'années, dans les solitudes d'Asie ou sous les ruines du monde byzantin, les coups de pioche divinatoires des envoyés de la maison Malfroy-Ducroc.

C'était depuis longtemps le rêve de M. Fulcrand Lime.

Bien loin d'être un simple besoigneux de la contrefaçon, ce pittoresque fêtard apparaissait plutôt comme une sorte de poète lyrique du truquage et de l'artifice.

Raffolant de son métier, il éprouvait les ferveurs, les ambitions d'un artiste passionné.

M. Lime avait l'orgueil de ne pas mourir sans léguer à l'admiration des hommes un chef-d'œuvre de maquillage où il pourrait enfin donner sa mesure!

Par bonheur le règne de M. Jean Rafle permettait les pensées hardies et les longues espérances.

Aussitôt le sorcier, ravi de réaliser son grand rêve, s'était mis à l'œuvre! Certes les saccades de ses doigts noueux et le brouillard de sa vue ne lui permettaient plus les tours de force de ciselure qui, jadis, n'étaient pour lui qu'un jeu. Mais son adroit collaborateur Max Belhomme, au coup d'œil si sûr, à la main si preste, n'était-il pas là pour toutes les virtuosités que sa vieille rouerie jugerait nécessaires?

Leur atelier prit l'aspect d'un temple où s'élabore quelque grand œuvre mystérieux! Tous les brimborions du négoce habituel, qu'on était en train de styliser, furent relégués aux placards d'attente.

Durant plusieurs semaines, Mme Valhubert, la veuve du mégissier bien connu et l'amante délaissée d'un gentilhomme pauvre, put croire que tout le XVIIIe siècle était épuisé; M. Chopin soupira vainement après de nouveaux Goya; et ce fut avec un égal insuccès que M. de Beautreillis, pas encore fleuri de l'écarlate souhaitée mais toujours friand de gracilités impubères, sollicita des colifichets Louis XV pour séduire ses câlineuses, et la bimbeloterie mystique dont l'entassement à la prochaine Exposition finirait bien par lui valoir un jour la croix.

Toutes les pierreries que M. Malfroy tenait en réserve pour la fabrication quotidienne d'antiquités médiocres, furent mobilisées pour la parure du sceptre et du trône. Et comme ce feu d'artifices de pierres précieuses ne suffisait encore pas pour consteller une telle orfèvrerie, M. Malfroy, moissonneur de reflets, fit une radieuse cueillette d'améthystes, de chrysoprases, de rubis, d'émeraudes, de topazes, de saphirs, de lapis-lazuli,

d'onyx, de tous les cailloux qui resplendissent et qui chatoient, pour faire éclater des bouquets de lumière, des girandoles de flamme parmi les contournements des ciselures!

En quelques semaines il fallut donner à ces pierres trop jeunes la sourde somptuosité des bijoux où l'on dirait que la vieillesse du temps s'est mirée, et M. Lime, chagrin d'être si bousculé dans ses savantes cuisines, — car M. Malfroy, ne voulant pas courir le risque de la mort ou de la destitution de M. Rafle, exigeait que la merveille fut bientôt prête, — dut chercher des mixtures nouvelles pour pâlir plus vite tant de splendeurs.

Les fumiers furent enrichis de détritus et d'herbages encore inemployés, de la pourriture desquels il espérait des réactions tout à fait savoureuses. Il les inonda d'acides appropriés pour obtenir des décompositions plus promptes et plus favorables. Et dans vingt récipients remplis de drogues corrosives, plaques et colonnettes d'or, gemmes radieuses, furent englouties comme dans une fontaine de Sénilité!

Tandis que mijotait cette chimie, Max Belhomme, guidé par le grand-prêtre de la contrefaçon, modelait, ciselait, avec la vision et le goût ornemental d'un artisan de Babylone ou de Byzance...

Lorsque, après trois mois d'adresse, de ruses, d'ingéniosité, le sceptre et le trône furent debout, superbes d'ors ternis, de lueurs paisibles, d'éraflures et de cabossages qui certifiaient leur vieillesse rudoyée, il ne s'agissait plus que de les découvrir d'une manière vraisemblable dans l'Orient fabuleux, et de leur faire délivrer un authentique brevet d'origine.

Alors un explorateur famélique qui, ayant trouvé trop fatigant son premier et unique voyage aux contrées mystérieuses, avait jugé plus confortable d'écrire en de misérables gazettes sur les aventures coloniales, fut

chargé par M. Poisse d'aller déterrer le sceptre sous les ruines d'un temple et de fouiller le sol d'Asie Mineure pour faire apparaître l'éblouissement du trône. Mais il prit la précaution de lui adjoindre un ancien « zéphyr », sorte d'hercule agile et formidable (tout dévoué au critique qui jadis avait obtenu sa grâce), avec un revolver en bon état et l'ordre formel d'abattre le colonial au moindre geste pour s'approprier le trésor.

Nos consuls, distraits et candides, ne tardèrent pas à signaler au Ministère ces superbes trouvailles qui jetaient tant de lustre sur les districts où ils représentaient la France et, même, s'en firent un peu gloire.

Aussi lorsque M. Mathurin Poisse publia dans les journaux des notes dithyrambiques sur cette exploration si heureuse et ces fouilles si profitables, le Gouvernement averti déjà et charmé de mettre en relief la vigilance de ses fonctionnaires, se montra-t-il tout disposé à bien accueillir cette mission qui, contrairement à tous les usages, ne lui ayant rien coûté, lui rapportait quelque chose.

Le public, intéressé par les notes de Presse, par les hypothèses et les théories des savants, par les interviews de M. Malfroy, avait hâte de savoir sous les vitrines d'un musée ces antiques merveilles ravies à l'Angleterre rapace.

Avant même que le sceptre et le trône eussent pu être examinés par les dévots officiels de l'antique, on exigea leur entrée immédiate au Musée.

Les journaux d'opposition, flétrissant la tiédeur des ministres, signifièrent qu'ils ne toléreraient aucun délai.

La presse gouvernementale avertit discrètement que sur certaines questions où l'accord semble unanime, il était maladroit de prolonger l'incertitude.

Un quotidien qui, n'ayant même plus assez d'autorité pour continuer les chantages dont il avait jusqu'alors

vécu, ne prolongeait son agonie qu'en raflant les souscriptions dont il prenait à tout propos l'initiative, suggéra l'idée d'un marteau d'honneur, en argent, pour le colonial famélique !

Une autre gazette, qui cherchait à lui ravir ses derniers lecteurs, poussa le zèle jusqu'à réclamer pour l'initiative si hardie, si généreuse, de M. Malfroy-Ducroc, une récompense officielle.

L'antiquaire, d'abord ahuri, ne tarda pas à trouver cette idée très juste et fut même sur le point de céder sur l'argent pour obtenir plus d'honneurs.

Mais M. Mathurin Poisse, consulté, dissuada son ami de se ruer aux vaines glorioles.

Finalement ce fut le consul d'Asie Mineure qui noua du rouge à son habit.

Quant au consul qui s'anémiait en Turquie, on l'envoya se régénérer, avec une classe supérieure, à l'air vif de la Norvège.

M. Malfroy se borna donc à crisper ses crocs sur l'argent, et il estima sa part fort belle.

L'affaire, amorcée avec tant de brio, se termina dans l'allégresse et l'enthousiasme.

Les savants, ravis de se voir pour quelques heures en vedette, et suggestionnés par l'opinion rivalisèrent d'arguments solides pour affirmer l'authenticité du sceptre et du trône.

D'ailleurs, si l'un d'eux s'était permis le moindre doute, quels ricanements son audace eût soulevés !

M. Jean Rafle, qui craignait d'avoir à se compromettre pour vaincre les résistances des hommes compétents, put borner son concours à des hochements de tête approbateurs, à des sourires d'acquiescement. Même certains subalternes envieux qui déjà guignaient sa succession, murmuraient à son adresse des reproches de tiédeur :

— Il n'a ni la passion du beau, ni d'orgueil pour nos

Musées!... Sa seule joie, c'est d'être en place!... Il s'y endort à plat ventre!...

Mais l'homme qui s'indignait le plus de son indifférence, c'était le Ministre lui-même, Son Excellence M. Titus Chambard, ancien professeur de grec à la Faculté de Rennes. Dédaignant l'Art moderne avec un parti pris de cuistre, car il ne l'avait jamais étudié, il affichait une véritable passion pour l'Art antique qu'il ne connaissait guère mieux, mais où il se croyait compétent.

Cette trouvaille si opportune d'un sceptre et d'un trône aux pays des légendes lui semblait devoir être l'une des gloires de son consulat.

Aussi réduisit-il la besogne de M. Mathurin Poisse en faisant envoyer aux journaux, par les scribes de son cabinet, des notes dithyrambiques.

On eût dit qu'il s'agissait d'une victoire personnelle. Il se pavanait comme s'il avait déterré lui-même cette prodigieuse orfévrerie. Le jour où elle fut mise sous vitrine au Musée fut pour lui un jour de triomphe :

— L'Art antique, voyez-vous, ça me connaît!... Toute beauté est là-dedans!... Ah! quelle leçon pour toutes les époques, pour tous les pays!... Pourquoi tant d'orgueilleuse obstination à sortir de là?... Je suis très fier, très heureux, d'avoir pu doter mon pays de ces merveilles... C'est la récompense de ma longue dévotion à l'Antiquité... Ah! l'art antique!... Le vrai idéalisé!... Le style !... L'âme!... Messieurs! Voilà qui nous console de bien des arrogances modernes!...

M. Rafle semblait plutôt gêné par cette exubérance. Il promenait à travers les salles son air inquiet de camelot vendeur d'images obscènes, son allure craintive de renard déjà pris au piège, et il ponctuait d'interruptions brèves l'agaçant lyrisme des invités :

— N'est-ce pas? N'est-ce pas?... se bornait-il à grasseyer avec des sourires obséquieux.

MM. Mathurin Poisse et Malfroy, conviés à la fête, dissimulaient le mieux possible par la solennité de leur maintien leur jubilation intérieure et leurs regards facétieux.

La maison Malfroy, illustrée par cette prestigieuse trouvaille, n'en obtint que plus de succès et de puissance.

C'est d'elle que tous les vaniteux ignares voulurent désormais tenir les bronzes, les meubles et les tableaux anciens par lesquels ils jugeaient bon d'affirmer leur grandeur sociale.

M. Fulcrand Lime et M. Max Belhomme, les yeux de l'un venant en aide à la science et au goût de l'autre, durent renforcer l'équipe d'habiles artisans, de forgerons, de miniaturistes, de ciseleurs, de céramistes, qui leur parodiaient, par bribes, le génie des siècles passés.

Désormais M. Malfroy régna sur le marché des antiques. Sa compétence n'était pas plus discutée que son honneur professionnel. Son beau-père se montrait pour lui plein de déférence et de considération.

M. Ducroc l'eût même fortement jalousé, s'il n'avait été très absorbé et très enorgueilli par des opérations financières où, par égard pour sa tête majestueuse et son noble passé, on venait de lui offrir un rôle décoratif autant que rémunérateur.

Parvenu à ce degré de force, M. Malfroy, jugeant d'autre part que sa fille Juliette atteignait son maximum de valeur, trouva l'heure propice pour combiner un mariage avantageux et brillant.

La Haute Finance, qu'il ambitionnait pour sa fille depuis tant d'années, gardait décidément toutes ses prédilections.

Aussi pria-t-il son banquier et son agent de change de lui trouver preneur convenable.

Ces messieurs, qu'une telle responsabilité n'effrayait

point, ne tardèrent pas à lui découvrir le jeune financier de son rêve : une longue asperge, avec une précoce calvitie en pain de sucre émergeant d'une couronne de cheveux filasse, avec des yeux de rat, durs et finauds, à l'abri derrière un lorgnon d'or !

Le personnage, quart d'agent de change, travaillait par lui-même à l'embellissement de sa fortune déjà rondelette.

Dès qu'il connut avec précision la dot de la jeune fille, il estima tout de suite que Mlle Malfroy avait toutes les vertus convenables pour devenir sa femme.

Aussitôt il se mit à l'aimer. Et, après la traditionnelle rencontre à l'Opéra-Comique, il se sentit assez sûr de son cœur pour vouloir épouser Juliette fin courant.

Ses louanges maniérées horripilèrent Juliette. Son œil de rat et son petit crâne pointu lui furent odieux.

Ce soir là, bien entendu, on jouait *Mignon*, par excellence guimauve hyménéenne. Jamais le sirop d'Ambroise Thomas ne lui parut plus fade.

C'est également sur cette musique, entremetteuse et familiale, que jadis M. et Mme Malfroy s'étaient fiancés.

Aussi, comme elle leur rappelait à tous deux une bonne affaire qui avait bien tourné, la trouvèrent-ils à nouveau délicieuse.

Le quart d'agent de change, trop absorbé par le désir de faire oublier, grâce à l'élégance de ses façons et de sa parole brillante, l'horreur de sa calvitie, se bornait à des miaulements de béatitude lorsque le fracas des bravos interrompait ses galanteries.

La jeune fille souffrait d'autant plus d'une telle présence, de cette serinade, de la conversation sans franchise, qu'elle associait à la grave musique entendue avec sa grand'mère, la joie de leurs cœurs exaltés et de leur intimité ardente.

Lorsqu'un échange de niais sourires entre ses parents

lui fit pressentir leurs intentions elle eut un malaise d'effroi.

Il lui sembla que tout le charme de sa vie allait être saccagé.

Peut-être s'alarmait-elle trop vite! Elle voulut l'espérer. Hélas! l'interrogation que sa mère lui décocha dans le fiacre, dès les premiers tours de roue, trahit l'imminence du péril :

— Eh bien, comment le trouves-tu? minauda sa mère avec le ton doucereux d'une matrone complaisante.

Et, sur la vague réponse embarrassée dont ils se contentèrent, M. et M[me] Malfroy apprirent à leur fille que la longue asperge à lorgnon d'or, aux destins de laquelle on prenait décidément un vif intérêt, viendrait dîner deux jours plus tard. Un « ah! » d'indifférence satisfit encore M. et M[me] Malfroy, qui, devant un mariage si profitable, ne supposaient même pas que Juliette pût ne pas être enchantée...

Le lendemain était un dimanche. C'est le jour où, depuis sa récente sortie du couvent, la jeune fille venait se réfugier chez sa grand'mère. On l'y amenait le matin. Daniel, laissant pour quelques heures son lycée et le tourment des mathématiques, venait les rejoindre. Les trois amis déjeunaient ensemble avec une tendresse joyeuse. Puis ils allaient s'émouvoir au concert ou bien, si le programme ne leur agréait point, ils se faisaient conduire vers une famille aimée, dans la gaieté et l'affection de laquelle ils passaient délicieusement leur tantôt. Toujours trop vite, à leur gré, le soir mettait fin à cette exquise intimité de tout un jour.

Ce dimanche-là, Juliette, malgré la séduction du Faust de Schumann, qu'on donnait à l'un des Concerts, exprima le désir de consacrer l'après-midi aux Rochambeau.

La douce Rosalie qui, à son arrivée, l'avait trouvée triste et nerveuse, se hâta de les prévenir par dépêche. M. et Mme Malfroy, redoutant toujours quelque fantaisie de son cerveau chimérique, s'étaient abstenus de lui confier leurs desseins. Et, pour la première fois, Juliette ne lui disait pas toutes ses pensées. Mais la charmante vieille savait si bien « déchiffrer » ce visage d'enfant grandie près d'elle que, tout de suite, elle avait deviné un malaise secret.

Sûre que sa Juliette viendrait soulager son cœur dans ses bras à la minute où il serait trop lourd de peine, elle se garda bien de la questionner.

Elle s'efforça simplement de comprendre, pour que sa tendresse pût être à propos secourable. Et l'on partit chez les Rochambeau...

Juliette y sembla plus émue que d'habitude. Elle fit effort pour être gaie comme toujours. Mais les saccades de son rire et de sa parole trahissaient un grand trouble. Ses beaux yeux calmes, qui se fixaient d'ordinaire sur les gens avec tant de franchise candide, fuyaient les regards.

Pour la première fois on vit ses paupières battre et ses joues s'empourprer en face de Jean Rochambeau, qu'elle aimait d'une affection si pure.

Un moment, son air grave, son attitude résolue, laissèrent voir qu'elle se roidissait pour un acte de courage.

Tandis que, dans le salon voisin, sa grand'mère et ses amis s'extasiaient sur une broderie de jadis acquise la veille par Rochambeau, ells s'approcha de Jean et, avec force, comme elle lui eût demandé secours dans un péril, lui ouvrit son cœur.

La décision prise, toute gêne se dissipa. Juliette, qui n'avait jamais entendu propos d'amour et qu'aucune perversité n'avait flétrie, ignorait également les simagrées hypocrites qu'on a trop souvent le tort d'enseigner

aux jeunes filles. Aussi, la menace qu'elle sentait planer sur elle lui ayant soudain révélé sa tendresse pour son ami d'enfance, elle jugea tout naturel de lui faire ce joli et naïf aveu.

Chaste colloque d'amour que l'innocence de Juliette et l'honnêteté de Jean préservaient de toute laideur. Confession gracieuse comme un chant d'oiseau ou comme un murmure de source dans la paix radieuse du matin !

Pâlie maintenant par l'émoi, le regard comme ébloui des flammes qui montaient de son cœur, et les lèvres frémissantes, toute exquise de pureté — telle une grande fleur qui s'offre à la lumière, — sans artifices elle lui parlait.

Et Jean, qu'on aurait cru halluciné par les mots de rêve dont, si suavement, le caressait cette bouche fraîche, l'écoutait, mains jointes, avec une gravité dévote.

— Aussi loin que je puisse remonter dans mes souvenirs, dit-elle, je me vois heureuse près de vous.... Il me semble que je vous aime depuis toujours... Nous sentons de même... Nous n'avons pas besoin de nous parler pour nous comprendre... Avec vous c'est la sécurité joyeuse... Enchantée de mon bonheur présent, jamais je n'avais songé à l'avenir... Restée bien enfant parce que la tendresse de ma grand'mère écarte de moi tous soucis, je n'avais pas encore analysé mon affection pour vous... Fraternelle? Amicale? Je ne savais, sinon qu'elle m'était très douce... Et voyant qu'elle durait depuis si longtemps, je ne pensais pas aux complications d'existence qui risquaient de la troubler un jour... Pauvre étourdie pour laquelle la vie n'a eu que des sourires !... Mais tout à coup j'ai eu certaines raisons de craindre que notre charmante intimité fût rompue... Un étranger qui, n'ayant aucun de nos souvenirs et peut-être pas une seule de nos communes pensées, se dresserait entre vous et moi !... Un intrus qui m'arracherait à mon passé !... Je me suis de-

mandé ce que je deviendrais sans vous... Vous aussi, que deviendriez-vous sans moi?... Car vous n'avez pas besoin de me parler : je suis sûre que vous ne pourriez vous passer de moi sans souffrir. A cette idée quelle épouvante! Quelle révolte! Alors, réfléchissant pour la première fois à notre amitié, si lointaine qu'elle me semblait toute naturelle, j'ai compris que nous nous aimions d'amour... Depuis bien des années nos cœurs sont époux... Je ne puis être la femme d'un autre homme puisque je me sens si bien la vôtre .. Ce serait une trahison!... Et à présent que la menace d'un tel malheur vient de jeter la lumière sur vos propres sentiments, vous devez être tout aussi sûr — ma tendresse ne me trompe pas — que vous m'appartenez...

— L'idée que je pourrais vous perdre m'affole...

— Alors ce n'est pas seulement la certitude du bonheur qui nous dicte notre devoir, c'est aussi le respect de nous-mêmes... Il n'est rien au monde de plus impérieux que l'amour... Du moment que deux êtres dignes l'un de l'autre se chérissent, il faut qu'ils s'appartiennent pour toujours... Se laisser désunir pour d'autres raisons serait malhonnête!... S'associer par orgueil ou pour de l'argent à un être qu'on ignorait hier et dont l'âme vous est une énigme, pouah! Quel dégoût!... J'aurais honte de moi-même... Puisque, seul, le mariage peut maintenant nous assurer notre intimité si douce, continuons à être heureux ensemble dans le mariage... Je suis à vous depuis que je sais aimer... Voilà tout mon cœur... Quel enchantement de voir si bien ce simple, ce joli bonheur qui s'offre!...

Les yeux voilés d'émotion, Jean restait sous le charme de cette innocente musique d'amour. Mais lorsque, avec tant de grâce candide, la vierge amie se fût donnée, il murmura, lui aussi, l'hymne de ferveur et de gratitude :

— Depuis longtemps j'étais sûr de vous adorer... L'homme plus tôt façonné par la vie, a plus vite conscience

de ce qui se passe en lui... Depuis longtemps vous étiez la grâce, la beauté de ma jeunesse... Votre souvenir régnait sur mon travail... C'est pour vous que j'essayais d'être fort... C'est par vous seule qu'il m'arriva de bien faire... Toutes les fiertés, toutes les ambitions qu'une femme inspire à son mari, vous me les avez données... C'est le désir de rester digne de vous qui m'a préservé des folies de mon âge, des aventures où les meilleurs se flétrissent... Sans cesse j'ai vécu avec le même respect de moi-même que si réellement j'avais été votre époux... D'ailleurs je n'ai jamais envisagé l'avenir qu'avec vous à mes côtés... Il me semblait impossible que vous ne deveniez pas ma femme... Ne doutant pas de vous, j'attendais... J'étais bien sûr que la première menace d'un arrachement nous donnerait l'un à l'autre... Il y a des tendresses qui font partie de l'être et qu'on ne brise pas... Mais je vous respectais trop pour vous troubler de mon rêve... Une jeune fille, c'est de la pureté qu'il ne faut pas ternir... Et quand on l'aime, elle est deux fois sacrée... Je préférais attendre que, dans votre cœur, la lumière se fît... Mais, habitué à votre franchise, j'étais bien sûr que, le jour où vous seriez consciente de vos sentiments pour moi, cet amour vous paraîtrait si naturel, si nécessaire, que vous viendriez avec émotion m'en réjouir... Parfois mon attente a pu être un peu fiévreuse : je vous chéris si fort !... Mais jamais je n'ai désespéré, car je vous sentais trop bien à moi !... Et puis, nous séparer eût été un tel déchirement sacrilège que ma raison se refusait à le concevoir.... Je lassais mon inquiétude en tâchant de vous mieux mériter. C'est ainsi que j'ai réussi à ne vous laisser voir qu'une affection de frère... Je n'ai à me reprocher aucune hardiesse de parole qui pût hâter l'éveil de votre amour... Par cette réserve, je crois m'en être montré plus digne... Aujourd'hui, c'est la récompense !... Nous nous sommes aperçus que, depuis toujours, nous allions l'un vers

l'autre... Et maintenant nous voici, la main dans la main, au seuil du bonheur... Quelle minute enchantée!... Comme la vie nous est douce!...

Leurs regards, alourdis de tendresse, s'épousaient, et un long soupir, s'exhalant entre les lèvres souriantes de Juliette, venait de soulager son cœur oppressé, lorsque Rosalie avec les autres membres de la famille Rochambeau, ayant admiré les pimpantes floraisons de la broderie ancienne, revinrent dans la pièce où ce doux tête-à-tête s'était abrité.

L'aïeule, déjà mise en garde par l'émotion de sa petite-fille, était bien trop attentive à ses moindres gestes pour n'avoir pas remarqué cette longue causerie à voix sourde loin d'elle.

Tout en contemplant la joyeuse harmonie des soies, elle épiait d'un coup d'œil affectueux, par la baie des salons, cet aparté insolite dont le visage sérieux de Juliette lui révélait l'importance. Mais, confiante en sa droiture et certaine que la chère enfant lui dirait tout, elle se fit scrupule d'intervenir :

— Avec une telle âme, se dit-elle, il n'y a pas à craindre vilaine ou périlleuse cachotterie... A l'heure voulue elle me dira son trouble... Puisse-t-il être selon mon espoir!... Mais c'est cela, évidemment... Que peut-il y avoir de grave entre eux si ce n'est leur amour?... O mes chers enfants!

A cette seconde, une larme brillant à ses yeux d'un azur encore plus clair que le bleu des arabesques brodées, lui en avait caché les fraîches volutes...

Et maintenant, rassurée par l'air radieux de Juliette, par son jeune et beau sourire de bonheur, elle attendait en paix le moment où la jeune fille pourrait, blottie dans ses bras, lui chuchoter sa confidence.

Dès que Juliette fut seule avec elle, comme il lui fut doux de parler!

— Grand'mère chérie, je devine que mes parents sont en train de combiner un mariage pour moi... Naturellement, ils le rêvent selon leur caractère... Ils pensent que plus je serai riche, plus belle sera ma félicité... Peuvent-ils songer aux habitudes d'esprit et de cœur qui déjà lient une jeune fille...? Pour eux, l'affection résulte des intérêts communs, grandit avec la fortune et la puissance... Je ne leur en veux pas. Ils m'aiment et sont convaincus d'assurer mon bonheur... C'est ainsi qu'ils feraient pour eux-mêmes. Me croyant pareille à eux, ils jugent d'après leurs propres idées... Mais, tout en ayant pour mon père et ma mère beaucoup d'affection, je comprends la vie d'une manière toute autre... En me mettant au monde, ils m'ont transmis ton cœur... Quelle gratitude je leur en ai!... En outre c'est près de toi que j'ai grandi, c'est ta tendresse qui m'a formée... Chaque année je découvre avec une précision plus attristante tout ce qui me sépare d'eux... Mais, de toutes mes forces, je veux les aimer quand même... Avant-hier soir on m'a présenté un jeune homme qui incarne leurs ambitions, leurs orgueils, et cela sous le prétexte d'une déplorable musique... Tout de suite j'ai deviné... Tandis que les petites phrases balancées de *Mignon* me donnaient le mal de mer, l'idée que cet inconnu, laid, sot et fat, qui ne connaît rien de mon cœur, prétendait l'asservir, m'a révélé un amour depuis longtemps vivace en moi... En imaginant que je pourrais être séparée de Jean, qu'il me serait interdit de penser et de sentir avec lui, alors j'ai compris combien je l'aime, que charmée et joyeuse par lui, je suis sa femme, et que nos existences sont liées pour toujours... Ce n'est pas ma faute, je ne l'ai pas voulu, et je ne m'en doutais pas... C'est notre intimité d'enfance qui commença de nous unir... Et, à la réflexion, il ne me semble pas que cet amour trahisse tes desseins; car, si tu n'avais depuis

longtemps souhaité notre accord, comment toi, si fine et si prudente, l'aurais-tu laissé naître...? Alors, dès que je me fus aperçue de cette tendresse, aussi forte en moi que la vie, je crus honnête de l'avouer à Jean, puis de te prévenir... Si loin qu'il se rappelle, il m'aime lui aussi! Sans rien me dire il n'a jamais douté que je serais sa femme... Cet espoir fait toute sa vaillance... Depuis longtemps nous vivons par le cœur comme deux époux... Pour tous deux, un autre mariage serait une infamie et un appel au malheur... Ton bon sourire me prouve que tu es avec nous... D'avance j'en étais sûre... Il faudra bien que mes parents comprennent que c'est une affaire de stricte loyauté sentimentale...

Rosalie, charmée de découvrir cette magnifique floraison de son plus cher rêve, se gardait bien d'interrompre, même par une parole approbative, la logique de ce jeune cœur si fervemment épris et si honnête en son amour.

Elle se contentait de sourire à tout ce joli bonheur, qu'elle avait préparé et qu'elle voyait s'éclore :

— Oui, mignonne, finit-elle par répondre. Je suis avec vous de toutes mes forces affectueuses... Votre accord, que j'ai souhaité, me donne beaucoup de joie... J'ai vu grandir Jean, je le connais bien. Droit et bon, il comprend que la vie doit être vécue avec douceur... Je suis sûre qu'il est digne de toi... Par lui aucune de tes délicatesses ne sera froissée... Voilà vingt ans que vous êtes unis. Votre mariage, au lieu d'être un hasard brutal, ne sera qu'un lien de plus s'ajoutant à tous ceux qui vous attachent l'un à l'autre... Je suis bien heureuse!... Si la tendresse que j'avais en moi fut parfois bien meurtrie et raillée, du moins n'a-t-elle pas été entièrement perdue... J'aurai réussi à mettre l'amour dans cette famille dont le lucre fut l'unique passion, et à qui mon cœur, jusqu'alors, avait toujours

paru grotesque!... Par ton frère et par toi, auxquels par miracle tes parents l'ont transmis, la décevante tradition de rudesse est brisée... Par vous le bonheur va rentrer dans la maison... C'est mon œuvre... J'en suis fière... Grâce à vous, j'aurai ma revanche... Je vous bénis et je vous aime... Merci de la joie que vous me donnez... Mais n'allez pas croire que j'exulte par égoïsme!... Il y a longtemps que mes propres déconvenues sont oubliées... C'est à vous seuls que je pense... J'ai vu beaucoup d'êtres et beaucoup de souffrances... Plus que jamais je suis sûre que l'on ne peut être heureux que par l'amour et dans l'amour... C'est donc à votre seule félicité que je souris... Je veux en être la servante attendrie et charmée... C'est pourquoi, maintenant que j'ai fêté votre si gracieux espoir, je continue mon rôle... Ma chère petite, il ne faut pas te le dissimuler, tes idées si sages, si nobles, vont ahurir et courroucer ton père... Il ne te comprendra pas plus qu'il ne m'a comprise... Ton amour parle une langue inconnue de lui... Il n'y verra qu'une insurrection stupide et perverse contre le bon sens même... Aussi sera-t-il choqué par ton refus comme par une sottise grossière... Je sais par moi-même ce qu'il en coûte de contrarier les âpres desseins d'hommes tels que lui... Et ta mère sera plus surprise, plus révoltée encore... Il est à craindre qu'on te rudoie pour t'amener à ce qu'ils estiment être — pauvres gens! — la sagesse... Alors, ma bonne Juliette, fais-toi une âme forte contre les reproches, les sarcasmes, les menaces... Si tu aimes Jean au point de considérer comme une trahison envers lui, comme une honte et une douleur pour toi-même, d'être la femme d'un autre, prépare-toi à une lutte obstinée, plus terrible encore par ses silences et ses froideurs que par toutes criailleries...

— Ce sera cruel de résister à mes parents... Mais puis-je me mentir à moi-même?... Infamie qui s'achè-

verait en douleur!... Non! Non! Mon amour me donnera du courage... D'ailleurs, peut-être mes parents auront-ils pitié de moi?

— Je veux l'espérer, mais j'ai peur!

— Le père de Jean a une grande réputation... Si, par désintéressement, il ne possède pas la fortune qu'il aurait pu acquérir, il a du moins l'aisance et un nom partout respecté... Jean, associé à son labeur, a également sa part dans ses succès... Pourquoi ce mariage ne satisferait-il pas l'orgueil et l'ambition de mon père?

— Parce que gloire, estime, succès, tout cela n'est rien pour ton père qu'agréments de parade... Ton affection pour eux t'a caché jusqu'ici leur navrante erreur, et je me suis bien gardée de t'ouvrir les yeux... Mais puisque, ce soir, demain, la vérité va t'apparaître, mieux vaut que tu la saches tout de suite et par moi: Tes parents, qui ont tout sacrifié à l'or, ne prisent et ne goûtent que l'or... Pour eux, les Rochambeau sont des imprévoyants et, malgré leur réussite, presque des pauvres... Leur tendre bonheur, qu'ils ont su préserver à travers pièges et ronces de la vie, n'a jamais été pour tes parents que dévergondage de bohèmes... Et ils les méprisent d'autant plus que, ayant pu s'enrichir, ils se sont contentés de l'aisance... C'est presque en cachette qu'à une époque je vous amenais chez eux... Et si ton père avait pu concevoir une telle sympathie entre toi et Jean, avec quel dédain il eût brisé les relations...

— Pauvres parents! Comme ils se sont trompés et comme je les plains!

— Attends-toi donc à toutes sortes d'avanies et de rudesses... Quelle énergie tu devras montrer! Tu n'as pas dix-huit ans, ma chérie... Encore trois années de luttes avant de pouvoir exiger qu'ils respectent ton amour!... Trois années d'aigreurs, de bouderies et de silences!... Car ne compte guère qu'ils se résignent...

— Je veux croire qu'ils s'épargneront de vaines cruautés... D'ailleurs tout me sera plus facile que le renoncement... Et puis ne seras-tu pas là, ma bonne vieille chérie, pour me soutenir?

— Oui, de toute ma tendresse, de toute ma foi en la sainteté de l'amour, de tout mon cœur si longtemps meurtri par les mêmes âpres calculs!... C'est une cause commune que nous défendrons ensemble... Tu verras, nous aurons l'une par l'autre, même dans le chagrin, des heures exquises... Hélas! ma pire crainte est qu'on nous sépare... Je suis suspecte à tes parents... A leurs yeux je ne suis guère qu'une dangereuse maniaque... Pourvu que, dans leur rage, ils n'accusent pas mon influence et ne m'empêchent pas de te voir!... Que deviendrais-tu toute seule?

— Plus vive serait ma peine; mais, forte de la droiture et de la bonté que tu m'as apprises, j'attendrais...

— A mon tour de croire qu'ils n'auront pas cette méchanceté! Ma vieillesse ayant la douce habitude de vos baisers ne s'en consolerait pas...

Attendrie par tant de grâce affectueuse, c'est dans les bras de l'aïeule, contre ses vieilles joues et ses crespelures de neige, que Juliette vint achever cette conversation.

Ce fut pour elle une minute de bercement très doux comme aux jours de son enfance, lorsqu'elle rêvassait, sous les paroles caressantes de la chère vieille, en regardant les lueurs dansantes du feu. N'était-ce pas, en ce dimanche soir, l'heure si émouvante où les tout petits, qu'on déshabille tout près des flammes, se blottissent câlinement au giron maternel et gazouillent leurs fraîches confidences avant le sommeil déjà proche?

Dans l'angoisse des chagrins imminents, Juliette, comme si elle avait repris sa faiblesse craintive de bébé, trouvait un grand charme de douceur à cette câlinerie.

La lampe qui, voilée du même abat-jour orange, avait éclairé toutes les joies intimes de son enfance, égayait de son même rayonnement paisible la pièce où, depuis ce temps, ni les formes ni les couleurs n'avaient changé.

C'était le silence toujours pareil, ponctué des mêmes grésillements du foyer, des cadences de la même pendule qui avait gardé son timbre d'autrefois; et l'invariable rumeur de Paris précisait comme toujours la quiétude de cette intimité.

C'est à peine si la voix de la grand'mère sonnait plus faible et plus chevrotante. Aussi Juliette, alanguie contre son épaule et le regard fixé sur les crépitements bleus de la houille tandis qu'on la dorlotait par des paroles d'espoir, eut-elle un instant l'illusion qu'elle était encore toute petite aux bras de sa grand'mère.

Minutes de repos et d'oubli qui lui furent exquises. Lorsqu'elle s'en éveilla, son cœur eût peut-être été bien lourd si le souvenir de son amour n'avait illuminé soudain sa nostalgie.

De cet émouvant rappel de son enfance elle ne garda qu'une certitude plus délicieuse de la tendresse qui l'avait bercée, et un sentiment de réconfort pour les douleurs à venir...

Dès le lendemain elle en fut assaillie.

Ses parents, trop fiévreux pour s'accommoder de longs préliminaires, et ne se souciant pas de prolonger en vain la coûteuse parade des dîners et des loges d'Opéra-Comique, signifièrent à Juliette que le financier chauve à l'œil de rat était le gendre le plus souhaitable qu'ils pussent trouver sur le marché et que, pour hâter le bonheur de leur fille, ils célèbreraient dans la quinzaine ses fiançailles :

— Il n'y a pas à hésiter... Nous ne saurions rencontrer mieux... De la fortune, et la certitude d'en acquérir

une plus grande !... Famille depuis soixante ans au moins aisée et honorable... Pense, mon enfant, que nous te marions dans la Haute Finance !... Ah ! Je sais mener ma barque, moi !... N'est-ce pas d'ailleurs la juste récompense de notre vie de travail ?... Grâce à Dieu, vous voilà, ton frère et toi, en route pour une belle ascension... Lui, Polytechnique, avec, au bout, des tas d'argent pour diriger sa vie comme il voudra... Et toi, à la veille d'un mariage superbe qui, d'emblée, te classe !... Ah ! Ah ! Nous n'avons pas perdu notre temps... Je suis payé de tous mes efforts... Aussi, Juliette, ne crains pas d'avouer ton bonheur... Puisque ton fiancé n'est pas là, tu peux avoir la franchise de te réjouir avec nous... Sans compter qu'il est plein de distinction, ton fiancé ! Et puis, il a l'air si malin derrière son lorgnon d'or !... Allons, petite, embrasse-nous pour nous dire merci !

Mais la riposte inattendue de Juliette prouva que son silence et sa gêne n'étaient point délicatesse de jeune fille n'osant pas, en face de ses parents, trahir sa joie de les quitter pour l'attrait mystérieux de l'amour.

Gravement, avec la douceur qui lui était habituelle, elle leur opposa ses préférences.

Une minute, M. et Mme Malfroy restèrent bouche bée, regards ahuris, en pleine stupeur. Sa docilité en toutes choses était pour eux un dogme. Aussi sa fermeté les choqua-t-elle comme une insolence.

Puis, comment admettre qu'une jeune fille raisonnable, à moins d'être affolée par le démon de l'hystérie, puisse préférer à un quart d'agent de change, un jeune écervelé sans avenir et fils de ridicules bohèmes n'ayant pas même su répondre aux avances de la fortune ?

A mesure qu'un peu de réflexion animait sa stupeur, M. Malfroy s'indignait davantage. Son poil de carotte blanchi, qui gardait encore la force de se hérisser dans la colère, se dressa, tel le crin d'une bête traquée.

— Quelle arrogante sottise! finit-il par gronder.

— Dis plutôt que c'est de la maladie! suggéra sa femme avec une moue de pitié.

— Tu as raison. Ce n'est que par la douche que l'on répond à de telles folies! Ma fille, tu prendras tantôt des cachets à l'établissement d'à côté... Nous causerons plus utilement après ta cure!... Mais plus tard, tu ne pourras reprocher qu'à toi-même le temps perdu!

Tous deux croyaient que ces rudesses, chavirant le jeune cœur si tendre, feraient jaillir les larmes, et que Juliette, anéantie par la douleur, se réfugierait bien vite dans la soumission.

Mais au contraire, raffermie par les violences qui, pensait-on, devaient l'abattre, elle eut assez de courage pour annoncer, avec le calme des résolutions nettes, que la loyauté sentimentale lui faisait un devoir d'épouser Jean Rochambeau et que rien au monde, jamais, ne pourrait la fléchir.

Ricanements de moquerie courroucée, regards tout ensemble apitoyés et cruels! M. Malfroy brandit vers le ciel de part et d'autre de sa figure, ses doigts écartés dans une crispation de rage et qui finirent par se resserrer pour un formidable coup de poing sur la table.

Blême, la lèvre un peu tremblante et l'œil voilé de chagrin, Juliette se roidit pour garder son sang-froid au milieu de ce délire furieux.

— Mais, malheureuse, c'est de l'aberration... Un si beau parti!... Fortune et prestige!... Le bonheur assuré!... Tu ne nous aimes donc plus?... Tu n'as donc plus confiance en nous?... Mais réponds donc!... T'imagines-tu par hasard que nous aurions sué sang et eau pour te donner à un bras-neuf fantaisiste?... Quelle bouffonnerie!... Nous serions de plaisantes dupes!... C'est pour ce beau résultat que nous nous serions exténués à la peine et que nous aurions gagné tant d'ar-

gent?... Tu ne sais donc pas tout ce que ça vaut, l'argent?... Mais comment pareilles idées ont-elles pu naître en toi?... Es-tu, oui ou non, notre fille?... Pourrait-on croire que c'est nous qui t'avons élevée?... Personne au monde ne te donnera raison!... J'en fais le pari... Pas même ta grand'mère... Une sentimentale d'un joli tonneau pourtant!...

La certitude de M. Malfroy l'avait enhardi jusqu'à s'autoriser de sa mère. Persuadé qu'il combattait une monstrueuse révolte, il n'imaginait pas que la tendresse maniaque de Rosalie pût aller jusqu'à de telles approbations.

Mais le hochement de tête ravi et fier, par lequel répondit Juliette, lui révéla soudain l'influence de son incorrigible mère et sa complicité...

— Naïf et gogo que j'étais! se mit-il à hurler en promenant à travers la pièce son rire rageur, sa gesticulation crispée... C'est d'elle que vient le coup! Je retrouve sa folie!... Ma parole, les chimériques en liberté sont aussi pernicieux que les déments... J'aurais dû me méfier!... Depuis longtemps elle nous épargnait ses prêches douceâtres. C'est qu'elle prenait ailleurs sa revanche... Je crois bien! Elle détraquait nos enfants!... Jolie besogne pour une grand'mère!... Quelle trahison!... Abuser ainsi de notre confiance?... Mais tout n'est pas perdu... On te guérira... Ce qu'il te faut, c'est un bon régime!... Je m'en charge!... D'abord, tu ne verras plus ta grand'mère qu'en notre présence... Et je vais de ce pas lui faire honte du mal dont elle est cause!... Par sa faute, tout mon bonheur en ruines!...

— N'en veuille pas à ma grand'mère, fit doucement Juliette, toujours calme parmi tant de fracas... Elle m'a fait simplement aimer ce qu'il y a de bon dans la vie...

— Ce qu'il y a de bon dans la vie, c'est d'être fort!

rugit M. Malfroy allant décrocher son chapeau pour courir chez sa mère...

Blême, haletant de rage, il courait vers elle comme sur un chien fautif que l'on a hâte de corriger.

En trois sauts il gravit l'escalier, d'une galopade si furieuse que, à bout de souffle et les nerfs en folie, il bredouilla, dans une véhémence désordonnée, tout le flot de reproches, de menaces et d'aigreurs qui montaient de sa cupidité déçue.

Si Rosalie, moins triste d'une telle rage, avait eu la pensée de quelques phrases lénitives, elle eût, en permettant à son fils de reprendre haleine, brisé sa fougue. Mais, honteuse de cette violence que ses cheveux blancs n'intimidaient pas, elle se contenta d'entrecouper par cette seule plainte le hideux réquisitoire :

— Mon pauvre garçon!... Quelle pitié!

Sobre protestation qui, ne laissant pas à M. Malfroy le loisir de se remettre, ne faisait que l'irriter davantage par son accent de résignation douloureuse.

Bien vite, sa voix s'étrangla dans sa gorge, ses mots s'achevèrent en grincements. Impuissance qui l'exaspéra d'autant plus que la calme parole de sa mère lui en fit mieux sentir le ridicule. Alors il se renfrogna, boudeur.

Rosalie était bien trop chagrine pour triompher de son malaise. Avec une dignité déjà prête au pardon, elle lui dit simplement :

— Tu me prouves une fois de plus combien j'ai eu raison de souhaiter que tes enfants eussent une âme plus douce que la tienne.

Maintenant la prostration succédait aux rages exténuantes de M. Malfroy. Son belliqueux hérissement poil-de-carotte s'était affaissé sur son crâne.

Fourbu et gêné de cette rage brouillonne qui n'avait abouti qu'à le rendre grotesque, il ne songeait qu'à faire une retraite point trop humiliante.

Par des paroles de tendresse endolorie, sa mère la lui facilita.

D'abord sa bonté l'y poussait. Et aussi la chère vieille ne voulait pas d'une brisure trop rude qui l'eût à jamais séparée de ses petits-enfants.

C'est pour cela qu'elle avait éludé le débat nécessairement cruel. Aussi sut-elle s'arranger pour que son fils pût partir sur un mot qui sauvegardât son orgueil.

— Ma mère, déclama-t-il, je vois avec chagrin que tu t'obstines dans tes billevesées!... Tu me fais de la peine... beaucoup de peine!

Si furieux en arrivant qu'il n'avait même pas songé à embrasser sa mère, ce tendre fils vint, avec une expression de tristesse majestueuse, lui donner sur le front un baiser d'adieu et, très fier de cette noble attitude, sortit.

En route, il rencontra le respectable M. Clerc qui, depuis trois mois à la retraite, rôdait dans Paris comme un chien perdu, autour de son ancien Ministère, où son pupitre était occupé par un autre et où il n'osait plus monter aussi souvent que l'y appelait son désir...

Notre ponctuel fonctionnaire, déjà privé par l'indépendante fantaisie de ses enfants de la rigoureuse administration familiale qui lui était chère, venait encore d'être frustré de la bureaucratie officielle dont s'accommodait si fort son esprit méthodique! Aussi traînassait-il dans l'existence, bien morose et désorienté!

Malgré le recueil qu'il continuait des dessins de son fils aîné, le numérotage et la description des pièces réalisées par le céramiste, malgré la comptabilité savante qu'il avait organisée pour les gracieuses modes de sa fille, malgré la mirifique bâtarde et les notes copieuses dont il décorait ses divers dossiers, il ne retrouvait plus le calme équilibre de son existence, jusqu'alors si vide et si bien réglée! Pour cet homme soumis depuis quarante-

deux années à un rigoureux emploi du temps, cette liberté tardive était plus troublante que la prison.

Parcourant les rues à grandes enjambées, la tête basse, le regard inquiet, il semblait s'efforcer en vain de laisser son souci, comme naguère sa femme et sa nichée, à quatre ou cinq pas derrière son dos.

Malgré la fière résolution avec laquelle il prenait son élan pour fuir très loin de son ancien Ministère qui l'attirait comme un vice, toujours il y était machinalement ramené par sa nostalgie.

Un jour, au hasard d'une de ses galopades éperdues dans Paris, il avait eu l'idée d'user une heure dans le magasin de Malfroy. C'était à une période de réussite, de gains et, par suite, d'insolent bonheur pour l'antiquaire. En de tels moments, il ne tolérait autour de lui que joie et confiance. Aussi le pleurard M. Clerc lui parut-il une insupportable épave. Par sa rudesse négligente il se hâta de le congédier.

Depuis cet accueil, M. Clerc, malgré la détresse de sa perpétuelle rôderie sans but, s'était abstenu de la moindre escale chez l'antiquaire si rugueux. Parfois tout de même il errait dans ces parages, car c'était une direction qui lui était familière, vers laquelle il avait un semblant d'habitude.

Lorsque, en ce jour de crise, M. Malfroy reconnut ce promeneur, il n'esquissa point, pour éluder la rencontre, l'adroite volte qu'il n'eût pas manqué de faire à un moment de satisfaction.

Comme il était furieux, il trouva bon de déverser sa bile dans une causerie avec un être qu'il savait morose. M. Clerc n'avait-il pas, lui aussi, d'innombrables griefs contre sa nichée? Quel soulagement de pouvoir geindre et grincer près d'un compagnon qui lui-même pleurniche?

Hélas! M. Malfroy arrivait trop tard! Moins préoccupé

de lui-même, il aurait pu voir que le visage de M. Clerc n'était plus renfrogné ni son allure dolente. Mais l'antiquaire ne savait observer que les bibelots!

Sans prêter attention aux excellentes nouvelles que M. Clerc lui donnait, d'un ton joyeux, sur sa santé, il se mit à lui parler avec amertume du mal qu'avaient les braves pères de leur sorte à vaincre l'arrogance capricieuse des enfants, en homme qui s'attendait à une réplique pleine de mélancolie.

Quelle ne fut pas sa stupeur lorsqu'il vit M. Clerc lui répondre avec l'aimable jovialité d'un optimiste qui sourit de tout, sans avoir jamais eu l'intention d'en pleurer :

— Bah! Soyons indulgents à la jeunesse!... Elle a tant de grâce même dans ses folies!... Que notre expérience nous préserve de rien prendre au tragique!... Tout s'arrange!

Ahuri, M. Malfroy jeta sur le camarade un regard dépité. Alors seulement, il s'aperçut de l'air serein qui le métamorphosait...

C'est que, depuis vingt-quatre heures, il n'était plus le même pauvre homme errant, désemparé, sans besogne et sans règle fixes!

Son fils aîné, inquiet de son effondrement, avait cherché à l'en guérir. L'espièglerie sans fiel de ses dessins commençait à lui faire en tous lieux des amis, surtout chez les hauts fonctionnaires et les politiciens dont il raillait spirituellement la désinvolture parfois comique. Aussi s'empressa-t-on de lui découvrir le refuge administratif qu'il réclama pour mettre fin au tourment de son père.

L'État était sur le point d'offrir à la France, sous prétexte de recensement quinquennal, l'humiliante preuve de son infécondité progressive, de la dégringolade sans cesse plus alerte des naissances.

Pour cette œuvre essentiellement méthodique, le con-

cours de M. Clerc, scribe émérite et impeccable classeur, semblait tout indiqué.

Aussi les directeurs de cette opération, dont les plus sots craignaient et les plus « parisiens » souhaitaient quelque malicieuse caricature de son fils sur leurs propres travaux, furent-ils charmés de lui être agréable en annexant à leur équipe de gratte-papiers le bureaucrate à la dérive.

Et, la veille, tandis que M. Clerc faisait un vain effort pour savourer son ancien régal des dimanches heureux de jadis — j'ai nommé le feuilleton dramatique de Francisque Sarcey, — son fils, revenant d'un music-hall où il s'était heurté à quelque dignitaire de l'État, eut la joie d'annoncer à son mélancolique papa que, le surlendemain, il recevrait une investiture officielle pour compter, tête par tête, pendant plusieurs mois, l'humanité française...

Sa nomination en poche, M. Clerc, allègre et faraud, devait précisément inaugurer le jour même ses méticuleuses fonctions.

D'un pied leste, comme un surnuméraire tout joyeux de jeter sur une feuille blanche son premier paraphe, il se rendait à son bureau. Plus d'imprévu, plus de vide désormais dans son existence! Les yeux au ciel et la canne presque farceuse, il chantonnait, apercevant, dans un rêve exalté, un spacieux fauteuil et des imprimés multicolores sous la calme lumière d'une lampe coiffée de quelque abat-jour vert pomme : son cher idéal à nouveau réalisé!

— Pour le moins un semestre de belle vie bien réglée! se disait-il... Quel soulagement!... Mais après?... Oh, après!... Une fois de plus j'aurai donné la mesure de mon génie administratif... Ce sont eux, les grands chefs, qui viendront me supplier de ne pas leur refuser mon concours...

On conçoit l'accueil que, dans un tel enivrement, il fit aux jérémiades de M. Malfroy. A son tour de les juger fâcheuses. Mais, moins hargneux que l'antiquaire, au lieu de lui signifier par un demi-tour brutal que ses doléances l'énervaient, il se contenta de lui dire, avec un lyrisme ingénu, son allégresse :

— Oui, mon cher, vous avez devant vous l'un des hommes préposés au recensement de la population française... C'est aujourd'hui même que j'inaugure ce vaste labeur... Il paraît que, la dernière fois, il avait été gâché par des brouillons... Alors, pour éviter pareille honte, on a eu la sagesse de s'enquérir des compétences disponibles... Du moment qu'on me demandait cela comme un service, je n'ai pas cru pouvoir refuser mon concours... Le fidèle serviteur de l'État que j'ai toujours été ne sait pas se dérober aux tâches difficiles... Celle-ci me passionne... Tous les petits mérites que l'on veut bien me reconnaître me désignaient pour la bien remplir... M'y attacher sera pour moi d'un vif agrément... Songez donc : tous les habitants de la France, là, dans la main, sous des chemises bien en ordre!... La nation entière en pyramides de dossiers!... Tous les individus de cette foule grouillante, inscrits, dénombrés!... Cette énorme multitude divisée par catégories!... L'âge, le sexe, l'origine, tout cela spécifié!... N'est-ce pas dommage qu'un sot scrupule ait fait renoncer au classement par religion?... Cette réserve diminue quelque peu le chef-d'œuvre... Mais, tout de même, quelle merveille!... Au moins, voici une besogne intéressante où l'on peut donner sa mesure!...

— Crétin! pensa M. Malfroy, furieux de n'avoir pas trouvé en lui, comme il l'espérait, l'homme triste qui eût fait de mornes répons à ses litanies grinçantes... Il ne pense jamais qu'à lui-même... C'est écœurant!... Mais que devient donc le monde?... Plus je vais, plus je le trouve débordant d'égoïsme!

Tenant pour une offense personnelle la bonne humeur de M. Clerc, il se hâta de le quitter sur ce sarcasme aigre :

— Dommage aussi que l'on ne puisse en outre faire le recensement des poires !... Que de beaux échantillons à inscrire dans cette classe !... Bonsoir, mon cher, amusez-vous bien !

Un geste d'adieu sec et narquois précisa l'allusion méchante.

— Que veut-il dire ? s'interrogea le débonnaire statisticien qui ne s'apercevait jamais des brocards qu'après coup.

Lorsqu'il commença de découvrir que M. Malfroy avait probablement voulu le narguer, déjà le dos rond de l'antiquaire et sa nuque poil-de-carotte disparaissaient au tournant d'une rue.

M. Clerc fut donc contraint de n'exprimer qu'à lui-même son dédain pour de si piteuses malignités. Un instant il stoppa pour assembler les mots lapidaires capables de bien traduire son mépris.

Puis lorsque, en son cerveau, la phrase fut complète, il redressa la tête. Et, avec l'air d'un homme supérieur qui condescend à sourire de telles niaiseries, il murmura :

— Pauvre garçon ! C'est l'envie qui le rend amer !... Il m'attendrit !... Quel hommage à mes talents !...

Hélas ! Cette olympienne ironie ne put être goûtée que par le seul M. Clerc ! Pourtant un gâte-sauce qui, sous sa corbeille, musardait, observateur malicieux des choses de la rue, ne perdit pas le marmottement et le geste solennel du promeneur :

— Encore un qu'est lou-lou ! grasseya-t-il... Pour sûr qu'le client a un pépin dans l'ciboulot !

C'est ainsi qu'il résuma, en son pittoresque langage, l'impression qu'il avait de frôler un dément. Puis, ne pouvant résister à la joie d'une facétie, il se rapprocha

de M. Clerc et, levant sa tête tout contre lui, au risque de faire chavirer sa corbeille, il lui cria par en-dessous :

— M'sieu !... Si c'est la correspondance pour Charenton qu'vous cherchez, faut tourner là-bas au coin de l'établissement de douches !

Mais M. Clerc, poursuivant son dialogue avec lui-même, n'entendit même pas le fausset du gavroche. Il s'obstinait à rabrouer l'insolence, depuis longtemps en fuite, de M. Malfroy.

— Humble marchand !... Simple unité du troupeau que je vais dénombrer !... Comme les autres, il devra passer par mes doigts !... Vraiment il a tort de faire le malin !... Après tout, il n'est que mon administré !... Passons !

Et son grand geste dédaigneux frôla le gâte-sauce, de plus en plus ahuri et goguenard...

CHAPITRE II

Si blessé que fût M. Malfroy, il ne pouvait croire, en son rude autoritarisme de père toujours obéi, que sa Juliette, habituellement si docile, ne se soumettrait pas, le soir même, à son choix d'homme fort, d'homme pratique.

Aussi n'avait-il pas pris la peine d'user de rigueur à l'égard de sa mère, complice, peut-être même instigatrice, de cette révolte burlesque.

En fils respectueux, plutôt que de sévir, il préférait attendre la victoire pour accorder l'oubli et le pardon.

Il se borna donc aux élémentaires précautions de défense : entre l'aïeule et la petite-fille le plus bref tête-à-tête fut interdit ; Juliette dut attendre au Passage la visite de sa chère vieille et c'est avec une méfiance de policiers que les conjoints Malfroy épièrent leurs embrassements.

Mais, pour être encouragée à la lutte, Juliette n'avait pas besoin de fortifiante tendresse. Elle portait au cœur l'amour qui nargue toutes puissances.

Ce fut la première fois que l'antiquaire attendit en vain l'effet de sa majestueuse froideur.

Alors son humiliation d'autocrate vaniteux dépassa même sa rancune d'avare déçu. Il devint brutal envers sa fille.

Et, comme la douceur de Juliette déconcertait sa rage, il s'en prit à sa mère dont l'ardente protestation contre ses rudesses surexcitait davantage sa colère.

— Mieux vaut, finit-il par grincer un jour, que, pendant quelques mois tu ne voies plus Juliette... Ton influence sur elle est en désaccord avec les idées dans lesquelles nous souhaitons l'élever... Contradictions qui finiraient par lui être préjudiciables... Et puis les brouillards glacés de Décembre sont fâcheux pour les rhumatismes!... N'est-ce pas mieux que les enfants se dérangent pour embrasser leur mère?... Nous irons donc te voir... Reste au chaud chez toi...

Il fallut bien que la grand'mère se résignât aux impérieuses dorloteries de son fils.

Elle craignit fort que, logique avec lui-même, il ne poussât la sollicitude jusqu'à la priver de la visite quotidienne que, malgré brumes et rafales, elle continuait à faire au lycée de la rive gauche, où Daniel se morfondait pour l'entraînement vers Polytechnique.

Pour gagner le Quartier latin, il fallait traverser un brouillard plus opaque et plus glacial que pour parvenir jusqu'à l'abri du passage des Dioramas. En outre, l'influence de Rosalie sur le potache reclus loin des siens pouvait paraître plus pernicieuse que sur l'esprit de Juliette, sans cesse en contact avec ses parents : il semblait donc que l'absolue défense de voir Daniel fût au bout du raisonnement paternel.

En effet, M. Malfroy, cruel tacticien, fut tenté d'aller jusqu'à cette rigueur. A son regard méchant, Rosalie eut la certitude qu'il y pensait. Aurait-il le courage de la meurtrir deux fois? Que deviendrait-elle, frustrée du double bonheur qui prolongeait sa vieillesse? Et puis, si Juliette affermie par son amour, était à jamais préservée de toutes les déconvenues de l'existence cupide, quel

rôle bienfaisant Rosalie sentait pouvoir jouer encore auprès de Daniel, si triste dans sa prison, et qui avait tant besoin d'être défendu contre l'exigeante vanité de ses parents!

Aussi sacrifia-t-elle toute fierté, afin qu'on ne lui arrachât point Daniel.

Clairvoyance salutaire! Déjà la bouche de M. Malfroy, crispée par la rage, allait se tordre plus méchamment encore pour formuler une prohibition nouvelle, lorsque, satisfait dans son orgueil par l'humilité de sa mère, il reconquit assez de sang-froid pour ne pas sacrifier ses intérêts à la sottise d'une colère sans profit :

— Je n'ai qu'un geste à faire, pensa-t-il, pour interdire le parloir à cette pauvre maniaque de sentiment, dont le cœur aussi bien que le réticule est toujours plein de choses douceâtres!... Mais si les fadaises morales sont inoffensives pour un garçon de la trempe de notre Daniel, les friandises du sac lui sont bonnes!... Surmenés comme nous le sommes, nous n'aurions pas le temps de lui porter chaque jour les gâteries et les encouragements qui l'éperonnent au travail... Enfin n'oublions pas que ma mère s'est fait jusqu'à présent un tendre devoir de payer pension, costumes, accessoires, maîtres particuliers... L'embrassade de chaque jour supprimée, c'est sur ma caisse que s'abattraient toutes ces notes... Ce serait par trop naïf d'épargner ce soin à ma mère sous prétexte que sa marotte sentimentale peut faire des ravages!... Sur l'esprit d'un fort gars presque moustachu?... Allons donc! Aucun risque!... Il n'y a qu'à voir comme il bûche pour être sûr que lui aussi, plus tard, foncera des deux poings dans la mêlée... Que ma mère continue donc à financer pour son éducation et à le gorger de tout le sucre qu'elle voudra!...

C'est ainsi que l'aimable femme, qui toujours avait payé comptant le plaisir de voir ses chers petits et de

leur modeler l'âme sur la sienne, garda licence de veiller tendrement sur Daniel.

Le frêle collégien, si triste derrière les murs sombres et parmi les quelques arbres des cours qui semblaient eux-mêmes des exilés, inquiétait un peu son cœur prudent d'aïeule.

Certes elle n'eût pas permis qu'on exténuât son petit-fils avec la même ingéniosité féroce que Robert Levain, son rival en gloire. D'abord, moins disgrâcié que lui, il n'avait pas un égal besoin, pour acquérir quelques chances de réussite, d'être systématiquement gavé.

Tout de même elle trouvait que, malgré ses conseils modérateurs, on soumettait Daniel à un trop rude entraînement. Les cours succédaient aux cours sans qu'un peu de joie vînt reposer ce cerveau si las de ronron mathématique, sans que ce jeune corps d'adolescent pût se détendre en gambades folâtres.

Dans le lugubre préau du lycée les récréations sans gaîté ne sont que des piétinements de prisonniers, épuisant leurs dernières forces morales en projets d'avenir. Au lieu de se détendre par le jeu, les collégiens tournent en cercle et ne savent que parler des exercices où, du matin au soir, ils s'exténuent, surtout des concours dont la crainte et l'espoir les hantent.

Tandis que leurs corps se résignent à cette rôderie machinale, parfois leurs jeunes yeux s'enivrent du grand espace de lumière qu'ils aperçoivent par dessus les murs revêches et les vieux toits. Un rayonnement de soleil, le brouhaha de Paris leur font évoquer de libres bonheurs. Alors, leurs regards, brillant d'une fièvre que rien n'apaise, redescendent vers les aspects de geôle et s'emplissent à nouveau de toute la tristesse éparse. Excitations qu'aucune joie ne suit, essors dont un grillage brise la fougue, mille fois plus déprimants que la torpeur et qui ajoutent à la fatigue la nostalgie!

Aussi, toute menue, toute frêle sur la banquette du parloir, guettant avec impatience la porte par laquelle son petit-fils allait venir, Rosalie était-elle bien triste lorsqu'elle voyait apparaître son visage creux et blême, sa silhouette d'adolescent morose.

Alors, trouvant dans sa tendresse la force de dominer son inquiétude et de se montrer joyeuse, elle s'appliquait à le ragaillardir de sa bonne humeur câline. Elle ne voulait pas laisser repartir Daniel vers les préaux sombres et la désolation des grands couloirs vides sans avoir ranimé son œil de la jolie lueur d'espérance et de gaîté qui, selon elle, devrait toujours briller au regard des jeunes gens.

Pour cette demi-heure de réconfort elle faisait provision d'anecdotes plaisantes, de bouffonnes histoires. Si la gazette du jour ne lui fournissait pas matière à facéties, elle en cherchait dans ses souvenirs et même dans son imagination.

Après les embrassades et les paroles tendres, c'était un défilé de figures pittoresques, de tics et de manies, d'aventures cocasses, de mots baroques qui distrayaient Daniel et reposaient son cerveau de la jonglerie en X. Quelle satisfaction pour elle lorsque, ayant passé son après-midi à rassembler des histoires divertissantes, elle avait réuni assez de joie pour toute la séance du parloir!

En même temps qu'elle vivifiait Daniel par tant de grâce jeune, elle le secourait physiquement par de substantiels goûters et des vins exquis, sous le velours parfumé desquels un homme habile à manier les drogues emprisonnait de la force. Les glycérophosphates et la kola se diluaient à doses imperceptibles dans la topaze brunie du vin des îles, et la lécithine, adroitement glissée parmi les sandwiches, ajoutait son pouvoir régénérateur au bienfait des viandes. Tout en se délectant des récits de sa grand'mère, Daniel absorbait des gâteries forti-

fiantes. Et Rosalie, heureuse de voir entrer toute cette force en lui, comme au temps de son enfance où il lui semblait que la bouillie devenait, cuiller par cuiller, de la chair rose et du beau sang rouge, tâchait d'exciter son appétit par d'alertes propos.

Hélas! Ces toniques, aussi bien spirituels que matériels, ne suffisaient pas à combattre les maléfices de la réclusion et du surmenage! Daniel s'en retournait vers son tableau noir avec de la gaîté et de la force pour quelques heures. Mais l'exténuant dressage ne tardait pas à lui rendre sa courbature. Et, le lendemain, c'est le regard aussi terne et l'allure aussi dolente qu'il revenait au parloir.

Alors le médecin, pressé par Rosalie, prescrivit des élixirs réparateurs, tout un régime de sauvegarde. Puis, comme M. et Mme Malfroy, trouvant que sa tendresse s'alarmait sans cause, prenaient en dérision ses conseils, elle exigea que le docteur leur dît toute la prudence que l'atonie de Daniel semblait exiger.

— Bah! s'accordèrent à penser les Malfroy. Son médecin est un niais que ses pleurnicheries sont parvenues à suggestionner!... Évidemment Daniel n'a pas le teint frais d'un gaillard qui galoperait dans la campagne... Mais il résiste aussi bien qu'un autre...

Impuissante, traitée de maniaque et d'excessive, Rosalie se bornait donc à veiller sur son cher Daniel, pour le soutenir tant qu'il ne fléchirait pas, et pour prendre les plus audacieuses mesures de défense le jour où sa tendresse devinerait le péril...

Quatre mois se passèrent ainsi. Rosalie veillait, attentive au moindre symptôme plus troublant, et de plus en plus inquiète; car les lourdeurs énervantes d'un été hâtif étaient cruelles à ces adolescents, fourbus par six mois de rude acrobatie mathématique, et que la proximité du concours obligeait aux pires prouesses du surmenage.

Mais elle ne se sentait pas encore le droit d'agir lorsque, un jour, elle sut, par une visiteuse amie, que le jeune Robert Levain, l'émule de son petit-fils, « claqué » avant la course, venait de se mettre au lit. Catastrophe d'hier. Depuis plusieurs semaines son hébétude, croissant avec la fatigue du suprême galop vers le concours, effrayait ses maîtres. Mais plus que jamais leurs conseils avaient trouvé Mmes Levain rétives.

— Ce n'est pas un mois avant l'examen qu'il va céder au découragement, répondirent-elles... Sur le point de réussir, tout abandonner!... Quelle faiblesse!... Encore un élan de quelques semaines, de quelques jours!...

Les jus de viande, les vins et les granules enfiévrants ne purent, hélas! que joindre la congestion à l'anémie, que faire alterner la surexcitation avec l'accablement...

Un soir que Robert Levain, blême et crispé au tableau dans la crainte de laisser voir son insuffisance au professeur, attendait sa question avec une sorte d'angoisse, soudain il se mit à balbutier des mots baroques en ricanant, et, dans son impuissance à tracer les lignes que son cerveau inerte essayait encore de combiner, se mit à sangloter en s'affaissant sur le gradin proche.

Depuis cette crise les docteurs s'ingéniaient à rendre le calme et la force à ce cerveau martyrisé. Leurs premiers efforts ne semblaient guère efficaces. Confiants tout de même dans le merveilleux pouvoir de la jeunesse, ils gardaient l'espérance de vaincre. Cure délicate qui exigerait des semaines. Après quoi le jeune homme demeurerait un être fragile, qu'il faudrait tenir à l'écart des trop rudes ouragans et des joies trop brisantes de la vie, sorte d'éternel convalescent pour lequel il n'y aurait plus que des bonheurs médiocres...

Alors Rosalie fut prise de panique. Sans doute son Daniel, beaucoup moins rebelle aux sciences, n'avait pas été mis au supplice d'un dressage si déprimant. Sans

doute il gardait son esprit clair, quelque gaîté et n'avait jamais montré d'ankylose comme son rival!... Mais tout de même son triste sourire, ses yeux ternes, sa silhouette efflanquée!... Peut-être ne fallait-il qu'un dernier effort, plus exténuant que les autres, pour détruire à jamais l'équilibre incertain!...

Voulant se rendre compte de la menace qui, peut-être, planait sur elle, elle alla voir Mmes Levain au chevet de leur malade. Triste vision qui l'affola!

Si bien que, deux heures plus tard, au parloir du lycée, lorsqu'elle vit apparaître son Daniel plus pâle et l'œil plus terne que de coutume, elle fut sur le point de l'arracher à cette geôle meurtrière.

Plus ardemment que jamais elle tenta de secouer sa lassitude par sa verve et son rire. Mais, soit que l'affligeant spectacle de l'après-midi l'eût paralysée, soit que la prostration de Daniel fût plus lourde, son artificielle bonne humeur n'arriva point à l'égayer.

Sans cesse, en l'écoutant, il se frictionnait le front, l'orbite des yeux, comme pour en chasser le poids douloureux de sa fatigue. Visiblement son cerveau restait courbatu de toutes les mathématiques qui, dix heures durant, l'avaient martelé!

Quelle tentation pour Rosalie d'emmener tout de suite son Daniel vers le repos, la joie libre, le soleil et la lumière!

Mais, raisonnable malgré sa terreur, elle se dit qu'un tel enlèvement, rendu fort difficile par la rigoureuse surveillance de la porte, était en outre une témérité vaine puisque, deux jours plus tard, au dimanche de sortie, Daniel viendrait en toute liberté la voir chez elle.

D'ici là elle aurait le loisir — car, à coup sûr, son angoisse ne lui laisserait guère de sommeil — de mieux réfléchir au péril et, si décidément un acte énergique lui

semblait nécessaire, d'en bien combiner les péripéties et les chances!

Le lendemain, sa visite au parloir ne fit qu'aggraver ses craintes et surexciter l'audace de sa tendresse anxieuse.

Son petit-fils, abasourdi par la charrue mathématique qui, tout le jour, dans les salles torrides et sans air, lui avait labouré le cerveau, se traîna vers elle d'une allure plus dolente encore. Puis, tandis que, le regard éteint, il l'écoutait, un engourdissement voila son cerveau comme si le sang et la force nerveuse cessaient soudain de le vivifier, et une sorte de vertige, embarrassant sa parole, brouilla son œil et sa vue :

— C'est curieux, grand'mère, balbutia-t-il, en faisant autour de sa tête un geste comme pour écarter ce voile de faiblesse, mes oreilles bourdonnent... J'entends ta voix comme si tu me parlais de très loin... Tu n'es devant mes yeux qu'une forme presque indistincte... Il me semble que, sous mon front, mes nerfs trépident dans le vide... Que c'est ridicule!... Je ne vais pas pouvoir profiter de toi aujourd'hui... Voyons! Force-moi à manger!... Les sandwiches et le vin vont me ragaillardir... C'est la faute de toute la chaleur qui pèse sur cette vieille masure sans air...

Espérant que l'afflux de la nourriture vaincrait cette dépression, avec une avidité fiévreuse il se jeta sur les gâteries de la grand'mère, tout d'abord dédaignées.

Prête aux larmes, la chère vieille le regardait avec pitié, avec douleur, et se reprochait comme un crime d'avoir reculé si longtemps devant les hardiesses nécessaires.

Dans son cerveau terrifié se dessina la figure de Robert Levain sur la prostration de qui, la veille, elle s'était penchée. Et lorsqu'elle se disait que ces navrants malaises étaient peut-être les prodromes d'un pareil flé-

chissement, elle ne se pardonnait pas sa longue inertie!

Par bonheur, au bout de quelques minutes, Daniel sentit les forces et la lucidité lui revenir. Sa grand'mère cessa d'être devant ses yeux moins troubles une masse confuse de couleurs tremblantes. Il put voir le bon sourire de ses yeux, et lire sur ses lèvres la forme des paroles qui ne lui arrivaient plus comme un bourdonnement lointain.

Il eut bientôt assez de vaillance pour la réconforter d'une bonne humeur point trop factice. Mais Rosalie, si experte depuis un an à feindre la joie, ne fut pas dupe...

La grand'mère revint chez elle plus que jamais décidée aux mesures de sauvetage depuis longtemps conçues et dont sa tendresse ne s'effarait pas.

Comme l'aide de son ami Rochambeau lui semblait nécessaire, quinze jours auparavant, lorsque son inquiétude s'était accrue, elle lui avait révélé ses plans.

Rochambeau, sûr que son grand cœur n'égarait pas sa raison, s'était engagé à favoriser de tout son pouvoir ses desseins. Mais comme il ne s'agissait point d'un péril immédiat, on s'était borné à une entente un peu vague, qu'on se réservait de rendre plus précise à la première alerte.

Aussi, en sortant du lycée, Rosalie, sous l'étreinte de cette émotion d'autant plus poignante qu'elle avait dû la cacher, courut-elle chez Rochambeau pour fixer en détail tous les moyens d'action.

L'architecte guida son affolement. En vingt minutes la tactique de salut fut ordonnée...

— Ni remords, ni regrets! se disait-elle plus tard durant la longue nuit de détresse où, dans une hallucination douloureuse, elle ne cessait d'apercevoir son petit-fils blême et triste à côté du pauvre Robert gisant, hébété, sur son lit... Oh! cette figure de Robert, quel

avertissement!... Si je n'enlevais pas mon Daniel, c'est dans cet affreux état qu'il serait bientôt... Tant que ses parents le verraient debout, ils n'auraient pas une seconde de pitié... Mon devoir est de leur épargner une catastrophe qu'ils se refusent à pressentir, mais dont ils se repentiraient plus tard... Ils me reprocheront de les avoir trahis... Quelle sottise! Jamais mieux qu'en cette circonstance je n'aurai été une mère fidèle et dévouée... Dans tous les cas, c'est la santé et le bonheur de mon petit Daniel que je préserve... Il est à moi... Plus qu'eux je l'ai créé!... Je sais la vie qui lui convient... Pauvre cher enfant!... Dans sa tendresse pour son père et sa mère, il se sent esclave de leurs ambitions... Sa peur est si grande de leur faire du chagrin!... C'est à cause d'eux qu'il s'exténue, sans plainte, sans révolte... Pourvu que cette bonté filiale ne l'égare pas!... Mon Dieu! Si, dans sa tendre résignation, il allait vouloir se sacrifier jusqu'au bout!... Mais il m'aime! Il a confiance en moi!... D'ailleurs, qu'importe! Il faudra que j'aie, au besoin, le courage de le préserver contre tous et contre lui-même!...

Le lendemain matin tout était prêt pour la fuite lorsque Daniel, sortant du lycée, arriva chez sa grand'-mère. Son parler triste, sa lente démarche d'homme tout à la fois maigre et lourd étaient plutôt d'un vieillard. Une mine plus pimpante n'eût certes pas ébranlé Rosalie, mais ce lugubre aspect de plante malade par une matinée radieuse fortifia sa décision.

Du reste l'heure pressait, et, pour lui faire accepter de prendre le train qui devait l'emmener loin de Paris et des folles ambitions paternelles, elle entreprit tout de suite de le convaincre.

Sa malle était bondée de linge pour des mois. Dans la cour se tenait une voiture qui, en vingt minutes,

stopperait à la gare de Lyon où l'attendait son ami et compagnon de route, Jean Rochambeau.

Ensemble, ils gagneraient une haute vallée suisse, exquise de verte fraîcheur, d'intimité reposante, au pied des cîmes de neige et de lumière.

Là, il trouverait l'air sain qui lui rendrait la force et la joie.

Puis, lorsque, après deux mois de vie alpestre, il aurait repris toute sa vigueur, il descendrait vers un torrent tout proche où l'un des meilleurs amis de Rochambeau, pour qui l'architecte avait récemment construit là une usine, l'initierait aux merveilles de l'industrie pratique.

Tout était, depuis deux jours, résolu, combiné, les correspondances de trains calculées, les hôteliers avertis; il n'y avait plus pour l'enfant qu'à donner à la grand'mère, seule responsable du rapt, un long baiser d'adieu.

Héroïque vieille qui, pour le salut de son Daniel, sacrifiait ce qu'il lui restait de bonheur! Toute seule elle allait demeurer, sans aucune des joies douces qui enchantaient sa vie, en butte aux amers reproches de M. et Mme Malfroy, peut-être aux menaces de la Justice!

Qu'importe à Rosalie? Les Rochambeau et leur ami fidèle savent seuls son secret. D'eux, aucune imprudence à craindre. Quant à elle, ni violences ni ruses ne parviendront à l'émouvoir. Elle a trop conscience d'avoir pris une initiative salutaire pour risquer de perdre, par le moindre aveu, le bienfait de cette cure parmi la beauté réparatrice des Alpes.

Paroles déconcertantes qu'elle dit à Daniel avec exaltation, dans un flot de tendresses, pour vaincre, par l'ardeur de sa prière, la résistance qu'elle devinait dans son regard!

Et il n'y avait pas une minute à perdre! Sinon,

l'express du matin manqué, plusieurs heures il faudrait attendre le convoi suivant pour la Suisse, et d'autant moins longtemps pourrait être célée l'évasion.

Ahuri de ce que, si brusquement, on exigeait de lui, le docile enfant fut pris de scrupule et de panique. Tout d'abord il se récria :

— Je te chéris, et tu sais quelle confiance j'ai en toi!... Mais ce que tu me conseilles est grave... Songe donc! Mon père! ma mère!... M'enlever à eux, sans même leur dire ma retraite...

— Sans cela, vingt-quatre heures après, ils t'auraient reconduit à la prison où tu t'étioles et d'où je sens, moi, qu'il n'est que temps de t'arracher!

— Ils ne sont plus jeunes... Ce serait cruel... D'ailleurs, pourquoi serais-je abattu plus que mes camarades? Eux aussi sont las, et pourtant...

— Peut-être sont-ils plus forts! Mais toi, tu es à bout... Je veux que tu vives, toi, dans ta force, dans ta gaîté, dans ta lumière... Et je ne veux pas non plus que ton père et ta mère, malgré leurs folies, soient un jour dans l'effondrement et la détresse où Mmes Levain me sont apparues!...

— Ils ne comprendront pas... Ils m'accuseront de les avoir trahis!... Et toi, chère bonne vieille, à laquelle ils reprochent déjà d'avoir détourné ma sœur de son devoir, tu resterais seule exposée à leur colère...

— Tourmente qui ne m'effraie pas!... Mais tu es bon de penser à moi... Puisque tu m'aimes si bien, aie confiance en ta grand'mère et fais par tendresse pour elle ce qu'elle te demande!... Je puis mourir demain... La mort me sera douce si je suis sûre que tu es à l'abri... T'ai-je jamais trompé? L'acte de sagesse auquel je me résous est en accord avec les sentiments que je vous ai donnés et qui nous unissent... Une telle vie forcenée n'est point nécessaire au bonheur... Examine-toi en

toute franchise et tu m'avoueras ton accablement...

— Oui, mais, comment pourrai-je me passer de toi?

— Tu consens!... Merci... Rassure-toi : ta grand'mère saura suppléer sa présence par des lettres... Sans cesse elle sera près de toi... Du reste, la fureur de tes parents ne tardera pas à se lasser d'être inutile... Ils ne peuvent guère bouder contre eux-mêmes...

Une demi-heure après, sous le hall de la gare de Lyon, Rosalie, souriante, mais l'œil voilé de larmes, envoyait un dernier baiser à son petit-fils dont la figure blême et creuse disparut bientôt dans la fuite de l'express en route vers les pays qui reposent et régénèrent...

Puis, toute seule, elle rentra chez elle pour faire tête aux violences qui bientôt l'assailleraient. Son petit-fils hors de la bagarre, c'est sur elle que toute la rage allait sévir.

Bien triste lui parut son home sans les rires, sans la tendresse des chers enfants qui, tant d'années, l'avaient réjouie! Mais elle ne se laissa point abattre par cette impression de vide. La certitude de lutter pour le bonheur de ceux qu'elle aimait accrut sa tranquille bravoure...

Tout cet après-midi de dimanche si morne sous le Passage sans clients et sans affaires, M. et Mme Malfroy s'étonnèrent un peu de ne pas voir poindre leur fils.

A plusieurs reprises l'un ou l'autre se dandina jusqu'au seuil pour interroger la profondeur blafarde du boyau.

Mais ils n'aperçurent que des silhouettes indifférentes sous l'horloge qui, pesamment, continuait à battre les heures de leur triste vie, près des flacons de parfums en pyramide derrière les glaces de la boutique fermée, et le long des fleurs artificielles qui, dans le magasin clos, semblaient plus poussiéreuses, plus lugubres encore que de coutume.

Le perroquet lui-même, relégué à l'intérieur de la chemiserie déserte, ne proférait plus que de loin en loin sa rauque réclame pour les jarretelles, ses injures aux enfants qui, du geste, le taquinaient à travers les vitres, et sa voix assourdie ne dominait pas le piétinement des badauds. En face, chez les tourneurs de pipes, qui s'étaient aussi donné congé, un gros chat roux dormait en boule parmi l'ambre et l'écume ; superbe de forme autant que de couleur, il semblait lui-même un gigantesque morceau d'ambre artistement sculpté, et dans son immobilité béate, il accentuait l'impression de silence, de torpeur et de mort.

Seule, l'accorte marchande d'images obcènes et dramatiques, gardait son seuil ouvert. Car volontiers les poètereaux oisifs, redoutant moins d'être aperçus dans leur vaniteuse inspection, profitaient de cet après-midi férié où le monde des Lettres ne rôde guère, pour réapprovisionner de photographies fraîches les étalages, et pour aviver par quelque pourboire la complaisance des étalagistes.

Surtout c'était le jour où les collégiens efflanqués et bourgeonneux promènent leurs désirs, et vont mendier goulûment de brèves friandises galantes aux adresses qu'ils se chuchotent entre eux.

Depuis un demi-siècle qu'une personne affable s'était mise à tenir là bureau de volupté, les ardeurs collégiennes venaient s'y assouvir. C'était une tradition. Les chevronnés « de la taupe « et de la « corniche », les « pistons » barbus, enseignaient le bon gîte à leurs conscrits. Dix ou douze fois, après vieillesse venue ou fortune faite, l'accueillante matrone avait laissé vitrine et arrière-boutique à une tenancière plus jeune. Brunes, blondes et rousses s'étaient succédé dans le réduit. D'autres équipes de dramaturges arrivistes et de cabots masquaient de leurs prétentieux faciès les lutineries

toujours aussi voraces qui se perpétraient à l'intérieur. Mais de génération en génération, la célébrité de ce divan discret s'était maintenue. Cette clientèle de potaches frénétiques était une richesse que ces dames se transmettaient de l'une à l'autre et pour laquelle, en cédant leur commerce, elles exigeaient de la nouvelle occupante un pas de porte supplémentaire.

Le dimanche était le seul jour où M. Malfroy regardât sans mépris le magasin de sa voisine, car si suspect que fût son commerce, au moins conservait-il au Passage, durant ces heures navrantes, quelque apparence de vie. Parfois même il voulait bien se divertir de la timidité si ingénûment gauche avec laquelle les potaches hauts sur tige entraient faire leurs dévotions...

Mais, cet après-midi là, l'inexplicable retard de son fils rendait sa contemplation moins bienveillante.

Par bonheur, le plus fidèle de ses clients, M. de Beautreillis, — las d'attendre depuis le matin une toute jeune cavale du monde qui, fantasque, lui avait promis de venir admirer chez lui ses somptueux évangéliaires et s'était fait une cruelle joie d'irriter en vain son désir, — voulut se distraire de cette déception par un bibelotage ardent et vint tirer M. Malfroy de sa rêvasserie inquiète. Après-midi ruineuse pour l'amateur, mais qui, très profitable à l'antiquaire, lui fit pendant une couple d'heures oublier ses soucis familiaux.

Toutefois, lorsque M. de Beautreillis, ayant, à défaut de la fleureteuse récalcitrante, caressé de belles patines, s'en fut allé, riche de plusieurs colifichets galants et d'un reliquaire gothique fin et orné comme une cathédrale, M. Malfroy, malgré sa jubilation de marchand qui n'a pas perdu son tantôt, dut constater que six heures venaient de battre à l'horloge et que son fils ne s'était pas encore montré!

Certes, les jours de sortie, Daniel ne l'encombrait

guère de sa personne. Mais au moins faisait-il deux ou trois apparitions. Aussi son absence, sans lettre préalable, lui sembla-t-elle fort bizarre. L'enfant serait-il malade? Et comment la grand'mère qui, non prévenue sans doute, devait se désoler dans l'affolement, n'était-elle pas accourue depuis plusieurs heures au Passage pour calmer ses transes?

Inquiet de ces anomalies, M. Malfroy, bien qu'il eût horreur de se trémousser pour les simples choses de famille, promena jusque chez sa mère sa graisse jaune et sa tignasse poil-de-carotte décolorée par les ans.

Tout en gardant l'espoir qu'il y trouverait Daniel, il s'irritait de la désinvolture avec laquelle son fils s'était abstenu de lui apporter son baiser filial.

Tandis qu'il s'essoufflait en grimpant l'escalier, il préparait une amère semonce.

Quelle ne fut pas sa surprise en trouvant Rosalie toute seule et plongée dans une calme rêvasserie!

Lorsque, par la porte vitrée de l'antichambre, M. Malfroy aperçut sa mère, elle semblait suivre, d'un regard machinal, sur le bleu limpide du ciel, autour des corniches, des mansardes et des cheminées, les zigzags fous des hirondelles. Est-ce que cette nonchalance sereine était l'attitude d'une grand'mère tendre qui, en un jour dont elle se réjouit comme d'une fête, n'a pas serré son petit-fils dans ses bras, sans même avoir été prévenue du contre-temps qui la prive de ce bonheur?

Bizarreries qui, tout de suite, parurent suspectes au visiteur! Aussi est-ce avec rudesse que, dans sa hâte de savoir et de gronder, il ouvrit la porte devant sa silhouette hargneuse...

Si la chère vieille fixait un regard si placide sur les tournoiements saccadés des hirondelles dans la pureté du soir, c'est que son ardente pensée suivait, avec un soulagement accru, l'évasion de son Daniel.

Chaque heure, chaque minute l'éloignaient davantage de la périlleuse torture. Lorsque le soleil de midi rayonnait sur les toits, elle l'imaginait stoppant à telle gare encore bien proche. Plus tard, lorsque dans la fournaise apaisée les délicatesses du ciel réapparurent, quelle joie de se dire que l'enfant verrait le crépuscule sur des cimes très lointaines!

Pour la première fois l'indifférence de son fils et de sa fille lui semblait vraiment précieuse! Moins hallucinés par le gain, ils se fussent inquiétés plus tôt. A présent, ils pouvaient venir : Daniel était à l'abri de leur âpre orgueil!

Tout zigzag d'hirondelle marquait un progrès dans la fuite. Bientôt les étoiles palpiteraient dans le crêpe bleuté du soir, et le voyageur passerait la frontière.

Évidemment elle se doutait que son fils ne tarderait pas à se dresser devant elle. Elle s'étonnait même qu'il eût mis si longtemps à s'émouvoir. D'une seconde à l'autre il pouvait surgir. Aussi cherchait-elle dans la pensée consolante du sauvetage accompli, la force tranquille dont elle avait besoin pour résister à l'assaut.

— Mon fils? interrogea nerveusement l'antiquaire... Pourquoi n'est-il pas venu à la maison? Tu ne serais pas si calme si tu ne l'avais pas vu... Voudrais-tu aussi le séparer de nous, celui-là?... S'il en est ainsi, j'aviserai!... Je te prie de me dire où est Daniel...

— Si j'avais un regret de ce que j'ai cru devoir faire, ton air rogue et tes dures paroles le chasseraient bien vite...

— Si je parle ainsi, c'est que j'ai le pressentiment de quelque sournoiserie... Et la phrase que tu viens de dire m'en donne la certitude... Qu'as-tu donc fait? Qu'est-ce donc que tu ne regrettes pas?... Avant tout, où est mon fils?

— Six heures trois quarts, répondit froidement

Rosalie, après avoir interrogé du regard la pendule... Daniel doit être actuellement en Suisse!...

— Je t'en conjure, épargne à mon inquiétude ces plaisanteries !

— J'ai été trop inquiète moi-même, et pendant trop longtemps, pour vouloir plaisanter...

— Où est Daniel?

— Je te l'ai dit, en Suisse...

— Voyons! Ce n'est pas sérieux!... Regarde-moi... Tu as bien ta mémoire et toute ta présence d'esprit?... Bon. Alors, réfléchis : Comment veux-tu que Daniel, sorti du collège ce matin à huit heures, sans autre argent que les quatre sous dont nous garnissons sa bourse d'écolier, ait pu en dix heures filer hors de France?... Pour quelles raisons?... Sans prévenir?... Lui, si docile, une audace pareille? Allons donc!... Et puis, si c'était vrai, tu ne serais pas si tranquille!... Et qui donc l'aurait poussé à cette folie?

— Moi.

— Mère, en un autre moment et sur tout autre sujet cette taquinerie à froid pourrait m'amuser... Mais en voilà assez!... Je sens qu'il y a ici quelque chose de mystérieux... Ce ne peut être, j'imagine, bien grave... Mais, tout de même, je veux savoir...

— Et tu sais tout... Au moins tout ce qu'il est nécessaire que tu saches!... Je ne taquine pas plus que je ne plaisante... Ton fils est venu, comme d'habitude, à huit heures et demie... Depuis plusieurs semaines sa mine de souffrance m'effrayait... Tu ne l'ignores pas... Je l'ai supplié de partir... A cause de l'affection respectueuse et craintive qu'il vous porte, il a résisté... Enfin, — et je m'en flatte, — je suis parvenue à vaincre ses scrupules... Moins d'une heure plus tard environ, il s'embarquait... Il est superflu que je te dise par quelle gare... Qu'il te suffise d'apprendre qu'il est sous bonne

escorte et que son train s'est ébranlé sous mes yeux...

— Mais c'est de la folie!... Après avoir ainsi bafoué mon autorité de père et abusé de la tendresse naïve d'un enfant, me conter tout cela avec ce tranquille cynisme!...

— Je suis très calme parce que je suis très contente de ce que j'ai fait...

— Malheureuse! Peux-tu croire sérieusement que les choses vont s'arranger selon ton caprice?... J'ai des devoirs, que je veux accomplir, et des droits que je ferai respecter!... Par bonheur ce ne sont pas les manies des vieilles toquées sentimentales qui régissent la famille!... Il y a des lois! Je te garantis que je saurai où est Daniel et que je le ramènerai dare-dare...

— Je suis curieuse d'apprendre par quels moyens!...

— C'est cela! Continue par des sarcasmes!... Mais peu m'importe... L'heure des reproches n'est pas venue... Pour l'instant, ce que je veux connaître, c'est le lieu où mon fils se cache... Dis-moi où est mon fils...

— Non, tant que tu t'obstineras dans une ambition au-dessus de ses forces!...

— Mère, je t'en supplie... Comprends que je ne reculerai devant rien pour obtenir ton aveu... C'est à des douleurs très cruelles que ton refus m'obligerait!...

— Ma tendresse pour Daniel, plus sage que la vôtre, veut que je me taise...

— C'est inouï d'inconscience!... La Justice saura bien, s'il le faut, te faire parler...

— Moins que toi encore!... Elle ne me fait pas peur... Et elle n'a pas pour m'émouvoir la force d'affection que, malgré tout, je te garde...

— Il faudra bien qu'elle défende mon droit de père!

— Contre mon affection, mieux inspirée que la vôtre, elle est impuissante...

— Tu verras où t'entraîneront tes chimères!

— Il y a longtemps que tu les bafoues, mes chimères, comme tu dis... Mais elles ne sont pas si ridicules puisque, enfin, elles triomphent de votre âpreté !... Ce que tu appelles « mes chimères », c'est simplement mon respect des choses du cœur, mon amour, si sain et si naturel, de la vie douce, souriante et bonne... Quant à la Justice que, dans ton orgueil blessé, tu es si prompt à requérir contre moi, elle pourra sans doute me punir de mon rapt... Car je serais bien étonnée que, dans le Code si brutal fait par des hommes uniquement soucieux des intérêts, il n'existât point de lois pour châtier la tendresse clairvoyante des grand'mères !... Que ta Justice m'enferme, soit! Mais je la défie bien de me faire parler!...

— Ma mère! Dans quelle rage tu me mets! Sans mon respect pour toi, je ne sais pas de quelle folie à mon tour je serais capable!... Voyons! du calme!... Il faut raisonner ! Je connais ton sentimentalisme excessif, mais tu n'es pas méchante... Bien doucement encore, je t'en conjure, dis-moi où est Daniel?... C'est mon enfant... Je puis avoir des défauts... Mais tu sais bien que je l'aime... Rends-moi mon Daniel...

— Depuis tant de mois je te supplie d'avoir pitié de lui!...

— Je te promets que si tu nous le ramènes, notre affectueuse ambition pour lui aura toutes les prudences...

— Tu es sincère en ce moment, je n'en doute pas. Mais demain, ton fils rentré chez toi, tu ne serais pas plus capable de dompter pour lui ton inguérissable frénésie que tu n'as pu la vaincre pour ton propre bonheur, pour ta propre santé! Que Daniel reste donc là où je l'ai mis à l'abri!...

— Mais il nous aime! Tu ne l'as pas tellement perverti qu'il ne devine pas notre chagrin et qu'il n'ait plus besoin de notre affection. De lui-même il reviendra!

— Ne l'espère pas. Certes, Daniel vous aime et j'ai tout fait pour lui maintenir au cœur cet amour... Mais il a compris que mon affection est plus raisonnable que la vôtre... Par lui, non plus que par moi, vous ne connaîtrez son refuge...

— Oh ! Les malices sournoises de l'idée fixe!... Ainsi tout était combiné! Voilà des mois qu'on préparait en secret cette trahison, cette fourberie!

— Trahison! Fourberie?... Gros mots plus injustes encore qu'outrageants!... Avant de recourir à ce vocabulaire, veuille donc t'interroger... Depuis le jour où j'ai senti que Daniel se débilitait, je n'ai cessé de vous demander grâce pour lui... Vous n'avez su que rire de mes craintes, comme d'une marotte de vieille toquée... Oh ! votre dédain ne m'a point offensée ni aigrie... Je me suis bornée à vous prévenir que je ne laisserais pas mon petit fils dépérir... Si tu es de bonne foi, tu te rappelleras cette menace... Mais alors sans doute vous ne l'avez pas prise au sérieux...

— Evidemment. Mon respect pour ma mère m'empêchait de la croire capable d'une si vilaine action!...Sans compter que tu exagères à plaisir!... Un pareil écroulement pour des lubies...

— C'est à moi que tu viens parler si légèrement, à moi qui, depuis l'hiver, ai vu notre petit languir, ses joues se fondre, ses yeux se cerner et s'éteindre, ses maigres épaules s'arquer!... Ah! si vous aviez pu voir, comme moi, le pitoyable Robert Levain terrassé!... Robert Levain, l'émule de notre Daniel, — pauvres petits qui devraient se haïr, tant l'orgueil rival de leurs parents les a, depuis l'enfance, suppliciés l'un par l'autre!...

— Comparaison grotesque! Pas le moindre rapport!...

— De quelle pitié vous auriez été l'un et l'autre étreints si, autour de cette épave, vous aviez pu voir la douleur

de Mme Levain et de sa belle-mère !... Dans leur attitude de détresse, quels regrets de leur orgueilleux vertige! Insatiables, elles ont jeté à la mort un malheureux homme, dont elles exigeaient trop... Et voilà qu'elles ont pour longtemps brisé un brave enfant victime de leur ambition! Comme elles voudraient pouvoir revenir en arrière! Trop tard, hélas!... Un présent lamentable, plus d'espoir pour l'avenir, pas même la consolation d'un aimable passé!... Rien!... Rien!... Leur délire a tout saccagé... Alors elles sanglotent et se déchirent l'une l'autre... Si vous saviez ce qu'il y a d'amertume dans leur voix et de douleur dans leurs yeux effarés!... Devant ces femmes, si rudement châtiées, je me suis dit que tous deux vous pourriez avoir un jour ces regards d'épouvante... J'ai eu pitié de vous...

— La mère et la femme de Levain sont folles... On ne brave pas impunément la nature!... Mais nous! Rien n'était plus légitime que notre ambition!... Toutes tes raisons pleurardes ne diminuent pas ma colère... C'est indigne... Par deux fois abuser de ma confiance!... Élever nos enfants contre nous!... Après ma fille, mon fils!... C'est trop fort!... La première, je l'ai sous ma coupe, je saurai la reconquérir tout seul... Mais, mon Daniel, je le veux!... Il faudra bien que tu me le rendes!... Où est-il?... Parle!

Devant les furieux regards et la pantomime démente de son fils, l'héroïque vieille ne se troublait pas. Elle s'obstinait dans un tranquille mouvement de tête qui signifiait son refus. Aussi M. Malfroy ne tarda-t-il pas à s'en irriter plus que de toute autre défense :

— Enfin, qu'as-tu contre nous? demanda-t-il rageusement. Aussi loin que je me rappelle, je te vois contrecarrant les idées et les goûts de mon père... Il se cachait de toi comme tu te cachais de lui... Dans ma petite enfance, tu me disais en secret des choses contraires à celles

qu'il m'enseignait... Par bonheur j'ai bien vite senti que c'est lui qui avait raison!... Et malgré toi je suis resté pareil à lui... En dépit de mes révoltes, tu as persévéré dans tes rabâcheries sentimentales... Puis, après mon mariage, que tu as désapprouvé, c'est sur ma femme que tu essayas de sévir... Par bonheur, c'était un cerveau d'aplomb!... Tu as dû te borner à nous chercher noise sur tout et à tout propos. . Les enfants sont nés... Tu as eu l'adresse de reprendre ton argent pour mieux exercer sur nous ton chantage... Assez naïf pour croire que l'âge avait affaibli ta marotte, j'ai eu la sottise de te laisser pervertir mes enfants sous le prétexte de les élever... Soit, j'aviserai... Mais, au moins, dis-moi quel démon, depuis tant d'années, te pousse...

— Pauvre garçon qui n'as rien su voir et qui en es encore à m'interroger!... Ce qui me pousse, c'est simplement l'épouvante des douleurs que je sais inévitables au bout de vos folies, c'est la pitié qu'elles m'inspirent... Voilà bientôt cinquante ans que mon cœur saigne parmi vous... J'étais née pour la tendresse... Mes parents avaient l'âme bonne... Malheureusemeut, trop dociles aux habitudes, ils ont eu, pour moi, souci trop exclusif de la fortune... Trop jeune pour comprendre la vie, je me suis mariée selon leurs pauvres raisons, qu'ils croyaient si sages ! Tout de suite cette brusque chute de l'affection à la rudesse me révéla mon erreur... Je quittais une maison où, malgré l'entrain aux affaires, on s'accordait le temps d'aimer, de prendre plaisir à la vie qui passe, afin de venir m'asseoir à un foyer où il n'y avait de sourires que pour l'argent... Dès que je sentis cette impression de glace, je commençai à souffrir... Certes, ton père était un honnête homme!.. Son amour du gain n'alla jamais jusqu'à l'indélicatesse... Je reconnais aussi qu'il m'aima aussi bien que le lui permettait sa nature, et que jamais il ne me fit de chagrin avec inten-

tion... Seulement mon besoin de tendresse l'inquiétait comme une maladie ; mon désir d'une vie douce, toute simple et toute calme, n'était guère à ses yeux qu'un enfantillage de pensionnaire... Au début il s'en amusa avec un peu de mépris indulgent. Mais lorsqu'il vit que cela contrariait tous ses goûts, il ne tarda pas à s'en irriter... C'est alors qu'il se mit à passer outre avec un peu de brusquerie!... Je n'étais guère pour lui qu'une sentimentale fantasque, trop faible pour la vie, à laquelle il fallait un tuteur énergique... Il prit l'habitude de me traiter comme une enfant malade dont les caprices et les exigences ne doivent pas être pris au sérieux... Et comme je ne me résignais pas à taire sur toutes choses ma réprobation, il me tint à l'écart de son âpre vie... De mon côté, voyant qu'il tournait en dérision mes idées, qu'il n'avait pour elles que taquineries dédaigneuses, je dus me replier sur moi-même, prendre en cachette, avec des ruses de voleur, les plaisirs d'esprit qui m'étaient doux... C'est en cachette que j'ai fait le bien autour de moi, que j'ai secouru des gens dans la détresse, c'est en cachette que j'ai pu lire, entendre de la musique, voir et garder de belles choses... Que de sarcasmes à chaque surprise de mes escapades! Et quelle adresse patiente il me fallut pour me faire cette petite bourse de bonheurs secrets! Joies bien secondaires que tout cela et point suffisantes à masquer la tristesse profonde de ma vie... Pas d'amour! On n'en avait pas le loisir... Pas de douceur! On jugeait cela grotesque... Pas de bonté! C'eût été duperie... Aucune intimité possible entre deux êtres qui, presque sur toutes choses, pensent différemment!... Froideur, mutisme, acrimonie, et de la souffrance beaucoup!... Au milieu de tout cela, tu étais venu au monde... Je t'ai passionnément chéri... Je voyais en toi la revanche de toute cette glace, de toute cette âpreté... J'avais l'espoir de te faire grandir, dans ma tendresse,

pour la tendresse... Tant que tu fus un beau regard clair et naïf parmi des fossettes de chair rose, tu m'appartins... Mais dès que le sens de la vie s'éveilla en toi, je m'aperçus avec chagrin que l'influence de ton père prédominait... En vain mes baisers, mes caresses, et tout l'amour dont je t'avais dorloté!... Comme ton père, tu avais une âme rude, toute hérissée pour la bataille!... Tu t'évadais de mes bras pour aller voir ton père à la caisse compter ses sous!... D'instinct tu riais à ses plaisanteries âpres... Ses conseils, tu les absorbais aussi facilement que des friandises, et les miens, chuchotés au milieu des embrassements, ne parvenaient pas jusqu'à ton cœur!... De ton père tu copiais les gestes et les attitudes... A dix ans tu étais son portrait en miniature... Dès cette époque tu commençais à prendre parti pour lui contre moi... A un âge où les enfants sont en adoration devant leur mère, tu ne m'épargnais pas tes critiques railleuses... Jeune homme, tu recueillis tous les griefs de ton père en les exagérant... Pour toi aussi je fus la névrosée chimérique, qui dans l'existence rêvasse... Sans enthousiasme, sans générosité, sans amour, tu prenais en pitié tous les élans de mon cœur, toutes les curiosités de mon esprit... J'ai très vite senti que tu te méfiais de moi... Bien cruelle fut ma déception!... Aussi, par toi ai-je eu infiniment plus de chagrin que par ton père... Que de fois tes moqueries m'ont fait pleurer!... Alors, de toi plus encore que de lui je me cachai... Vous avez voulu vivre en dehors de moi; c'est en dehors de vous que j'ai essayé de me faire un peu de bonheur, selon ma nature... Pourtant, malgré rebuffades et sarcasmes, je n'ai pas déserté mon devoir... Sans cesse je t'ai ouvert mes bras... J'ai essayé de t'attendrir... J'ai bien senti que cela te choquait comme une inconvenance... Mais j'ai tout tenté pour te convaincre que la vie était meilleure par l'amour... Puis tu te marias, contre mon gré, dans

une famille de proie et de rapine... Ta femme ne pouvait que te rendre plus dur... Avec un désespoir croissant, je te voyais tourner le dos de plus en plus à la vie saine, douce, heureuse... Dans votre chasse à l'or vous avez vécu plus sordidement que les pires guenilleux, sans air, sans lumière, sans distractions de l'esprit et des yeux, sans autre joie que de faire sonner vos écus... Pour gagner plus et plus vite, vous avez martyrisé votre corps qui se révolte en douleurs de toute sorte... Vous vous êtes interdit l'amitié... Si vous avez créé, c'est sans amour, par calcul d'abord et ensuite par hasard... Les gains honnêtes qui suffisaient à l'âpreté de ton père vous parurent trop lents et ne vous rassasièrent plus. Alors, sous l'inspiration de besoigneux poussés par leurs vices, vous vous êtes jetés dans le mensonge de la contre façon. Que d'argent vous avez dû gagner ! Comme vous devez être riches!... Mais, mon Dieu, que je vous plains! Vous n'avez pas su prendre aucune des bonnes joies qui enchantent la vie... Votre vieille mère, pourtant pas bien gênante, vous avez eu le triste courage de la chasser... Vos enfants, vous les avez laissé grandir loin de vous... Les amis, vous les avez toujours repoussés comme d'encombrants fardeaux... Moi, en me jetant dehors, vous eussiez bien voulu garder mon argent... Par bonheur, j'ai pensé à la force qu'il me donnerait contre votre avarice... Et, par l'appât de toutes les dépenses dont je pouvais ainsi prendre la charge, j'ai obtenu que vous me donniez Daniel et Juliette pour faire à mon gré leur éducation... Telle fut ma seule ruse... C'est vous qui m'y avez contrainte... Et je me félicite de l'avoir employée, car elle prépare ma revanche... Dans cette éducation d'amour et de bonté, oui, je le confesse, j'ai mis toute ma foi, toute ma passion, tout mon martyre de sentimentale bafouée, toute mon horreur de votre cupidité féroce, de votre pitoyable existence sans

sourires, sans élans, sans émotions, que je déteste à l'égal des pires vices... C'est d'abord pour eux, les chers petits, que je l'ai fait ; car j'ai la conviction de leur avoir donné ainsi plus sûr accès au bonheur... Mais c'est aussi pour ma propre consolation... Ce n'est pas en vain que j'aurai mis mon sang, ma vie, ma tendresse douloureuse, dans cette famille d'âpres lutteurs !,.. Au prix de ma souffrance, elle sera de la sorte amendée... Par moi des âmes plus belles y naîtront !... Par moi elle s'ennoblira d'amour !... La tendresse et la bonté sont, je l'espère, pour toujours dans notre race... Oh ! la magnifique vengeance que j'ai prise !... Je suis fière de mon œuvre... Et je te défie bien de l'anéantir !... Maintenant tu peux appeler juges et policiers ! Leur poigne ne peut rien contre des sentiments !... Je suis contente du but atteint. Pourtant tu me fais pitié...

— Epargne-toi le ridicule de ces apitoiements... Si c'est ta manière de rire, je t'assure qu'elle n'est pas drôle... J'ai la certitude d'être dans le vrai, dans le juste... Voilà vingt ans que je te le prouve par mon succès !... Ton sentimentalisme coupable me fait mieux sentir, par contraste, le mérite de mon bon sens pratique... Ma réussite...

— C'est de bonheur que je parle et non de réussite !... Dans une catastrophe soudaine l'argent peut s'en aller... Mais le bonheur qu'on a su se faire, c'est du bien pour toujours acquis... Et la beauté morale déjoue l'infortune... Puisses-tu ne jamais sentir un jour le néant des choses auxquelles tu as sacrifié toutes les bonnes joies de la vie !...

— On dirait vraiment que tu es seule en possession de la vérité et que nous pataugeons, ma femme et moi, dans l'erreur !... Mais regarde ! Réfléchis ! Juge par les résultats ! Je suis riche, très riche, même, honoré ! (D'un geste de théâtre l'antiquaire montra le filet rouge de son

veston)... Je suis puissant, presque célèbre dans ma spécialité... Si je n'avais point été trahi par toi, je serais le type de l'homme heureux!... Et une situation comme la mienne, tu l'entends, est inébranlable... Ma prudence a tout prévu, même l'acharnement de la déveine! Que diable! Elle ne peut pas mordre partout à la fois!... Alors comment veux-tu que je te prenne au sérieux!... Tu m'attaques par des mots, je riposte par des faits!... Sans tes ruses, je serais en pleine sécurité, en plein bonheur, sur mon tas d'or, comme tu dis... C'est par un éclat de rire goguenard et joyeux que je te répondrais... Hélas! tu as trouvé moyen de mettre de la tristesse dans tout cela... Si l'on pleure ici, c'est par toi seule!... Mais cette fois, c'est trop! Tu as lassé ma tendresse et mon respect!... Tu m'as mis en état de légitime défense! La mort dans l'âme, je saurai bien avoir raison de toi... Adieu mère! Je vais faire mon devoir...

— Essaie d'abord de le comprendre, mon pauvre enfant! répliqua Rosalie qui, jusqu'au bout fidèle à son rôle, voulait que sa dernière parole fût un conseil de douceur et de sagesse...

Pendant ce cœur-à-cœur douloureux, au faîte des maisons et dans le haut ciel, tout rayonnement avait cessé. C'est à ras de terre que le couchant dardait ses féeries. Sur les toits de zinc, sur la colonnade des cheminées, triste comme un bois de pins au crépuscule, une froide lumière s'étendait. Dans le bleu pâli du ciel, les premières étoiles frissonnaient; aux zigzags alertes des hirondelles avait succédé le vol hésitant et mou des chauves-souris.

Seule maintenant, la grand'mère communiait de toute son âme avec la douceur des choses. Le silencieux mystère du crépuscule était d'accord avec sa quiétude. Les aigres reproches de son fils, ses orgueilleuses fanfares de succès, ne l'avaient point émue. Certaine d'avoir agi

avec plus de raison encore que de tendresse, pour le plus grand bonheur de ceux qu'elle aimait, elle s'attardait, immobile, dans une rêverie de satisfaction et d'espoir.

Dans une béatitude sereine, comme au soir d'un triomphe, elle souriait aux étoiles. Et la lune, surgissant soudain, derrière la roide géométrie des cheminées, éclaira la grâce de son beau sourire jeune, naïf et frais, sous les bandeaux d'argent de la vieillesse ..

Dès le lendemain, l'antiquaire éperonna la Justice pour qu'elle fit respecter son droit paternel. Et comme son majestueux appareil l'irritait par sa lenteur, il recourut au zèle d'une agence spéciale pour filatures.

Mais l'esbrouffe des juges n'intimida point le silence obstiné de Rosalie, et le flair des policiers était impuissant à reconstituer une fuite qui, prompte et sans complicités dangereuses, n'avait laissé aucune trace.

Aussi, bientôt, argousins et magistrats se désintéressèrent-ils de ce drame qui, s'étant déroulé sans éclat ni pittoresque dans une famille obscure, ne pouvait point accroître leur notoriété cabotine.

Seul, M. Malfroy, offensé dans son amour-propre, ses intérêts et son affection, s'attardait dans cette chasse inutile et, à défaut de son fils qu'on ne lui rendait pas, exigeait au moins des représailles. Mais le juge, moins rude que lui, dut le rappeler à la piété filiale et lui faire comprendre qu'il n'ajouterait rien à la gloire de sa maison en traquant sa vieille mère.

Celle-ci, toute heureuse des nouvelles qui, presque chaque jour, indirectement, lui arrivaient de Suisse, négligeait toutes ces taquineries judiciaires.

Elle savait que son petit-fils, après un voyage égayé par la bonne humeur de Jean Rochambeau, son compagnon de route, était arrivé le lendemain, joyeux et sans fatigue, dans le frais vallon où il pourrait raffermir son

énergie lasse et ensuite se mettre au travail avec autant de plaisir qu'à un jeu...

En effet, après quelques jours de repos dans cette gorge, toute grondante de l'eau qui bondit sur ses rocs, à l'ombre des châtaigniers séculaires, entre les feuillages desquels on aperçoit le bleu limpide du ciel et la neige des sommets voisins, il s'était senti assez de force pour monter, à travers les frissons des pins et la rumeur plus ample des autres arbres, vers les cimes d'où l'on découvre, dans une clarté exquisément pure, le chaos à la fois si tragique et si serein, des hauts glaciers éternels. Pureté de neige et de lumière qui fait songer au charme de l'enfance, mais grandes lignes sévères, blancheurs lourdes, émouvantes comme des visages d'ancêtres, devant lesquelles on pense à la vieillesse du monde!

Bientôt les grandes forces calmes de la nature le vivifièrent. Le soleil, qui dans la fournaise des villes déprime et congestionne, exalte toutes les énergies lorsque l'air des sommets vient rafraîchir son rayonnement. Le sang de Daniel ne tarda pas à circuler plus riche et plus alerte. Ce fut un prompt réveil de sa jeunesse engourdie : son corps se redressa pour l'action, son esprit reconquit assez de souplesse pour comprendre la saine leçon que lui donnaient à toute minute cette campagne vivante et le labeur des hommes s'appliquant à tirer profit de sa richesse.

Toute la rumeur du vallon n'était qu'un prodigieux chant d'activité : le galop du torrent de roc en roc, la sourde et puissante voix des masses d'eau qui se déversent en cascades, le bruit des volants qui ronflent, des courroies qui glissent, des scies qui grincent, la formidable respiration des machines guettant au passage toute cette force qui bondit.

De même, précieuse excitation au travail que le spectacle des hommes parvenant, grâce à la superbe patience de leur génie, à domestiquer cette nature devant laquelle ils semblent si frêles!

Enfin, l'arbre qui s'échevèle sous la brise et, tout frissonnant, lui résiste, la fleur qui s'ouvre aux caresses du soleil pour mêler à la splendeur de la terre le charme de son parfum et de sa beauté, l'herbe drue et grasse dont le jaillissement prouve si bien l'inépuisable fécondité du sol, les éternelles mangeailles, si paisibles, des bêtes pour accroître leur vie, ou leurs ruts fougueux pour la perpétuer, tous les êtres, toutes les choses donnaient un salutaire conseil d'action, de durée, d'effort!

Et la sérénité de cette création incessante mettait au cœur de Daniel beaucoup de quiétude joyeuse.

Très vite les escalades de roches, les somnolences à l'ombre fraîche des hauts arbres non plus que les rêveries devant les neiges illuminées, ne suffirent plus à sa jeunesse ardente. Sans même que le médecin eût le temps de lui conseiller le travail, il exprima le désir de dépenser utilement sa force.

Avec l'assentiment de sa grand'mère, les Rochambeau l'avaient placé en villégiature chez un de leurs amis, M. Edgar Loriol, qui venait d'installer dans cette gorge, jusqu'alors vierge de toute industrie, plusieurs usines où il essayait de mettre en œuvre ses conceptions, si généreuses, de travail familial : plus de hangars où le bétail humain s'étiole et se pervertit, mais de spacieuses maisons, réjouies d'air et de lumière, divisées en innombrables logis, dans chacun desquels la force motrice parvient et où chaque famille constitue un atelier distinct.

Las de jeter vainement au gouffre de l'Assistance publique tant d'aumônes gaspillées surtout en paperasses bureaucratiques, plusieurs philanthropes, séduits par son noble rêve, avaient mis à son service des capi-

taux suffisants pour tenter l'aventure d'une charité capable de créer, par le travail, un peu de bonheur.

Et, fier d'une si audacieuse confiance, M. Loriol se faisait gloire de les en récompenser par une gestion si avisée que, tout en donnant aux ouvriers le confort matériel et l'aise morale souhaités pour eux, elle vaudrait aux bailleurs d'argent des profits identiques à ceux que leur assure l'ordinaire industrie sans précaution ni vergogne.

Aussi, négligeant tous les architectes qui, au premier bruit de cette extravagance princière, vinrent offrir leurs vastes projets et leur espoir, plus vaste encore, de magnifiques honoraires, avait-il choisi M. Rochambeau, qui ne s'était point rué comme les autres vers son escarcelle remplie, mais dont il connaissait les bâtisses simples, pratiques, saines, et la fraternelle sollicitude pour les parias du monde.

Talent fort et délicat né de la plus noble tendresse! Le rêve de Loriol ne venait-il pas d'émotions pareilles? C'est un tel collaborateur qu'il fallait pour le réaliser. Nul ne s'y emploierait d'un cœur plus chaud, d'une plus lucide intelligence. Les logis de travail agréable et de vie heureuse qu'il s'agissait de construire n'étaient-ils pas comme le développement logique des Cités Ouvrières, des Asiles et des Écoles où le génie de Rochambeau s'était jusqu'alors si glorieusement dépensé?

La parenté de leurs désirs les rapprocha. Travaillant ensemble à la réalisation de ce projet qui finit par passionner l'architecte aussi fort que Loriol, ils devinrent amis.

A peu de frais, dans le gracieux vallon, sur les bords du torrent qui roulait de la force et du bonheur, Rochambeau avait édifié quatre grandes ruches de gai travail, de vie saine et douce.

Maintenant, c'est d'un cœur pareil que les deux hommes suivaient le succès de l'entreprise. Ils en atten-

daient l'un et l'autre une belle leçon de choses, capable de transformer peu à peu les conditions trop rudes du labeur humain.

Associé à tous les efforts de son père, Jean Rochambeau avait réclamé sa part de ce noble travail et de cette affection. Aujourd'hui, c'était entre les trois hommes un délicieux lien, fait de toutes leurs convictions et de tous leurs espoirs communs.

Aussi est-ce à Loriol que tout de suite les Rochambeau avaient songé, lorsque Rosalie leur avait demandé, dans sa tendre angoisse, de lui découvrir pour son petit-fils un refuge secret et sûr.

Bien à l'abri dans sa gorge suisse, Loriol, cordial à toute blessure, serait pour le convalescent un camarade plein d'attentions, de belle humeur vivifiante et, plus tard, pour le jeune homme redevenu maître de son énergie, un sage conseiller.

Ce fut les bras ouverts qu'il l'accueillit. Et lorsque, après vingt-quatre heures de joyeuse présence pour mettre en train l'amitié, Jean Rochambeau eut regagné Paris, Loriol veilla sur Daniel avec une délicatesse de frère aîné :

— Ici, vous allez renaître, lui dit-il... Vous vivrez au milieu de grandes forces actives, qui peu à peu vont entrer en vous... Vous serez guéri avant même que vous n'ayez eu le temps d'être las du charme intime de cette vallée et de la féerie radieuse que, du haut des cimes, on découvre... Alors, le travail vous tentera... Nous avons de quoi nous occuper l'un et l'autre... Déjà je ne suffis plus à ma tâche... Votre éducation scientifique me sera une aide précieuse... Trois de mes ateliers familiaux sont en pleine activité... Tout mon petit monde vit heureux, et mes affaires marchent... Mes tailleries de diamants sont prospères... Les tourneurs de robinets et de pipes ont plus d'ouvrage qu'ils n'en peuvent faire... Enfin

je viens d'installer une vaste scierie à peine suffisante pour les troncs d'arbres qu'on fait descendre jusque vers elle... Je ne puis avoir la tête à tout... J'ai le sentiment que, par mon incurie, bien des choses se perdent qui pourraient être employées. Aussi me proposais-je de faire appel à un compagnon de bonne volonté... Vous voici... Soyez le bienvenu... Dès que vous aurez le désir du travail, nous chercherons ensemble à mettre à profit les déchets de bois que produit l'exploitation des forêts d'alentour et qu'on ne songe pas à utiliser... Une vraie richesse qui doit devenir autre chose que du fumier et du feu!... Je sais que, en Amérique, on commence à en tirer parti et que des machines, récemment inventées, transforment ces déchets en bobines, en contre-marques, en brochettes, en petits instruments dont on a besoin partout... Nous nous renseignerons... Toute une industrie nouvelle à créer!... Du travail, de la santé, de la joie pour des centaines de pauvres hères sans métier!... C'est vous qui serez le chef de ce compartiment... Je ne crois guère aux diplômes... Vous pouvez me rendre de grands services sans en avoir conquis... En attendant, reprenez sous le soleil, dans le vent, vigueur et gaîté...

Promesses bien tentantes pour Daniel et qui hâtèrent sa guérison.

Tandis qu'elle s'achevait, les machines arrivèrent et furent mises en place dans le dernier corps de bâtiment qui restait inoccupé.

Puis, aussitôt que Daniel, hâlé par l'air vif, raffermi par l'exercice, se sentit assez fort pour un travail utile, on rassembla dans la région les équipes nécessaires pour cette nouvelle industrie.

Quel enchantement pour le tout jeune homme de se voir, sous le contrôle de son grand ami, à la tête de ce service secondaire!

Aussi mit-il tout son amour-propre à le régir fruc-

tueusement et, selon l'exemple reçu, à sauvegarder la santé et le bonheur de tous ceux qui donnaient leurs forces à cette œuvre.

Malgré les ruses complexes dont il fallait faire usage pour éviter que la correspondance ne révélât aux policiers le refuge de Daniel, Rosalie s'arrangea pour savoir chaque jour dans quel état d'esprit et de corps son petit-fils vivait, et pour lui envoyer là-bas le bon secours de sa tendresse. Avec quel soulagement elle apprit le plein retour de sa vigueur, la joie de ses ébats au grand air, la saine griserie que lui donnait la nature! Surtout quels ne furent pas son orgueil et son émotion lorsqu'elle sut l'entrain avec lequel Daniel s'appliquait à créer du bonheur en même temps que de la richesse!

M. Malfroy, qui, au début de l'enquête, excitait par ses doléances le zèle des magistrats, fut peu à peu distrait de son angoisse paternelle par les plus passionnants mirages d'Eldorado.

Homme de négoce, habitué à s'enrichir sans risque, par la seule adresse de sa faconde, aux dépens de l'amateur qui passe, l'antiquaire s'était jusqu'alors méfié de la spéculation, trop chanceuse et trop pleine de mystère, où l'on n'a pas le plaisir d'accroître soi-même son bien.

Avec sagesse, il avait abrité l'or de ses gains en des coffres officiels et de tout repos, que les Révolutions elles-mêmes n'ébranlent pas.

Longtemps M. Ducroc, son beau-père, encouragea cette prudence. Il avait, lui aussi, la spéculation en horreur et, s'il se félicitait d'être un fort actionnaire de toutes les Banques d'État, c'était plus encore par amour de la sécurité que par orgueil.

Hélas! Son goût pour les airs majestueux ébranla tant de sagesse! Pendant un demi-siècle, la solennité n'avait été pour lui qu'un masque extrêmement favo-

rable aux grandes affaires. Mais il n'était point leurré par cette dignité d'emprunt. Pourtant, à force de voir le prestige de son noble maintien, il finit par en être dupe. S'accoutumant aux hommages, il se prit au sérieux.

Des aigrefins, plus avisés que lui, devinèrent cette métamorphose. Par leur adulation qui flattait son orgueil, ils captèrent toute sa confiance. Devant sa tête blanche ils étaient comme des séraphins extasiés autour du Père Éternel! Jamais M. Ducroc, malgré tous les égards qu'on lui prodiguait, ne s'était trouvé à pareille fête de vanité. Le merveilleux cabotin se grisa de sa propre pantomime.

Aussi les finauds de son cortège ne tardèrent-ils pas à lui persuader qu'un homme de son envergure se devait à lui-même de ne pas engourdir sa force dans une retraite prématurée. Ils voulurent l'intéresser à la fortune d'un certain *Grand Comptoir Industriel*, projeté par eux pour le lancement d'une mine de cuivre illusoire, le *Rio-Estampo,* récemment inventée par leur audacieux génie, et firent miroiter devant son ambition le lustre d'une lucrative présidence du Conseil d'administration. Surtout, ayant appris les galanteries séniles de M. Ducroc, sa rage de ses fréquents échecs auprès des belles filles convoitées, ils firent entendre au vieillard combien un surplus de puissance accroîtrait ses chances de triomphes amoureux.

Ce fut l'argument décisif : Autoritaire et vorace, M. Ducroc souffrait des rebuffades. Son âme de conquérant s'irritait de la moindre défaite. Les amoureuses, vaines de leur fraîche beauté, narguaient ses fringances de roquentin : il souhaita leur prouver sa maîtrise et sa force supérieure à celle de bien des jouvenceaux :

— Elles verront ce que je suis!... Il n'y a que le succès qui les dompte!... Le mien leur imposera le respect... Hé! Hé! Président du Conseil d'administration

d'une compagnie prospère, à gros dividendes!... Il n'y a pas que les chères petites qui seront impressionnées... Le monde des affaires!... Mes amis!... Ce vieux-là que l'on croyait au bout de sa course, se diront-ils, trouve le moyen de grimper encore! Décidément!... Leur respect s'accroîtra... C'est si bon les hommages, la puissance!... Plaisirs de mon âge!... Pour mon gendre aussi quelle surprise!... Encore un qui me croyait fini! Parce qu'il a réalisé quelques gains, le niais se croit un gaillard de ma trempe... Pauvre garçon!... Après tout, comme c'est le mari de ma fille, je ne l'empêcherai pas de prendre un intérêt dans la combinaison. Ah! rentrer dans l'action, faire sentir sa force, quel plaisir!... Vraiment, j'avais pris trop tôt mes Invalides, sans avoir donné toute ma mesure... On ne m'apprécie que comme un négociant heureux, je tiens à montrer qu'il y avait en moi l'étoffe d'un formidable homme d'affaires!... Quand je me serai bien assuré que le *Rio-Estampo* présente tous les avantages que mon flair devine, en avant! Je veux être moi aussi un des Rois du Cuivre!... Je suis vieux, c'est possible, mais j'ai encore le temps de devenir un de ces milliardaires devant lesquels on se courbe et que les empereurs visitent... Aucun risque d'ailleurs: Ducroc n'est pas de ceux qu'on roule! Il a l'habitude de se faire la part du lion, la part qui légitimement lui revient... Hé! Hé! Les belles petites!

Ces appétits séniles de puissance et d'honneurs voilèrent l'habituelle lucidité de M. Ducroc. Désireux d'être convaincu, il se laissa convaincre. On peut dire qu'il tendit lui-même sa bourse aux adroits vide-goussets qui flattaient sa marotte.

Dès qu'ils le virent à point pour être grugé, ils unirent leur maigre pécule aux économies de quelques gogos négligeables, pour fonder le *Grand comptoir industriel* où, sous le couvert de quelques actions estimées, on pro-

céderait surtout au lancement du mirifique *Rio-Estampo*.

Mines de cuivre, d'une richesse prodigieuse, récemment découvertes par des prospecteurs à leurs gages et qui devaient, en deux ou trois semestres, éclipser la gloire de tous les autres *Rio* à la mode sur le marché!

Sous les yeux de M. Ducroc on étala des plans. A ses oreilles bourdonnèrent les rapports dithyrambiques des ingénieurs. Comme, pour suppléer aux renseignements un peu vagues des banques sérieuses, il avait dirigé sur le *Rio-Estampo* un minéralogiste et un financier, avec mission de lui transmettre leur avis, les lanceurs de l'affaire parvinrent à connaître les vices secrets des envoyés et, cyniquement, prirent nos besoigneux à leur solde. Aussi, lorsque M. Ducroc reçut leurs premières lettres, vibrantes d'enthousiasme et de promesses, ne voulut-il plus courir le risque de laisser à d'autres une telle manne!

Comme ses entraîneurs eurent le soin de faire coïncider avec l'arrivage de ce séduisant courrier les offres — purement imaginaires — d'un nouveau bailleur de fonds, M. Ducroc sentit le péril de plus longues hésitations : soixante-quinze mille francs, produits par la vente d'excellents titres, suffirent à lui valoir l'accès du Conseil d'Administration et bientôt même l'honneur de le présider.

M. Ducroc se vit traité en souverain par des scribes obséquieux et de souples laquais.

Nos aigrefins sentaient d'autant plus l'avantage des figures majestueuses autour d'eux que leurs profils de carnassiers à jeun étaient plus suspects!

Sans doute, c'est pour son magot qu'ils avaient jeté leur dévolu sur M. Ducroc, mais encore pour la noblesse, si rassurante, de son faciès.

Aussi, pour compléter l'heureuse impression qu'une telle solennité ferait sur les souscripteurs, avaient-ils

peuplé leur antichambre des plus imposants valets que pussent fournir les bureaux de placement du faubourg Saint-Germain, comme on n'en trouve plus qu'au théâtre et dans les vieilles familles!

M. Ducroc s'enorgueillissait d'avoir à ses ordres des serviteurs d'un tel style et de parader dans un vaste cabinet garni de velours et d'or comme une salle du Trône. Lorsqu'il avait apposé son paraphe sur beaucoup de lettres, il se reposait de ce grave labeur en contemplant l'image de sa vénérable tête blanche dans la haute glace qui, vis-à-vis de son bureau, reflétait son buste, si majestueux dans un tel décor. Plusieurs fois, à son appel, les dames récalcitrantes étaient venues l'admirer dans sa toute-puissance et, fascinées, s'étaient montrées moins rebelles à sa fringale...

Délicieuses victoires qui, jointes à d'autres satisfactions, accrurent sa foi en l'avenir du *Rio-Estampo*.

L'avoir intéressé à cette affaire était un coup de maître. Dans le monde du commerce son nom valait un drapeau.

— Du moment que le digne et matois Ducroc est de la combinaison, se disait-on, c'est qu'elle est bonne!

Aussi les capitaux commencèrent-ils à se risquer. Ils favorisèrent la hausse fictive que les souples aigrefins, lanceurs de l'affaire, s'ingéniaient à produire.

Cet afflux d'argent charma M. Ducroc et en même temps lui donna de l'inquiétude. Tout de suite il craignit qu'un des nouveaux actionnaires, friand de titres et d'autorité, ne convoitât sa fonction.

Alors, pour déjouer toute concurrence et prendre plus large part à la curée prochaine, il tripla son apport. Hardiment il vendit plusieurs paquets de bonnes actions, et un immeuble de beau revenu.

Instantanément son influence grandit et son règne fut plus magnifique. Des bronzes et des marbres garni-

rent son cabinet. Les échines se plièrent plus bas sur son passage. Une voiture à deux chevaux et à deux laquais, qui lui fut allouée par acclamation, stoppa, — tel le carosse d'un prince, — sous ses fenêtres. Les plus grands journaux (dont le lyrisme prenait ses inspirations à la caisse) ne refusèrent point à son génie, à son caractère, à ses nobles vertus d'homme et de financier, leur très coûteuse publicité de première page.

Les espiègles pimbêches d'amour qui apercevaient son austère figure dans cet équipage somptueux et qui, cherchant leur feuilleton quotidien, tombaient sur les dithyrambes en l'honneur de leur vieil ami, cessèrent avec la plus entière bonne foi de le trouver ridicule.

De plus en plus aussi les manieurs d'or et les gogos, dupés par ces fanfares ou mieux encore par la présence si affichée du vieil industriel, se disputaient ce précieux papier. Vraiment si le *Rio-Estampo* avait contenu la moindre parcelle de cuivre, la combinaison, aidée par une telle faveur, fût devenue splendide!

M. Ducroc, exultait, béat et trépidant, en plein vertige! Toujours les actions montaient. Il finit par avoir la pensée charitable d'avertir son gendre et de le convier en temps utile au festin!

Devant pareilles preuves de succès le méfiant Malfroy n'hésita même pas. A son tour il liquida ses bonnes valeurs pour garnir son coffre de *Rio-Estampo*.

Tout d'abord c'est avec prudence qu'il se risqua. Mais les premiers bénéfices le grisèrent. L'assurance et le faste de son beau-père lui ravirent tout sang-froid.

En dépit de la richesse que lui valait l'antiquité frauduleuse, il n'avait cessé de jalouser le bonhomme. Et, maintenant que, au seuil de la tombe, il le voyait encore mordre au gain, il souhaitait le dépasser en force, en pouvoir, en prestige.

M. Ducroc, de son côté, tenait à l'humilier par son

génie et sa réussite. Enfin, au-dessus de cette rivalité d'amour-propre, le colossal succès de l'entreprise les affolait pareillement. L'un surexcitant l'autre et tous deux se laissant entraîner par la fièvre du lucre qui s'exaspérait autour d'eux, par l'appât des énormes gains futurs, peu à peu ils jetèrent au gouffre presque toute leur fortune.

— Nous vendrons au bon moment, se disaient-ils, le jour où nous sentirons que la valeur de ce papier ne peut plus s'accroître. Et alors... Oh alors! Nous aurons des fortunes d'empereur!... Il y a longtemps que Paris n'aura vu si rapide et si superbe ascension!

Chaque semaine, leur coffre se vidait donc un peu plus. Leurs agents de change ne cessaient de convertir leurs titres les meilleurs en kilogrammes de papier *Rio-Estampo*. Un à un tous leurs immeubles furent cédés à d'autres propriétaires. Bientôt nos gens, qui possédaient si beaux et si nombreux pignons sur rue, n'eurent plus qu'un ballot d'actions sur d'hypothétiques mines de cuivre. Mais en face de la prodigieuse, de la brusque fortune espérée, combien piteux semblaient le banal 3 p. 100 et maigres les loyers?

En attendant, les actions du *Rio-Estampo*—bien manœuvrées par les rusés gaillards, inventeurs de l'affaire, qui ne guettaient qu'une occasion bien propice pour se gorger en les avilissant—continuèrent leur escalade vertigineuse.

Si M. Ducroc et M. Malfroy, se fiant aux cours quotidiens, avaient cédé à la tentation de réaliser, l'un et l'autre se fussent retirés du jeu avec un coquet portefeuille. Mais, malgré l'appât du gain, ils se gardèrent d'une si sotte hâte. N'était-on pas tout au début de l'ascension et ne valait-il pas mieux attendre avec patience la moisson superbe qui mûrissait pour plus tard?

Hantise exaltante qui bientôt ne laissa plus guère à M. Malfroy le loisir de pourchasser son fils.

Sans doute il souffrait de sa disparition, s'indignait de cette chiquenaude à son autorité et de cet irrémédiable saccage dans ses rêves ambitieux. Sans doute aussi il pensait à Robert et, dans ses heures de spleen, lorsque le client se faisait rare, il parlait de l'absent. Mais, en somme, la fièvre d'espoir dans laquelle il vivait, dominait les autres soucis. Toute sa pensée se tendait vers l'or. Autour de cette flamme, le reste n'était qu'ombre. Et si, de temps à autre, quelque honte venait à M. Malfroy de son indifférence, vite il se rassurait par de sages propos :

— A coup sûr ma mère a traîtreusement agi. Mais si sa folie a une excuse, c'est dans sa tendresse pour Daniel... Je ne puis savoir où elle le cache, mais ce dont j'ai la certitude c'est que, dans cette retraite mystérieuse, il est choyé comme un prince qu'on élève pour une revanche !... Dès lors à quoi bon me tourmenter? Dans ce tracas j'userais des forces qu'il vaut mieux employer à l'enrichir... Seule, la fortune pourra être une compensation à sa défaillance... Que cette fortune soit donc aussi écrasante que possible !... C'est l'unique moyen qui me reste de montrer ma tendresse paternelle... Pleurnicherie, regrets, sotte ressource des faibles !... Moi je suis un fort... Je comprends mon devoir d'une manière plus virile...

Cuirassé contre le remords par cette théorie, M. Malfroy se donna tout entier aux fiévreuses délices de la spéculation, sans négliger les profitables ruses de l'antiquité fausse, qui lui conquérait chaque jour un peu plus de *Rio-Estampo*.

Les bonds de cette valeur vers des chiffres triomphaux le passionnaient jusqu'au vertige. Les moindres reculs, si rares qu'ils fussent, l'obsédaient.

Il ne reconquérait sa présence d'esprit et son entrain que pour leurrer, comme à l'ordinaire, l'ingénuité bien payante de ses fidèles amateurs.

Profitant de ce que Mme Valhubert, veuve du mégissier bien connu et amante délaissée d'un gentilhomme pauvre, cherchait à oublier ses souvenirs galants par la dévotion, mais tout de même restait une fanatique de l'Art, il lui persuada d'interrompre sa collection XVIIIe siècle, pour laquelle il n'avait plus grand'chose à lui fournir et de commencer une collection d'art mystique, qui assurait à l'antiquaire un long avenir de truquages, d'escroqueries et de bénéfices.

Vers le même temps, comme M. de Beautreillis se décourageait un peu du bibelotage religieux qui, malgré maintes expositions et de si coûteuses réclames, ne lui avait pas encore valu la croix rêvée, il sut le convaincre d'annexer à son orfèvrerie sacrée plusieurs vitrines d'art civil qui, en ces temps de démagogie et de laïcité, lui vaudraient peut-être les faveurs de la Libre-Pensée régnante! Nouveau jeu qui satisferait tout aussi bien sa manie du bibelotage et qui contrasterait moins, semblait-il, avec ses fantaisies libertines et ses ravitaillements ordinaires de montres à secrets, d'éventails luxurieux et de colifichets pour amoureuses de plus en plus puériles...

Double avantage pour M. Malfroy qui, créant autour de lui deux passions toutes nouvelles et dès lors exigeantes, se réservait ainsi de précieuses fournitures!

Mme Levain, qui parfois entrait soulager son amertume chez ses amis, jadis tant méprisés et aujourd'hui exécrés pour leur longue réussite sans accrocs, s'enrageait de les voir si prospères.

Comparant son lugubre destin et toutes ses déconvenues avec la chance de ces boutiquiers, elle s'irritait de les entendre faire tout haut devant elle leurs rêves de fortune.

Tout de même elle revenait, pour fuir son logis sans souvenirs heureux, sans espoirs réconfortants, et son

fils, encore bien abattu, qui représentait si tristement tous ses orgueils brisés, mais surtout séduite par cette chance, par cette réussite qui, tout en l'exaspérant, la fascinaient. On eût dit qu'elle avait la superstition d'attirer le bonheur vers elle, à force de vivre dans cette atmosphère de bonheur!

Tout le monde, d'ailleurs, était dans l'émerveillement de ce succès. Seule, Juliette, d'autant plus fidèle à son amour qu'on le traquait, restait indifférente aux fièvres de la maison.

M. Ducroc se promenait dans la vie en triomphateur. En son fastueux équipage il avait la majesté d'un souverain. Derrière lui il laissait un frémissant sillage de respect et d'envie...

Dans ses relations anciennes, il n'y avait qu'un homme restant insensible à tout cet apparat : M. Louis-Napoléon Moutte. L'humoriste, qui n'avait jamais été cruel qu'à M. Ducroc, se refusait à croire que ce pharisien, trop choyé par le sort, pût quitter sans une avarie finale ce monde où il avait tant escroqué. La confiance en « l'immanente justice » était l'une des coquetteries de notre railleur, qui, pourtant, ne croyait pas à grand'chose :

— Vénérable ancêtre! Parangon de vertu! se disait-il à lui-même, ce ne serait pas moral que tu pusses descendre au tombeau sans anicroche!... Sous ton masque austère, toute ta vie tu as pillé et paillardé, menti et dupé... Ta fortune, si noblement conquise, te met à l'abri de tout esclandre... N'espérons donc pas que ton masque puisse t'être arraché et que ta laideur authentique se révèle... Mais au moins je veux croire que, avant de disparaître, tu expieras de quelque manière ton demi-siècle de fourberies, de rapines et de férocités!... J'ai besoin d'un tel châtiment pour reprendre foi en l'existence de Dieu!

Chaque soir que, au théâtre, dans un salon, il se trou-

vait face à face avec M. Ducroc, il ne manquait pas de le poignarder dans sa toute-puissance par certains mots de menace vengeresse qui effaraient le vieillard comme un mauvais présage :

— La satire n'a pas mordu sur votre peau coriace ni sur votre cœur généreux comme une tirelire! Et vous êtes la preuve vivante que le ridicule ne tue plus en France, puisque vous n'êtes pas mort d'avoir tant fait rire à vos dépens!... Mais ne vous réjouissez pas trop tôt. C'est la vie qui saura vous donner la leçon où mon art à échoué... Jusqu'à la dernière page du dernier chapitre, je ne désespère pas...

Pour éviter ces prophéties lugubres qui tombaient comme des cendres sur son bonheur, M. Ducroc en arrivait à se risquer le moins possible dans le monde, où pourtant la volupté des hommages l'attirait.

Dans cette apothéose, c'était l'unique tourment! Encore ne pouvait-il l'avouer aux autres et ne voulait-il se l'avouer à lui-même.

Dès qu'il apercevait le spirituel Louis-Napoléon Moutte, dès qu'il entendait quelque part sa voix caustique, il louvoyait pour fuir ses sarcasmes.

Mais, preste, M. Moutte prévenait sa dérobade et, sous prétexte de saluer son parent, courait à lui pour le terrifier. Plus n'était besoin entre eux de longues phrases. Il suffisait d'un mot pour résumer la menace. Et si vite que M. Ducroc s'éloignât, Moutte trouvait le temps de le lui faire entendre :

— Vous ne mourrez pas sans expier! Le châtiment rôde autour de vous!... J'ai le pressentiment que je vous verrai pauvre ou déshonoré, lui répétait-il...

— Idiot! murmurait M. Ducroc avec un sourire qui voulait être pitoyable, mais qui n'était qu'un rictus de malaise et d'effroi.

Tout le soir, il restait plus blême. Et, quand il mar-

chait sous les yeux de son sardonique cousin, son pas devenait plus hésitant.

Parfois aussi, il lui semblait, en dépit de ses efforts pour vaincre son trouble, qu'il sentait derrière sa nuque le souffle de l'invisible Némésis et ses griffes prêtes à lui labourer la chair...

CHAPITRE III

Le faste et l'austère prestige de M. Ducroc avaient inspiré une telle foi et fait souscrire de si belles sommes que les aigrefins promoteurs de cette escroquerie, craignant que jamais le *Rio-Estampo* ne connût splendeur plus grande, réalisèrent soudain toutes les actions qu'on leur avait prodiguées en récompense de leur génie.

Ils étaient bien trop avisés pour ne pas sentir que, en jetant d'un coup sur le marché tous ces titres, ils risquaient de ruiner une affaire qui, à l'exemple de tant d'autres, ne se soutenait que par la confiance des naïfs.

Mais c'est au soir de leur enrichissement que la panique se produirait. Que leur importait le sort des vaniteux et des cupides qui, derrière leur fringale, s'étaient rués avec eux vers le mirage de la spéculation?

Le *Rio-Estampo* ne pouvait que crouler puisqu'il n'était fait que de leur frénésie et de leur audace. Même c'était un prodige qu'un si grossier trompe-l'œil ne se fût pas effondré plus tôt! Miraculeuse réussite qui augmentait leur hardiesse, leur mépris pour l'ingénuité du public et ne leur faisait que mieux comprendre la sagesse d'une vente opportune.

— Les destins du *Rio-Estampo* nous laissent froids, ricanaient-ils avec leur cynisme trivial... Evidemment c'est dommage de jeter par terre un décor si magnifique-

ment truqué... La noble gueule du père Ducroc en pleine apothéose est une chose superbe à faire voir au populaire!... Mais, enfin, ce n'est pas dans le but de dresser des statues pour l'esbaudissement des gogos, ni même par une passion spéciale pour l'industrie du cuivre, que nous avons lancé cette combinaison... Ne nous faisons pas plus naïfs que nous ne le sommes!... Par notre maîtrise, le *Rio-Estampo* vient d'atteindre une cime que, dans nos rêves les plus exaltés, nous n'avions jamais entrevue pour lui... A présent il ne peut plus que déchoir... C'est même inouï que la dégringolade tarde ainsi... Par nos lenteurs à réaliser, vraiment nous défions la Fortune!... Il n'est que temps d'obéir à la prudence... Sans quoi nous serions plus stupides que nos actionnaires!... A coup sûr il y a des chances pour qu'une vente si brusque avilisse ce beau papier... Un « de profundis » pour le *Rio-Estampo*! Après lui, autre chose : pensons aux superbes affaires d'éditions artistiques, de chaussures artistiques et imperméables, — l'Art dans tout! la Mode l'exige! — que nous pouvons lancer demain!... Par exemple, la majesté du père Ducroc, quel plongeon!... Ses airs solennels dans la crotte, ça n'ira guère!... Finies ses victoires auprès des trottins!... C'est égal! Avoir réussi à duper ce vieux renard qui n'a vécu que de rapines, c'est un fier coup!... Quelle confiance en nous pour l'avenir!... Si celui-là s'est laissé piper, personne au monde ne nous résistera... Pauvre vieux!... La ruine!... C'est dommage... Tant de roueries sous son beau masque inspirent le respect!... Enfin! nous ne pouvons pourtant pas le prévenir!... Et puis, qui sait? Pourquoi désespérons-nous si vite du *Rio-Estampo*, que créa notre ruse?... Il jouit d'une telle faveur qu'il peut résister à la panique et même, malgré que son titre n'abrite rien, rebondir vers de plus beaux succès. Ainsi soit-il!

Mais leur désinvolture était trop optimiste. Le lendemain, à Paris, à Londres, à Berlin, ils vendirent. Tout un après-midi les titres *Rio-Estampo* jonchèrent ces trois Bourses. Nos spéculateurs subtils firent une riche moisson et, fiers comme larrons à l'abri du Code, coururent vers d'autres rapts légaux.

Ce fut la Cordonnerie d'Art qui, décidément, leur sembla promettre, à notre époque de prétentieux détraquages, le plus profitable avenir.

Dans le monde où l'on tripote, leur maëstria leur valut beaucoup de respect. On commença d'admirer leur savoir-faire et de compter avec eux. Ils furent dès lors estimés comme financiers de haut vol.

Deux heures après que nos aigrefins se furent enrichis par cette brusque opération faite simultanément sur les trois principaux marchés d'Europe, la rumeur s'en répandit d'une ville à l'autre.

L'opinion s'émut. Une panique se dessina.

Pour le *Rio-Estampo* la Bourse du lendemain pouvait être un désastre.

Haletants, les principaux actionnaires vinrent chercher refuge auprès de leur guide tout désigné, le solennel Président du Conseil d'Administration.

Lors de ses débuts, plutôt pittoresques et hasardeux, dans les affaires, M. Ducroc avait certes affronté d'autres orages ! Mais alors il était hardi comme un fauve à jeun et ses fringales sensuelles ne l'avaient pas encore épuisé ! Tandis qu'à présent !...

Tout de même il se raidit contre la rafale. Sa noble tête, sa majestueuse austérité firent merveille.

Lorsqu'on voyait ce visage si rassurant par sa dignité sereine, comment croire à une catastrophe? Aussi tous, en faveur du salut commun, jurèrent-ils de ne pas vendre leurs titres, afin de ne pas accélérer la dégringolade, à la condition toutefois que M. Ducroc, le princi-

pal intéressé, emploierait le reste de son capital à de nouveaux achats, seuls capables de déterminer une hausse.

Plusieurs heures, M. Ducroc hésita. Furieux d'avoir été dupe, il gardait assez de sang-froid pour découvrir tout le péril. Sa belle fortune, acquise au prix de si honorables ruses, semblait fort mal en point. Quelle rudesse d'être ainsi dépouillé à un âge où il n'y a plus de revanches possibles! Une telle disgrâce ne suffisait-elle pas? Est-ce que M. Ducroc n'avait point le droit et le devoir de cette sagesse suprême qui consiste à préserver le pain (avec le beurre ou le foie gras en sus) de ses vieux jours? Légitime scrupule qui, longtemps l'arrêta. Mais le vertige de l'aventure, la passion du luxe et du pouvoir, finirent par l'emporter :

— Peut-être ne faut-il, pour triompher, qu'un peu d'argent et beaucoup d'audace! se dit-il... En somme, la valeur est excellente... Ma certitude est faite de mille preuves... Si je me refuse à l'engagement qu'on exige de moi, tout est par terre... Ce soir, nos actions ne vaudront guère plus que le prix du papier. Ruine, ridicule, chute en pleine nuit!... Que devenir avec les douze ou quinze mille francs de rente qui me resteraient?... Si, au contraire, ces trembleurs résistent à la tentation lâche de vendre et si, moi, j'ai la carrure de stupéfier la corbeille par de nouveaux achats, la confiance renaît... La valeur se soutient... Je garde mes chances de fortune, prestige et succès, ma belle vie... Comme ce serait godiche de renoncer à tout cela sans se battre!...

Lorsque M. Ducroc eut compris qu'il ne pouvait qu'être un parangon de générosité, il ne songea, héros magnanime, qu'à faire bénéficier de cette gloire d'autres preux involontaires!

— Au point où j'en suis, il est impossible que je fasse machine en arrière... Mais je ne veux pas courir tout

seul le risque de la ruine et, partant, du ridicule... il faut que d'autres courent avec moi ce galop!... Par exemple, quels ne seraient pas l'orgueil et le mépris de mon gendre, déjà si dénigreur, s'il se tirait de là avec quelques éraflures tandis que je serais une pauvre loque dans la boue et la misère ?... C'est pour le coup qu'il ne m'épargnerait plus ses avanies!... Non ! Non!... J'aime mon gendre, moi!... Je veux qu'il triomphe avec moi... ou bien, comme dans toute famille très unie, que nous sombrions ensemble... L'avant-dernière partie à jouer !... Usons de toute notre force persuasive...

Bien entendu, dès les premières rumeurs fâcheuses, M. Malfroy était accouru, hargneux, chez son beau-père, comme s'il le tenait pour responsable de cette mésaventure.

Dès que M. Ducroc eut pris sa résolution, il arrêta net les geigneries de son gendre par sa vergogne :

— A présent que nous sommes seuls, parlons franc!... Vous me voyez sans émoi et sans crainte... Nos vendeurs d'hier sont des brutes timorées... Pour les oiseaux de proie qu'ils voudraient être, ils manquent vraiment trop d'envergure!... Des vautours ?... Allons donc ! Pas même des tiercelets... De simples serins qu'on prend à la pipée!... Ils dénichent, en plein succès, d'une affaire excellente. Tant mieux!... Ils nous laissent le moyen de nous allonger à leur place... Je n'ai rien voulu dire devant ces gaillards affolés qui ne méritent point leur part à la curée... Mais, devant vous, je découvre mon plan... Avouez-le : vous me croyiez abattu, en pleine déroute ?... Eh bien, je suis si peu troublé que, loin de songer à vendre, j'achète!... Oui, mon cher, ma confiance est si absolue que je liquide mes derniers trois cent mille francs d'autres actions pour bourrer mon portefeuille de tout le *Rio-Estampo* qui va s'offrir aujourd'hui à bas cours... Avis aux sages qui veulent bénéficier de cette veine!

D'abord méfiant, M. Malfroy ne tarda pas à être conquis par cette assurance. Dans le regard de son beau-père il lut tant de malicieuse joie qu'il ne douta plus du triomphe.

— Ce vieux finaud a tant de ruses et tant de chance qu'il est servi même par les mauvais coups qui briseraient tout autre!... Décidément mieux vaut rester dans son sillage!... Une seule chose m'inquiète : pour quelle raison veut-il m'associer à sa rafle?

Mais avant que son gendre n'eût choppé à cette question, M. Ducroc avait prévu qu'il se la poserait. Aussi crut-il adroit d'y répondre à l'avance :

— J'aime ma fille... Sous mes dehors froids je suis un bon père... C'est mon devoir de vous faire profiter d'une pareille aubaine...

In petto il ajoutait avec une féroce ironie intérieure qui, sur son visage, savait ne point se trahir par le plus furtif rictus sardonique :

— Sans compter que c'est presque la vérité!... Voilà le gaillard conquis... Il est connu pour un fort actionnaire... En outre, de l'argent lui reste... Il peut acheter... Si, au lieu de le voir se démunir à tout prix comme un fuyard terrifié, on apprend qu'il augmente son stock, et si les autres sont fidèles à leur serment de tenir bon, la panique s'arrête! En somme, tout en faisant mon devoir de Président du Conseil d'Administration, c'est un sage avis de père de famille que j'aurai donné!... Il me plaît d'être irréprochable dans ce double rôle... Et puis, il n'y a pas à hésiter!... L'heure est grave!... C'est l'unique chance de salut...

Tactique ingénieusement combinée! Tout aussitôt beau-père et gendre coururent porter chez leurs agents de change leurs derniers papiers négociables, avec l'ordre de les convertir, dès le début de la Bourse, en actions du *Rio-Estampo*. Puis, dans le monde où l'on spécule,

ils mirent en branle maints émissaires pour divulguer cette preuve de leur imperturbable confiance...

La bataille s'engagea selon leur stratégie.

Par malheur, avec un orgueil ingénu de grand capitaine, M. Ducroc n'avait pas compté avec les défections.

Forts de la promesse qu'ils lui avaient arrachée, les principaux actionnaires entendaient bien ne pas tenir celle qu'ils avaient dû lui faire en échange. Sans rien dire, chacun d'eux, persuadé qu'il serait seul à concevoir une telle rouerie, se proposait de mettre à profit la hausse passagère déterminée par les achats de M. Ducroc pour vendre à moindre perte son lot de valeurs.

Mais comme tous, ayant imaginé la même trahison, voulurent en même temps la réaliser, ils se tirèrent les uns sur les autres dans une ruée de terreur !

La ruine totale en fut accélérée. Toute la hardiesse du général resta vaine...

Au bout d'une heure la débâcle était complète. Nos joueurs malheureux, désormais sans espoir, furent rejetés, comme des épaves, hors de cette houle hurlante et fiévreuse.

Par une chance inouïe, l'agent de change de M. Malfroy n'avait pas eu le temps — si prompte fut la débandade — de faire exécuter tous les ordres donnés le matin par son client. Et sur un geste de l'antiquaire effaré, son commis avait suspendu toutes opérations pour son compte.

C'est donc à la seule rapidité de l'effondrement que M. Malfroy devait de ne pas tout perdre dans ce désastre ! Si, comme les autres, il ne possédait plus, pour les actions acquises naguère, que du papier sans prix, du moins gardait-il encore, par un suprême sourire de la Fortune, assez d'argent pour continuer son profitable commerce d'antiquités !

Cette idée soulageait un peu sa détresse, mais ne

suffisait pas à le tirer de la prostration où ce coup de massue l'avait jeté.

Les jambes molles, le cerveau hébété et le visage en feu, il tituba jusque vers un fiacre où il eut tout juste la force de s'affaisser, en se balbutiant à lui-même :

— Mon commerce reste debout... Mon renom... Mes succès... Ma clientèle confiante... Le *Rio-Estampo* complètement en dehors... Et mes deux artistes, Fulcrand Lime et Max Belhomme, qui, fouaillés par le besoin, ne demandent qu'à remplir de merveilles ma boutique !... Allons ! Je travaillerai comme si j'étais au début de ma vie... Quelle revanche à prendre !... Je suis encore d'attaque !... Ah ! les amateurs ! C'est par eux que je vais me refaire !... L'antiquité, c'est l'avenir !... Oui, bonne chasse gardée, pleine d'un gibier stupide !... Tout de même, quel rude effort !... Si tard regrimper une pente en haut de laquelle on se croyait pour toujours !... Je me sens fourbu... les bras cassés... Pourquoi me suis-je risqué dans cette aventure ?... C'est la faute de mon satané beau-père... Ah ! l'insatiable vieillard ! Regrets cruels !... Que n'ai-je plutôt écouté ma mère !... Bien souvent j'ai ri d'elle... Mais, dans cette catastrophe, toutes mes croyances tombent... Qui sait ? Peut-être est-ce elle qui avait raison !... Mon Dieu ! Quel effondrement de tout !

Le désespoir le faisait réfléchir. Pour la première fois des doutes assaillaient son arrogante certitude.

Il n'avait pas fallu moins qu'une telle douleur pour qu'il se demandât — bien tard ! — s'il ne s'était pas trompé sur la façon convenable de vivre la vie !

Pour la première fois, il évoquait le souvenir de sa mère sans pitié et sans mépris. Certes il était encore loin de penser à elle avec tendresse et à reconnaître sa haute raison de femme simple et bonne. Mais, tout de même, il ne pouvait s'empêcher de mettre en balance les

ruines entassées par sa frénésie et le fruit sans risques d'un labeur probe, dont il aurait dû savoir se contenter, puis de comparer avec le triste, avec l'exténuant surmenage de son existence affolée les belles joies qui sont le facile enchantement de la vie.

Enfin, à l'idée que bientôt sa voiture stopperait au seuil du passage des Dioramas, qu'il devrait affronter le dépit de sa femme, et la rage de sa cupidité déçue, le calme sourire de sa mère lui apparut enfin dans sa sereine beauté, dans toute sa grâce reposante...

A la même heure M. Ducroc, rejeté de la mer grondante vers une autre issue, se laissait conduire au hasard de la bousculade.

Dans sa jeunesse, qu'il en avait connu de ces sorties humiliantes! Mais elles ne l'affligeaient point, car si bas qu'il pût rouler, la dégringolade n'était guère sensible. Chassé par la porte, il se faufilait de nouveau par la fenêtre, et ne trahissait sa passagère déconvenue que par le sourire farceur du gamin qui, expulsé d'un lieu de fête, va reprendre place tout au bout de la queue! Alors, aucun risque. Ni fortune, ni luxe à sauvegarder. Pas même de vices à entretenir. L'orgueil n'était pas davantage une gêne. Seule une ambition tenace, patiente, le guidait. Aussi, peu lui importaient anicroches et camouflets d'une heure.

Mais aujourd'hui, après cinquante années d'astuce, de pompeuse phraséologie, de larcins et de cabotinage austère, sa richesse et sa noble figure lui avaient valu le bonheur dans l'unanime respect. A force de voir son masque de vertu, on était arrivé à le prendre pour son vrai visage. Seul M. Louis-Napoléon Moutte n'était pas dupe, mais les fantaisies de cet humoriste ne pouvaient longtemps être prises au sérieux par les notables!

M. Ducroc, après ce long stage pour conquérir l'es-

time publique, en avait pris l'habitude et ne pouvait s'en passer. Or, ses propres sentiments ne lui laissaient pas ignorer que, dans son monde des affaires, comme hélas! un peu dans tous les mondes, l'estime ne va qu'à la fortune et au succès.

En outre, de même qu'il se pourléchait des hommages, il avait pris le goût de l'existence fastueuse, et ses passions, tardivement déchaînées, étaient devenues fort exigeantes.

Par dessus tout, la griserie de la domination, qui avait embelli son extrême vieillesse, lui était une volupté.

Et voilà que, dans un tohu-bohu dont les brusques péripéties restaient confuses pour son cerveau hébété, toutes ces douceurs à la fois se retiraient de lui! Quel anéantissement! Sa fortune perdue, son prestige sombré, l'estime et les égards faisant place aux sarcasmes, son luxe sacrifié, ses plaisirs impossibles, ses vices eux-mêmes à jamais inassouvis! Et de son pouvoir, dont il était si fier, tout juste le souvenir, pour empoisonner sa fin de vie morose...

— Et c'est pour m'abîmer dans cette détresse que, cinquante ans, j'ai rusé, fait le pître, trahi l'amitié, rançonné la famille, et trimé sans autre plaisir que le gain! C'est peut-être le châtiment!... N'ai-je pas été plus stupide encore que coupable?... Tant de bonnes choses méprisées pour aboutir, en fin de compte, à un si piètre résultat!...

Chaos d'idées bourdonnant dans son esprit abattu tandis que, hâve, inerte, à bout de souffle, et le cœur pesant, trop déprimé pour se conduire lui-même à travers la foule grouillante des boursiers, il se laissait emporter, triste loque, au hasard des remous...

Bientôt il se trouva rejeté hors de cette bousculade, dans une paix relative. Mais l'impression de solitude lui fut plus pénible encore que l'écrasement d'où il s'échap-

pait. L'étreinte de la cohue, c'était encore la bataille, le contact avec les êtres et les choses, l'illusion suprême d'un effort à tenter! A cette minute le sentiment de chute, d'abandon, de retraite, se précisait. C'était fini. Plus rien à faire. Aucun rôle à jouer...

Traversant la chaussée dans une inconscience totale du but où il marchait, du refuge où il irait se détendre après cette bourrasque, soudain il s'aperçut dans la haute glace d'un magasin.

Piteuse silhouette en vérité! Alors il s'expliqua la stupeur des gens auxquels il s'était heurté pendant que la marée des spéculateurs le ballottait comme une épave!

Pour le reconnaître, il était besoin d'un effort de mémoire. Ce vieillard affaissé, grimaçant, aux yeux de honte et de folie, à la barbe rebroussée comme au sortir d'une bagarre, était-il bien le même personnage qui, la veille encore, portait si beau? Comment la solennité du maintien, le port de tête noble, qui donnaient à M. Ducroc une si parfaite majesté de théâtre, avaient-ils pu si vite se muer en une physionomie de vieux bookmaker fautif, qui sent s'abattre sur sa nuque la poigne de la police?

Dans l'horreur de cette tourmente, M. Ducroc quittait enfin le masque! La « tête » qu'il avait réussi à se faire, pour la plus grande duperie de ses contemporains, s'était soudain décomposée. Et pour la première fois, sous les favoris vénérables et l'austérité d'emprunt, sa vraie figure apparaissait, son horrible figure de mercanti vicieux et fripon!

En se trouvant soudain en face de sa propre image, M. Ducroc fut effrayé lui-même de l'aveu public qu'il faisait ainsi de son âme véritable.

Aussi, se retourna-t-il en hâte pour se cacher dans une voiture qui le traînerait vers quelque refuge.

Mais à peine achevait-il sa volte qu'il se trouva nez à nez avec une dame galante conquise depuis peu de jours. (Fat malgré maintes avanies, M. Ducroc s'était plu à croire qu'il avait triomphé d'elle par la simple séduction de son esprit. En effet il s'était abstenu de révéler à la jolie personne sa puissance de financier. Mais celle-ci, pour régler son attitude, s'était renseignée bien vite et en secret sur les ressources de l'ardent barbon. Et tandis que M. Ducroc se flattait d'être agréé pour lui-même, la joyeuse amie savait avec quel coffre-fort voisinait son alcôve. Et, comme bien l'on pense, ce meuble avait pour elle plus d'intérêt que le solennel personnage se détachant en silhouette sur cette caisse impressionnante!)

Naïf comme tout vieillard amoureux, M. Ducroc espéra un mot de douceur.

Mais la créature, avertie déjà de la débâcle toute récente par un jeune boursier de ses amis qu'elle venait de rencontrer, lut tout de suite sur l'effrayant visage de M. Ducroc l'horreur de cette ruine plus complète qu'on ne lui avait dit.

Or, ayant vu beaucoup de naufragés en supplication autour de ses charmes, elle n'était point femme à perdre du temps en aumônes galantes.

Préférant aussitôt briser un lien qui ne pouvait que déprécier son boudoir, avec une rudesse canaille elle ricana :

— Alors quoi, mon pauvre vieux, une vraie pelle!... Voilà ce qu'il en coûte de se risquer à des exercices qui ne sont plus de votre âge!... Savez-vous que c'est sans élégance de faire la culbute devant la dame de son cœur!... Triste spectacle que les conquérantes n'aiment guère!... Suivez mon conseil... Faut vite rentrer chez votre femme... Il n'y a rien de tel que la légitime pour soigner de pareils bobos!... Bonsoir mon vieux!...

Sa femme! C'est en effet vers elle qu'il fallait se réfugier! Mais comment serait-il accueilli?

Il y a longtemps que toute tendresse était bannie de son foyer. Dans l'âme de l'épouse, sa propre frénésie avait développé le goût du lucre, déjà si fort en elle. L'or était la joie suprême, le plus bel orgueil, l'unique thème des sèches causeries. La fidélité, l'amour de Mme Ducroc, n'étaient faits que d'un respect craintif pour le victorieux brasseur d'argent que son mari avait été. Mais si ce seul prestige gardait la femme en déférente soumission, que vont devenir, en ce soir de désastre, ces sentiments si précaires?

— Ma fille? songe-t-il soudain.

Mais il se la représente plus âpre encore et déjà aux prises avec un mari dont, sans doute, elle rabroue la témérité malchanceuse. Ses parents? Tous pauvres, il s'en est tenu à l'écart comme de quémandeurs possibles. Ses amis? Il n'a jamais eu que des associés et des complices. Les braves êtres, qui, en réponse à leur affection, n'exigeaient que de faciles égards, ont tous été découragés par son mépris. Aussi M. Ducroc comprend qu'il aurait mauvaise grâce à leur demander secours et pitié dans sa détresse.

Donc, malgré les récriminations hargneuses qu'il prévoit, sa femme est bien la seule créature humaine près de laquelle il se sente le droit d'aller sangloter!

C'est son adresse que, à bout de force, il s'apprête à crier.....

Mais, à cette seconde, une inspiration luit dans son cerveau fourbu. Le vieux manieur d'hommes retrouve sa clairvoyance. Si les carnassiers de sa sorte lui sont à jamais hostiles, si les cœurs ordinaires lui semblent incapables de généreux pardon, il imagine que la grande âme de Rosalie ne peut lui être entièrement fermée :

— Elle ne doit rien ignorer de mes faiblesses. Sans

doute elle blâme ma vie... Mais elle est trop bonne pour la laideur d'une rancune... Elle seule saura compatir à ma misère... Oh ! que sa douceur amie me sera bonne !...

Et c'est vers Rosalie, naguère tant dénigrée, vers la « maniaque de tendresse », vers « l'incorrigible sentimentale », vers « la rêveuse chimérique », que, à cette heure de chagrin, le rude apôtre de la vie féroce, se fit conduire...

Ainsi, au même moment, ces deux frénétiques lutteurs, dans l'épouvante de leur défaite, mettaient avec une égale imploration tout leur espoir dans cette bonté naïve et fraîche, pour laquelle jadis ils n'avaient pas eu assez de moqueries !

Quel triomphe pour Rosalie si elle avait été d'âme moins grande ! Mais lorsqu'elle vit arriver chez elle, avec cette mine de vaincu, un homme naguère si arrogant, pas une seconde elle n'exulta de l'éclatante réparation qu'était pour elle cette visite humiliée. Elle ne songea qu'à consoler cette douleur, qui ne trouvait dans l'âme racornie du pauvre affligé aucun réconfort.

C'est à peine si, dans son désir impuissant de faire le bien, elle exprima le regret que ses sages conseils d'autrefois, seuls capables d'éviter pareilles catastrophes, n'eussent point été suivis :

— Je me repens d'avoir été faible devant vos sarcasmes... Au lieu d'y répondre par des sourires qui n'inquiétaient pas vos certitudes, j'aurais dû vous effrayer en hurlant mes prophéties... Peut-être mes violences, coupant court à vos dérisions, vous eussent-elles forcé tous à réfléchir !... J'étais malheureusement trop sûre de ce qui devait arriver... Tôt ou tard, pour les uns comme pour les autres, c'était inévitable !... Regardez autour de nous le champ de bataille où tous, prématurément, vous aviez pris des attitudes de triomphe, et où j'ai le chagrin

de n'apercevoir que des ruines... D'abord Levain, qui s'est sacrifié aux vaniteuses folies de sa femme... Plus tard son fils Robert, pauvre enfant victime de ce même orgueil incorrigible... Et sa mère, et sa veuve, qui expient dans la solitude, dans la pauvreté, dans l'amertume, leur cupide ambition!..... Enfin vous voilà, vous autres, à votre tour, abattus... Un peu moins vite, parce que, longtemps, vous avez eu plus de prudence... Mais il a bien fallu aussi que vous cédiez au vertige... Triste farandole qui vous laisse à bout de souffle et d'énergie!... Et nos pauvres enfants, pour s'être obstinés dans la même démence, souffrent de la même chute... Par bonheur, ma conviction fut assez forte pour me donner l'audace de préserver, dans l'avenir, mes chers petits-enfants de pareilles déconvenues... Pour moi quel soulagement dans le chagrin où me met votre tristesse!... Car je suis de tout cœur avec vous... Bien plus même qu'aux temps de votre fierté... Tous nos désaccords s'effacent... Je sens qu'aujourd'hui, — un peu tard, hélas! — vous pensez comme moi et que vous venez à mon affection comme à une des seules choses réelles et bonnes... Mon ami, que puis-je pour vous faire du bien?

— Me donner cette amitié qui m'est très douce... Continuer à me parler ainsi... Depuis deux heures je ne vois que figures de dureté et de trahison... Je n'entends que des paroles cruelles... Tous mes obligés, tous mes compagnons de lucre et de fête, tous les gens en qui j'avais la sottise de croire, me tournent le dos... Brusquement, au milieu de ces humiliations et de cette souffrance, votre souvenir m'est apparu... Vous ne pouvez vous imaginer combien cela me fut bon... Tout de suite j'ai senti que votre maison me serait un asile et votre cœur pitoyable... Je ne puis assez vous dire combien votre visage ami me fait plaisir et combien votre parole me ranime... Je sais maintenant que c'est vous qui aviez

raison puisque vous avez pu, dans votre sage existence, conserver l'âme assez belle pour avoir pitié des malheureux... Moi, je l'avoue, jusqu'à ce matin, je n'en aurais pas été capable... C'est donc que j'ai mal vécu... Comme je regrette de n'apercevoir tout cela que dans le malheur, car je n'ai plus le moyen de réparer...

— Si... Même dénué de tout, on peut toujours faire amende honorable... Ce sera pour vous un grand apaisement... Je vous y aiderai...

— Merci. Fort de votre amitié qui me guidera, j'aurai bien plus de courage... D'abord je veux avoir celui de comparaître devant ma femme et devant ma fille... Je vous demande de m'accompagner vers elles... Tout le monde va se détourner de nous... Nous allons être terriblement seuls... Il faut que nous nous serrions les uns contre les autres...

— Sans doute le malheur fait le vide... Mais il n'écarte que les vilaines gens... Les braves cœurs restent fidèles... Ils savent même oublier l'injuste peine qu'on a pu leur faire... Jusqu'à présent vous n'avez accordé d'attention qu'à des hommes sans intérêt... Vous verrez quels êtres merveilleux vous allez découvrir... Mais d'abord il faut regagner l'affection familiale dont vous avez besoin... Le temps de mettre une robe et je vous accompagne...

Le quart d'heure que M. Ducroc passa tout seul dans ce salon, délicieux d'intimité paisible, décor propice à des pensées d'espoir, fut son premier instant de détente après la bagarre et la déroute.

Ces vieux meubles, ces ivoires et ces bronzes, au milieu desquels, cinquante ans, Rosalie avait vécu son rêve de tendresse, semblaient en refléter la grâce sereine.

Régénéré par le malheur, ému par les affectueux propos de Rosalie. M. Ducroc goûta cette impression de calme félicité. Il comprit le charme de la vie sans ru-

desse et sans fièvres qui, seule, peut vous épargner les déconvenues.

Tout en s'habillant, Rosalie s'ingéniait, avec toute sa délicatesse de cœur, à combiner les surprises d'affection qui pourraient être douces aux meurtris qu'elle voulait secourir.

Dès qu'elle n'eut plus besoin de l'aide de sa bonne, en hâte elle l'envoya prévenir de la brusque catastrophe les amis très chers, sur la généreuse pitié desquels elle savait pouvoir compter :

— Courez chez les Rochambeau, chez les Clerc... Annoncez leur que des peines très cruelles fondent sur les Ducroc et sur le ménage de mon fils... Dites leur de ma part qu'il y a beaucoup de désespoir à consoler, que les faux amis désertent devant l'infortune, que je les prie de venir tout de suite chez les Malfroy apporter le réconfort de leur bon cœur. Dites leur bien qu'il y a une œuvre de pitié à accomplir, et que c'est moi qui les appelle à l'aide... Montez également chez M. Moutte et priez le de venir Passage des Dioramas où je l'attends et où j'ai besoin, pour un acte de dévouement, de sa présence... Prenez une voiture et que tous accourent par les moyens les plus prompts...

Lorsque Rosalie revint au salon, prête à sortir, la bonne était depuis longtemps partie.

Même elle avait eu le temps d'escalader l'étage des Rochambeau, qui, tous à la maison par hasard, sentirent le pressant devoir de cordialité qui s'imposait, ne songèrent même pas à invoquer les griefs qui eussent justifié leur abstention et se mirent en route pour faire le bien auquel leur vénérable amie les conviait...

Rosalie était encore de force à marcher seule dans la rue. Mais, pour rendre à M. Ducroc le sentiment de sa

dignité d'homme, elle voulut son bras, qu'elle eût sans doute dédaigné aux jours de faste, et donna l'illusion à ce vaincu qu'elle s'y appuyait avec autant de bonheur et de fierté que s'il avait été triomphant.

Tout à l'heure M. Ducroc se traînait, honteux, hagard, le dos voûté, les jambes molles, cherchant à se dissimuler dans la foule. Ce geste, si simple, d'une femme qui se fie à sa protection, l'a relevé. Il n'est donc pas si bas qu'on recourt encore à son assistance! Pour accompagner cette vieille amie, dont les cheveux de neige et le calme regard, si bleu, si jeune, excitent au passage la muette admiration de la foule, M. Ducroc se redresse, reprend son air majestueux. Un boursier qui, deux heures plus tôt, s'était détourné pour ne point offrir son salut à ce confrère dans la détresse, s'étonne de ce noble maintien, craint une revanche prochaine, et, dominé par ce regard qui commande l'hommage, se découvre avec une expression de respect attristé. Délicatesse de femme qui a suffi pour tirer M. Ducroc de son abattement et de sa désespérance !

Aussi, lorsqu'il arriva chez l'antiquaire, se sentait-il déjà plus capable d'affronter les reproches de sa fille et la menace des tristes lendemains. D'ailleurs, Rosalie n'était-elle point là pour le défendre avec tout le pouvoir de sa bonté et sa haute sagesse qui jamais n'avait failli?

En entrant ils ne trouvèrent pas M. et Mme Malfroy dans leur magasin, à leur poste habituel de guet et d'affût.

Seuls, les commis, anxieux de l'avenir, mais tout de même rendus goguenards par la mésaventure de leur arrogant patron, chuchotaient dans les coins.

Cette disparition de M. et Mme Malfroy loin du champ de bataille hors duquel ils ne savaient vivre, révélait quelque ardent et secret conciliabule au profond de leur gîte, là où ils se réfugiaient parfois pour unir dans une sorte de volupté sauvage leurs rêves d'argent.

En effet, nos visiteurs les trouvèrent, près de leur coffre-fort béant et à peu près vide, en des attitudes de prostration hargneuse, échangeant des propos amers.

Honteux d'être surpris dans cet effondrement fût-ce par une excellente mère et par un père victime de la même débâcle, tout d'abord ils se cabrèrent, hostiles, contre les paroles consolantes des intrus.

De quel droit venait-on s'attendrir sur leur détresse, du moment qu'on n'avait rien pour y remédier? Qu'importe l'affection là où il faudrait de l'or?

Encore M. Malfroy qui, tout de suite après la catastrophe, avait, une minute, pressenti que la grande force d'amour, si vive au cœur de sa mère, pourrait lui être douce, montrait-il plus de patience. Mais sa femme qui, n'ayant pas directement vécu les péripéties du désastre, n'avait pas reçu non plus la brusque illumination du malheur, s'insurgeait contre ces vaines paroles émollientes.

Les vieux parents ne se rebutèrent point. Rosalie, surtout, comme une femme de charité faisant avec ferveur son devoir sous l'outrage, se donna toute pour apaiser l'âpre douleur de sa bru.

Depuis cinquante ans, avec la grâce fraîche de sa bonté, elle redisait les mêmes choses. Mais, émue par le chagrin qu'elle voyait autour d'elle, jamais elle ne fut plus éloquente.

Jamais non plus, pour écouter ses paroles de tendresse et de raison, ses enfants n'avaient été dans un trouble moral plus favorable. Aussi, pour la première fois le charme de son rayonnant amour finit-il par pénétrer leurs âmes rudes.

En l'écoutant, peu à peu ils se disaient que leur acrimonie était vaine, leur rage impuissante, et que, au milieu du lâchage universel, c'était bon tout de même d'avoir autour de soi de tels cœurs amis et fidèles.

Leur coffre restait vide, certes, et leurs ambitions s'écroulaient pour toujours. Fini le règne espéré par l'or et par les enfants riches, puissamment mariés et instruits pour la conquête ! Saccagé le bonheur d'orgueil et d'opulence auquel, depuis leur jeunesse, ils avaient sacrifié les plus gracieuses joies de la vie !

Mais à l'heure où, vaincus, ils allaient être abandonnés par tous les hommes de lucre dont l'indifférente poignée de main flattait leur vanité, que cette tendresse de mère, active et douce comme si jamais elle n'avait été rebutée, leur était donc secourable !

Enfin l'antiquaire cessa de se demander pour quel motif sa mère se croyait obligée, en lui parlant, de plisser son visage en une affable grimace, et il comprit enfin tout ce qu'il y avait de tendre suavité dans ce sourire !

Le chagrin lui fit sentir des choses auxquelles, dans l'infatuation de la réussite, il n'avait pas pris la peine de réfléchir.

Tant de bonté l'étonna et le conquit. Il eut le sentiment vague de la grande âme et de la sagesse profonde de Rosalie.

Il alla même jusqu'à reconnaître que, en vivant pour l'or sans merci, il s'était peut-être bien trompé !

Et, dans un élan de sincérité que détermina la douleur, il en fit tristement l'aveu :

— Ton affection ne se dément pas... Je suis à terre... Les gens pour lesquels je n'ai eu, par ambition, que flatteries et complaisances, se détournent déjà de mon infortune... Toi, que j'ai trop souvent rudoyée parce que je ne te comprenais pas, tu m'assistes de toute ta tendresse, comme si je n'y avais été jamais rebelle... C'est donc toi qui es la meilleure... De même je suis bien contraint de voir que toi, qui ne t'es pas privée de tout pour mieux t'enrichir, tu as été plus heureuse que nous... Tes seuls ennuis viennent de nous qui ne t'avons pas

comprise... Excuse-nous... Ne nous garde pas rancune... Nous vivions dans une telle fièvre, et notre certitude d'avoir raison était si ferme!... Aujourd'hui ce désastre me tire d'une hallucination trop longue... Nous ne nous sommes pas donné la satisfaction de chérir et soigner notre mère... Nous nous sommes refusé la joie de voir grandir nos enfants sous nos yeux, de garder autour de nous des amis véritables... Nous nous sommes condamnés à ne rien lire, à ne rien regarder, à ne rien entendre... Toute la vie de notre époque est passée à côté de nous sans nous valoir une curiosité, un frisson... Il y a des années que nous n'avons pas vu un arbre et une fleur en pleine terre, ni l'eau couler autrement qu'entre la maçonnerie des quais!... Nous nous exténuons dans un air fétide, sous une lumière de cachot... C'est à peine si nous nous accordons le temps de la nourriture et du sommeil... Aussi, dès trente ans, nous étions comme des vieillards, avec les contorsions des pires douleurs physiques... Tout cela pour avoir plus d'or un peu plus vite!... Dans ce but, oui, nous avons tout sacrifié... Nous croyions pouvoir nous endormir sur notre richesse... Et voilà que, au moment d'en jouir, elle disparaît!... C'est pour une telle déconvenue finale que nous nous sommes donné cette existence de forçats!... Quelle duperie!... Je me fais à moi-même pitié... Et mon chagrin s'augmente de cette humiliation...

— Laisse toutes pensées d'orgueil qui ne peuvent que te rendre plus malheureux.

— Tu as encore raison... Plains-moi... pardonne-moi... Console-moi...

Les bras de Rosalie s'ouvrirent à sa douleur. Pour la première fois depuis sa petite enfance, c'est sans malaise et sans rudesse qu'il s'offrit à cette étreinte.

— Pour te consoler toi-même, répliqua la chère femme, tu n'as qu'à penser à tous les bonheurs certains

qui te restent et dont tu sentiras mieux le prix désormais : ta compagne, apaisée elle aussi par la leçon de telles épreuves... tes enfants...

— Les chers petits!... C'est à cause d'eux surtout que je me suis montré dur et injuste pour toi... Je croyais si bien préparer leur bonheur que je ne pouvais admettre la moindre taquinerie à mes desseins... Mais c'est toi qui étais sage... Juliette épousée pour sa fortune, serait, à partir de la ruine, une femme rudoyée et trahie...

— L'attitude que va prendre à votre égard son ex-fiancé, vous montrera toutes les tristesses auxquelles un tel mariage sans amour l'exposait...

— Ce garçon qui vit à la Bourse, sait depuis cinq heures l'effondrement... Dès hier il pouvait prévoir que son aide nous serait utile... Nous attendons encore une preuve de sa sympathie, dont naguère il multipliait les témoignages...

— Alors, au milieu de toutes nos peines, sachons nous réjouir de ce que notre Juliette, si tendre, ait été préservée des meurtrissures d'une semblable union... Laissez-la libre de faire selon son cœur un mariage où le carillon des cloches ne soit point couvert par le tintement des écus... Qu'elle puisse épouser l'homme la chérissant assez pour vouloir sa main le soir de votre ruine...

— Souhait dérisoire!... Qui veux-tu?... Personne!... Nous vivons au temps des réalités pratiques...

— Sans doute. Mais n'est-ce pas la plus profitable des réalités que de s'offrir le bonheur en épousant une douce, belle et joyeuse jeune fille, qui mettra l'enchantement de sa bonne humeur saine dans une existence de travail?... C'est précisément parce que je ne désespère pas du sens pratique de nos contemporains, que je garde confiance...

— Encore des chimères !...

— Ne parle pas trop vite !

— Et qui, malgré la leçon d'aujourd'hui, m'apparaissent toujours comme des chimères !... Certes, je suis guéri pour Juliette des mariages d'orgueil ou d'intérêt... Mais, pour réussir à la bien marier, laisse-moi compter avant tout sur mon effort.

— Tu as raison, en ces heures d'épreuves de te fier au travail !... Reprends espoir au souvenir de toutes les choses favorables qui te restent... Et ton fils, notre Daniel, ragaillardi par le soleil et les grands souffles des sommets?... Allègre, solide, n'est-il pas tout prêt à t'aider de sa jeunesse ardente?

— Je pense que tu vas nous le ramener bientôt et tout de suite nous dire où il refait ses forces...

A la seconde où Rosalie s'apprêtait à réjouir son fils d'une rassurante réponse, les Rochambeau montrèrent leurs visages amis.

L'appel de l'excellente vieille avait suffi pour leur faire oublier leurs griefs anciens. C'est avant tout pour lui être agréable qu'ils accouraient. Mais telle était leur bonté que la certitude d'une plaie d'argent, si cruelle au cœur des Malfroy, les poussait aux plus gracieuses preuves d'affection.

Effacés sarcasmes, mépris, dénigrements d'autrefois ! Pardonné aussi l'outrage d'hier !

Loin de garder rancune pour la brutalité du refus et de la séparation par laquelle on avait accueilli ses vœux, Jean Rochambeau ne songeait qu'au bonheur de revoir Juliette.

Sûr que la catastrophe d'aujourd'hui l'affligeait moins que la rupture de leur tendre rêve, il avait hâte de lui faire comprendre, par la caresse de son regard, que son amour restait vivace et ne demandait qu'à fleurir sur toutes ces ruines propices à leur espoir...

Les Malfroy, enfin sensibles au charme affectueux, goûtèrent la bonté de leurs regards et leur si cordial empressement.

En cet après-midi de désastre où s'éclipsaient tant de faux amis naguère choyés, ces braves êtres, dont la fidélité avait les plus justes raisons de lassitude, apportaient en hâte leur réconfort et leur aide. Tout cela, leur poignée de main sut le dire :

— Quoi! Vous êtes au courant!... Et vous venez?... Merci... Vous nous faites du bien...

— Encore une bonne chose parmi tes peines! constata la chère vieille en remerciant d'un sourire ému ses amis... Que de raisons pour espérer!... Vois : tu craignais le vide autour de ta détresse!... Au contraire, elle ramène près de toi, plus cordiaux que jamais, tes vrais amis, et délivre ta maison de tous les fourbes avides en qui tu avais foi... Ceux-là t'aiment, te sont dévoués... Sois heureux de retrouver des cœurs pareils... Dans la vie, de telles amitiés, quelle force!

— N'exagérez rien! suppliaient les Rochambeau... Nous ne sommes que de braves gens remplissant un devoir tout simple...

— Pour vous aussi, interrompit Malfroy, dans mon orgueilleuse certitude, je n'ai pas été juste...

— Nous ne pensions pas de même, voilà tout!... Mais nous ne souhaitions pas avoir si cruellement raison... Quelle douceur ce serait pour nous de vous être agréable!... Dites-nous ce que nous pouvons...

— Continuer ce que vous faites si bien : me donner l'impression que nous ne sommes pas seuls dans notre malheur...

— Assistance trop facile!... Pour avoir le droit d'être exigeante notre amitié réclame un rôle plus actif... Et, pour que vous puissiez vous servir d'elle sans scrupule, elle commence par vous dire la récompense qu'elle souhaite...

— Aurai-je cette chance de pouvoir, même dans cet écroulement, être agréable à de tels amis? Parlez. J'en serais heureux!

— Vous savez que Jean aime votre fille... Vos revers momentanés, qui d'ailleurs sont sans importance pour leurs cœurs épris, la lui rendent plus chère... Laissez-lui la joie de vous aider à lui donner du bonheur... La vie vient de vous apparaître sous de nouveaux aspects... Vous avez certainement compris que les choses du cœur sont les plus essentielles... Aujourd'hui notre démarche vous est la preuve que nous étions sincères en n'accordant pas à l'or une prépondérance qu'il n'a pas... Vos pertes ne changent rien à notre certitude que la double tendresse de nos enfants peut leur valoir beaucoup de joie... Et nous venons nous mettre d'accord avec vous pour la réaliser bien vite... Certes, notre fortune est au-dessous de vos ambitions anciennes... Mais ce que je n'ai pas voulu gagner en argent, je l'ai sûrement gagné en estime de moi-même, en satisfactions d'esprit et de cœur, peut-être aussi en notoriété... Mon fils, jeune et gentil compagnon de mes travaux, a sa part légitime d'une telle récompense... Loyal, d'âme fraîche, il est de ceux qu'on peut donner à une jeune fille sans crainte de la flétrir...

— Je suis bien ému..., bien honteux aussi de ne pas avoir apprécié plus tôt la noblesse de vos caractères!

— Tu vois, fit Rosalie avec un sourire enchanté, qu'une fois de plus tu m'accusais à tort d'être chimérique, et qu'il est encore des gens qui ont le sens des seules vraies réalités pratiques...

Juliette et Jean n'avaient pas eu besoin d'attendre ce débat pour se sentir époux.

Dès la première minute, leurs regards s'étaient unis. Leurs sourires tendres s'étaient fait l'aveu de leur fidèle amour. Après la cruauté d'une si longue séparation,

cette première rencontre leur était un enchantement. Seul, le respect de la douleur qu'ils sentaient autour d'eux les tenait immobiles et muets. Avec le superbe égoïsme que la nature, uniquement soucieuse de l'avenir, met au cœur des amoureux, ils oubliaient quasi les peines de leurs proches pour la joie de reprendre possession l'un de l'autre. Et le geste par lequel M. Rochambeau unit leurs mains leur sembla comme la matérialisation toute logique et toute simple de l'émoi délicieux où ils se fondaient...

Rosalie, plus attentive au bonheur de tendresse qui se préparait qu'aux tracas d'argent où venaient aboutir les fautes du passé, assistait, radieuse, à la première revanche de sa longue servitude sous la tyrannnie de l'argent.

Le souvenir de toutes les rudesses dont elle avait souffert se dressait dans son esprit, et elle s'émerveillait d'être parvenue à changer par l'amour le destin de son âpre famille...

— Et Daniel? demanda l'antiquaire qui, de plus en plus troublé, avait besoin de sentir autour de lui l'affection des siens... Pour lui aussi j'ai compris!... Il n'y a plus de risques que l'orgueil me fasse sacrifier son bonheur...

— Lorsque nos amis sont entrés, j'allais précisément te rendre compte de ce que notre prudence fit pour lui... Mais leur hâte de vous être bons nous a entraînés vers d'autres paroles, d'ailleurs aussi nécessaires et aussi douces... Je t'ai dit que Daniel, raffermi, joyeux, complétait la science qu'il a reçue des livres par le travail pratique aux prises avec les puissances de la nature... Ces trois mois de forte vie au grand air, au milieu des êtres et des choses, ont fait de lui un homme... Toutes ses lettres portent la marque de cet agrandissement... Et celles que m'écrit à son sujet l'ami qui a bien voulu se charger de son éducation industrielle me donnent le

plus bel espoir... L'excès des livres, qui peu à peu tuait le corps, n'aurait pas tardé à dessécher l'esprit... Il n'était que temps de réagir... Mais enfin il était temps encore... Tu verras de quelle aide pour le relèvement de ta maison te sera désormais ton fils sous l'influence de son conseiller et de son guide... Un véritable ami dont il faut maintenant que tu saches le nom... M. Edgar Loriol... Claire intelligence vivifiée par un cœur chaud... Un ami des Rochambeau dont il partage avec ferveur tous les rêves généreux... Un savant, un artiste, mais surtout un homme... Un homme comme je les aime qui, jeune encore, trouve dans le passé des raisons d'être plein d'espoir pour l'avenir, et emploie son bienfaisant génie à mettre plus de bonheur et de beauté dans l'existence de tous... Voilà longtemps que les Rochambeau me parlaient de lui... Par eux, je connaissais tout le bien que, sans fracas, il a déjà réalisé, et les nobles projets auxquels il se voue... Je le voyais fort, bon, joyeux, au milieu de toute cette vie productive qu'il a créée, parmi tant d'ouvriers contents d'être traités en hommes par un chef plein de respect pour l'humanité qui est en eux... Aussi est-ce à un tel éducateur que tout de suite je pensai lorsque je crus sage de transplanter Daniel au grand air et dans l'action féconde... Les Rochambeau furent mes complices... Je te le dis maintenant que cette affable complicité ne peut leur valoir que ta gratitude... Tandis que je combinais la fugue, ils préparaient l'asile... Grâce à eux Daniel fut accueilli par M. Loriol comme par un frère aîné... Dans ce village de Grandcombe d'où, si cela vous fait plaisir, sa voix ferme et gaie peut venir jusqu'à vous par le téléphone, il a reconquis santé, espoir, entrain, il a pris conscience des réalités que toutes les théories dont il était fourbu ne lui laissaient pas entrevoir, il est devenu un être fort, un être utile, il a trouvé l'immédiat emploi de sa bonté native et de son

énergie... Cela en est un trimestre à peine... Maintenant vous connaissez son refuge... Libre à vous de l'en faire revenir et de lui chercher une autre carrière. Mais je doute que vous lui en trouviez une plus captivante et plus haute que celle où M. Loriol, désireux d'être secondé, voulut bien l'associer à son effort...

— Merci à vous tous !... C'est à votre clairvoyance que je dois, en cet après midi de ruine et de deuil, une pareille force prête à m'aider... Faire revenir Daniel? Oui j'y songe, pour l'embrasser, me réjouir de sa belle mine et reprendre toute ma force au contact de la sienne. Mais me mettre en quête pour lui d'une autre carrière ! A quoi bon?... Si ce beau rôle a de l'attrait pour Daniel, qu'il y consacre ses forces... Je remercierai M. Loriol des soins affectueux et de la haute leçon qu'il lui a donnés...

Evidemment le coup porté aux arrogantes certitudes de M. Malfroy avait été rude. Rosalie n'en admirait pas moins cette conversion, attristée sans doute, mais sincère.

Comment l'expliquer, sinon par son sang qui, longtemps dominé par l'hérédité paternelle, en triomphait à la longue, et par sa tendresse, que l'éducation n'était point parvenue à faire germer au cœur de son fils, mais qu'une déconvenue pénible éveillait enfin !

Victoire tardive qui fut tout de même bien douce à la charmante femme !

Ses petits-enfants sauvés! Son fils presque conquis ! Ce n'est donc pas en vain qu'elle aurait vécu dans la souffrance !

Certes elle eût préféré que cette satisfaction lui vînt en un jour de succès et de joie ! Mais si elle déplorait le chagrin actuel, cause de ce revirement, tout de même elle était heureuse de constater que son fils avait au cœur quelque chose d'elle-même.

Quelle différence avec l'apaisement tout relatif de

M. Ducroc et de sa fille! Apaisement boudeur, fait de rage impuissante !

A coup sûr, M. Ducroc venait, en ce terrible après-midi, de faire quelques réflexions salutaires. Mais si la douceur de Rosalie lui avait été bonne, c'est moins à cause de sa suprême sagesse que parce qu'elle était pitoyable à sa torpeur désarmée.

Quant à Mme Malfroy-Ducroc, sa fille, stupide de voir s'effondrer ainsi les deux hommes en qui s'incarnaient le mieux ses chères idées de bataille et de lucre, elle était dans le désarroi d'une croyante qui assisterait à l'écroulement de ses dieux.

L'un et l'autre écoutaient, ahuris, inertes, ces paroles tout de même un peu stupéfiantes pour eux.

Et lorsqu'ils virent leur époux et gendre, tel un enfant malade, chercher tendrement l'oubli et la consolation au bon refuge de l'étreinte maternelle, ils eurent tous deux comme un vertige.

L'arrivée de M. Louis-Napoléon Moutte et de sa femme les tira de leur prostration ahurie.

Depuis plusieurs semaines l'humoriste ne s'était pas retrouvé devant sa victime de prédilection.

L'appel de Rosalie venait de désarmer ses nasardes. De lui-même il trouvait que les représailles du sort, complétant trop bien sa vengeance, dépassaient sa rancune. Et le geste de sa vieille amie le conviait à une paix généreuse.

Ce n'était donc pas en prophète goguenard et triomphant qu'il accourait, mais en adversaire ému par l'excessive infortune d'un rival, et qui veut effacer la trace de ses propres coups en pansant les blessures plus déchirantes faites par d'autres.

Lorque M. Ducroc vit apparaître son lugubre profil d'auteur gai, il s'effara des railleries féroces dont le satiriste ne manquerait pas de narguer sa détresse. Mé-

chanceté de bonne guerre après tout, au plaisir de laquelle M. Ducroc n'eût point renoncé jadis !

Aussi, instinctivement, voulut-il se dérober à ses ironiques fanfares. Mais le ton cordial de M. Moutte arrêta le vieillard dans sa fuite. Loin d'exulter, l'humoriste déplora les trop rudes leçons de la fortune. Le tact de ses paroles, compatissantes sans être trop amies, en prouva la sincérité.

— Vous n'avez pas été toujours juste envers moi, rappela simplement M. Moutte... Je vous ai montré, peut-être avec trop de rude insistance, que je le savais et que nous en avions souffert... Que voulez-vous? L'indulgence n'est pas vertu de jeunesse !... J'avais l'excuse de croire que l'âpreté de ma plainte vous inspirerait le désir de la réparation qui l'eût fait taire aussitôt... Lutte d'amour-propre beaucoup plus que d'intérêt, où je mis toute ma passion... Dans cette chasse où je m'enfiévrai, je n'ai pu triompher de vous, mais j'ai gagné gloire et fortune!... N'ayant pas réussi par mes satires à vous émouvoir jusqu'aux réparations souhaitées, je continuai, par simple plaisir, à troubler votre bonheur de mes consternantes prophéties... Aujourd'hui que vous êtes abattu, laissez-moi vous dire que je ne les croyais ni ne les désirais si véridiques... Mon but était, pour vous-même et pour l'honneur de la famille, de vous contraindre par l'inquiétude à une noble action. Mais vous étiez trop heureux pour vous laisser fléchir... Tout de même, le sort vous a trop brutalement puni... Voilà des années que mon ressentiment s'est calmé... Nous étions à peu près quittes... Je vous devine aujourd'hui très-malheureux... Je présume aussi, d'après votre attitude, que la rude leçon de tantôt ébranle la rigueur de vos principes... Et, sans rancune, sans même le souvenir de blessures anciennes, je viens à vous, avec le désir de vous être bon...

Etreignant de ses deux mains la main qu'on lui offrit en signe de pardon, le vieillard hocha la tête avec tristesse; et son regard, douloureux comme s'il scrutait dans le lointain des ans toutes les hontes de sa vie, exprimait regrets et remords...

Après l'écroulement du mari, l'abdication du père! Ce fut pour Mme Malfroy-Ducroc l'aveu de l'irrémédiable catastrophe. Un souffle de panique passa sur son esprit. Voyant le triomphe de tous ceux pour l'imprévoyance desquels elle n'avait que mépris, et la défaite des hommes dont la rude poigne lui inspirait confiance, elle se mit à douter de toutes les croyances qui avaient fait sa force et son bonheur.

Et soudain les caresses de sa fille qui, dans sa vie fiévreuse, n'étaient guère pour elle que des formalités sans charme, lui parurent douces infiniment.

Cordial et pitoyable, M. Moutte continuait :

— Certes, il serait inconvenant de triompher. Je n'en ai nulle envie... Mais que le passé nous serve au moins à préparer l'avenir... Je me rappelle un soir de l'Exposition dernière... Soir tout lumineux d'étoiles pour qui voyait la vie... Soir de flamboiement et d'orgies pour les autres... Tous les amis qui sont maintenant autour de vous passaient dans la nuit... Vous et quelques compagnons vous esbaudissiez sous les girandoles de fête... La lumière ne s'inquiète pas de l'ombre, ni le tumulte du silence... Vous ne nous avez donc pas vus, je suppose... Mais, de notre ombre et de notre silence, j'ai aperçu votre faste joyeux sous les lustres... Vos figures révélaient votre état d'esprit... Il était facile de le reconstituer... Ma mémoire, où s'inscrivent pour toujours les scènes, les gestes, les lumières, vous retrouve à vos places : Mme Levain, pimbêche vaniteuse qui expie si cruellement ses fautes, à côté de M. Ducroc; l'avoué, en si touchante admiration devant sa femme qui le tuait, à côté de

Mme Malfroy, et vos très chers amis, pittoresques régisseurs du Beau, que je ne vois d'ailleurs pas autour de vous en ce jour de chagrin!... Scintillements des pierreries au corsage des femmes, lueurs des diamants aux doigts des hommes!... Attitudes d'orgueil, de bonheur, de sécurité!... Regards finauds et caustiques!... Lèvres dédaigneuses!... Manifestement vous étiez pleins de confiance en vos principes, en vos manières d'agir qui vous valaient de tels succès, de telles joies... Manifestement aussi vous étiez pleins de pitié pour ceux qui comprenaient la vie d'une autre manière... Je n'ai pas voulu troubler vos songes radieux d'après-dîner... J'ai fait semblant de ne pas vous voir... Je n'ai rien dit... Nous sommes passés... Mais je vous ai plaints de tout mon cœur, car j'avais la conviction que vous vous trompiez...

— Vous pensiez juste, reconnut l'antiquaire... Tous, nous étions pleins de confiance dans la supériorité de nos vues, pleins de mépris, plus encore que de pitié, pour les êtres qui ne nous ressemblaient pas!... Justes aussi vos prévisions pour l'avenir! Comme nous étions dans l'erreur : Levain, un rude homme pourtant, fourbu avant l'âge, acculé au suicide pour échapper au déshonneur, sa femme et sa mère ruinées, son fils... Et nous, dans quel état vous nous retrouvez!... Quant aux autres camarades de richesse et de joie qui — vous avez raison de le remarquer — n'éprouvent pas le besoin de consoler notre détresse, quels seront leurs lendemains? Je ne veux et n'ose le prévoir... Hélas! La leçon ne profite jamais qu'à ceux qui l'ont reçue!... Cette soirée parmi les lumières et les musiques de l'Exposition, je me la rappelle comme une étape de réussite et de bonheur... Que j'étais fier et sûr de moi!... Quel contraste avec le morne soir d'aujourd'hui!... Ce sont les mêmes êtres qui se trouvent réunis... Mais il n'y a plus de flamboiements ni de tziganes... Ceux qui triom-

phaient dans le faux et ne croyaient pas la défaite possible sont en pleine détresse, et ceux qui marchaient dans les voies droites ont atteint le bonheur...

— Sans compter les fraîches joies toutes simples que, sans cesse, ils ont cueillies en route! ajouta M. Rochambeau qui se rappelait certaine conversation de jadis avec M. Malfroy, alors dans la pleine insolence du succès...

Mais, plus désireux de le secourir que de l'attrister, il ne prolongea pas ce rappel des jactances anciennes...

D'ailleurs l'arrivée de Mme Levain fut un dérivatif à ces mélancoliques propos.

Vivant, depuis son veuvage et sa ruine, à l'affût des coups de Bourse dans un monde assez interlope de bas coulissiers, grâce aux bons offices desquels elle rêvait de refaire sa fortune, elle n'avait pas tardé à connaître la retentissante déconfiture du jour.

Nouvelle qui avait réjoui son aigreur envieuse! Ainsi lui serait épargnée la torture de voir grandir la fortune des Malfroy! Ainsi elle ne serait pas seule à souffrir, à regretter, à geindre!

Jamais son amitié pour eux ne fut plus satisfaite. Toute une heure, elle leur fut reconnaissante de redescendre jusqu'à sa condition précaire, elle se rengorgea au milieu de ses déboires et de ses déconvenues.

Hideuse joie qui révoltait sa belle-mère elle-même et dont son fils, écœuré dans son atonie, détournait les yeux!

Si Mme Levain ne courut pas aussitôt se jeter au cou de tous les Malfroy et de tous les Ducroc, c'est pour se donner le temps de calmer les tressauts allègres de son cœur et par crainte de leur témoigner, malgré son hypocrisie, plus d'enchantement que de commisération...

Pour calmer son nervosisme, pour vaincre sa fièvre, elle errait dans son appartement avec l'agitation inquiète

d'une bête en cage que la faim surexcite et qui ne peut rien pour l'apaiser. Parfois un rictus, tel un bâillement de tigresse à jeun, contractait son visage fané, et les saccades de son rire féroce s'élevaient soudain dans le silence du logis.

Par une habitude machinale de coquette qui s'est beaucoup servie de sa beauté, elle s'arrêtait, au hasard de cette promenade élastique et fiévreuse, devant les miroirs qui reflétaient le luxe triste des chambres et, par une instinctive grimace de bête malfaisante, écartait ses lèvres voraces, serrait les mâchoires pour faire saillir la double rangée de ses dents encore superbes dont elle se plaisait à admirer la formidable splendeur.

Quelquefois aussi, dans ce piétinement de bête impatiente, elle venait, plus mystérieuse, mettre en silence le vide de ses froids yeux bleus contre le vide des hautes glaces qui en reflétaient la cruauté magnifique.

Dans sa figure ravagée, l'intacte merveille de ses dents et son clair regard d'hystérique, voilà tout ce qu'il lui restait de jeunesse. Et, sans cesse, dans sa dévotion pleine de regrets pour son corps, elle s'en faisait à elle-même l'offrande.

Peu à peu sa surexcitation s'usait dans cette promenade lassante et dans cette dépense de force nerveuse lorsque, tout à coup, un ex-clerc de son mari se présenta, insistant pour être reçu.

C'était un homme d'absolue confiance, attaché aux Levain par quinze ans de complicités et de trafics louches, qui, après avoir donné maintes preuves de son dévouement à son ancien patron, s'était fidèlement mis au service de sa veuve.

Lorsqu'il fit dire qu'il venait pour une communication urgente, Mme Levain ne douta point qu'il ne fût porteur d'un exceptionnel secret, et, pour le recevoir, suspendit son va-et-vient de fauve.

D'ordinaire très maître de lui, comme un homme habitué à se tirer de tous les périls par le sang-froid, l'ex-clerc était haletant. Dans sa hâte d'accourir, il avait marché trop vite et trop vite gravi l'escalier.

Un rire fut le premier langage que lui permit son oppression.

Enfin, lorsque, assis, il put reprendre son souffle, sans précaution, il jeta :

— Veine!... Le patron est encore des nôtres...

— Comment savez-vous?

— Il m'a écrit... La lettre m'arrive à l'instant...

— Faites voir!

— Langage chiffré... Signes connus de nous seuls... Entente d'autrefois lorsque je faisais le rabatteur pour lui en province... Je vais vous traduire... La voici... Regardez-la... Malgré les déformations voulues pour dépister les gens en cas de saisie, vous reconnaissez bien le dessin, l'accent de certaines de ses lettres...

Avide, Mme Levain s'élança vers le papier que le rabatteur froissait dans ses gros doigts, bons pour l'étranglement comme pour le faux, et reconnut facilement, sous les dissimulations prudentes, la « manière » de son mari. D'ailleurs, le texte ne laissait aucun doute.

Timbrée de New-York, la lettre contait les péripéties et les espoirs du pseudo-suicidé.

Après être allé tenter la chance sur les rives de l'Orénoque, dans le commerce des cafés, il n'avait probablement pas trouvé là-bas des naïvetés suffisantes pour sa fringale; car il était revenu très vite à New-York où il croyait bien avoir découvert le moyen, disait-il, de rançonner le sot orgueil des ignares et des sauvages enrichis par la spéculation.

Plein de confiance en l'avenir, il semblait avoir admirablement compris le vertige de cette société neuve.

Aussi, prêt à l'action, révélait-il son plan en demandant qu'on lui trouvât l'assistance nécessaire.

Son ancien camarade Malfroy, illustre fabricant d'antiquités, était précisément l'associé dont il avait besoin pour l'exploitation de la vanité yankee.

A la fin, il disait les sages raisons pour lesquelles il avait eu le courage de ne pas donner signe de vie et qui lui faisaient adresser cette lettre, non à sa femme, dont la correspondance postale pouvait être encore surveillée, mais à un ami tout à fait en dehors des histoires récentes qui avaient déterminé la fuite. Et M. Levain, tenant à l'estime de ceux qui prisent avant tout « l'estomac », concluait :

« D'ailleurs, j'espère bien que, pas une minute, ceux qui me connaissent ne se sont mépris sur cette mise en scène du Havre, bonne tout juste à duper la sottise et l'apathie des magistrats. »

— Je me fais gloire, ajouta l'ex-clerc qui, du reste, ne mentait pas, de n'avoir jamais pris au sérieux cette aventure... Un homme de cette trempe ne « sort » pas ainsi !

— Moi non plus! se hâta d'affirmer Mme Levain... Je puis bien vous le dire maintenant... J'étais trop sûre de la force de mon mari pour admettre qu'il pût, si vite et sans raison, s'abattre!... Mon respect et mon affection pour lui ne m'ont pas trompée!... Quelle chance!... Il est là, en pleine vigueur, en pleine activité!... Il aura bientôt fait de reconstituer notre fortune! En quelques mois il pourra désintéresser le plaignant, ce terrible homme sans voix, cause de tout le mal... D'ailleurs, l'affaire est classée... Et puis, quand on est redevenu riche, tout s'arrange!... Avant peu, vous verrez, mon mari rentrera en France... Avec beaucoup d'argent, et dès lors, estimé!... Comme il n'y a rien, absolument rien, contre lui, il reconquerra vite son importance d'autre-

fois... Nous aurons encore des gens à nos pieds... Nous donnerons des fêtes... Ceux qui, dans leur antichambre, me font répondre aujourd'hui qu'ils ne sont pas là, seront les premiers à quémander une invitation... D'ailleurs, n'ayant pas les inutiles rancunes des sots, je la leur donnerai... Je règnerai sur leur humiliation... Ah! Ah! On rira bien!... Vous rirez avec nous! Mais il faut que j'aille en hâte conférer avec M. Malfroy, pour qui cette offre de collaboration, le jour où il croule, est une magnifique aubaine... Adieu. Merci. Revenez me voir bientôt. Je ne vous fais pas l'injure de vous recommander le silence. Voyez quelle preuve d'affection vous donne mon mari!

Au Passage des Dioramas, où toute la famille Clerc s'était jointe au groupe des autres amis, l'arrivée en coup de vent de Mme Levain jeta l'inquiétude.

Que voulait-elle, avec cette mine affairée, cette allure de combat?

Visiblement, elle pensait à autre chose qu'au drame qui les consternait tous...

— J'ai à vous parler, dit-elle nerveusement à M. Malfroy.

Inerte, sans curiosité, celui-ci ne bougeait pas. Malgré la fièvre qui la rendait étrangère aux soucis de l'entour, Mme Levain perçut cette impression, chez tous, de stupeur et de malaise.

Se rappelant soudain les revers qui les affligeaient, elle sentit la nécessité de perdre quelques minutes en vagues condoléances.

Mais à quoi bon s'attarder? N'apportait-elle pas le remède, le salut?

Alors, incapable de se dominer plus longtemps, devant ces êtres dont la discrétion amie était certaine, elle ne put retarder la joie de dire sa certitude et son espoir :

— Levain vit! se hâta-t-elle... Il est réfugié quelque part en Amérique, dans un endroit que vous connaîtrez, ville de grandes fortunes mouvantes et d'orgueils barbares, où il y a beaucoup à faire pour un homme avisé!... Voici, à peu près, ce qu'il m'expose : « J'ai réfléchi longuement à ce qui pouvait être le plus rémunérateur dans ce pays tout neuf : j'ai étudié le sol, prodigieusement riche, et le sous-sol, qui ne l'est pas moins; les fleuves, immense force inemployée; l'industrie et le commerce, déjà si florissants et cependant à peine au début de leur essor!... J'ai même essayé la culture en grand des cafés et l'élevage des bestiaux au Vénézuela... Exploitations faciles et qui m'eussent enrichi nécessairement... Le seul écueil c'était la lenteur... Or, j'ai besoin de reconquérir très vite toute ma force... Aussi, en examinant mieux, j'ai acquis la certitude que, dans ce pays vertigineux plus encore que dans les autres pays, dans ce pays d'accaparements et de subites fortunes colossales, la mine la plus riche c'est la vanité humaine!... Et comme le concours de M. Malfroy m'est indispensable, je lui offre une association à parts égales pour la mise en coupe réglée de l'orgueil américain... Quarante cités bourdonnantes regorgent de milliardaires, va-nu-pieds de la veille qui, avant de marier leurs filles à des nobliaux d'Europe sans un sou, ont hâte d'étaler leur or, leur puissance, dans le faste de leur maison... A peine les murs de leurs hôtels sont-ils debout, qu'ils les veulent tapissés de chefs-d'œuvre introuvables et ruineux!... Il n'y a qu'à leur en fabriquer, à prendre soin de bien imiter la signature et de mettre le tout dans un cadre somptueux... A peine les fenêtres ont-elles des vitres, qu'ils ambitionnent des meubles de style, des meubles historiques!... Or, Malfroy n'est pas sans savoir que le style et l'histoire se confectionnent au gré de la demande... Et dans ce pays vierge, fréquent en cata-

clysmes, où les fortunes s'entassent avec la soudaineté des nuages de tempête, s'écoulent avec la rapidité torrentielle des fleuves, aucune saturation à craindre!... Il y a une telle réserve d'énergie et d'hommes qui seront les conquérants, les gorgés, les vaniteux et les dupes du lendemain!... Que Malfroy s'arrange pour fabriquer à la grosse toiles de maîtres, bibelots séculaires! — J'estime assez son intelligence pour supposer qu'il ne s'effarera point de ma proposition et qu'il ne l'a pas attendue pour songer à ce profitable commerce, le seul qui soit toujours prospère, puisqu'il s'adresse exclusivement à l'ignorance et à la sottise, clientes éternelles des fournisseurs avisés! — Qu'il me confie un premier stock... Je le vendrai à dix mille pour cent de bénéfices... Ma gloire sera du coup installée ici... Nous continuerons dans des conditions bien meilleures encore... De l'orgueil de ces parvenus gigantesques on peut tout espérer!... »

Mme Levain, surexcitée par la grandeur de ce plan, par les rêves de luxe et de richesse qu'il lui suggérait, exposait tout cela avec une volubilité fiévreuse.

Les Rochambeau, Moutte, Rosalie, l'écoutaient, ahuris mais surtout bien inquiets, car la conversion de M. Malfroy, si fraîche encore et déterminée uniquement par le coup de massue qui l'avait fait chanceler, pouvait ne pas persister à l'offre si tentante d'une revanche prompte, sûre et magnifique!

Précisément, Rosalie n'avait pas encore osé aborder le thème, si périlleux, de l'antiquité fausse, qui lui était particulièrement pénible. Dans son esprit ce serait le signe de la régénération de son fils ou de sa perte définitive. Tant qu'il persévérerait dans cette dégradante industrie, son abjuration des erreurs anciennes ne serait que précaire et révocable! C'est pourquoi Rosalie, craignant d'exiger de lui, en ce jour de ruine, un sacrifice

trop cruel, avait reporté à une heure moins douloureuse tout entretien à ce sujet!

Et voilà que, soudain, en ce soir de détresse, où la moindre lueur d'espérance serait la bienvenue, où la plus furtive pensée de réparation serait un enchantement, le débat se posait avec la séduction d'une réussite immédiate, écrasante!

Quelle épreuve pour un homme la veille encore si affolé d'argent, à qui la perspective d'une remontée certaine pouvait tant sourire!

Rosalie regardait son fils avec angoisse. Ses amis, qui reconstituaient sans peine l'émoi de son cœur honnête, attendaient avec une non moindre impatience la réponse de M. Malfroy.

Visiblement une lutte terrible bouleversait son cœur. Sa figure blême se creusa. Deux muscles se contractèrent au coin de ses lèvres. Tentation bien vive pour un homme que l'apauvrissement humiliait, désespérait, et devant la nostalgie duquel se levait à nouveau le radieux soleil de l'or!

M. Malfroy ferma les paupières pour se mieux recueillir, et, de ses mains fébriles, s'étreignit les tempes. Rosalie, n'osant avoir pleine confiance en la sagesse de son fils, crut bon de le protéger contre lui-même :

— Rappelle-toi, dit-elle simplement, que l'argent t'est moins nécessaire : ta fille va devenir, sans dot, la femme de l'homme qu'elle aime, ton fils entre dans une libre association d'êtres qui vont avec gloire préparer l'avenir... Ne pense donc qu'à toi... Et toi tu n'as besoin que de calme et de sérénité pour jouir un peu — enfin! — de la vie qui passe...

M. Malfroy ne lui laissa pas le temps de conclure par un appel plus direct à sa raison. Son parti était pris. Éclairé par la brutale leçon de tantôt, abasourdi, désemparé, il en avait assez, décidément, de la duperie

où il avait consumé — pour quel résultat! — forces, joie, bonheur!

Déçu avec tant de cruauté, et dans une prostration morale qui, momentanément du moins, ne lui laissait pas le goût de la lutte, il avait hâte d'essayer à son tour la vie simple et bonne qui réussissait si bien à d'autres.

Au grand scandale de sa femme qui ne comprenait rien à une telle dérobade, et presque de son beau-père ahuri malgré tout d'un tel détachement, il s'expliqua :

— Levain est bien aimable d'avoir songé à moi... Veuillez l'en remercier... Je crois qu'il voit juste en tenant la vanité humaine pour le filon le plus précieux... Il fera certainement fortune... Jadis c'est avec plaisir que j'eusse participé à son commerce... Et je suis sûr que les profits en auraient été grands... Mais je suis par terre, à bout de forces... Toutes mes idées se brouillent... Je ne me sens plus de goût pour rien!... Dans cet effondrement je n'ai plus, pour l'instant du moins, qu'un seul désir : la paix!... Plus tard peut-être!... Et encore je ne sais pas!... Cette rude épreuve vient de me faire réfléchir à la vie... Je la comprends mieux... Un immense désir de calme et de bonheur m'est venu... Allez offrir l'idée de votre mari à M. Jean Rafle, à M. Mathurin Poisse... Vous les connaissez... J'ai des raisons de croire qu'ils vous écouteront favorablement. Que la grandeur officielle de l'un et le prestige littéraire de l'autre ne vous empêchent pas de parler net!... D'emblée ils se montreront sympathiques au génie de Levain...

Evidemment, malgré sa torpeur et son besoin de quiétude, M. Malfroy réservait un peu l'avenir. Mais pouvait-on exiger de lui, d'un seul coup, métamorphose si complète? Rosalie, sûre que l'âpre folie de son fils

aurait encore de périlleux réveils, se réjouit néanmoins de ce premier résultat obtenu dans le chagrin.

Mme Levain, enfiévrée par l'espoir d'une revanche éclatante et prompte, n'était pas femme à perdre son temps en vaines stupeurs, en réflexions superflues, en conversations de pure politesse.

Persuadée que M. Malfroy venait d'être abêti par le malheur, elle s'en alla, sans même prendre la peine d'une nouvelle phrase d'amicale condoléance.

Elle avait hâte d'entrer en contact avec les personnages dont on lui représentait la fringale comme si accueillante.

Elle ne perçut pas davantage l'impression de malaise et de pitié que sa frénésie provoquait. Tout en souhaitant à la terrible ambitieuse le regain de fortune dont elle était avide, aucun des amis présents n'enviait son bonheur, si certain et si proche qu'il leur apparût.

Ils la laissèrent courir à sa destinée de bataille, de parade, de rapine, et plaignirent de tout leur cœur M. Levain qui serait à nouveau victime de sa mère et de sa femme, et surtout le malheureux Robert qui, à peine rétabli, devrait encore se sacrifier au délire de leur vanité...

Le galop éperdu de Mme Levain vers la vie farouche, dont tous plus ou moins étaient guéris, causa un long silence, comme celui qui se fait lorsqu'on voit un être, pour le salut duquel on ne peut rien, se ruer de toute l'ardeur de sa passion vers la souffrance, vers les inévitables déconvenues et vers la mort.

Heureusement, M. Clerc, qui malgré la noble attitude de sympathie et de tristesse à laquelle il s'était contraint, semblait de fort joyeuse humeur, impatient de se manifester, abrégea par sa loquacité cordiale cet instant de gêne.

Sa bonhomie fut si reposante après l'apparition de cette silhouette cupide que, pour la première fois peut-être, son prudhommesque bavardage fut écouté sans ennui.

C'est que, depuis huit jours, M. Clerc était bien heureux! Après les mois — trop courts! — consacrés au dénombrement de la population parisienne, il avait connu d'autres mois — infiniment plus longs, hélas! — d'inertie, d'existence sans règles ni servitudes fixes. Mais la tendresse de sa fille veillait sur sa rancœur!

En mettant tout son génie à coiffer d'un peu de grâce le laideron qu'était alors la femme du Préfet de la Seine, elle était parvenue à conquérir sa sympathie protectrice et à l'intéresser au lamentable désœuvrement de son père.

Aussi, pour entretenir le zèle si précieux, si nécessaire, de sa jeune modiste, Mme la Préfète — les femmes les plus laides ont quand même des quarts d'heure de puissance! — avait exigé que son distingué mari — un Préfet de la Seine est toujours « distingué » — assît le nostalgique M. Clerc sur un rond-de-cuir municipal.

Or donc, la semaine précédente, le digne homme avait eu l'enchantement d'échapper une fois encore à l'horreur de la vie libre, sans emploi du temps, et de redevenir fonctionnaire!

Non plus pour des écrivasseries momentanées dont la fin le rejetterait au marasme, mais bien jusqu'à l'extrême caducité, jusqu'au gâtisme en petite voiture!

Ah! Mme la Préfète tenait à être élégamment coiffée!

Et de quelle admirable fonction le méthodique M. Clerc venait d'être doté! Pouvait-il en souhaiter une plus en rapport avec ses goûts d'ordre, de méthode, de classement? Qu'on en juge : il venait d'être nommé secrétaire-comptable du Colombarium du Père-Lachaise, la crypte

où l'on garde, pareils à des bocaux de pharmacien — par compartiments, numéros, lettres alphabétiques, avec des fiches et des plans, — les récipients uniformes où la cendre des morts attend dans l'ombre la grande lessive de l'Eternité !

Après avoir eu la joie de compter les Vivants, il avait la volupté de tenir dans un parfait ordre administratif les restes des Morts !

Aussi sa jubilation était-elle exubérante. Lorsqu'il s'était agi de venir témoigner aux Malfroy ses condoléances, il avait eu bien du mal à refréner son allégresse.

Que lui importaient les soucis des autres? D'abord y a-t-il vraiment des soucis et des misères? Ce sont les pessimistes aigris qui empoisonnent, par de tels racontars, la vie de leurs semblables! Depuis que M. Clerc était heureux, il voyait l'humanité entière gorgée de bonheur. La gaieté, l'amour, lui semblaient vertus universelles.

Il comprenait tout, il pardonnait à tous; mais en particulier à sa fille le « trottin », qui embellissait sa vieillesse de joies si profondes, à son fils le maraîcher, qui le régalait de fruits et de légumes savoureux, à son fils le caricaturiste, qui rendait son nom glorieux et dont il avait, sans réserve, enfin pardonné l'insulte ancienne à ses ambitions bureaucratiques.

C'est pourquoi M. Clerc, las de grimacer la tristesse alors que son cœur tressautait d'allégresse, avait saisi le premier prétexte pour se détendre, pour parler.

Mais si bon accueil que l'on fît à la sérénité de ses truismes, tout de même il se sentait mal à l'aise dans cette maison trop silencieuse de regrets et de déconvenues ! Aussi dès que l'évasion lui parut possible sans scandale, entraîna-t-il sa famille vers la rue, les boulevards et les places immenses, à peine suffisantes pour l'exubérance de sa joie...

Aussitôt dehors, en trois enjambées il distança les siens, qui trottinèrent dans son sillage sans même prendre garde à sa silhouette fuyante...

Les autres amis restèrent à dîner auprès de Malfroy pour fortifier de leur certitude, de leur cordiale présence, ses intentions de vie sage et droite.

Rosalie le réchauffa de sa tendresse.

Étourdie de bonheur, Juliette souriait à son fiancé et mieux encore à ses rêves, à l'avenir qu'elle entrevoyait charmant de douceur et d'amour.

Sa grand'mère la regardait avec émotion comme le vivant symbole de l'esprit nouveau, tout de bonté et de grâce affectueuse, par lequel elle avait voulu régénérer sa famille.

Quelle différence avec les dîners de jadis dans le même décor!

Sans doute on étouffait toujours dans le boyau méphitique du Passage sans air et sans lumière, où les seules fleurs étaient des fleurs artificielles sous les poussières des vitrines, où les parfums dormaient en flacons commerciaux, où la chanson des oiseaux ne se faisait entendre que par le cri rauque du perroquet « jarretelles! jarretelles! », où l'amour était calomnié par les œillades et les déhanchements des filles, où la gloire était insultée, aux glaces de la marchande de photographies, par les prétentieuses grimaces des cabots, où l'horloge continuait à battre pesamment les minutes de cette asphyxie et de cette hébétude pour tant d'êtres accroupis aux pieds du Veau d'Or!

Mais, chez les Malfroy, les âmes s'essoraient de cette pestilence, de cette fièvre dévoratrice, vers la liberté, vers la lumière, vers les grands souffles où passent les vrais parfums des vraies fleurs et qui laissent entendre la jolie chanson des vrais oiseaux...

Rosalie en était bien heureuse. Elle sentait son rôle

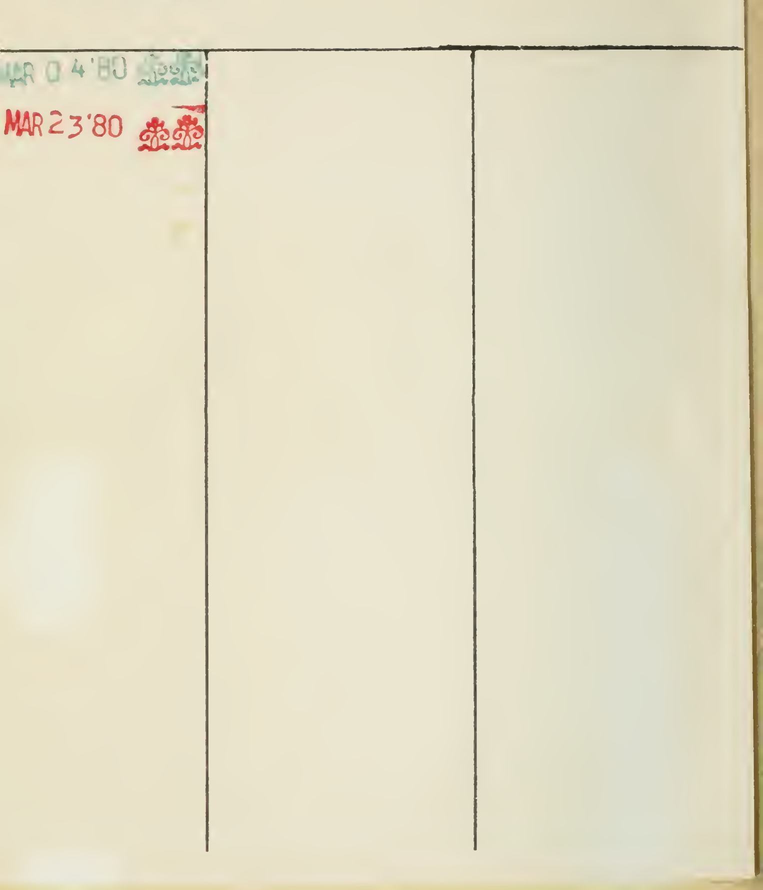
accompli. Maintenant que, au prix de sa souffrance, elle avait enfin mis l'amour dans cette rude famille, elle pouvait s'en aller!

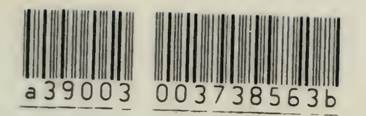
Aussi, les yeux fixés sur sa petite-fille qui représentait l'avenir par elle rêvé, emplissait-elle son âme de cette émouvante vision...

FIN

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 4382.

11342. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.


MAR 0 4 '80
MAR 23 '80


a39003 003738563b

